

UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00904790 3

HANDBOUND
AT THE



UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

59

7957

I

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE

22895c

ASSOCIATION PHONÉTIQUE INTERNATIONALE

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE

MORCEAUX CHOISIS DE PROSE ET DE POÉSIE
AVEC PRONONCIATION FIGURÉE

A L'USAGE DES ÉTRANGERS

PAR

JEAN PASSY ET ADOLPHE RAMBEAU

PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

SUR LA MÉTHODE PHONÉTIQUE

TROISIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE



122639
1916/12

1908

LEIPZIG ET BERLIN

B. G. TEUBNER · LIBRAIRE-ÉDITEUR

NEW YORK

G. E. STECHERT & Co.



PS 8980

PUBLISHED JUNE 30, 1908.
PRIVILEGE OF COPYRIGHT IN THE UNITED STATES
RESERVED UNDER THE ACT APPROVED MARCH 3, 1905
BY B. G. TEUBNER LEIPZIG.

PC
2117
P3
1908

TOUS LES DROITS,
Y COMPRIS LE DROIT DE TRADUCTION, SONT RÉSERVÉS.

A LA MÉMOIRE DE MON AMI

JEAN PASSY

NÉ LE 12 AOÛT 1866,
MORT LE 19 AVRIL 1898.

ADOLPHE RAMBEAU.

MARS 1908.

Préface

de la deuxième édition (1901)

C'est pour moi un devoir agréable de remercier sincèrement tous les juges compétents qui ont pris la peine d'exprimer par lettre ou dans des journaux philologiques et pédagogiques leur opinion sur la *Chrestomathie*. Sans doute, elle n'a pas plu à tout le monde, ce qui serait bien étonnant. Les auteurs, en écrivant un livre où ils ont essayé de suivre, dans la méthode de l'enseignement linguistique et dans l'étude d'une langue vivante, des routes encore relativement nouvelles, savaient d'avance qu'ils choqueraient des préjugés et dérangeraient des habitudes invétérées, et aussi qu'ils commettraient des fautes et s'exposeraient aux critiques acerbes de ceux qui pensent différemment. Mais malgré toutes les imperfections inhérentes à un tel ouvrage, et malgré toute l'opposition de la routine, la *Chrestomathie* a eu plus de succès qu'ils ne l'avaient espéré. Deux ans après la publication de notre livre (1897), il a fallu penser à en préparer une nouvelle édition. Malheureusement j'ai dû m'en occuper seul, sans l'aide de mon regretté ami et collaborateur Jean Passy. J'aurais du reste entrepris ce travail avec beaucoup moins d'ardeur si son frère Paul Passy, à qui nous avons dédié la première édition de notre livre, n'avait pas promis de m'assister de ses conseils, comme il l'avait déjà fait, et de se charger du soin de surveiller l'impression.

La *Chrestomathie* a fait son chemin en Europe aussi bien qu'en Amérique, où, pour des raisons sérieuses qu'il serait trop long d'énumérer ici, le succès semblait d'abord le plus douteux. Je peux constater avec joie qu'elle n'est pas restée entre les mains des érudits et de leurs élèves dans les séminaires des universités, et qu'elle est entrée dans les classes de l'enseignement secondaire, c'est-à-dire des *colleges* américains, où elle paraît s'établir de plus en plus fermement. Ce dernier résultat est évidemment de la plus haute importance pour l'avenir du phonétisme, et contribuera puissamment, je l'espère, à amener dans l'enseignement scolaire des langues vivantes des améliorations durables et plus étendues.

La vie de la *Chrestomathie* a été trop courte pour permettre dans une seconde édition de très grands changements,

qui pourraient arrêter ou même mettre en question les beaux résultats obtenus dans les collèges et les écoles. On s'habitue mieux à ce livre, qu'on trouve naturellement étrange au premier abord, s'il se présente encore pendant quelque temps sous la même forme; et il y a aussi grand avantage à ce que les élèves d'une même classe puissent se servir sans inconvénient des deux éditions. Je me suis donc décidé à laisser encore les textes à peu près intacts, et à ne changer que peu de chose dans l'introduction, tout en faisant quelques additions; et je me suis contenté, en général, de corriger rigoureusement toutes les fautes d'impression et de faire disparaître toutes les bévues et erreurs de détail.

J'ai dédié cette édition à la mémoire de Jean Passy, pour indiquer combien la *Chrestomathie* doit au travail, au talent et à l'initiative de mon ami. Des renseignements sur la vie et les œuvres du jeune savant dont nous pleurons la mort prématurée, se trouvent dans deux articles du *Maître Phonétique*, vol. 13, Mai—Juin, 1898, pp. 67—72 (Paul Passy) et des *Neueren Sprachen*, vol. 6, Septembre—Octobre, 1898, pp. 460—462 (A. Rambeau); ainsi que dans la préface écrite par Paul Passy au livre posthume de son frère, *l'Origine des Ossalois* (Paris, Bouillon, 1904).

Massachusetts Institute of Technology, Boston,
décembre 1900.

A. Rambeau.

Préface

de la troisième édition

J'ai changé et complété plusieurs paragraphes de l'Introduction afin de comparer les sons du français non seulement avec ceux de l'anglais, comme nous l'avons déjà fait dans la première édition, mais aussi avec ceux de l'allemand. Les textes sont restés les mêmes, mais ont été revus avec soin.

Dans la préparation de la troisième édition, j'ai eu, comme précédemment, l'avantage d'être aidé par les bons conseils de mon ami Paul Passy.

Friedrich-Wilhelms-Universität, Berlin,
mars 1908.

A. Rambeau.

INTRODUCTION

No language combines power and harmony with elegance and brevity more successfully than French.

Henry SWEET,
Handbook of Phonetics, p. 127.

I. Ce livre est né de la nécessité d'augmenter constamment la littérature en transcription phonétique. Il est un signe de la marche des idées. Les temps ont bien changé depuis qu'il y a vingt-cinq ans environ, une polémique très vive s'est engagée entre les champions de la méthode synthétique et vivante, dont ce livre est une application, et les défenseurs de la méthode des thèmes, versions, règles grammaticales et orthographiques. On pouvait alors répondre aux arguments des novateurs par un silence méprisant ou quelques agréables plaisanteries sur l'aspect bizarre que présentait la transcription... aux yeux de ceux qui ne la comprenaient pas. Ce n'est plus guère possible aujourd'hui. De plus en plus on reconnaît que les idées défendues jadis par Sayce, Storm, Viëtor, Franke, Sweet, Jespersen, Paul Passy et d'autres, doivent présider à l'organisation des différents degrés de l'enseignement linguistique. On se rend compte que la phonétique élémentaire et pratique est la base nécessaire de l'acquisition correcte des langues vivantes; que la phonétique théorique et une sérieuse étude linguistique sont le fondement indispensable de toute philologie sérieuse. Nous avons assisté dans ces dernières années, surtout dans les pays scandinaves et allemands, à un mouvement de réforme très marqué et très fructueux. Nous ne doutons pas qu'il n'en soit bientôt de même dans les pays de langue romane et anglaise, où déjà la phonétique s'introduit, surtout dans l'enseignement supérieur; et nous n'hésitons pas à dire que l'avenir est aux premiers qui entreront dans une voie où le corps enseignant, malgré toute la force d'inertie de ses

rouages, sera bientôt obligé de se mouvoir, veuille ou non veuille.¹⁾

2. Notre *Chrestomathie* est destinée aux conférences pratiques (séminaires) des universités étrangères, à l'enseignement secondaire, public ou privé, et aussi aux étudiants isolés. C'est surtout aux pays de langue allemande et anglaise que nous avons pensé dans cette introduction. Mais sans doute, on pourra s'en servir partout où on apprend l'une ou l'autre de ces deux langues. Quant aux textes, *le Français parlé* de Paul Passy et le présent ouvrage peuvent se compléter. — Les exercices préliminaires (Première Partie) tiennent une place à part. Ils sont naturellement adaptés surtout aux commençants, mais beaucoup moins aux très jeunes élèves qu'aux adultes, et à ceux qui, tout en sachant peut-être assez bien la grammaire et le vocabulaire de la langue littéraire, entreprennent pour la première fois l'étude scientifique de la prononciation française. Du reste, l'expérience a déjà montré suffisamment que les textes en double transcription et les anecdotes linguistiques intéressent aussi les étudiants avancés. Ils lisent avec profit même les calembours et les devinettes, où il s'agit en réalité de questions de phonétique assez difficiles et très importantes (liaison, syllabation, accent, durée, etc.). Les autres morceaux, contes divers et poésie, peuvent être utiles aux professeurs qui, sans vouloir se servir d'un second livre, désireraient encore quelques exercices faciles avant de commencer la lecture des textes de la deuxième et de la troisième partie. Voir § 68.

3. Dans notre collaboration, le choix et la transcription des morceaux ont été faits surtout par A. Rambeau; la révision de la prononciation, la notation de l'accent et le soin de l'impression sont surtout l'ouvrage de J. Passy.

4. Nous avons tenu compte des avis d'un certain nombre de nos collègues dont les réponses à une consultation publique sur quelques points délicats ont été publiées dans le *Maître*

1) Pour la justification de ces idées, voir la suite de cette introduction et les ouvrages cités dans la bibliographie, pp. LV ss.; notamment pour l'histoire du mouvement de réforme: Paul PASSY, *Le Phonétisme au Congrès de Stockholm*, et A. RAMBEAU, *Phonetics and 'Reform-Method'* et *On the Value of Phonetics*; et pour l'exposé détaillé des principes: VIETOR, *Der Sprachunterricht muss umkehren*, FRANKE, *Die praktische Spracherlernung*, SWEET, *The Practical Study of Languages*, BRÉAL, *De l'enseignement des langues vivantes*, et Paul PASSY, *De la méthode directe dans l'enseignement des langues vivantes*.

*Phonétique*¹⁾, 1894, pp. 53, 69, 122. Nous devons des remerciements particuliers à M. Paul Passy, qui, après nous avoir frayé la voie par ses livres, nous a aidés dans la correction si difficile des épreuves; ainsi qu'à M. Louis Havet, qui a bien voulu revoir, avec sa haute compétence, les transcriptions grecques et latines de la page 76.

5. Enfin, nous exprimons toute notre obligation à MM. Gaston Paris, Sarcey, Faguet, Daudet, Sully-Prudhomme et Coppée; à M^{me} Taine; à M. Paul Meurice; à la Société propriétaire des œuvres de Lamartine; à MM. Hetzel, Hachette, Jouvet, Dentu, Charpentier et Fasquelle, Lemerre, qui ont bien voulu nous autoriser à reproduire des extraits d'ouvrages dont ils sont les auteurs, les propriétaires ou les éditeurs.

Coup d'œil sur nos principes

6. Nous grouperons les quelques observations que nous voudrions présenter ici autour des six articles qui forment le programme de l'*Association Phonétique Internationale* et figurent sur la couverture de son organe, le *Maître Phonétique*.

7. **ARTICLE 1.** Ce qu'il faut étudier d'abord dans une langue étrangère, ce n'est pas le langage plus ou moins archaïque de la littérature, mais le langage parlé de tous les jours.

8. On a remarqué bien souvent que les étrangers « parlent comme des livres »; que leur langage, quand il n'est pas absolument incorrect, est guindé et semble pédant.²⁾ Rien de plus grotesque que de les entendre débattre une question financière avec un cocher ou causer d'un sujet banal dans des tournures à la Molière, horriblement défigurées par une prononciation barbare: « *Qu'est-ce à dire? Eh quoi! N'est-ce que cela? Il se pourrait! ...* » Rien de plus fatigant que de les voir s'embrouiller dans des passés définis et des passés du subjonctif, temps absolument morts dans le parler de l'Île-de-France, et dont il est par conséquent plus qu'inutile de charger la mémoire des commençants, au détriment de faits essentiels tels que l'emploi correct de l'imparfait, du passé indéfini et du

1) Voir à la bibliographie. Nous citons en abrégé dans cette introduction.

2) Voir comme exemple notre numéro 4, page 16.

présent de l'indicatif. Leur malheur est d'avoir appris le français dans les auteurs du 17^e siècle et les littérateurs de celui-ci¹⁾; ou, plus souvent, dans ces manuels de prétendue conversation qui vous donnent gravement la prose d'il y a deux siècles pour celle d'aujourd'hui.²⁾

9. Le langage parlé est d'ailleurs, à toutes les époques, le fondement du langage littéraire, qui est essentiellement la prose usuelle à laquelle s'ajoutent des mots, des formes et des tournures empruntés à d'autres époques ou à d'autres dialectes, avec une syntaxe plus compliquée. Avant d'écrire, les hommes parlaient. Le langage littéraire se confondait à l'origine avec le langage parlé, et ce n'est que peu à peu qu'il s'en est écarté, surtout en conservant des faits, usuels autrefois, mais qui sont morts depuis.

10. Au point de vue pédagogique, le langage parlé est éminemment propre à enseigner le sens ordinaire des mots. Une des différences capitales entre le langage littéraire et celui de la conversation, c'est l'emploi rigoureusement limité et défini, dans ce dernier, des adjectifs et autres qualificatifs. Il en résulte que le contexte suffit souvent à expliquer le sens d'un mot nouveau. Dans une phrase comme celle-ci, par exemple: *Le soleil se lève à l'Est et se couche à l'Ouest*, la connaissance

1) Tout le monde sait que le passé défini et le passé du subjonctif s'emploient encore dans la langue littéraire d'aujourd'hui, l'un très couramment, du moins à la troisième personne, l'autre avec beaucoup de restrictions. Mais il vaut mieux étudier d'abord le langage parlé de la bonne société où ces deux temps n'existent pas plus que dans le parler populaire de la région parisienne. Voir, sur le passé défini, p. 141, note. Il faut que les élèves apprennent à fond, pendant les débuts, seulement les formes et les mots dont on se sert en parlant. C'est aussi la meilleure préparation pour une étude sérieuse de la langue littéraire qui est beaucoup plus difficile et devrait suivre, dans un ordre naturel, celle du langage parlé. — Certains critiques ont cru découvrir que nous méprisons la littérature et le langage littéraire, et que nous recommandons aux étrangers d'apprendre exclusivement les phrases de tous les jours, et de ne lire ni les classiques ni les auteurs modernes!! Voir § 11.

2) Les phrases citées plus haut sont extraites de la 16^e édition des *Causeries parisiennes* de PESCHIER. En voici quelques-unes encore que nous trouvons dans un ouvrage qui contient d'ailleurs de très bonnes choses, la 3^e édition du *Notwörterbuch* de LANGENSCHIEDT: *Je ne puis faire enregistrer* [au lieu de *Je ne peux pas*]; *Nous avons hâte d'y arriver* [*Nous sommes pressés d'y arriver*]; *Quel en est le prix?* [*Combien ça coûte-t-il?*]; *Hâtez-vous* [*Dépêchez-vous*]; *Il est vrai* [*C'est vrai*]; *Voilà qui est bien débiter!* [*Nous commençons bien!*]

de l'un quelconque des mots principaux permet presque de deviner les autres. Qu'on lise au contraire une pièce littéraire, *Le Lac* de Lamartine, par exemple [page 182], et on verra que le contexte n'explique presque aucun des mots, et suppose au contraire une connaissance étendue et exacte du vocabulaire et de ses nuances [*L'année a fini sa carrière; les flots chéris; des accents inconnus à la terre; heures propices, etc.*].¹⁾

11. Il va sans dire que nous ne prenons pas parti ici pour ou contre le langage littéraire, auquel nous faisons, au contraire, dans le présent ouvrage, la part du lion; nous disons seulement que ce n'est pas lui qu'on doit mettre au début de l'enseignement des langues.

12. ARTICLE 2. Le premier soin du maître doit être de rendre parfaitement familiers aux élèves les SONS de la langue étrangère. Dans ce but il se servira d'une transcription phonétique, qui sera employée à l'exclusion de l'orthographe traditionnelle pendant la première partie du cours.

13. Rendons-nous compte d'abord de la façon dont une personne qui est sortie de la première enfance apprend en général la prononciation d'une langue étrangère. Les erreurs sont de deux sortes: mauvaise imitation des sons eux-mêmes; et mauvaise distribution de ces imitations fautives.

14. C'est une tendance générale et d'une extrême importance que de remplacer les sons de la langue étrangère par les sons les plus voisins de la langue maternelle. Le système phonétique de chacun de nous [nous entendons par là l'ensemble des sons qui nous sont familiers] se constitue dans notre enfance; et plus tard l'habitude et la paresse s'opposent à ce que nous l'enrichissions. Tout au plus apprenons-nous les sons qui ont vraiment très peu de ressemblance avec ceux de notre langue, tels que le *ch* allemand et le *th* anglais. Pour les autres, non seulement nos organes n'arrivent pas à les reproduire, mais notre perception auditive les identifie inconsciemment avec nos sons à nous.²⁾ C'est ce qu'illustrent nos textes 12, 13 et surtout 14. Et qu'on ne croie pas que nous avons exagéré. La meilleure preuve du contraire, ce sont certaines

1) SWEET, *Practical Study of Languages*.

2) Voir *La dictée phonétique*, par Jean PASSY, *Mat. Phon.*, 1894, p. 34.

méthodes pseudo-phonétiques basées sur l'identité des sons anglais et français. On y enseigne par exemple que, pour dire correctement la phrase française *Comme cette ville est belle*, on n'a qu'à prononcer les mots anglais *Come set veal A bell*; et que, dans *Jhor, ray vahnt sank ohn, ah lah fahn du mwuah*, il suffit de «prononcer chaque lettre comme en anglais» pour dire correctement *J'aurai vingt-cinq ans à la fin du mois.*¹⁾ On ne peut pas donner une démonstration plus parlante de ce que nous avons dit.

15. Les effets de cette imitation imparfaite sont de beaucoup aggravés par notre déplorable orthographe. Comment l'élève, même s'il sait prononcer correctement chacun de nos sons, saura-t-il et se souviendra-t-il que le *p* se prononce dans *cap* et non dans *coup*; ou que *è, e, ë, ê, ai, ais, ait, et, est*, etc. etc., représentent tous, dans différents mots, un seul et même son, *è* ouvert; tandis qu'un seul signe, *e* par exemple, peut se prononcer *é* dans *exiger*, *è* dans *belle*, *e* (*ə*) dans *celui*, et, dans *beau*, pas du tout? On doute, lorsqu'on rencontre le signe *o*, si on doit le prononcer ouvert et bref comme dans *botte* (**bət**), ouvert et long comme dans *corps* (**kɔ:r**), fermé et bref comme dans *pot* (**pɔ**), fermé et long comme dans *pose* (**poz**). Et, à côté de cette pénurie qui représente quatre nuances bien tranchées par un seul signe, on trouve des dizaines de signes différents pour représenter ce même son: *o, ó, ho, oh, ot, os, oc, au, ault, aulx, eaux*, etc. etc.²⁾ Il résulte inévitablement de cette incohérence de la graphie que ces sons déjà mal prononcés sont encore plus mal distribués.

16. Pour remédier à cette double difficulté, deux choses s'imposent.

1) La première de ces phrases est extraite de *French in English, or French Phrases Phonetically Formed with Real English Words*, par A. B. LYMAN; la seconde de *French Made Easy, Phonetic Method of Learning French*, par SMITH. Voir *M. Ph.*, Décembre 1886; 1894, p. 119; aussi 1893, p. 139, et 1898, p. 157; *Die Neueren Sprachen*, II (1894), p. 108. — Pour qu'on se rende compte de l'énormité de ces équivalences, nous transcrivons ici les deux phrases d'abord en français, puis en anglais [prononciation du Sud de l'Angleterre]: *kəm sɛt vil ɛ bɛl*: (**kam sɛt vijl ei bɛl**); *ʒ ɔre vɛtsɛk ã a la fɛ dy mwɑ* (**dʒɔ:ɔrei vɑ:nt sɛpɪk ɔ:n a: la: fɑ:n djuw mwɔ:ɑ**). Notez que, ainsi qu'il sera dit § 43, aucun des sons, même de ceux que nous notons de même, n'est rigoureusement identique dans les deux langues.

2) D'après le néographe Marle, le son *o* [ouvert et fermé] s'écrit de 30 manières différentes; le son *an* de 52; le son *è* de 55.

D'abord, enseigner correctement chaque son individuellement au moyen des ressources et des procédés que la phonétique scientifique met à notre disposition et dont il sera question au chapitre suivant. Et cela de suite, dès le début du cours; car l'expérience démontre qu'il est infiniment plus facile de prévenir une mauvaise prononciation que de la corriger une fois que l'élève sait déjà s'exprimer couramment.

Puis, représenter chaque son par un signe spécial de façon à ce que l'élève qui a appris tous les sons et leur correspondance avec les signes puisse prononcer à première vue tout mot nouveau sans même l'avoir entendu.

17. ARTICLE 3. En second lieu, le maître fera étudier les PHRASES et les tournures idiomatiques les plus usuelles de la langue étrangère. Pour cela il fera étudier des textes suivis, dialogues, descriptions et récits, aussi faciles, aussi naturels et aussi intéressants que possible. [Les conversations en classe sont comprises dans les dialogues. Bien entendu, l'étude des phrases, la lecture, la conversation doivent s'entremêler avec l'étude des sons.]

ARTICLE 4. Il enseignera d'abord la grammaire inductivement, comme corollaire et généralisation des faits observés pendant la lecture; une étude plus systématique sera réservée pour la fin.

ARTICLE 5. Autant que possible, il rattachera les expressions de la langue étrangère directement aux idées ou à d'autres expressions de la même langue, non à celles de la langue maternelle. Toutes les fois qu'il le pourra, il remplacera donc la traduction par des leçons de choses, des leçons sur des images et des explications données dans la langue étrangère.

ARTICLE 6. Quand plus tard il donnera aux élèves des devoirs écrits à faire, ce seront d'abord des reproductions de textes déjà lus et expliqués, puis de récits faits par lui-même de vive voix; ensuite viendront les rédactions libres; les versions et les thèmes seront gardés pour la fin.

18. La plupart de ceux qui ont étudié une langue par les méthodes ordinaires et qui ont dû ensuite se mettre à la parler, se sont aperçus que ce qui leur manquait, c'était moins les mots

que l'art de les assembler en phrases, le pouvoir de parler. Bien des gens peuvent lire un texte assez difficile, le comprendre, le traduire, tout en étant incapables de demander correctement leur chemin ou un billet de chemin de fer. Ceux qui arrivent à s'exprimer ne le font en général qu'en transportant les tournures de leur langue dans les mots de la langue étrangère.¹⁾

19. Les études grammaticales ordinaires sont ici de peu de secours. On n'a pas le temps, quand on parle, de penser aux règles; et c'est constamment que nous voyons des étrangers violer toujours à nouveau des règles qu'ils savent sur le bout des doigts. D'ailleurs les grammaires courantes sont incapables, sous ce rapport, d'enseigner grand'chose de bon. On y trouve, en général, à côté de quelques observations justes, des lacunes considérables, un immense amas de subtilités inutiles, parfois fausses; et le peu qui concerne la langue vivante, c'est-à-dire le langage parlé, y est noyé dans une sauce abondante de chinoiseries orthographiques.²⁾

20. La grande difficulté, quand on est sorti de la première enfance, c'est d'apprendre à **penser dans la langue étrangère**, et voilà ce qu'aucune grammaire, aucun dictionnaire, aucune version, aucun thème ne peut donner. Nous allons plus loin; nous croyons que la traduction et surtout le thème est le meilleur moyen d'empêcher de pénétrer dans la pensée étrangère. Pour y arriver, il faut s'émanciper de la langue maternelle,

1) Voir nos textes 11, 12, 13, 14.

2) Voir, dans la préface de l'excellente *Grammaire raisonnée de la langue française* de M. L. CLÉDAT, la façon magistrale dont M. Gaston PARIS critique les grammaires ordinaires. — Les remarques un peu vives, dans le § 19, ne se rapportent pas, bien entendu, à un grand nombre de livres d'école publiés pendant ces deux ou trois dizaines d'années et écrits sous l'influence des idées de réforme. Sans doute, la grammaire scolaire et soi-disant pratique peut rendre de très bons services, quoique son utilité ne soit pas celle que l'adepte de la méthode classique attribue aux études grammaticales dans l'enseignement linguistique. Nous prétendons qu'on n'**apprend** par la grammaire ni le langage parlé ni même la langue littéraire. Mais « il n'en est pas moins vrai que la connaissance des principaux faits grammaticaux est très utile pour **donner de la sûreté** dans la pratique d'une langue, et surtout presque indispensable pour **retenir** ce qu'on a appris » (Paul PASSY, *De la méthode directe*, p. 25). Voir aussi § 22. Il va sans dire que nous ne parlons pas ici de la grammaire scientifique qui a son but et sa valeur à elle et n'a rien à faire avec l'**acquisition** d'une langue étrangère.

véhicule et forme de la pensée nationale à laquelle le thème nous enchaîne. Felix Franke a très bien montré comment la traduction introduit dans l'opération de la parole des complications inutiles qui la ralentissent et l'empêchent. Si en effet, dans notre langue maternelle, nous parlons d'une *chaise*, nous passons directement de l'idée au mot. C'est là qu'il faut en arriver aussi dans la langue étrangère; c'est au concept de l'objet et non au mot de notre langue qu'il faut rattacher le mot étranger. Mais que fait la méthode des traductions? C'est le mot *chaise* qu'elle associe au mot étranger, *chair* ou *Stuhl*; de sorte que l'opération peut se figurer comme suit: 1^o *idée de chaise*; 2^o *mot chaise*; 3^o *mot chair* (ou *Stuhl*); au lieu de l'opération beaucoup plus simple et tout à fait parallèle à l'opération qui a lieu pour la langue maternelle: 1^o *idée de chaise*; 2^o *mot chair* (ou *Stuhl*).

Ceci n'est rien, parce que le mot choisi représente une idée simple et matérielle, identique en toutes langues ou à peu près. Mais si nous envisageons des mots représentant des concepts compliqués, plus ou moins différents dans chaque pays, la difficulté augmente. La traduction, — précieuse ici pour des linguistes déjà forts, parce qu'elle leur apprend à rendre conscientes ces différences, à les analyser et à s'exercer dans l'art si difficile des équivalences de phrase qui est tout l'art du traducteur, — est une véritable trahison au début de l'enseignement, parce qu'elle fausse le sens du mot étranger en paraissant établir une identité qui n'existe pas. Est-il juste de traduire *apprendre* par *learn* et *teach* par *enseigner*? Le sens et l'emploi des mots ne se recouvrent nullement. Ou bien peut-on dire que *love* soit identique à *aimer* et *like* à *me plaire*? En aucune façon. Quelle équivalence établir entre les prépositions et adverbess français et anglais dont les nuances de sens et d'emploi sont si difficiles pour l'étranger? Les mêmes complications se rencontrent dans certains rapports grammaticaux: On désigne *la sœur de lui* par *sa sœur* en français, par *his sister* en anglais, mettant le pronom au féminin dans la première langue, au masculin dans la seconde. Les deux rapports se conçoivent facilement en eux-mêmes; par la conversation habilement dirigée et la répétition, il est facile de créer dans une langue une forte association avec le possesseur, dans l'autre avec l'objet possédé. Mais la traduction embrouille et la règle ne débrouille pas, à preuve les innombrables fautes réciproques des élèves anglais et français.

21. C'est sur ces observations, basées elles-mêmes sur des faits innombrables, que se fondent les articles 3 à 6 de notre programme.

22. Peut-être doutera-t-on de la possibilité d'entrer dès l'abord dans la langue étrangère. Comment des élèves pourraient-ils parler ou comprendre une langue dont ils ignorent les mots? Mais il ne s'agit pas de conversations libres sur des sujets variés. Elles doivent être préparées et graduées. Sans que nous entrons ici dans les détails, on comprendra facilement la méthode que nous avons en vue en examinant les dialogues de STERN¹⁾ et surtout les excellentes *Leçons de choses de PASSY-TOSTRUP*.²⁾ On verra, en étudiant ces dialogues avec les explications qui les précèdent, comment on peut enseigner directement et le plus souvent sans traduction [le geste, de temps en temps une explication dans la langue maternelle suffisent] la plupart des phrases élémentaires et des faits grammaticaux essentiels. C'est en procédant toujours par phrases qu'on évitera d'ennuyer les élèves et de leur bourrer la tête de mots isolés qu'ils ne savent pas comment assembler. C'est par des répétitions fréquentes d'une action accompagnée de la phrase qui la décrit, qu'on les associera fortement, enseignant ainsi à l'élève à penser directement dans la langue étrangère. C'est en faisant sortir inductivement la grammaire des textes étudiés et appris qu'elle deviendra réellement utile et même attrayante; l'élève y verra ce qu'elle est en effet, la généralisation des lois du langage, et non un recueil de dogmes obscurs exemplifiés par des paradigmes alambiqués; et il prendra naturellement l'habitude, si nécessaire pour ses progrès ultérieurs, d'observer, de généraliser, d'abstraire. Peu importe que, par cette méthode qui introduit peu de mots nouveaux et cherche plutôt à en présenter un petit nombre dans leurs diverses fonctions, leurs diverses formes et leurs divers rapports, le vocabulaire reste mince: il s'enrichira plus tard par la lecture. D'ailleurs, pour les besoins usuels et la conversation, un petit nombre de mots suffisent: Franke dit deux à trois mille, pourvu qu'ils soient bien choisis et qu'on les possède parfaitement.

1) *Étude progressive de la langue française*, by S. M. STERN and Baptiste MÉRAS; *Studien und Plaudereien*, by Sigmon M. STERN etc., New York, Henry Holt.

2) Voir aussi Jean PASSY, *Teaching Dodges*, dans le *M. Ph.*, 1888, pp. 36 et 42.

Ce qu'il faut tout d'abord, c'est de constituer les cadres phraséologiques dans lesquels entreront peu à peu les mots nouveaux; la base solide d'une étude linguistique sérieuse, c'est ce que Sweet appelle: «A thorough command of a limited number of words».

23. On le voit, la méthode que nous décrivons n'est pas autre chose que la systématisation de la méthode naturelle par laquelle chacun de nous apprend sa propre langue dans son enfance. Mais on comprend aussi qu'elle demande beaucoup de modifications proportionnées à l'âge des élèves. Ces modifications s'imposent au maître surtout lorsqu'il enseigne des adultes ou des enfants dont l'intelligence est déjà développée, et qui savent et même connaissent déjà assez bien leur langue maternelle.¹⁾

Notions de phonétique française

24. L'alphabet et le système de transcription employés ici sont ceux de l'*Association Phonétique* et de son bulletin, presque universellement adoptés aujourd'hui par les phonéticiens de tous les pays. On trouvera le tableau général des signes avec une courte explication dans l'*Exposé des principes de l'Association Phonétique*, et des développements théoriques dans les *Sons du français* ou la *Petite phonétique* de Paul PASSY. Nous nous bornerons ici au strict nécessaire.²⁾

1) Voir Paul PASSY, *De la méthode directe*, p. 9.

2) Nos *Notions* ne suffisent pas pour faire comprendre aux élèves toutes les particularités de la prononciation française et toutes les différences entre les systèmes phonétiques du français, de l'anglais et de l'allemand. Nous conseillons à nos lecteurs d'étudier, à côté de nos remarques, les *Sons du français* ou la *Petite Phonétique comparée des principales langues européennes* de P. PASSY et, en même temps, la *Kleine Phonetik des Deutschen, Englischen und Französischen* de VIETOR ou les *Elements of Phonetics, English, French and German* de VIETOR-RIPPMANN. Mais le professeur qui se sert de la *Chrestomathie* dans ses classes, ne peut pas se passer d'une étude approfondie d'un ou de plusieurs des grands ouvrages mentionnés dans la bibliographie, pp. LV ss. En effet, il lui reste encore beaucoup à faire pour expliquer à ses élèves et leur faire reproduire correctement tous les phénomènes phonétiques que nous avons indiqués par des signes dans les textes. Notre livre doit l'aider dans son travail. Mais le succès dépend toujours de sa propre initiative et de sa propre capacité, et rien ne peut remplacer sa voix. La pratique et la théorie doivent aller ensemble dans l'enseignement phonétique: l'une ne vaut rien sans l'autre.

25. Nous devons dire d'abord quel est le type linguistique, ou, si on veut, le dialecte [*the standard*], que nous avons choisi:

26. Pour le français, c'est le langage usuel de la classe cultivée de Paris, de l'Île-de-France et des provinces environnantes. Ce qui nous a déterminés à ce choix, c'est l'importance de ce dialecte qui est d'ailleurs la continuation directe de l'ancien parler de l'Île-de-France devenu notre langue nationale.¹⁾ C'est aussi qu'il est la langue maternelle de l'un de nous et celle que l'autre a acquise. Nous avons toutefois cherché à normaliser notre prononciation sur quelques points où nous l'avons crue en contradiction avec celle de la majorité. En outre, contrairement à la prononciation de la région parisienne où l'*h* est complètement muet²⁾, nous avons cru devoir l'indiquer à titre facultatif, c'est-à-dire en italiques. Nous recommandons aux élèves anglais et américains l'*r* du bout de la langue, complètement disparu chez les Parisiens de naissance, mais bien plus facile pour les Anglo-Saxons que l'*r* de la lèvre; il se trouve encore aux environs même de Paris et, nous le croyons, dans la plus grande partie de la France. — On pourra comparer la prononciation figurée dans notre livre avec celle de chacun de nous dans nos articles du *Maître Phonétique*.

27. Dans les comparaisons que nous établissons plus loin entre les sons français et anglais, nous avons pris pour type le langage de la classe éduquée du Sud de l'Angleterre. C'est là un pis aller: pour bien faire, il faudrait pouvoir dire à chaque élève quelle différence précise existe entre ses sons à lui et ceux de notre français. Nous savons en effet que dans l'immense étendue où on parle anglais, la prononciation varie d'une façon considérable. Il en est ainsi notamment dans l'Amérique, dont beaucoup d'habitants sont d'origine étrangère et souvent peu anglicisés au point de vue de la langue, même quand ils ont oublié celle de leurs parents. Mais la dialectologie anglaise n'est pas faite; et quoique plusieurs travaux remarquables aient paru sur l'anglais américain³⁾ et sur le

1) KOSCHWITZ a donné dans l'introduction de ses *Parlers Parisiens* un intéressant historique de la prononciation du français littéraire.

2) L'*h* dit *aspiré* n'est, en Île-de-France et dans beaucoup d'autres régions, qu'une façon d'indiquer que l'élosion n'a pas lieu.

3) Entre autres les articles de GRANDGENT, avec les remarques de RAMBEAU dans les *Neueren Sprachen*, II, 1895.

langage du Nord de l'Angleterre¹), nous croyons préférable de prendre pour norme, arbitraire mais commode, celui des dialectes anglais qui a fait l'objet des travaux les plus approfondis, surtout de la part de Sweet, Western et Miss Soames.

En comparant les sons français et allemands, nous avons suivi l'exemple de M. Vietor et choisi comme type de la langue allemande une variété du *Bühnendeutsch*, de la prononciation dramatique, telle qu'elle paraît dans la récitation de la bonne comédie et du drame écrit en prose. Cette prononciation représente à peu près le langage des gens cultivés du Nord et du centre de l'Allemagne, lorsqu'ils se donnent la peine de parler plus ou moins sans accent local. Elle se trouve sans doute dans un état assez stable partout où se rencontrent des représentants des différents pays formant l'Empire allemand, surtout dans la capitale et dans les *Reichslande*. Mais on peut encore dire aujourd'hui qu'en général, tous les Allemands gardent dans leur prononciation des traces très marquées du langage qu'ils ont appris dans leur enfance.

Il est nécessaire que chaque professeur digne de sa vocation étudie non seulement la phonétique du français, mais tout autant celle de sa propre langue telle qu'il la parle et que la parlent ses élèves. Il faut lui conseiller de faire bien attention aux particularités dialectales qui paraissent dans le langage naturel de ses élèves, et qui ne se trouvent pas dans la prononciation de l'anglais ou de l'allemand que nous considérons comme normale dans ce livre. Car si, comme nous l'avons posé en principe, l'étudiant tend à remplacer les sons de la langue étrangère par ceux qui lui sont familiers, il est nécessaire de connaître ceux-ci, afin de se rendre compte, dans chaque cas particulier, des obstacles à l'acquisition d'une prononciation correcte.

28. Nous donnons ci-dessous la liste de tous les signes employés dans ce livre. Les signes se suivent dans l'ordre alphabétique, les modifications d'une lettre faisant suite à cette lettre elle-même. On a mis en regard les sons allemands, anglais et français les plus voisins, laissant une lacune là où il n'y a aucune équivalence. Il est bien entendu que nous ne voulons pas établir d'identité entre les sons mis en regard. Au contraire, s'ils sont rapprochés, c'est pour qu'on étudie, avec un soin particulier, les nuances qui les distinguent.

1) Voir LLOYD, *Northern English*, Phonetics, Grammar, Texts, 1899, Leipzig, Teubner.

Liste alphabétique des signes employés

Français	Anglais	Allemand
a	ai <i>hēgl</i> - hai au <i>how</i> - hau æ <i>man</i> , <i>pat</i> - mæn, pæt A <i>bat</i> , <i>one</i> - bat, wan a: <i>parson</i> , <i>part</i> - pɑ:sən, pɑ:t	a: <i>Kahn</i> - kɑ:n à <i>kann</i> - kàn ai <i>Bein</i> - baim au <i>Baam</i> - baum
ā	<i>tant</i> , <i>tante</i> - tã, tã:t	
b	<i>beau</i> , <i>robe</i> - bo, rɔb	b <i>bei</i> - bai d <i>da</i> - da:
d	<i>dais</i> , <i>fade</i> - de, fad	
e	<i>dé</i> , <i>génie</i> - de, ʒeni	e: <i>Beet</i> - beet è <i>Bett</i> - bêt ¹⁾ ei: <i>Bär</i> - bɛ:r
ē	<i>fait</i> , <i>faire</i> - fɛ, fɛ:r ²⁾	
ē	<i>teint</i> , <i>teinte</i> - tē, tē:t	

1) (è), en anglais et en allemand, est une voyelle brève et relâchée (*vide*), moins ouverte que (ε), plus ouverte que (e); voir aussi (i), (it) en anglais et en allemand, et (ò), (ó), (ý) en allemand.

2) Pour le (è) français, intermédiaire entre (é) et (ε), en syllabe faible, p. e. (mèʃã) = (mɛʃã) *méchant*, (mèʃjɔ) = (mɛʃjɔ) *messieurs*, (lɛzɔm) = (lɛzɔm) *les hommes*, voir § 41 et l'anecdote n° 5 avec la note, p. 20.

ə	mesure - məzy:r le père - ləpɛ:r	ə	measure - mè:ʒə about - əbaut	ə	Grabe - gra:bə Gebot - gə:bət
f	faux, sauf - fo, so:f	ə:	far, bird - fə:, bɜ:d	f	fiel, lief - fi:l, li:f
g	gai, doque - ge, dɔg	f	foe, safe - fou, seif	g	gut - gut
h	hasard - hazɑ:r ¹⁾	g	gay, dog - gei, dɔg	h	Hand - hɑnt
i	site, assise - sit, asi:z	h	hazard - hɛzəd	i:	Biene - bi:nə
j	gole, payer - jɔk, pe:ʒe travail, bien - trava:j, bjɛ	ij	seat - sijt	i	bin - bɪn
k	canne, bac - kan:, bak	i	sit - sit	j	ja, Union - ja:, unjɔ:n
l	long, poule - lɔ:, pul: table - tabl, tablə	j	yes, onion - jɛs, ʌnjɔ:n view, few - vjuw, fjuw	k	Kognak - kɔnjək Nation - natsjɔ:n
m	mot, homme - mo, ɔm: prisme - prism, prismə	k	can, back - kan, bak	k	kann, keck - kɑn, kək
n	matte, canne - nat, kan: oignon, signe - ɔnjɔ, sij:	l	long, pull - lɔg, pul: table - teibl	l	lang, Null - lɔg, nul Tafel - tɑ:fəl, tɑ:fl
		m	mow, name - mou, neim prism - prizm	m	mein, Kaam - main, kɑm Atem - ʔɑ:təm, ʔɑ:tm
		n	mat, can - nat, kan	n	nein, kann - nain, kɑn
		nj	onion - ʌnjɔ:n	nj	Union, Kognak - unjɔ:n, kɔnjək
		ɟ	sing - sɪŋ	ɟ	Ding - dɪŋ

1) *h*, le soi-disant *h* aspiré, peut être omis partout où nous l'avons marqué dans nos textes. Il manque comme son normal au langage parisien, et il n'existe régulièrement que dans la prononciation de certaines provinces comme la Lorraine, la Normandie, la Gascogne, le Béarn. Voir Paul Passy, *Les Sons du français*, § 216

Français

Anglais

Allemand

o	sol, dose - so, do:z ²⁾	ou	fellow - fɛlō ¹⁾	o:	so, Sohn - zo:, zɔ:n
a	note, bord - nət, bɔ:r	a:	ball, boar - bɔ:l, bɔ:ə	ò	Sonne, offen - zò:nə, pò:fən
õ	ronde, ronde - rɔ̃, rɔ̃d	ə:	knöt - nət	ø:	Söhne, schön - zò:nə, şɔ:n
ø	creux, creuse - krø, krø:z	əi	boy - bɔi	ò	können, öffnen - kònən, pò:fən
æ	neuf, neuve - næf, næ:v			p	Paß, ab - pàs, pàp
œ	un, humble - œ, œ:blə			r	Rose, Moor - rɔ:zə, mɔ:r
p	passé, cap - pàs, kap				Pulver - pùlfər
r	rose, bord - rɔ:z, bɔ:r				
	poudre - pudr, pudrə				
	(r lingual)				
R	rose, bord - rɔ:z, bɔ:r			R	Rose, Moor - rɔ:zə, mɔ:r
	poudre - pudr, pudrə				Pulver - pùlfər
	(r vélaire) ³⁾				

1) (ö), au lieu de (ou), inaccentué, en anglais, est une voyelle mixte ou moyenne, comme (ʌ), (ə), (ɛ), (ü); voir § 31.
 2) L' (ó), dans les vers de la *Chanson de Roland*, p. 72 et suivantes, est un (o) très fermé, voisin de (u).
 3) Dans les textes, nous avons marqué partout (r), laissant chacun libre d'interpréter comme il lui plaît par (R) ou (r).
 Les auteurs emploient toujours (R). Voir aussi les remarques sur (r) §§ 26, 38, 50.

s	si, sauce - sī, so:s	s	sea, sauce - sij, so:s	s	Sphäre, Moos - sf:ɛ:rə, mo:s
f	chou, hache - fu, haf	f	shoe, hash - fuw, haf	f	Schuh, rasch - fu:, rʌʃ
t	tôt, patte - to, pat	t	toe, pat - tou, pat	t	Tor, hat - to:r, hāt
?		θ	thought - θɔ:t		
u	poêle, cœur - puk, ku:r	ü	valve - vɔ:ljü	u:	Mat, da - mut, du:
w	oui, bois - wi, bwa	uw	pool - puwl	ù	Matter, Hand - mü:ter, hünt
v	poids - pwa	ù	pad - pùl:	v	Wein, was - vain, vʌs
v	vin, cave - vē, kav	w	we, witch - wij, wif	v	Schwester, Qual - fr:ɛ:stər, ke:ɔ:l
v	pa, par - py, py:r	w	twine, which - twain, wif	v:	Häute, kähn - hy:tə, kyn
q	lait, bois - qit, bq	v	vine, cave - vain, keiv	ý	Hütte, Sünde - hýtə, zý:ndə
z	zèle, rose - zel, ro:z	z	zeal, rose - zijl, rouz	z	See, Rose - ze:, ro:zə
?	léger, âge - leʒə, æʒ	?	leisure, age - lèʒə, eidʒ	?	Journal - ʒurnɑ:l
?	(Coup de glotte) ¹⁾			?	der Adler, ein - der ɔ:dlər, ʒuin

1) Très rare en français. Employé seulement p. 80, l. 4; p. 86, l. 2; p. 124, l. 4 et 8.

- ° Ce signe, placé sur une voyelle, indique qu'elle forme l'élément faible d'une diphtongue dont la voyelle qui précède ou suit est l'élément fort. Employé seulement pp. 72 ss., et pp. 236 ss.
- ° La *dévoicalisation*¹⁾ est indiquée par un (°) au-dessus ou au-dessous de la lettre: b, d, ġ, j, l, m, n, r, ũ, v, w, z, ̣. Il faut distinguer plusieurs cas de dévoicalisation que nous marquons tous du même signe:
- 1^o la dévoicalisation des consonnes vocaliques causée par l'assimilation, avant ou après une consonne soufflée,
- a) celle de (b), (d), (g), (v), (z), (ʒ), (j), par assimilation régressive, p. e. (̣se = ʒə se) *je sais*, et celle de (v), par assimilation progressive, dans (f̣val = fəval) *cheval*,
- b) celle de (w), (ŭ), (j), par assimilation progressive, p. e. (p̣wa) *poids*,
- c) celle de (r) ou (R), (l) et des consonnes nasales, par assimilation régressive, et de (r) ou (R), (l), (n), aussi par assimilation progressive, p. e. (ark) *arc*, (pṛe) *près*, (haṇṭ) *hanneton*, (nuṭṇ) *nous tenons* [voir §§ 46, 52, 53];
- 2^o la dévoicalisation de (l), au lieu de (lə), *le*, et de (r) ou (R), au lieu de (rə) ou (Rə), *re*, après une consonne, et de (m), au lieu de (mə), *me*, après une consonne soufflée, à la fin d'un groupe d'énonciation, avant une pause, ou à la fin d'un mot, à l'intérieur d'un groupe, avant une consonne, p. e. (taḅl) au lieu de (tablə), *table*, (puḍr) au lieu de (pudrə), *poudre*, (pṛism) au lieu de (prismə), mais (pṛizm) ou (pṛizmə), *prisme*, [voir § 46];
- 3^o la dévoicalisation complète des voyelles et des consonnes vocaliques causée par le chuche ou chuchotement dans cer-

1) Voir §§ 44—46, et §§ 52—53. — La vocalisation et la dévoicalisation 1^o, a, sont plus ou moins complètes selon la rapidité de l'énonciation, le plus souvent partielles [voir §§ 52—53], quelquefois facultatives, et nulles dans une lecture très ralentie. — La dévoicalisation 1^o, b et c, est très rarement complète, et a lieu selon les cas à la fin ou au commencement du son [voir §§ 52—53]. Elle n'a pas été marquée dans les textes parce qu'elle est peu perceptible à l'oreille et peut se faire ou se négliger sans fausser la prononciation. — La dévoicalisation 2^o est souvent complète; (l), (r) ou (R), et (m) deviennent alors très faibles; (l) et (r) ou (R), dans ce cas, tombent toujours à l'intérieur d'un groupe de mots, avant une consonne, p. e. (kat fṛā), (katrə fṛā) *quatre francs*, (ṃɛ̣ṭḍɔ̣ṭɛ̣l), (ṃɛ̣tṛɔ̣ḍɔ̣ṭɛ̣l) *maitre d'hôtel*. — Nous n'avons marqué la dévoicalisation causée par le chuche [3^o] que dans les numéros 55 et 62.

taines syllabes avant une pause: (vy) *cu*, (di) *dit*, p. 194, l. 21, (veky) *venu*, p. 196, l. 13, (ly) *lu*, p. 196, l. 16, [voir § 46];
 4^o la dévocalisation complète des voyelles et des consonnes vocaliques causée par l'inhalation de l'air, qu'on emploie au lieu de l'exhalation lorsqu'on imite par exemple le bruit qui se fait en buvant: (qit) *uit*, p. 134, l. 36, [voir § 46].

([˘]) au-dessus ou au-dessous de la lettre indique la *vocalisation*¹⁾ des consonnes soufflées, avant une consonne vocalique, causée par l'assimilation régressive: p, t, k, f, s, ʃ, p. e. (i § ʒɛt = il sɔ ʒɛt) *il se jette*.

Les syllabes *fortes* ou *accentuées* [§§ 56—57] sont imprimées en **caractères gras**: (leʒe) *léger*.

Deux points (:) indiquent la *longueur d'une consonne*²⁾ à la fin d'un groupe d'énonciation, avant un arrêt de la voix, p. e. (ren:) *renne*, (red:) *raide*; de même la *longueur pleine d'une voyelle* en syllabe forte, p. e. (mena:ʒ) *ménage*, (re:n) *reine*, (po:z) *pause*, (kʒ:t) *compte*.

Un seul point (˘) indique la *durée moyenne* ou *semi-longueur d'une voyelle* en syllabe faible, p. e. (po˘ze) *poser*, (kʒ˘te), *compter*.

Les sons *facultatifs*, qu'il est permis de prononcer ou non, sont imprimés en *italiques*: (ʒə hɛ) *je hais*; (ʒə l e dɔvine) *je l'ai deviné*; (ɛkstraɔrdinɛ:r) *extraordinaire*.

Les *groupes d'énonciation* [entre lesquels on peut à la rigueur s'arrêter dans une lecture lente] sont séparés par des *espaces blancs* [§ 57].

Le *tiret* indique la réunion, dans une même syllabe, de sons appartenant à deux mots différents. Nous ne l'avons employé que dans la transcription lente des numéros **1** et **2**, p. e. (l-ete) *l'été*, (pøtit-wazo) *petit oiseau*.³⁾ Sur la

1) Voir p. xxvi, note 1.

2) Sur les consonnes *longues*, voir Paul Passy, *Les Sons du français*, §§ 124—125; sur les consonnes *doubles* , p. e. laddã *là dedans*, voir le même ouvrage, §§ 126—128.

3) Dans la transcription rapide des deux premiers morceaux, les groupes d'énonciation sont imprimés sans séparation de mots — Dans les autres textes, où les mots sont séparés, le tiret (-) manque sans aucun inconvénient: les espaces blancs qui y séparent les groupes d'énonciation indiquent suffisamment la réunion, dans une même syllabe, de sons appartenant à deux mots différents du même groupe. P. e. [3 e vy

liaison et la syllabation, voir §§ 54—55, et les *Calembours*, pp. 32 ss.

- , La *virgule* indique la pause ou arrêt entre les groupes d'énonciation chaque fois qu'il y en a dans une prononciation rapide et naturelle, et le nombre des virgules symbolise la longueur relative des arrêts. Nous ne nous servons de ce signe que dans le numéro 55, où Jean Passy a cherché à donner une analyse aussi exacte que possible de sa prononciation personnelle, et dans le numéro 62, où le même travail a été fait par Paul Passy.

Nous avons employé dans ces deux morceaux aussi les signes suivants qui marquent d'une manière un peu rudimentaire mais assez claire l'*intonation* ou *accent musical*:

- □ Note aiguë.
 □ □ Note grave.
 / Montée de la voix.
 \ Descente de la voix.
 ∨ Descente de la voix suivie de montée.
 ∧ Montée de la voix suivie de descente. En français, ces deux derniers signes se rapportent aux deux syllabes précédentes, la première ayant la montée et la seconde la descente, ou vice versa.

29. L'ordre suivi dans cette énumération est absolument arbitraire, et n'a d'autre raison d'être que celle de l'habitude. Nous présenterons maintenant ces mêmes signes dans un ordre scientifique, qui fera comprendre les analogies des sons qu'ils représentent.

Voyelles

30. Pour comprendre ce qui suit, il est nécessaire: 1^o de prononcer chaque son ou mot à haute voix; 2^o de s'examiner soi-même pendant qu'on prononce, d'une part à l'aide d'une glace, d'autre part à l'aide du doigt, au moyen duquel on explorera les mouvements de la langue.

l əm) = (zɛvyləm); (œn arbr) = (œnarbr); (z e vy lez əm) = (zɛvylezəm).
 On voit facilement que le même phénomène doit avoir lieu entre deux groupes lorsqu'on les prononce ensemble sans arrêt de voix.

Tableau comparé des voyelles françaises, anglaises et allemandes ¹⁾

Voyelles françaises		Voyelles anglaises			Voyelles allemandes		
d'arrière	d'avant	d'arrière	moyennes	d'avant	d'arrière	moyennes	d'avant
u	y i	uw	ù	ij	u:		y: i:
o	ø e	ou	ò	ei	o:	è	ø: e:
õ	ò		è	i	ò		ï è
ɔ	œ ε	λ à ɔ:	ɛ:				
	œ é	ɔ:	à				
	a	â ɔ:					
ɑ ā					á a:		

1) Dans ce tableau, mais dans ce tableau seulement, nous marquons en **caractères gras** les voyelles *arrondies* [§§ 34 et 35]: les voyelles *développées* [§ 33 et note], sont, — ici et, quand cela est utile, dans le cours de l'introduction et dans les textes, — surmontées d'un ('): (i), (e), etc.

Le tableau p. XXIX est destiné à indiquer la position de la langue pour chaque voyelle. La glace fera voir, en effet, que pour (i) et (u) la bouche est presque fermée; pour (a) en français, (a) en allemand, (ə) et (ɑ) en anglais, au contraire, elle est grande ouverte, et la langue très éloignée du palais. La distance verticale qui sépare sur le tableau (a) en français, (a) en allemand, (ə) et (ɑ) en anglais de (i) et de (u), représente cette différence d'ouverture.

D'autre part, on verra à l'aide du doigt que pour (i) c'est l'avant de la langue qui se lève; pour (u), l'arrière. La distance horizontale qui sépare (i) de (u) représente cette différence de position.

31. (i), (u), et (a) en français ou (ə) en anglais sont les trois positions extrêmes de la langue pour les voyelles.¹⁾ Entre elles s'échelonne toute une série d'intermédiaires: la bouche s'ouvre, et la langue s'abaisse de (i) à (a) en français ou à (æ) en anglais [voyelles d'avant]; la langue se retire et s'élève un peu en arrière, avec un léger abaissement de la partie antérieure, de (a) à (ɑ) en français ou de (æ) à (ə) en anglais; puis elle s'élève de plus en plus, toujours en arrière, jusqu'à (u) [voyelles d'arrière]. Les sons (ü), (ö), (ʌ), (ə), (ɜ) en anglais sont des voyelles moyennes ou mixtes: pour les prononcer, c'est la partie intermédiaire de la langue qui s'élève. Le (ə) en français est une voyelle d'avant arrondie, mais son articulation de langue s'approche de la position moyenné ou mixte. Voir § 41. Le (ə) allemand est une véritable voyelle moyenne ou mixte; une variété de ce son ressemble beaucoup au (ə) français, mais il lui manque l'arrondissement des lèvres. Nous parlerons de (y), (ø), (œ) [voyelles d'avant arrondies], § 35, et de (õ), (ã), (ê), (œ) [voyelles nasales], §§ 36 à 40.

32. Passons au détail en commençant par les voyelles *orales*, c'est-à-dire celles pour lesquelles la voix passe uniquement par la bouche comme dans la « bonne » prononciation de l'allemand, le *Bühnendeutsch*, et dans l'anglais du Sud de l'Angleterre.

1) Pour ne pas trop prolonger nos explications phonétiques, nous nous contentons généralement de comparer les sons français et anglais. Le lecteur n'aura pas de difficulté à faire lui-même la comparaison des sons français et allemands, s'il suit la même méthode pour l'allemand, en se servant des tableaux pp. XXIX, XLII, XLIII et XLIV, et en se rappelant les exemples qui se trouvent dans la liste alphabétique des signes employés, § 28.

[Ailleurs, et notamment dans l'Allemagne du Sud et du Nord-Ouest et en Amérique, elles sont souvent un peu nasalisées, *nasal twang*].

33. Voyelles orales d'avant. — Si, devant une glace, nous prononçons la série des voyelles de (i) à (a), nous voyons que, tandis que la bouche s'ouvre, les lèvres, écartées aux coins et comme fendues pour (i), reviennent peu à peu à leur position normale. Cet écartement des coins est *beaucoup plus fort* en français qu'en anglais et, généralement, qu'en allemand.

En prononçant la même série de voyelles en français dans un ordre inverse, (a), (ɑ), (ɛ), (e), (i), nous nous apercevons que, tandis que la bouche se ferme, la langue, qui est d'abord retirée au fond de la bouche, se relève de (a) à (i) [voir § 31] et s'avance peu à peu, et que la pointe de la langue touche de plus en plus fermement les dents d'en bas. Mais si nous prononçons, immédiatement après, les voyelles correspondantes en anglais, depuis (ɔ), (ɔː) jusqu'à (i), (ij), nous pouvons constater facilement que la langue, tout en faisant des mouvements analogues, s'avance beaucoup moins, et que la pointe de la langue reste loin des dents d'en bas. Voir § 61. En allemand aussi, cet avancement de la langue est généralement moins fort qu'en français.

(i). — L'(i) français, bref ou long, est plus fermé et, ce qui est plus important, prononcé avec une plus grande tension musculaire que l'(i) bref anglais ou allemand de *sit*, *sitzen*¹⁾; il n'est pas légèrement diphtongué comme l'(i) long de la plus grande partie du domaine anglais, que nous écrivons (ij) [ˈj] = *y*. L'étudiant anglais se rendra compte de cette diphtongaison en s'observant dans la glace pendant qu'il dit *he* (**hi**j): la bouche se ferme légèrement pendant l'émission de la voyelle. En français, au contraire, l'(i) a toujours le même son, si longtemps qu'on le prolonge. *Site* (**si**t) et *sire* (**si**r) ont le même (i).

(e). — De même (e) français de *dé* (**de**) est beaucoup plus tendu et un peu plus fermé que (è) anglais de *dead* (**dè**d): il n'est pas diphtongué comme (ei) anglais de *day*, *date* (**dei**, **deit**).

1) Nous renvoyons aux traités de phonétique pour l'analyse exacte de la différence des voyelles *tendus* (*narrow*) du français et *détendus* (*wide*) de l'anglais. La différence essentielle est que pour les sons détendus les muscles sont moins raidis, plus relâchés que pour les voyelles tendues correspondantes. Il est à noter que même les voyelles tendues de l'anglais et, en général, aussi de l'allemand, le sont beaucoup moins que les voyelles françaises [voir §§ 59 et suivants].

(ε). — L'(ε) français est presque identique à l'(ε) anglais de *fare* (**fɛ:ə**), [sauf les différences générales entre les vocalismes des deux langues, qui seront exposées §§ 59 et suivants]. Il est notablement plus ouvert que (e): De même que (e) est intermédiaire entre (i) et (ε), de même (ε) est intermédiaire entre (e) et (a): *paix, père* (**pɛ, pɛ:r**).

(a). — Pour (a) la bouche s'ouvre davantage. Elle est un peu plus ouverte que pour le (α) de *man* (**mæn**). — La différence entre (a) et (α) est que pour (a) la langue est avancée, la pointe touchant les dents d'en bas, tandis que la partie moyenne est très légèrement bombée; c'est la même position que pour (ε), mais la bouche plus ouverte et la langue plus abaissée. Pour (α), au contraire, la langue quitte les dents et recule, en s'élevant un peu, au fond de la bouche. — *Patte, part* (**pat, pa:r**).

34. Voyelles orales d'arrière. — De (a) à (u) les lèvres se rapprochent, s'arrondissent et s'avancent de plus en plus, tandis que la bouche se ferme et que la langue s'élève en arrière vers le palais. Cet avancement, cet arrondissement et cette fermeture des lèvres sont *beaucoup plus forts* en français qu'en anglais et, généralement, qu'en allemand.

(a). — Il est plus ouvert¹⁾ que l'(α :) de *father* en anglais, et que l'(α :) de *Kahn* et l'(α) de *kann* en allemand. Les Anglais devront se méfier de prononcer (α :) au lieu de (a). On peut obtenir l'(α) français en prononçant l'(α :) anglais de *ball* et en écartant ensuite les coins des lèvres sans changer la position

1) Il faut s'entendre sur la signification de l'expression «ouvert», qui prête facilement à l'ambiguïté lorsqu'il s'agit de (a) et des autres voyelles qui lui ressemblent. Si on compare le passage d'articulation où se forme l'(α) de *patte, part* [entre la partie moyenne de la langue et le palais dur] avec celui où se forme l'(α) de *pas, pâte* [entre la partie postérieure de la langue et le palais mou], on trouve que le second passage est, par sa nature même [voir § 33], beaucoup plus étroit que le premier. C'est apparemment pour cela que plusieurs romanistes désignent l'(α) de *pas, pâte* sous le nom de «a fermé» et l'(α) de *patte, part* sous le nom de «a ouvert». Mais l'(α) de *pas, pâte* est généralement plus ouvert que l'(α) de *patte, part* par rapport à l'angle maxillaire, et toujours beaucoup plus ouvert par rapport à la distance entre la langue antérieure et moyenne et le palais dur. Dans le même sens, l'(α :) de *ball*, l'(α :) de *knot* en anglais et l'(α :) de *pâte*, l'(α) de *pas* en français sont plus ouverts que l'(α :) de *father*. On se rend compte de ce fait en examinant, parmi les diagrammes de Lloyd, ceux qui représentent la position différente de la langue pour l'(α :) de *father* et l'(α :) de *all*. Voir RIPPMMANN-VIETOR, *Elements of Phonetics*, p. 29.

de la langue.¹⁾ — Dans une grande partie de l'Amérique, l'(*ə*) bref anglais de *not*, *knot* s'est désarrondi et a pris un son très voisin de notre (*a*), quoique moins tendu. — *Pas*, *pâte* (**pa**, **pa:t**).

(*ɔ*). — De (*a*) à (*ɔ*) la langue se relève en arrière et la mâchoire se ferme un peu, avec un léger arrondissement des lèvres. (*ɔ*) français est sensiblement plus fermé que (*ɔ*) et (*ɔ:*) anglais de *knot*, *ball*. — *Cog*, *corps* (**kək**, **kə:r**). — À Paris, on entend souvent un (*ɔ*) qui ressemble un peu à un (*œ*) [voir § 35], et qui se forme moins en arrière et s'approche de la position mixte ou moyenne [voir § 31]. P. e. *Batignolles* (**batipəl**, **batijœl**), *joli* (**ʒəli**, **ʒœli**). Les Anglais et les Américains confondent facilement ce son avec leurs voyelles mixtes ou moyennes, surtout avec (*ʌ*), dont une variété se prononce avec un faible arrondissement des lèvres [p. e. *sun*, *son* (**sʌn**)].

(*o*). — De (*ɔ*) à (*o*), le mouvement de fermeture et d'arrondissement augmente. Le son est assez semblable au commencement de la voyelle anglaise de *so* (**sou**); mais tandis que pour (**sou**) la voyelle est légèrement diphtonguée par suite d'un léger mouvement de fermeture de la mâchoire et surtout des lèvres, en français le son reste invariable, même quand il est prolongé. Il est aussi un peu plus fermé, et beaucoup plus tendu. — *Dos*, *dose* (**do**, **do:z**).

(*u*). — La fermeture et l'arrondissement des lèvres continuent: (*u*) français est plus tendu que (*ù*) anglais de *pull*, *should* (**pùl**., **ʃùd**), mais n'est pas légèrement diphtongué comme (*uw*) long de *pool* (**puwl**). Il est identique, sauf pour la quantité, qu'il soit bref ou long: *poule*, *cour* (**pul**., **ku:r**).

35. Voyelles orales d'avant arrondies. — (*y*), (*ø*), (*œ*) n'ont aucun équivalent, même approché, en anglais. Il est relativement facile de les acquérir quand on prononce correctement (*i*), (*e*), (*ɛ*) français: en effet, la position de la langue est pratiquement identique pour (*i*) et (*y*), (*e*) et (*ø*), (*ɛ*) et (*œ*). C'est la position des lèvres [écartées aux coins pour (*i*), (*e*), (*ɛ*), arrondies pour (*y*), (*ø*), (*œ*)] qui les distingue. Il suffit donc pour acquérir ces sons de prononcer (*i*), (*e*), (*ɛ*), et, tout en

1) La position de la langue est à peu près la même pour l'*a*, l'*ɑ:* de *pas*, *pâte* en français et pour l'(*ɔ*), l'(*ɔ:*) de *knot*, *ball* en anglais; les lèvres restent neutres pour (*a*), (*ɑ:*), tandis qu'elles sont un peu arrondies pour (*ɔ*), (*ɔ:*). (*ɔ*) anglais [*knot*], comparé avec (*ɔ:*) [*ball*], est une voyelle détendue [voir § 33, p. xxxi, note 1].

conservant soigneusement la position de langue, d'arrondir les lèvres en leur donnant la forme qu'elles ont pour (u), (o), (ɔ). Dans les commencements, on peut s'aider des doigts, avec lesquels on arrondit les lèvres pendant qu'on prononce (i), (e) ou (ɛ). Les Anglais ont beaucoup de peine à prononcer correctement ces trois sons et à les distinguer l'un de l'autre. Ils remplacent (y) par (uw) ou (juw); (œ), (ø) par des sons voisins ou identiques à l'(ʌ) de *but*, à l'(əi) de *fur* ou à l'(ə) de *about*. C'est ici surtout que les exercices systématiques du genre de ceux que nous venons d'indiquer sont utiles. L'élève devra avoir soin de bien tendre et bomber la langue vers les dents. — Les Allemands doivent faire les mêmes exercices pour acquérir la prononciation exacte des voyelles orales d'avant arrondies en français. Ils confondent facilement ces voyelles avec les sons semblables qu'ils ont dans leur propre langue, (y), (ÿ), (o), (ö), et qu'ils prononcent souvent avec les lèvres peu arrondies ou même désarrondies.

36. Voyelles nasales. — Pour les voyelles nasales, la voix, contrairement à ce qui a lieu pour les voyelles orales, passe à la fois *par le nez* et *par la bouche*: pour (a), par exemple, le voile du palais [sorte de muscle qui termine le palais en arrière] est relevé, s'applique contre la paroi postérieure du pharynx et bouche entièrement le passage du nez. Pour (ã), au contraire, le voile du palais s'abaisse un peu, de façon à pendre librement sans toucher ni la paroi du pharynx ni la langue, et laisse par conséquent la voix passer à la fois par la bouche et par le nez. On peut voir très nettement le mouvement du voile du palais en observant l'arrière-bouche d'un Français pendant qu'il prononce (a — ã).

37. Ceci étant bien compris, nous pouvons dire que (õ), (ã), (ê), (œ) sont des (ɔ), (a), (ɛ), (œ) nasalisés; c'est-à-dire que la position de la bouche est pratiquement la même pour (ɔ) et (õ), (a) et (ã), (ɛ) et (ê), (œ) et (œ), la position du voile du palais les distinguant seule.¹⁾

38. On devra commencer l'étude des voyelles nasales par (ã), qui permet de bien observer la bouche. La tendance de tout Anglais sera de prononcer le son de l'anglais *long* (ɔŋ)

1) Pour être tout à fait exact, il faudrait dire que (ê) et (œ) sont un peu plus ouverts, (õ) sensiblement plus fermé et (ã) une idée plus fermé [voir § 34, p. xxxii, note 1] que les voyelles orales correspondantes.

ou celui de *fang* (aŋ) ou au mieux (aŋ), avec une voyelle soit purement orale, soit, — surtout en Amérique, — légèrement nasalisée. L'absence ou l'insuffisance de nasalité de la voyelle provient de ce que le voile du palais ne s'abaisse pas assez tôt ou pas suffisamment. La consonne qui suit et qui doit disparaître [ŋ, ou, d'après notre alphabet, (ŋ)], provient de ce qu'à la fin le voile du palais s'abaisse trop et que la langue s'élève jusqu'à le toucher au lieu de rester tranquille. Pour se corriger, un bon exercice c'est de prononcer (a — â) en plaçant un crayon sur la langue, aussi profond qu'on peut le supporter sans gêne: si le crayon bouge, le son n'est pas correct. Des exercices tels que (p-b-m), (t-d-n), (k-g-ŋ) et l'étude de (k) vélaire bien roulé sont également très utiles comme préliminaires, pour rendre conscients les mouvements du voile du palais.

39. Quand on prononce (ā) correctement, on peut acquérir facilement les autres voyelles nasales par des exercices semblables: (ε — ε̄), (ō — ȝ), (œ — œ̄). Toutefois, qu'on ne s'attende pas au succès avant une longue période d'efforts quotidiens. — La plupart des Allemands, surtout au Nord, en apprenant les voyelles (ū), (ȝ), (ē), (œ̄), ont beaucoup de peine à éviter la prononciation (aŋ), (oŋ), (eŋ), (œŋ), parce qu'ils ont l'habitude d'employer ces combinaisons de sons au lieu de *an*, *on*, *in*, *um*, etc., dans les mots étrangers de leur langue maternelle empruntés au français [*Chance*, *Ballon*, *Bassin*, *Parfum*, etc.]. D'autres réussissent assez facilement à nasaliser un peu les voyelles, mais n'omettent pas la consonne (ŋ). Ils ont à peu près les mêmes difficultés que les Américains et beaucoup d'Anglais. — Les voyelles nasales qui se trouvent dans quelques dialectes allemands, diffèrent considérablement de celles du « bon » français.

40. Dans l'intérieur des mots, on devra se méfier de prononcer, après les voyelles nasales, des consonnes nasales devant d'autres consonnes, (p), (t), (k), etc.; de dire (kūmpe) au lieu de (kūpe) *camper*; (fānte) au lieu de (fāte) *chanter*; (māŋke) au lieu de (māke) *manquer*, etc.¹) Pour éviter cette faute, prononcer les mots en deux syllabes détachées (kū: — pe), (fū: — te), (mū: — ke), et réduire peu à peu l'intervalle jusqu'à établir le contact.

1 Remarquons pourtant que cette prononciation, avec la voyelle faiblement nasalisée, est usuelle dans le Midi de la France. Mais elle n'est nulle part jugée digne d'imitation.

41. Voyelles faibles. — Les voyelles précédentes se trouvent, en français, aussi bien en syllabe faible [= inaccentuée ou atone] qu'en syllabe forte [accentuée ou tonique]. Elles gardent même généralement en syllabe faible une grande netteté que les Anglais ont peine à reproduire; car, dans leur langue, les voyelles non accentuées s'articulent toutes d'une façon très détendue et dans une position moyenne ou mixte [intermédiaire entre les positions d'avant et d'arrière]¹⁾, ce qui leur donne un timbre indistinct. Il leur faudra donc combattre cette tendance en français et s'efforcer de donner aux voyelles faibles une grande netteté. — La tendance anglaise n'est pourtant pas absolument inconnue en français, mais si peu marquée en général, que l'élève l'exagérera plutôt qu'il ne l'omettra. Cette tendance s'observe pour les voyelles (ə), (o), (ɑ), (a), (ɛ), (e), (œ), (ø), lorsqu'elles sont inaccentuées. Chacune de ces voyelles paraît alors non seulement un peu moins tendue, mais aussi un peu moins fermée ou ouverte, selon le cas, que quand elle se trouve dans la syllabe accentuée d'un mot semblable. (D'après les recherches de la phonétique expérimentale, cette particularité existe même pour (i), (y) et (u); mais il vaut mieux la négliger tout à fait dans ces trois voyelles, parce qu'elle n'y est pas perceptible pour l'ouïe.) Qu'on compare attentivement dans la prononciation rapide et naturelle du discours et de la conversation des couples de mots tels que (ɔ:r) *or* — (dɔ:re) *doré*; (kɔ:t) *côte* — (kɔ:te) *côté*; (pa:s) *passé* — (pa:se) *passé*; (ma:s) *mars* — (ma:di) *mardi*; (mɛ) *mets* — (mɛtɔ̃) *mettons*; (ʒe) *j'ai* — (ʒe:te) *j'ai été*; (pœ:r) *peur* — (pœ:rø) *peureux*; (krø) *creux* — (krø:ze) *creuser*; (kit) *quitte* — (kite) *quitter*; (lyt) *lutte* — (lyte) *lutter*; (pus) *pousse* — (puse) *pousser*.

On distingue donc en français quatre voyelles faibles, (ò), (à), (è), (ə), qui ne se trouvent qu'en syllabe inaccentuée, et qui paraissent flotter entre (ə) et (o), entre (ɑ) et (a), entre (ɛ) et (e), entre (œ) et (ø). Les deux dernières, (è) et (ə), méritent seules qu'on s'y arrête ici.²⁾

(è). — La langue est plus basse que pour (e), plus élevée que pour (ɛ), un peu moins avancée vers les dents, et un peu moins tendue [mais beaucoup plus tendue pourtant que pour (è) anglais]. (è) remplace très souvent (e) et (ɛ) en syllabe faible.

1) Voir § 31.

2) On verra p. 138, l. 14, 24, 29, 36 un exemple d'affaiblissement poussé très loin; mais il est exceptionnel et dialectal.

Ce son est d'ailleurs variable, et comme il se rapproche tantôt plus de (e), tantôt plus de (ɛ), nous avons préféré, à un point de vue pratique, ne pas le marquer dans nos textes [voir p. 20, note].

(ə). — C'est le son précédent avec les lèvres légèrement arrondies. Il diffère du (ɔ̃) anglais 1^o par cet arrondissement, 2^o parce qu'il est beaucoup moins détendu, 3^o parce que la langue est plus élevée et moins retirée en arrière vers la position moyenne ou mixte. C'est la voyelle neutre du français.¹⁾ Elle est très fréquente: elle remplace souvent (œ) et (o) en syllabe inaccentuée et représente surtout l'e soi-disant *muet* de l'orthographe dans tous les cas où il se prononce. — Sur le (ɔ̃) allemand voir une remarque au § 31. — Si, dans une phrase, un (ə) vient à être accentué, il se change aussitôt en (œ) ou en (o) selon les personnes: on dit (ʒə lə **pr̄**ɑ̃) ou même (ʒə l **pr̄**ɑ̃), *je le prends*, mais (pr̄ɑ̃ lœ) ou (pr̄ɑ̃ lɔ̃), *prends-le*.

Consonnes

42. Nous donnons, pages XLII, XLIII et XLIV, les tableaux des consonnes françaises, anglaises et allemandes, auxquels nous ajoutons, à titre récapitulatif, les voyelles de chaque langue.

43. En comparant les deux tableaux des sons français et anglais, on verra qu'ils contiennent 25 signes consonnes identiques. Vingt-deux de ces signes se trouvent sur tous les trois tableaux. C'est que nous donnons le même signe à des nuances de sons voisines; car, à parler strictement, *il n'y a pas un seul son qui soit absolument identique dans deux ou dans les trois langues*. Toutefois, en pratique, et si on ne vise pas à une prononciation parfaite, on peut considérer comme équivalents: (k), (g), (p), (b), (m), (j), (ʃ), (ʒ), (s), (z), (f), (v), (w). Même pour (t), (d), (n), la différence peut être négligée. Remarquons pourtant que (k), (p), (t), placés devant des voyelles, et surtout devant des voyelles accentuées, sont suivis en allemand et en anglais d'une aspiration, d'un (h) réduit. Une telle aspiration n'existe pas en français dans cette position. Mais, d'autre part, elle est très forte après (k), (p), (t) en français, si ces consonnes se trouvent à la fin des mots devant un arrêt ou pause, et qu'on ne prononce pas un (ə) à sa place. Qu'on

1) Voir Paul PASSY, *Les Sons du français*, § 168

compare (ka) *cas*; (pa) *pas*; (ta) *tas* — (lak:) *lac*, (pa:k) *Pâques*; (kap:) *cap*, (nap:) *nappe*; (fɛt:) *fait*, s. m., (nat:) *natte*.¹⁾

44. Voix et souffle. — Remarquons tout d'abord que (p — b), (t — d), (k — g), . . . (f — v), (s — z), etc. constituent des paires de sons dont chacune est articulée dans la bouche à une place et d'une façon identique. Ce qui distingue (p) de (b), (f) de (v), etc., c'est que pour (p), (t), (k), (f), (s), l'air passe à travers le larynx sans y produire d'autre bruit que celui d'un léger *souffle* qu'on entend lorsqu'on respire la bouche ouverte (h); tandis que pour (b), (d), (g), (v), (z), les *cordes vocales* [sortes de muscles placés en travers du larynx dont ils tapissent les parois] se tendent, se rapprochent et ne laissent entre elles qu'une fente; en sorte que l'air, en passant au travers à force, met les cordes vocales en vibration et produit un son appelé *voix*. Aussi appelle-t-on (p), (t), (k), (f), (s) . . . des *consonnes soufflées* [*voiceless* en anglais, *stimmlos* en allemand], (b), (d), (g), (v), (z) . . . des *consonnes vocaliques* [*voiced* en anglais, *stimmhaft* en allemand].

45. Les expériences suivantes apprendront à distinguer les consonnes vocaliques des consonnes soufflées: 1° Toutes les consonnes vocaliques (v), (z), (ʒ), etc. peuvent se chanter comme les voyelles; les consonnes soufflées (f), (s), (ʃ), etc. ne peuvent pas se chanter; 2° si on prononce successivement (f — v), (s — z) . . ., en se bouchant les oreilles, on n'entendra presque rien pour (f), (s), mais un bourdonnement marqué pour (v), (z); 3° en plaçant son doigt sur la pomme d'Adam pendant qu'on prononce (f — v), (s — z) . . ., on sentira une légère vibration pour (v), (z), qui n'existe pas pour (f), (s). Il faut seulement avoir soin de ne pas prononcer (fə), (sə), (pə), (tə), auquel cas on pourrait attribuer à la consonne les vibrations qui appartiennent à la voyelle (ə).

46. Nous distinguons la vocalique de la soufflée par des signes spéciaux pour (k — g), (c — j), (t — d), (p — b), (f — v), (s — z), (f — v), en anglais encore pour (θ — ð), et en allemand pour (x — g), (ç — j), (F — v). On donne souvent aux consonnes soufflées (k), (t), (p), (f), (s), (θ), (f), etc. le nom de *consonnes dures* ou *fortes*, et aux consonnes vocaliques (g), (d),

1) Voir les notes intéressantes de Paul PASSY, de H. KLINGHARDT et de Th. JAEGER sur la formation des plosives (k p t) devant des voyelles en français et en allemand dans les *Neueren Sprachen*, vol. XIV, pp. 253—254, 438—439; pp. 310—315, 439—445, 510—511; pp. 383—384.

(b), (ɟ), (z), (d), (v), etc. le nom de *consonnes douces ou faibles*, parce que les premières se prononcent avec plus de force que les secondes [voir Paul PASSY, *Les Sons du français*, § 174]. Cette différence de force est très grande dans beaucoup de langues; elle remplace la différence de voix et de souffle dans certains dialectes allemands. Mais elle est sans doute en français moins grande et moins importante qu'en anglais, en allemand¹⁾ et dans d'autres langues. En revanche, la présence ou l'absence de la *voix* accompagnant le bruit de la consonne [voir §§ 44 et 45] distinguent en français avec une netteté extrême les deux séries, (g), (ɟ), (d), (b), (ɟ), (z), (v) et (k), (c), (t), (p), (f), (s), (ʃ). Cette différence essentielle n'est effacée que par l'assimilation qui cause la dévocalisation partielle ou complète des consonnes vocaliques et la vocalisation partielle ou complète des consonnes soufflées [voir §§ 52—53, et § 28]. — Les consonnes (m), (n), (ɲ), (l), (r) ou (ʀ), (w), (ɥ), (j) sont vocaliques; les soufflées correspondantes ne se trouvent qu'exceptionnellement en français et n'ont pas besoin de signes spéciaux. Dans certains cas où la voix s'arrête trop tôt à la fin d'un mot ou d'un groupe de mots, (l), (r) ou (ʀ), (m) se dévocalisent souvent entièrement, s'affaiblissent et tendent à disparaître: (**tabl**) ou (**tablə**) *table*; (**puɖr**) ou (**puɖrə**) *poudre*; (**prism**) ou (**prismə**) *prisme* [voir § 28, p. xxvi]. — La dévocalisation par assimilation est rarement complète pour (j) et presque toujours partielle pour (m), (n), (ɲ), (l), (r) ou (ʀ), (w), (ɥ) [voir §§ 52—53, et § 28, p. xxvi]. Il est encore à remarquer que les consonnes (m), (n), (ɲ), (l), (r) ou (ʀ) se prononcent avec plus de force et sont beaucoup plus distinctes lorsqu'elles sont pleinement vocaliques que lorsqu'elles perdent la *voix* ou une partie de la *voix*. — Sauf les cas de dévocalisation [voir ci-dessus, et § 28], les consonnes vocaliques finales sont beaucoup plus vocaliques en français qu'en anglais, où elles finissent souvent sans *voix*, tandis qu'en français on entend souvent la *voix* après

1. En anglais et en allemand, on renforce les plosives dures (k t p) par une aspiration qui les suit, lorsqu'elles se trouvent devant des voyelles [voir § 43]. Cette aspiration est très forte surtout dans les dialectes allemands où on n'emploie pas la *voix* en prononçant les consonnes douces. Pour mon oreille et mon sentiment musculaire, (g), (d), (b), (ɟ), (z), (v), en français, paraissent s'articuler presque avec la même force que (k), (t), (p), (f), (s), (ʃ). Il y a des Allemands qui croient entendre les (g d b) de leur langue maternelle, lorsqu'un Français prononce ses (k t p) devant des voyelles. Ces questions demandent encore des recherches exactes et minutieuses de la part de la phonétique expérimentale. — A. R.

que la consonne même est finie, semblable à un (ə) réduit. Cp. (**rəb**) *robe*, (**ka:v**) *cave*, en français, et (**rəb**) *rob*, (**keiv**) *cave*, en anglais. Quant à l'allemand, les consonnes douces, plosives et fricatives, de cette langue perdent tout à fait leur *voix*, quand elles deviennent finales. Cp. (dəs **lo:bəs**) *des Lobes* — (dàs **lo:p**) *das Lob*; (dəs **grɑ:zəs**) *des Grases* — (dàs **grɑ:s**) *das Gras*. — Le chuche ou chuchotement¹), qui s'emploie quelquefois dans certaines syllabes avant une pause, remplace, dans ce cas, la *voix* de la prononciation ordinaire, et dévocalise complètement les consonnes vocaliques aussi bien que les voyelles [voir § 28, pp. XXVI, XXVII]. — L'inhalation ou inspiration de l'air, qu'on emploie parfois, en parlant, au lieu de l'exhalation ou expiration, pour imiter certains bruits naturels, p. e. (**ūit**) *uit*, p. 134, l. 36, empêche les cordes vocales de vibrer, ce qui est nécessaire pour la formation des voyelles et des consonnes vocaliques du langage ordinaire, et fait remplacer la *voix* ou par le *chuche* ou par le *souffle*. Voir § 28, p. XXVII, et Paul PASSY, *Les Sons du français*, §§ 221, 222: *Sons inverses*.

47. Détail. — Nous ne nous arrêterons qu'aux détails suivants:

48. (t — d), (ŋ — n), (l̥ — l) sont prononcés en français contre les dents, plus en avant par conséquent qu'en anglais et aussi en allemand. Pour (l) et peut-être aussi pour les autres sons, il y a en anglais une élévation de l'arrière-langue, qui n'existe pas en français. L'(l) qu'on emploie communément en allemand, est à peu près le même son qu'une variété alvéolaire de l'(l) français. Mais l'impression acoustique de l'(l) anglais est très différente, surtout à la fin des mots et des syllabes. Cp. (**mil**!) *mill* en anglais et (**mil**!) *mille* en français.

(**k — g**). — Dans la formation de ces consonnes, le lieu de contact entre la langue et le palais change beaucoup selon la nature du son qui les suit. Devant (r) ou (ʀ) [voir § 50], elles se prononcent à Paris et ailleurs très en arrière: (**krut**) *croûte*, (**grā**) *grand*. Mais en général elles se forment en français beaucoup plus en avant qu'en allemand et en anglais. Devant les voyelles d'avant et (j), elles se rapprochent même de (c — j), et aboutissent à cette prononciation dans les patois de la cam-

1) Sur l'emploi du chuche en français, voir Paul PASSY, *Les Sons du français*, § 224; sur la nature du chuche, voir les grands ouvrages phonétiques cités dans la bibliographie, pp. LV ss., et surtout les *Artikulations- und Hörübungen* de KLINGHARDT.

pagne à l'Ouest de Paris: p. e. (kē:z, eē:z) quinze, (ge, je) gué. Voir Paul PASSY, *Petite phonétique comparée*, § 188.

49. (ɲ). — Ce son, nasal comme (m) et (n), est produit de la même manière qu'eux, mais à une place différente. C'est le milieu de la langue [la partie qui articule (j)], qui s'appuie sur le milieu du palais. Mais dans beaucoup de parties de la France (ɲ) est remplacé par (nj), et l'étranger peut à la rigueur faire de même.

50. r, R. — Dans le Sud de l'Angleterre, chez beaucoup d'Américains et dans d'autres parties encore du domaine anglais, (r) est complètement tombé devant une consonne ou avant une pause: *father* et *farther* se prononcent tous deux (fa:ðə). En se regardant prononcer successivement *are* et *ara*, les personnes qui ont cette prononciation s'apercevront facilement que pour le premier mot leur langue ne bouge pas. L'(r) uvulaire n'existe pas en anglais. — En français, l'(r) lingual est toujours, et dans toutes les positions, nettement roulé, comme en Écosse, et généralement en Irlande. On fera bien de s'exercer à dire *part* (pa:r), *porte* (pɔ:r), *courbe* (kurb), etc. en roulant (r). — Beaucoup d'Anglais et la plupart des Américains prononcent leur (r) ou leur (ɹ) [non roulé et fricatif] avec une articulation *cacuminale* [*invertel r*], c'est-à-dire en reculant ou même en recourbant vers le palais la pointe de la langue. Il est très important, en français, d'éviter cette particularité, et d'avancer au contraire la langue vers les dents d'en haut, où le courant d'air la fait trembler [voir p. 240, l. 5]. — Nous avons déjà recommandé aux élèves américains et anglais l'(r) du bout de la langue de préférence à l'(R) de la luette [§ 26; voir aussi § 28, p. XXIV]. S'ils désirent acquérir l'(R) uvulaire [vélaire], pour s'en servir en parlant français, ou simplement pour exercer le voile du palais [voir § 66], il faut qu'ils s'efforcent de faire bien vibrer leur luette. Nous leur conseillons de ne pas imiter dans leur prononciation une variété désagréable de l'(R), l'(ɹ) non roulé, qui est une consonne fricative et ressemble à la consonne soufflée et vocalique (x—g) des mots allemands *Sachen* et *sagen* (g, prononciation de l'Allemagne du Nord). Ce son s'emploie surtout dans le bas peuple de Paris, mais il n'est pas rare dans les classes moyennes et même parmi les Parisiens de la bonne société. On donne parfois à (ɹ) le nom de *r grasseyé*, par lequel on a désigné d'abord (R). Voir Paul PASSY, *Les Sons du français*, §§ 199, 214. — Dans la prononciation de l'allemand, on entend (r), (R), (ɹ),

quelquefois aussi (q), (x), au lieu de l'*r* écrit. Il y a même certaines régions de l'Allemagne où (r) ou (R) s'omet, ou est remplacé par une voyelle, après des voyelles, à la fin des mots, et à l'intérieur, devant des consonnes (p. e. *Vater, Berlin*).

Tableau des sons français ¹⁾

	LARYNGALES	PALATALES		LINGUALES		LABIALES		
		de la lueite	d'arrière	d'avant	prépalatales	alvéolaires	postdentales	dentilabiales
Consonnes	Plosives	ʔ	k g	c ʃ		t d		p b
	Nasales			ɲ ɲ		ŋ n		m m
	Latérales			ʎ ʎ		l l		
	Roulées		ʀ R			r r		
	Fricatives	h ɦ ʁ	(w̥ w)	(ɥ̥ ɥ) j j	ʃ ʒ	s z	f v	ɸ ɸ w̥ w
Voyelles	Fermées		u	y i				(u) (y)
	Mi-fermées		o	ø e				(o) (ø)
	Mi-ouvertes		ɔ̃	ə				(ɔ̃) (ə)
			ɔ	œ ε ø̃ ɛ̃				(ɔ) (œ) (ø̃)
Ouvertes		a ã	a					

Les élèves qui ont cette dernière habitude, ont beaucoup de peine à acquérir une bonne prononciation de l'(r) ou de l'(R) en français.

51. (w), (ɥ) et (j) sont les consonnes qui ressemblent le plus aux voyelles. On les appelle souvent *semi-voyelles*. La différence entre elles et (u), (y), (i) est simplement que la

1) Voir le tableau p. xxix, avec la note.

langue est un peu plus élevée vers le palais, ce qui cause un bruit de frottement bien perceptible pour l'oreille. Ce bruit manque ou n'est que très faible, lorsqu'on prononce les voyelles correspondantes, (u), (y), (i).

Tableau des sons anglais¹⁾

	LARYNGALES	PALATALES		LINGUALES	LABIALES	
		d'arrière	d'avant	prépalatales alvéolaires postdentales linguodentales	dentilabiales	bilabiales
Consonnes	Plosives	k g		t d		p b
	Nasales	ŋ ɲ		ɳ n		m m
	Latérales	(l l)		l l		
	Roulées			r r		
	Fricatives	h (w̥ w)	ʃ j	ʃ ʒ s z θ ð	f v	w w
Voyelles	Fermées	u w ü	i j		(u w) (ü)	(i j)
	Mi-fermées	ou ö	ei è		(ou) (ö)	
	Mi-ouvertes		ɔ ɛ			
	Ouvertes	ɑ ɔ	à			(ɑ) (ɔ)

(w). — Les Allemands ne doivent pas confondre leur (v), qui s'approche du (f), ou leur (y), qui s'approche du (f), après des consonnes soufflées, avec le (w) français et le (w̥) anglais dans la même position. Qu'on compare (**kwa**) *quoi* en français, (**kwɑ:m**) *qualm* en anglais et (**kwɑ:l**) ou (**kwɔ:l**) *Qual* en alle-

1) Voir le tableau p. xxix, avec la note.

mand. — Il ne faut pas prononcer (o) ou (u) au lieu de (w), (w̄): p. e. (do**a**), (to**a**) ou (du**a**), (tu**a**) au lieu de (d**wa**), (t**wa**) *doigt, toi*.

(ŋ). — Les Anglais rendent presque tous ce son par (w); les Allemands le remplacent souvent par (u) ou par un (y)

Tableau des sons allemands ¹⁾

	LARYNGALES	PALATALES		LINGUALES			LABIALES	
		de la luette	d'arrière	d'avant	prépalatales	alvéolaires	postdentales	dentilabiales
Consonnes	Plosives	ʔ	k g		t d		p b	
	Nasales		ŋ ŋ		ɲ n		m m	
	Latérales				l l			
	Roulées		ʀ ʀ		r r			
	Fricatives	h ʁ ʁ	x ç	ç j	ʃ ʒ s z		f v	F v
Voyelles	Fermées		u: ù	y: i: ÿ ì			(u:) (y:) (ù) (ÿ)	
	Mi-fermées		o: ò	ø: e: ø è			(o:) (ø:) (ò) (ø)	
	Mi-ouvertes			ɛ:				
	Ouvertes		à a:					

syllabique et faiblement articulé. Pour acquérir la prononciation exacte de (ŋ), il faut partir de l'(y) français: Prononcez en deux syllabes (ly — i), (ty — il), (sy — i), (py — i), d'abord lentement, puis plus vite, et vous arriverez à prononcer (lŋi), (tŋil), (sŋi), (pŋi), *lui, tuile, suie, puits*. En tout cas, mieux

1) Voir le tableau p. xxix, avec la note.

vaudrait dire (lyi), (tyil:), comme dans beaucoup de régions de la France, ou même (lyí), (tyíl:), en deux syllabes, que (lwi) et (twil:), (twil) ou (lui) et (tuil:), (tuil).

(j). — Le (j) allemand [(ja:) ja] se prononce en général avec plus de frottement et, conséquemment, avec un bruit plus perceptible que le (j) français [(jə:l) yole]: c'est alors une vraie consonne fricative. Aussi l'impression acoustique de la consonne soufflée correspondante (ç), en allemand, [(miç) mich] diffère considérablement de celle du (j) ou (j) plus ou moins dévocalisé, en français [(pje) pied]. Voir la note I, p. XLVI. — Dans le Midi de la France et dans la Suisse française, on a conservé la consonne latérale (ʃ) du vieux français, le soi-disant *l mouillé*, au lieu de (j), *l* ou *ll* après *i* dans l'écriture: P. e. (fiʃ) au lieu de (fi:j) *fil*, (detaʃ) au lieu de (deta:j) *détail*. Les Allemands, en imitant le son (ʃ), le remplacent facilement par la combinaison (lj): et ils changent souvent, d'après une loi phonétique de leur langue maternelle, (j) en (ç) à la fin des mots. La prononciation (fiç), (detaç), au lieu de (fiʃ), (detaʃ), est aussi horrible ou même plus horrible que (fi:j), (deta:j) *fil*, *détail*.

Assimilation

52. Quand deux consonnes sont en contact, il arrive souvent que l'une prend un certain nombre de caractères de l'autre: les deux consonnes *s'assimilent*. Ce phénomène cause quelquefois de grands changements dans la forme des mots: p. e. *une petite* (ynpətít), (ynptít), (ymptít), (ymtít), (yntít). Il se fait sentir surtout dans la *vocalisation* partielle ou même complète des consonnes soufflées et dans la *dévocalisation* partielle ou même complète des consonnes vocaliques au sein d'un mot et à l'intérieur d'un groupe de mots, dans une prononciation naturelle, rapide ou du moins pas trop lente. C'est ce qui a lieu dans les phrases: *une grande plaine* (yn grãd plɛn:), où le (d) perd en partie et rarement tout à fait la *voix* par assimilation au (p) qui est soufflé; *chaque jour* (ʃaʃ zɔ:r), où le (k) devient en partie et rarement tout à fait vocalique par assimilation au (ʒ). En français, c'est généralement la première consonne qui s'assimile à la suivante, comme dans les exemples ci-dessus. Toutefois le contraire a lieu aussi pour les consonnes (n), (r) ou (R), (l), (w), (y), (j): *tenir* (tɛnɪr = tɛnɪ:r,

plus (ply), *pied* (pje).¹⁾ L'assimilation progressive de consonnes vocaliques autres que celles-ci à des consonnes soufflées est rare: on dit (f^val) pour (fəval) *cheval*; mais (zg^h) ou (sg^h) pour (səg^h) *second*, etc.

53. Préoccupés surtout du côté pratique de la question, nous ne notons la vocalisation et la dévocalisation par assimilation que quand c'est utile pour prévenir une fausse prononciation. Ainsi nous avons omis dans les textes la dévocalisation généralement partielle de (n), (r) ou (R), (l), (w), (q), (j) après une consonne soufflée, et celle des consonnes nasales, de (r) ou (R) et de (l) avant une consonne soufflée: (t^hi:r), (t^hni:r) *tenir*, (a^hrk) *arc*, etc. [voir § 28, p. xxvi, note 1].

Un léger arrêt empêche naturellement l'assimilation de se produire d'un mot sur l'autre [page 34, ligne 24; 58, l. 4; 106, l. 19]. Aussi beaucoup des assimilations que nous avons notées devront-elles disparaître dans une lecture lente. Au contraire, une lecture rapide les augmentera.²⁾

1) Voir § 28, p. xxvi, avec la note 1, et § 46. — Sur la nature de ces assimilations, voir Paul PASSY, *Les Sons du français*, §§ 235—236, avec §§ 189—191, 194, 199—200, 204—205, 211—212, Jean PASSY, *M. Ph.*, 1893, p. 28, et A. RAMBEAU, *Mod. Lang. Notes*, Novembre 1893, p. 198. — Si l'assimilation est complète dans (yn grā^h plēn:), (fa^h z^hur) et (pje), il faut que (ḍ), (ḳ) et (j̣) sonnent exactement comme (t), (g) et (ç) [à peu près la consonne du mot allemand *ich*]. Mais cela est très rare. En général, la vocalisation et la dévocalisation par assimilation ne sont que partielles: La *voix* de (d) et de (j) est diminuée, et le (ḍ) et le (j̣) ressemblent à (t) et à (ç), parce que le *bruit* des consonnes se fait entendre davantage; mais une partie de la *voix* existe encore, ce qui les empêche de sonner comme (t) et (ç). Dans (ḳ), la *voix* qui a été ajoutée à cause de l'assimilation est ordinairement trop faible, et le *bruit* de la consonne prédomine encore, ce qui empêche (ḳ) de sonner comme (g). La phonétique expérimentale peut seule démontrer d'une manière certaine si dans (ḍ) de (yn grā^h plēn:) le commencement reste vocalique et la fin devient soufflée, si dans (ḳ) de (fa^h z^hur) le commencement reste soufflé et la fin devient vocalique, et si dans (j̣) de (pje) le commencement est soufflé et la fin reste vocalique.

2) Les assimilations peuvent être évitées et deviennent impossibles par l'insertion d'un (ə), qui, dans la prononciation populaire et même dans celle des gens instruits, a lieu parfois même quand il n'y a pas d'*e muet* dans l'orthographe officielle: (ku də fudrə), (ku ɔ̄ fudrə), (ku də fudrə) *coups de foudre*, p. 198, l. 17; (fa^h z^hur), (fa^hə z^hur) *chaque jour*; (kə fɛʃtə vu), (kə fɛʃtə vu) *que faites-vous*; (vɛ̄təð), (vɛ̄təðə), (vɛ̄ntəðə) *vingt-deux*; (a l ɛʃtə də la frā:s), (a l ɛʃtə d la frā:s) à *l'Est de la France*.

Syllabes

54. La syllabation n'est pas identique en français, en anglais et en allemand.¹⁾ En français, une consonne entre voyelles appartient toujours à la seconde syllabe: *Marie* se dit (ma — ri); *ballon*, (ba — lɔ̃); *attaque*, (a — tak); *ticket*, (ti — kɛ) ou (ti — kɛt); *étiquette*, (e — ti — kɛt); *solide*, (sɔ̃ — lid). [En anglais, on coupe *balloon* (bə — luwn) et *attack* (ə — tæk), mais *ticket* (tik — it) et *solid* (sɔl — id); dans *Mary* (mɛ: — r — i) ou (mɛə — r — i), et *leading* (lij — d — iŋ), (r) et (d) paraissent faire partie des deux syllabes. Cp. l'allemand: (ʔə — laɪn) *allein*, (gə — dult) *Geduld*; (ʔəl — ə) *alle*, (gə — zɪn — ŋ) *Gesinnung*; (ʔa: — n — ən) *ahmen*, (laɪ — t — ŋ) *Leitung*.] — Il en est de même pour un groupe de deux consonnes dont la seconde est (l) ou (r): (ta — blo), et non comme en anglais (tæb — lö), *tableau*; peut-être aussi pour (n) précédé d'une autre consonne: (mɛ̃ — tnā) *maintenant*. — Dans les autres cas un groupe de deux ou plusieurs consonnes se divise entre les deux syllabes: (par — le) *parler*. Cependant, les semi-voyelles (w), (y) et (j) [voir § 51] comptent toujours comme voyelles: *adieu* (a — djø), *adroit* (a — drwa), *menuisier* (mə — nʒi — zje).

Ces règles sont vraies entre mots aussi bien que dans le corps d'un mot. *Le petit oiseau* se prononce donc (ləp — ti — twa — zo); *dans une maison*, (dā — zyn — me — zɔ̃); *une arme*, (y — narm); *un homme*, (œ — nœm); *les hommes*, (le — zœm); *la table est ronde*, (la — ta — blɛ — rɔ̃:d). Il n'y a pas de différence entre *les zones* et *les aunes* (le — zo:n).²⁾ En anglais, au contraire, on coupe (ə — tɔ:l — mæn) *a tall man*, et (ət — ɔ:l — taɪmz) *at all times*, et on peut distinguer *a name* (ə — neɪm), et *an aim* (ən — eɪm). En allemand, c'est le coup de glotte qui sépare très nettement dans la prononciation deux mots dont le second commence par une voyelle dans l'écriture: P. e. (dàs — ʔamt) *das Amt*, (ʔain — ʔamt) *ein Amt*.

55. Dans les cas où notre manière d'indiquer l'accent nous a permis de marquer la syllabe, nous nous sommes plus pré-

1) Sur les syllabes et la syllabation, voir Paul PASSY, *Les Sons du français*, §§ 103—110, et *Petite Phonétique comparée*, §§ 113—126, SWEET, *A Handbook of Phonetics*, §§ 250—262, VIETOR, *Elemente der Phonetik*, § 149, et *Kleine Phonetik*, § 149, RIPPMASS-VIETOR, *Elements of Phonetics*, §§ 177—178.

2) Voir aussi les textes n° 8 et surtout n° 16 *calembours et devinettes*.

occupés de la pratique que de la théorie. Nous écrivons (pāḍā de **sjeḱl**), p. 66, l. 11, et (karūt **sjeḱl** vu **kōtā:pl**), p. 106, l. 19, mais (avēk **luj**), p. 18, l. 8, 9, et (s et **ēsi k** lez **etrā:ze**), p. 16, l. 18, 19, quoique dans les quatre cas (k) paraisse appartenir à la même syllabe que (l).¹⁾ Nous croyons mieux guider ainsi que par une rigoureuse exactitude. — Dans (il ety**di** **s** **diksjo:ner** e **fabrik** sa **frā:z**), p. 24, l. 10, 11, il va sans dire que, si on presse un peu plus, l'(r) de (**diksjo:ner**) appartiendra à la syllabe suivante, et il en est de même dans beaucoup d'autres cas; car l'énonciation que nous figurons est naturellement un peu ralentie. La notation de la liaison syllabique, comme celle des assimilations [§§ 52—53], est forcément un peu arbitraire, parce qu'elle dépend de la rapidité du discours et des habitudes personnelles de chacun. On ne devra la considérer que comme une indication générale qui peut souvent être modifiée.

Accent de force et accent musical

56. L'accent de force porte toujours sur la dernière syllabe d'un mot isolé, à moins que celle-ci ne contienne (ə). C'est là un des points de la prononciation française qui donne le plus de peine à beaucoup d'étrangers. Voir Paul PASSY, *Les Sons du français*, §§ 77, ss.

Dans la phrase, cet accent souffre un grand nombre de modifications, qui ont été étudiées ailleurs²⁾, et dont on trouvera beaucoup d'exemples dans nos textes. Voir aussi § 72, et une remarque sur la transcription du n° 55, p. 195.

57. Les *groupes d'accentuation*, c'est-à-dire les petits groupes de mots qui ne reçoivent qu'un accent fort, ne concordent pas toujours avec les *groupes d'énonciation*, c'est-à-dire les petits groupes de mots intimement liés, entre lesquels on peut à la rigueur s'arrêter dans une énonciation très ralentie.³⁾ Tel groupe d'énonciation n'a pas d'accent, tel autre en a plusieurs. Nous les séparons par des espaces blancs. — Voir les remarques sur les espaces blancs, le tiret (—) et la virgule (,), § 28, pp. XXVII et XXVIII. — Les groupes d'énonciation sont très

1) Ces questions sont quelquefois très délicates et ne se laissent pas toujours décider simplement par l'oreille. Elles méritent donc l'attention de la phonétique expérimentale.

2) Jean PASSY, *Phonetische Studien*, III, 1890, p. 345; et Paul PASSY, *Les Sons du français*, §§ 89—97, et *Petite Phonétique comparée*, §§ 80—96.

3) Sur les groupes d'accentuation et d'énonciation, voir Jean PASSY, *Maître Phonétique*, 1893, p. 116.

utiles pour les commençants et ceux qui ne savent pas encore lire ou parler couramment. Dans la prononciation naturelle de la lecture, de la récitation, du discours, du récit, de la causerie et de la conversation, les arrêts réels ont lieu dans les endroits indiqués par les espaces blancs, mais ils sont beaucoup moins fréquents. Il est impossible de dire où un arrêt est absolument nécessaire dans chaque phrase ou combinaison de phrases. Le nombre et la durée de ces arrêts dépendent trop des habitudes linguistiques, de la volonté et de l'intention de celui qui parle, cause, lit, récite et raconte, de la rapidité relative de son énonciation et de toutes les circonstances individuelles ou occasionnelles, dont on ne peut pas reproduire l'effet dans une transcription, à moins de reproduire la prononciation d'une seule personne à un moment donné, comme nous l'avons fait pour les n^{os} 55 et 62. — Si, après les premiers essais, l'élève veut apprendre à prononcer ensemble, sans arrêt, deux groupes d'énonciation, il faut qu'il observe à la fin du premier groupe les lois d'accentuation, de syllabation et d'assimilation et toutes les règles qui existent pour les mots à l'intérieur des groupes. — La séparation ou la réunion de deux ou plusieurs groupes d'énonciation est souvent recommandée et assez bien indiquée dans les textes par notre manière de marquer l'accent et les assimilations finales.

58. Nous n'avons indiqué l'accent musical qu'à titre exceptionnel dans les n^{os} 55 et 62. Voir l'explication des signes, § 28, p. XXVIII; et Paul PASSY, *Les Sons du français*, §§ 129, ss. (*Intonation*).

Caractères généraux du système phonétique français, anglais et allemand

59. L'opposition entre les phonétismes du français et de l'anglais est très nette. Le phonétisme de l'allemand occupe, dans ses traits généraux, une position intermédiaire entre ceux des deux autres langues. Mais cela n'est vrai qu'avec beaucoup de restrictions, surtout à cause des dialectes, qui, comme nous l'avons déjà dit (§ 27), exercent une grande influence sur la prononciation du « bon » allemand même parmi les gens instruits, et dont chacun a sa propre base d'articulation, en général, fort différente. — Sur la base d'articulation en français, en anglais et en allemand, voir VIETOR, *Elemente der Phonetik*, §§ 128—130, et *Kleine Phonetik*, §§ 128—130, et RIPPMANN-VIETOR, *Elements of Phonetics*, §§ 143—145.

60. En français, l'accentuation est relativement peu énergique, mais augmente généralement vers la fin du mot, du groupe d'accentuation et de la phrase. En revanche, l'articulation est très nette et très claire: les voyelles sont presque aussi distinctes et aussi pleines à l'atone qu'à la tonique [Cp. § 41]; les positions que prend la langue sont beaucoup plus extrêmes qu'en anglais: pour les voyelles d'avant, elle s'appuie aux dents d'en bas, et se bombe énergiquement vers le palais; pour les voyelles d'arrière, elle se retire fortement et se relève en arrière; nous n'avons pas de vraies voyelles mixtes; les lèvres, très fortement avancées pour les voyelles arrondies (u), (o), (ə), (ɔ), (y), (ø), (œ), (œ̃), sont au contraire très fendues pour les voyelles désarrondies (i), (e), (ɛ), (ɛ̃), (a), (ɑ), (ã); le voile du palais joue un rôle important [pour les nasales].

61. C'est tout le contraire en anglais. L'articulation y manque de netteté, surtout pour les voyelles inaccentuées, qui tendent presque toutes vers une position mixte, plus ou moins voisine de (ə). La langue est ordinairement élargie; elle est peu avancée, et ne s'appuie guère aux dents d'en bas. Pour la plupart des voyelles elle est détendue [pour (û), (Û), (ö), (à), (ò), (ó), (â), (æ), (è), (ì)]. Même pour les autres elle est loin d'être aussi tendue qu'en français. L'action des lèvres est peu énergique; le voile du palais peu actif. Mais ce que l'anglais perd ainsi en distinction, il le regagne par une force d'expiration logiquement et énergiquement variée, qui met en relief les éléments importants du mot et de la phrase.

L'accentuation de l'allemand diffère beaucoup de celle du français; elle est à peu près la même que celle de l'anglais. Voir Paul PASSY, *Petite Phonétique comparée*, §§ 69—79. — Quant au vocalisme, le langage parlé dans l'Allemagne du Sud s'approche un peu du français. On y trouve des voyelles brèves, fermées et assez tendues: p. e. (bîrnə) au lieu de (bîrnə) *Birne*. — Les consonnes douces [(b), (d), etc.] sont, en général, partout peu vocaliques. On entend des consonnes douces ou faibles même sans voix [p. e. *Vater*, *Feder*, (t) = (d)]¹ dans l'Allemagne centrale aussi bien que dans l'Allemagne du Sud. Dans les mêmes régions et ailleurs, l'action des lèvres est peu énergique, lorsqu'on prononce des voyelles d'avant arrondies: (y) et (ø) sonnent facilement comme (i) et (e). — La prononciation

1) On comprend pourquoi cette particularité se retrouve dans l'anglais dialectal parlé en Amérique, surtout à l'Ouest.

des Allemands du Nord a souvent une base d'articulation qui ressemble beaucoup à celle de l'anglais. Cette particularité se fait remarquer partout où le peuple parle encore un dialecte du bas allemand.

62. Cette opposition si tranchée entre le français et l'anglais, d'un côté, et entre le français et l'allemand, de l'autre, fait assez comprendre la nécessité d'exercices systématiques et répétés souvent pour se rompre aux difficultés. À ceux que nous avons déjà indiqués, nous ajoutons:

63. Pour acquérir une accentuation correcte, il est utile de battre, en quelque sorte, la mesure sur les syllabes marquées en caractères gras dans les textes, ce qui aidera à les prononcer fortes.

64. Pour arriver à la nuance exacte qui distingue les voyelles françaises de celles de l'anglais, comparer des mots où ces voyelles sont placées dans un entourage aussi semblable que possible. Voici un exemple, qu'on pourra compléter par la liste § 28.

<i>Anglais</i>	<i>Français</i>	<i>Anglais</i>
fît (fit)	fîtes (fit)	fœt (fjɛt)
fêd (fêd)	fée (fe)	fade (feid)
pull (pùl :)	poule (pul :)	pool (puwl)
	sot (so)	so (sou)

Aussi les élèves allemands trouveront utile de faire des exercices de la même sorte, en comparant des voyelles ou des consonnes allemandes et françaises. P. e.:

<i>Allemand</i>	<i>Français</i>
Hüte (hy:tə); Hütte (hýtə)	ruse (ry:z); russe (rys), hutte (hyt)
Butte (ru:tə); Butter (bütər)	rouge (ru:ʒ); route (rut)
Wiese (vi:zə); Biss (bis)	bise (bi:z); lis (lis)
Redakteur (re:dàktø:r)	rédacteur (redàktø:r)
Corps (kø:r)	corps (kø:r)
Pass (pàs); Bass (bàs)	passe (pàs); basse (bàs)
platt (plät); Blatt (blät)	plat (pla); blasé (blazé)
Trupp (trùp), Raub (raup); rauben (raubən)	troupe (trup), chope (ʃøp); robe (røb).

65. Pour acquérir la mobilité si essentielle des lèvres, prononcer devant une glace, en exagérant les mouvements: (i — y), (e — o), (ε — ω), où les lèvres seules agissent; puis (u — i), (o — e), (ɔ — ε), où lèvres et langue agissent.

66. De même, pour exercer le voile du palais: (ɛ — ē), (œ — œ̃), (ɑ — ā), (ɔ — ɔ̃), (ʀ) vélaire [uvulaire], etc., en variant les exercices.

67. La *dictée phonétique* offre un excellent moyen de développer l'oreille, de découvrir les erreurs acoustiques de l'élève, de lui montrer d'une façon vivante les différences qui existent entre une prononciation lente et une prononciation courante. Elle consiste à dicter une première fois lentement, en séparant tous les mots, un texte que l'élève transcrit phonétiquement; on le corrige ensuite, et on le fait étudier pendant et après la leçon. Dans la leçon suivante, on le dicte de nouveau, mais rapidement, et on fait noter les modifications qui se produisent, ainsi que les arrêts, l'accent de force et l'accent musical; après quoi le texte est étudié de nouveau sous sa nouvelle forme. Les textes 1 et 2, en double transcription, contenus dans le présent livre, pourront guider pour la dictée phonétique, et la remplacer dans une certaine mesure.¹⁾

Observations spéciales

au présent ouvrage

68. Les textes de la seconde et de la troisième partie de notre *Chrestomathie* ne sont pas destinés aux commençants. Ils forment la suite du *Fransk Begynderbog* de JESPERSEN, de l'*Elementarbuch* de BEYER-PASSY et d'autres livres élémentaires de la même espèce, et aussi des textes de la première partie de cet ouvrage [voir § 2]. Quelques-uns présentent, en effet, une réelle difficulté. — Nous n'avons pas cherché à les graduer. — La plupart sont des documents sur la France en même temps que des textes en français.

69. On trouvera une assez grande variété de prononciation: D'une part, énonciations plus ou moins rapides qui s'échelonnent entre la forme lente des deux premiers textes et la forme rapide du second. D'autre part, différences dialectales, depuis la langue populaire du conte de Daudet jusqu'au langage littéraire de la poésie; enfin une certaine instabilité qui existe en partie dans la bouche d'une seule et même personne, et, dans une mesure beaucoup plus grande, chez deux individus appartenant même à une seule famille: (**katrə**), (**katr̄**) ou (**kat**); (il et **ale**)

1) Voir sur ces questions: Jean PASSY, *Systèmes de transcription*, *M. Ph.*, 1893, p. 116, et *La dictée phonétique*, *M. Ph.*, 1894, pp. 34 et 50.

ou (il et ale); (il di) ou (i di); (a3urdqi) ou (o3urdqi), etc. Il est nécessaire qu'on s'habitue à ces variations puisqu'elles existent.

70. Nous nous attendons à ce qu'on nous reproche une prononciation vulgaire: c'est un grief assez général contre les phonétistes. Nous répondrons qu'avant de trancher de haut sur ces matières, — beaucoup plus difficiles qu'on ne le croit en général, — on fera bien de les étudier, comme nous l'avons fait, pendant dix ou quinze ans. Il existe une opération psychologique dont le rôle est considérable dans tout ce qui touche au langage, qui consiste à substituer inconsciemment dans notre esprit la forme pleine, lente et normale d'un mot à sa forme occasionnelle, modifiée considérablement dans la phrase par l'assimilation, l'élosion ou la rapidité du discours. Sans que nous puissions insister ici, nous renvoyons à nos anecdotes du numéro 3, qui nous justifieront peut être aux yeux du lecteur sans parti pris, en montrant combien il est difficile à ceux qui ne se sont pas observés de près et longtemps, de savoir comment ils prononcent.

71. Un mot seulement sur une question qui mériterait une longue étude, notre notation des vers. Ce qui, dans cet ouvrage comme dans ceux de Paul Passy, a déterminé la disposition des vers transcrits, c'est non le nombre des syllabes, mais le nombre des accents forts.¹⁾

Nous croyons en effet que c'est le nombre d'accents forts et leur alternance avec un plus ou moins grand nombre de syllabes faibles qui constitue essentiellement le rythme, cet élément essentiel et constitutif du vers. Voici quelques-unes de nos raisons:

1^o C'est une observation courante²⁾ que, dans beaucoup de vers, certains *e*, qui sont comptés pour une syllabe d'après la prosodie classique, sont muets, et par conséquent n'existent pas. Ces vers, qui ont une ou deux syllabes de moins que leurs voisins, ne détonnent pourtant pas, pourvu qu'ils aient le même nombre d'accents forts, dans un dessein rythmique analogue. Ainsi les trois premiers vers alexandrins de notre n^o 58 ont, dans une prononciation normale³⁾, le premier dix syllabes, le

1) Voir Paul Passy, *Les Sons du français*, §§ 98—99 (*Rôle du rythme. Versification*), et *Petite Phonétique comparée*, §§ 97—109 (*Rôle du rythme dans le langage. Versification*).

2) M. KURSTEINER l'a répétée au *Théâtre-Français* d'une façon très précise. *M. Ph.*, 1895, page 154.

3) Rappelons que nous prenons pour base la prononciation naturelle de l'Île-de-France, non celle du Midi, qui conserve beaucoup plus d'*e*.

second onze ou douze, le troisième douze; mais chacun de ces vers a quatre accents forts.

2° Inversement, certains vers d'une pièce de décasyllabes [n° 46] ont un rythme tout autre que ceux qui les entourent: les vers 23 de la page 170, et 21 à 23 de la page 172, par exemple. Ils ont le même nombre d'accents forts que des alexandrins ordinaires: qu'on les introduise dans une pièce d'alexandrins, ils ne détonneront pas. — La différence de rythme est encore plus sensible entre les vers 26, 27 et 31 de la page 202 et les autres alexandrins qui les précèdent et les suivent [n° 58]. Le nombre d'accents forts, en effet, n'est pas le même, quoique celui des syllabes le soit d'après les règles de la prosodie traditionnelle.

Si donc le rythme est l'essence du vers, nous sommes pleinement justifiés à disposer les vers comme nous l'avons fait.

72. Il est bon de remarquer que deux accents forts consécutifs ne comptent habituellement que pour un seul [sauf le cas où il y a une pause entre eux].¹⁾ Les deux syllabes accentuées qui se suivent alors sans pause, et dont la première est plus forte que la seconde, sont le résultat d'un déplacement d'accent pour cause émotionnelle. Voir § 56, et une remarque sur la transcription du n° 55, p. 195; Paul PASSY, *Les Sons du français*, §§ 89—95, et *Petite Phonétique comparée*, §§ 80—91.

Paris et Baltimore, février 1897.

Jean PASSY,
Neuilly-sur-Seine, France.

Adolphe RAMBEAU,
Johns Hopkins University, Baltimore.

Boston, Mass., décembre 1900.

A. RAMBEAU,
Massachusetts Institute of Technology, Boston.

Berlin, mars 1908.

A. RAMBEAU,
Friedrich-Wilhelms-Universität, Berlin.

1) Cp., par exemple, les vers 24 et 31 de la page 202 [n° 58].

Ouvrages phonétiques recommandés:¹⁾

A. Melville BELL: 1° *Visible Speech, the Science of Universal Alphabetics*, London (1867), and the Volta Bureau, Washington, D. C.; — 2° *The Science of Speech*, 1897, the Volta Bureau, Washington, D. C.

Franz BEYER: 1° *Das Lautsystem des Neufranzösischen*, 1887; — 2° *Französische Phonetik für Lehrer und Studierende*, 2. Auflage, 1897, Köthen, Otto Schulze.

Franz BEYER et Paul PASSY: 1° *Elementarbuch des gesprochenen Französisch*; — 2° *Ergänzungsheft*, 1893 (1. Auflage), 1905 (2. Auflage), Köthen, Otto Schulze.

Michel BRÉAL: *De l'Enseignement des langues vivantes*, 1893, Paris, Hachette.

Hermann BREYMANN: 1° *Die neusprachliche Reform-Literatur von 1876—1893*, eine bibliographisch-kritische Übersicht, 1895;

1) Nous n'indiquons dans cette liste que les ouvrages qui se rapportent directement ou indirectement à l'étude phonétique du français et à la pédagogie linguistique; nous ne cherchons pas d'ailleurs à être complets. — Pour l'étude de l'anglais parlé du Sud de l'Angleterre, nous devons recommander, outre les ouvrages généraux indiqués plus haut, Henry SWEET, *Elementarbuch des gesprochenen Englisch*, 1891², *Primer of Spoken English*, 1895², Oxford, Clarendon Press, et Aug. WESTERN, *Kurze Darstellung der englischen Aussprache für Schulen und zum Selbstunterricht*, 1897², *Englische Lautlehre für Studierende und Lehrer*, 1902², Leipzig, O. R. Reisland. Voir aussi Rich. J. LLOYD, *Northern English, Phonetics, Grammar, Texts*, 1899, Leipzig, Teubner (*Skizzen lebender Sprachen*, herausgegeben von Wilhelm VIETOR, 1.) et C. H. GRANDGENT, *English in America*, pp. 443—467, 520—528, avec les remarques de RAMBEAU, pp. 528—533, "Die Neueren Sprachen", II, 1895. — Pour l'étude spéciale de l'allemand parlé, nous recommandons Wilhelm VIETOR, *Die Aussprache des Schriftdeutschen*, 1906², *German Pronunciation*, 1903², Leipzig, O. R. Reisland, *Wie ist die Aussprache des Deutschen zu lehren?* 1901², Marburg, N. G. Elwert, *Deutsche Bühnenaussprache* (Besprechung der Schrift *Deutsche Bühnenaussprache* von Theodor SIEB), pp. 315—324, "Die Neueren Sprachen", VI, 1898, et George HEMPEL, *German Orthography and Phonology*, 1897, Boston, U. S. A., and London, Ginn & Co.

— 2° *Die phonetische Literatur* von 1876—1895, eine bibliographisch-kritische Übersicht¹⁾, 1897; — 3° *Die neusprachliche Reform-Literatur* von 1894—1899, eine bibliographisch-kritische Übersicht, 1900; — 4° Hermann BREYMANNS *Neusprachliche Reformliteratur* (drittes Heft), eine bibliographisch-kritische Übersicht, bearbeitet von Prof. Dr. STEINMÜLLER, 1905, Leipzig, A. Deichert (Georg Böhme).

Felix FRANKE: 1° *Die praktische Spracherlernung* auf Grund der Psychologie und der Physiologie der Sprache dargestellt, 3. Auflage, 1896; — 2° *Phrases de tous les jours*, 8^e édition, 1900; — 3° *Ergänzungsheft zu "Phrases de tous les jours"*, 6. Auflage, 1902, Leipzig, O. R. Reisland.

C. H. GRANDGENT: *A Short French Grammar* [based on Phonetics], 1894, Boston, Mass., D. C. Heath & Co.

J. C. G. GRASÉ: *Directe methode en phonetisch schrift* als grondslagen van taalonderwijs, 1896, Groningen, Wolters.

Otto JESPERSEN: 1° *The Articulations of Speech Sounds* represented by means of Alphabetic Symbols, 1889, Marburg, N. G. Elwert; — 2° *Fransk Begynderbog*, 1892 (2^e édition, 1897); — 3° *Redegørelse for min franske Begynderbog*, 1892, København, Carl Larsen; — 4° *Lehrbuch der Phonetik*, autorisierte Übersetzung von Hermann DAVIDSEN, 1904; — 5° *Phonetische Grundfragen*, 1904, Leipzig, Teubner.

H. KLINGHARDT: 1° *Ein Jahr Erfahrungen* mit der neuen Methode, 1888; — 2° *Drei weitere Jahre Erfahrungen* mit der imitativen Methode, 1892, Marburg, N. G. Elwert; — 3° *Artikulations- und Hörübungen*, 1897, Köthen, Schulze.

Eduard KOSCHWITZ: *Les Parlers parisiens*, anthologie phonétique, 2^e édition, 1896, Paris, H. Welter.

K. KÜHN: *Entwurf eines Lehrplans* für den französischen Unterricht am Realgymnasium, Mittel- und Oberstufe, 1889, Marburg, N. G. Elwert.

R. LENZ: *Fonética aplicada á la enseñanza de los idiomas vivos*, fonética francesa, 1893, Santiago de Chile.

H. MICHAELIS et P. PASSY: 1° *Dictionnaire phonétique* de la langue française, 1897, Hanovre-Berlin, Carl Meyer (Gustav

1) Pour compléter les renseignements précieux de B., on n'a qu'à lire la bibliographie à la fin des grands ouvrages phonétiques ou de leurs nouvelles éditions qui ont paru après 1895, p. e. la seconde édition de la *Phonetik* de F. BEYER. Voir aussi la *Bibliographia phonetica* (depuis 1906) de G. PANCONCELLI-CALZIA, que nous avons indiquée plus haut dans cette liste.

Prior); — 2° *Französische Unterrichtsbriefe für das Selbststudium*, 1906, Leipzig, E. Haberland.

Kristoffer NYROP: 1° *Kortfattet fransk Lydlære til Brug for Lærere og Studerende*, 2° édition, 1902, København, P. G. Philipsens Forlag;¹⁾ — 2° *Manuel phonétique du français parlé*, 2° édition, traduite et remaniée par Emmanuel PHILIPOT, 1902, Copenhague, Det Nordiske Forlag (Bojesen), Leipzig, Harrassowitz, Paris, Picard et fils.

G. PANCONCELLI-CALZIA: *Bibliographia phonetica*, 1906, 1907, in der "Medizinisch pädagogischen Monatsschrift für die gesamte Sprachheilkunde", XVI, XVII, Berlin.

Jean PASSY: 1° *Teaching Dodges*, «M. Ph.», II (1888), pp. 36—37, 42; — 2° *Remarques a) sur le passé défini, b) sur les assimilations*, «M. Ph.», VIII (1893), pp. 28—29; — 3° *Systemes de transcription*, «M. Ph.», VIII (1893), pp. 116—121; — 4° *La dictée phonétique*, «M. Ph.», IX (1894), pp. 34—38, 50—52; — 5° *Notes de phonétique française*, «Phonetische Studien», III (1890), pp. 345—354.

Paul PASSY: 1° *Le Phonétisme au Congrès de Stockholm en 1886*, Paris, Delagrave, 1887; — 2° *Les Sons du français*, 6° édition, 1906; — 3° *Étude sur les changements phonétiques*, 1890 (1891); — 4° *Premier livre de lecture* (méthode phonétique), 5° édition, 1908; *Deuxième livre de lecture*, 3° édition, 1908; *Premières lectures* (premier et deuxième livres réunis), 2° édition, 1908, Paris, Firmin-Didot; — 5° *Versions populaires* de divers fragments du Nouveau Testament en transcription phonétique, Paris, Société des Traités; — 6° *Le français parlé*, 5° édition, 1902, Leipzig, O. R. Reisland; — 7° *Expériences d'un professeur d'anglais*, dans «Englische Studien», Vol. X, p. 506, Heilbronn, Henninger; — 8° *Abrégé de prononciation française* (phonétique et orthoépique) avec un glossaire de mots contenus dans le «Français parlé», 3° édition, 1905, Leipzig, O. R. Reisland; — 9° *De la Méthode directe de l'enseignement des langues vivantes*, mémoire couronné du deuxième prix par la «Société pour la propagation des langues étrangères en France», 1899, Paris, Armand Colin et C^{ie}; — 10° *Notes sur l'enseignement au Danemark* (Extrait de la "Revue Pédagogique" du 15 juin 1902), Paris, Ch. Delagrave; — 11° *Choix de lectures*, 1904, Köthen, Schulze; — 12° *Aim and Principles of the International Phonetic*

1) Nous devons à ce livre plusieurs anecdotes phonétiques et plusieurs calembours.

Association, 1904; (la même brochure en français) *Exposé des principes de l'Association Phonétique Internationale*, 1905, au Siège Social, Bourg-la-Reine, Seine; — 13° *Petite Phonétique comparée des principales langues européennes*, 1906, Leipsic et Berlin, Teubner; — 14° *The Sounds of the French Language, Their Formation, Combination and Representation*, translated by D. L. Savory and D. Jones, 1907, Oxford, Clarendon Press.

Paul PASSY et George HEMPL: *International French-English and English-French Dictionary*, 1904, edited by Robert Morris PIERCE and published by Hinds, Noble & Eldredge, New York.

Paul PASSY et Thalla TOSTRUP: *Leçons de choses en transcription phonétique pour servir au premier enseignement du français*, 1895, Paris, Firmin-Didot. [L'ouvrage est épuisé; il mérite d'être réimprimé.]

Karl QUIEHL: *Französische Aussprache und Sprachfertigkeit, Phonetik sowie mündliche und schriftliche Übungen im Klassenunterrichte*, 4. Auflage, 1905, Marburg, N. G. Elwert.

A. RAMBEAU: 1° *Vier Lauttafeln für den französischen und englischen Klassenunterricht (Sons et Exemples)*; — 2° *Die Phonetik im französischen und englischen Klassenunterricht, Begleitschrift zu den Lauttafeln*, 1888, Hamburg, Otto Meissner; — 3° *Phonetics and 'Reform Method'*, «Modern Language Notes», Baltimore, Md., June (col. 321—331), November (col. 385—398), December (col. 484—486), 1893; — 4° *On the Value of Phonetics in Teaching Modern Languages, with Practical Illustrations* (pp. 1—20); — 5° *Remarks on the Study of Modern Languages* (pp. 261—276), «Die Neueren Sprachen», II, 1894; — 6° *Dix thèses sur l'emploi de la phonétique dans l'enseignement des langues vivantes, dans un article sur H. KLINGHARDT, Artikulations- und Hörübungen*, «Modern Language Notes», Baltimore, Md., November (col. 421—436), 1897; — 7° *A French Reader Based upon PASSY-RAMBEAU'S "Chrestomathie Française"*, arranged, with Notes and Vocabulary, by A. RAMBEAU, 1905, New York, Holt & Co.

Walter RIPPMMANN: *Elements of Phonetics, English, French and German*, translated and adapted from Prof. Vietor's «Kleine Phonetik», 1899, London, J. M. Dent and Co.

L'Abbé ROUSSELOT: *Principes de phonétique expérimentale*, Première Partie, 1897, Deuxième Partie, 1901, Paris-Leipzig, H. Welter.

L'Abbé ROUSSELOT et Fauste LACLOTTE: *Précis de prononciation française*, 1902, Paris-Leipzig, H. Welter.

P. SCHUMANN: *Französische Lautlehre* für Mitteldeutsche, insbesondere für Sachsen, 2. Auflage, 1896, Leipzig, Teubner.

Eduard SIEVERS: *Grundzüge der Phonetik*, 5. Auflage, 1901, Leipzig, Breitkopf & Härtel.

Laura SOAMES: *Introduction to English, French and German Phonetics*, with Reading Lessons and Exercises, 1891 (new edition, revised by Wilhelm VIETOR, 1899), London, Swan Sonnenschein & Co.; New York, Macmillan & Co.

W. SÖDERHJELM et N. TÖTTERMAN: *Fransk Elementarbok*, 3^e édition, 1899, Helsingfors, Otava.

Johan STORM: *Englische Philologie*, 2. Auflage. Die lebende Sprache; 1. Abteilung: Phonetik und Aussprache, 1892, Leipzig, O. R. Reisland.

Henry SWEET: 1^o *The Practical Study of Language*, «Transactions of the Philological Society», London, 1884; (new and enlarged edition) *The Practical Study of Languages, a Guide for Teachers and Learners*, 1899, London, Dent & Co., and 1900, New York, Holt & Co.; — 2^o *A Handbook of Phonetics*, 1877; — 3^o *A Primer of Phonetics*, 2nd edition, 1902, Oxford, Clarendon Press.

Moritz TRAUTMANN: *Die Sprachlaute* im allgemeinen und die Laute des Englischen, Französischen und Deutschen im besondern, 1884—1886, Leipzig, Gustav Fock.

Wilhelm VIETOR: 1^o *Der Sprachunterricht muß umkehren*, 2. Auflage, 1886; — 2^o *Elemente der Phonetik und Orthoepie* des Deutschen, Englischen und Französischen, 5. Auflage, 1904, Leipzig, O. R. Reisland; — 3^o *Drei Lauttafeln* (Deutsch, Englisch, Französisch), 1893; — 4^o *Drei Begleitschriften*: Erklärungen und Beispiele (deutscher, englischer und französischer Text), 1893, 1902, 1905, Marburg, N. G. Elwert; — 5^o *Kleine Phonetik* des Deutschen, Englischen und Französischen, 4. Auflage, 1905, Leipzig, O. R. Reisland; — 6^o *A New Method of Language Teaching*, in the «Educational Review», VI, pp. 351—359, 1893, New York, Holt & Co.; — 7^o *Die Methodik des neusprachlichen Unterrichts* (Neuphilologische Vorträge und Abhandlungen, III), 1902, Leipzig, Teubner.

Max WALTER: *Der französische Klassenunterricht auf der Unterstufe*, Entwurf eines Lehrplans, 2. Auflage, 1906, Marburg, N. G. Elwert.

Journaux

Le Maître Phonétique, organe mensuel de l'*Association Phonétique Internationale*. Vol. 1 à 23 (1886—1908). Rédaction et administration: Paul PASSY, 20, Rue de la Madeleine, Bourgl-Reine, Seine.

Zeitschrift für Orthographie, Orthoepie und Sprachphysiologie, herausgegeben von Wilhelm VIETOR. Vol. 1 à 5 (1880—1885), Rostock, W. Werther.

Phonetische Studien, Zeitschrift für wissenschaftliche und praktische Phonetik, mit besonderer Rücksicht auf die Reform des Sprachunterrichts, herausgegeben von Wilhelm VIETOR. Vol. 1 à 6 (1887—1893), Marburg, N. G. Elwert.

Die Neueren Sprachen, Zeitschrift für den neusprachlichen Unterricht, zugleich Fortsetzung der *Phonetischen Studien*, in Verbindung mit Franz DÖRR und Adolf RAMBEAU (vorher Karl KÜHN) herausgegeben von Wilhelm VIETOR. Vol. 1 à 15 (1893—1908), Marburg, N. G. Elwert; New York, Gustav E. Stechert, 129—133 West 20th Street.

Revue Internationale de Rhinologie, Otologie, Laryngologie et Phonétique expérimentale (Directeurs: Marcel NATIER et l'Abbé ROUSSELOT), 1899 et 1900, Paris, A. Maloine. Titre nouveau: *La Parole, Revue Internationale de Phonétique et de Grammo-phonie, consacrée à l'étude théorique et pratique des sons du langage*, dirigée par M. l'Abbé ROUSSELOT, 1901—1908, Paris, H. Welter.

Medizinisch-pädagogische Monatsschrift für die gesamte Sprachheilkunde, internationales Zentralblatt für experimentelle Phonetik, herausgegeben von Albert GUTZMANN und Hermann GUTZMANN, seit 1891, Berlin, von Fischer (H. Kornfeld).

PREMIÈRE PARTIE
EXERCICES PRÉLIMINAIRES

PROSE ET VERS

prēmjer parti
egzērsis preliminē:r

pro:z

tēkst ã dublã trãskripsjõ

5 syr l ytilite e l ãplwa d se tēkst, vwar l ētrã-
dyksjõ. — nu dãnõ, dã la trãskripsjõ rapid dy
zõ de tēkstã sivrã, yn enõ'sjarsjõ bo:ku ply kã-
trakte kã dã la trãskripsjõ kãrespõ'dã:t dy prēmje.
i nuz a pary ēterēsã dã dãnẽ ã spesimen d eløkysjõ
10 tutafē rapid e negli:zẽ, nõ pur la prãpo:zẽ kãm mã-
del:, mẽ pur pẽrmẽtrẽ d etydje, dãz ãn egzã:plẽ kã-
krẽ, zysk u va l ēstabilite dy lã:ga:z. — dã la
trãskripsjõ lã:t, l aksã tãnik, ki n ε pa marke,
tõ:b syr la dẽrnjẽ:r silab de mo ki ãn õ ply-
15 zjõ:r, u syr l avãdẽrnjẽ:r, si la dẽrnjẽ:r kã:tjẽ ãn ø¹⁾ atõn
(mũ).

dã la nymerõtsjõ de lip, nu prãnõ pur baz
lã tēkst ãrtõgrafik; le nymero plase ã marz de
dõz õtrẽ tēkst sery sēplãmã dã rã:vwa aprõksi-
20 matif a sõ dy tēkst ãrtõgrafik:.

1) ø = œ. vwar l ētrõdyksjõ, paragraf karãteã.

Première Partie

Exercices Préliminaires

Prose

Textes en double transcription

5 Sur l'utilité et l'emploi de ces textes, voir l'Introduction. — Nous donnons, dans la transcription rapide du second des textes suivants, une énonciation beaucoup plus contractée que dans la transcription correspondante du premier. Il nous a paru intéressant de donner un spécimen d'élocution
 10 tout à fait rapide et négligée, non pour la proposer comme modèle, mais pour permettre d'étudier, dans un exemple concret, jusqu'où va l'instabilité du langage. — Dans la transcription lente, l'accent tonique, qui n'est pas marqué, tombe sur la dernière syllabe des mots qui en ont plu-
 15 sieurs, ou sur l'avant-dernière, si la dernière contient un *e*¹⁾ atone (muet).

Dans la numérotation des lignes, nous prenons pour base le texte orthographique; les numéros placés en marge des deux autres textes servent simplement de renvois approxi-
 20 matifs à ceux du texte orthographique.

1) Voir l'Introduction, § 41.

1. **Ān-wazo Ē'teligā**

istwar rakō'te a ān-āfā

il i ave yn fwa ā pētīt-wazo, ki ave trē trē swaf. s-etēt-ā
 5 prāvā:s, dāz-yn de' prāvē:s le' ply fo:d e le' ply sef də la
 frā:s, yn də səl u il plø lə mwē. e lə pētīt-wazo ave fē
 sō ni dāz-yn de' parti le' ply fo:d e le' ply sef də la
 prāvā:s. il i ave bjē yn surs dā lə bwa u lə pētīt-wazo ave
 10 fē sō ni; mē tut-otur, il i ave yn grād plēn pjē'rōz, e de'
 mō'tap pjē'rōz, sāz-arbr e sāz-o.

zystēmā, set ane la, il ave fē trē sēk. il n-ave pa ply
 dytu dēpqi kə lə pētīt-wazo ave fē sō ni, o prē'tā. l-ete ete
 15 vėny, lə solēj ete dėvny də plyz-ā ply fo, e il ave sefe tut le'
 mar, tut le' surs e mēm bo'ku də pqi. la surs dy pētīt-
 wazo ave se'se də ku'le kəm lez-otr. pādā kēlkə zur, il ete
 rēste ā'kōr ā pø d-ymidite syr lez-erb, otur də la surs,
 20 e lə pētīt-wazo ave py ale s-i rafre'fir lə bək; e pqi tu ave
 sefe. alər lə pētīt-wazo ave kēmā'se a sufri'r bo'ku də la swaf.

il ōrē bjē py s-āvōle tu də sūt e ale s-ēstale oprē d-yn
 25 grād rivjēr. mē sez-ø, k-il ave ku've dēpqi bjē de' zur,
 vėnē d-eklər; il ave mē'tnā katrə zōli pēti, e il nē puve

1. **Ānwazoē'teligā**

istwarrakō'te a ān-āfā

jave'tynfwa āpētīt-wazo, kjavē'trē:trēs-waf. setētāprāvā:s
 5 dāz-yndeprāvē:s leplyfo:d eleplysef dəlafrā:s, yndəsəl:
 wiplølmwē. eləpētīt-wazo avefesōni dāz-yndeparti
 leplyfo:d eleplysef dəlaprāvā:s. jave'bjē ynsurs,
 10 dālbwa uləpētīt-wazo avefesō'ni; metutotur, ijave't-
 yngrādplēn pjē'rōz, edemō'tap pjē'rōz, sāzarbr
 esā'zo.

zystēmāstanela, ilavēfetrēsēk. inavēpāplydytu dēpqi-
 kəlpētīt-wazo avefesō'ni, oprē'tā. lete etevny, ləsolēj
 15 etədėvnydplyzāplyfo, eilavēsefe tutle'mar, tutle'surs,
 emēm bo'kudpqi. lasurs dyptitwazo ave'se'seđ-
 ku'le kəmlezo:tr. pādāke'kzur, ilēterēste ā'kōrēpø
 dymidite syrle'zērb, otur'dəlasurs, eləpētīt-wazo
 20 avepyale sirafre'fir ləbək; epqi, tutavēsefe.
 alər ləpētīt-wazo avekēmā'se asufri'rbo'kudlaswaf.

ilərəbjē'py s-āvōle tutsūt, eale sēstale oprəd-yn-
 25 grād rivjēr. mesezø, kilavēku've dēpqi'bjē:de-
 zur, vėnēdeklər; ilavēmē'tnā katzōlipti, einpuve-

1. Un oiseau intelligent

Histoire racontée à un enfant

Il y avait une fois un petit oiseau, qui avait très très soif. C'était en Provence, dans une des provinces les plus chaudes et les plus sèches de la France, une de celles où il pleut le moins. Et le petit oiseau avait fait son nid dans une des parties les plus chaudes et les plus sèches de la Provence. Il y avait bien une source dans le bois où le petit oiseau avait fait son nid; mais, tout autour, il y avait une grande plaine pierreuse, et des montagnes pierreuses, sans arbres et sans eau.

Justement, cette année-là, il avait fait très sec. Il n'avait pas plu du tout depuis que le petit oiseau avait fait son nid, au printemps. L'été était venu, le soleil était devenu de plus en plus chaud, et il avait séché toutes les mares, toutes les sources et même beaucoup de puits. La source du petit oiseau avait cessé de couler comme les autres. Pendant quelques jours, il était resté encore un peu d'humidité sur les herbes, autour de la source, et le petit oiseau avait pu aller s'y rafraîchir le bec; et puis tout avait séché. Alors le petit oiseau avait commencé à souffrir beaucoup de la soif.

Il aurait bien pu s'envoler tout de suite et aller s'installer auprès d'une grande rivière. Mais ses œufs, qu'il avait couvés depuis bien des jours, venaient d'éclore; il avait maintenant quatre jolis petits, et il ne pouvait

vřemā pa le lēse murir. e pui la plqi vjēdre sā dut bjēto.
il i ave si lōtā k-il nē pløve pa; sa nē puve pa dyre.

5 purtā, āe zur pas, dō zur pas, e il nē pløve tuzur pa
e lē pētīt-wazo e se pēti ave dē plyz-ā ply swaf; si
swaf k-il pāsē lē zur a halte, lē bek uvēr, lez-ēl ekarte.

lē matē dy trwāzjem zur, lē pētīt-wazo sē desid a ale
10 dā lez-āvirō fērfe si il nē truvrē pa dē l-o kēlkē par.
il vōl, il vōl, il vōl; mē il nē vwajē tuzur kē le fā sēk
e blā, kē lē sōlēj rādē ebluisā kōm la nēz, e brylā
kōm yn furnēz. d-o, il n-i ān ave pa tras. lē pētīt-
15 wazo etufē. il nē puve prēskē ply rēspire, tā il ave fo e
swaf; il ave pēn a sē sutnir, e pōapø, sez ēl bats ply
lātīmā, e il rētōbē vēr la tēr.

il ale prēskē la tufe, kāt-il aperswa, zyst oḍsu dē lqi, yn
20 butēj avek āe pø d-o dādā. s-ete la vi, si lē pētīt-wazo
ave py la bwār. mē kōmā fēr? l-o n-arivē pa zysk o
gulo; lē gulo etē trō pēti pur i āfōse la tēt; e lē pētīt-
wazo n-ete pa ase fōr pur rāvērse la butēj, u pur la
25 kāsē avek sō bek. pōvrē pētīt-wazo! il rēgardē l-o a-
travēr lē vēr, e sa lqi dōnē ākēr ply swaf, dē la vwar
si prē, e dē nē pa puvwar i trāpe sō bek. il etē tu trist o'si

vřemāpa lelēsemurir. epui, laplqi vjēdresādut
bjēto. ijavesilōtā kinpløvepa; sanpuvepa dyre.

5 purtā, āezurpas, dōzurpas, einpløve tuzurpa;
elēptitwazo esepti aveḍplyzāplyswaf; siswaf
kipāsēlzur ahalte, lēbekuvēr, lezēl ekarte.

lēmatē dytrwāzjemzur, lēptitwazoḍdesid aaledāle-
10 zāvirō fērfe siintruvrepadlo kēkpar. ivōl, ivōl,
ivōl; meinōwajetuzur kōlēfā sēk eblā, kōlsōlēj
rādētebluisā kōmlanēz, ebrylā kōmynfurnēz. dō,
injānavēpatras. lēptitwazoetufē. inpuveprēskēplyrēspire,
15 tāilavefo eswaf; ilavepēn assutnir, epōapø, sezēl
bateplylātīmā, eirtōbē vērlatēr.

ilaleprēskē latufe, kātīlaperswa, zystotsudlqi,
20 ynbutēj avekōepōdoddā. sētlavi, silēptitwazo
avepy labwār. mekōmāfēr? lo narivēpa zyskogulo;
lēgulo etstrōpti purjāfōse latēt; elēptitwazo
nētpaasefōr purrāvērse labutēj, upurlakāsē
25 aveksōbek. pōypētīt-wazo! irgardēlo atravērlōvēr,
esalqīdōnēākērpļyswaf, dōlāvārsiprē, edōnpa-
puvwar itrāpe sōbek. ilēstutrist o'si

vraiment pas les laisser mourir. Et puis la pluie viendrait sans doute bientôt. Il y avait si longtemps qu'il ne pleuvait pas; ça ne pouvait pas durer.

Pourtant, un jour passe, deux jours passent, et il ne pleuvait toujours pas; et le petit oiseau et ses petits avaient de plus en plus soif; si soif qu'ils passaient le jour à haleter, le bec ouvert, les ailes écartées.

Le matin du troisième jour, le petit oiseau se décide à aller dans les environs chercher s'il ne trouverait pas de l'eau quelque part. Il vole, il vole, il vole; mais il ne voyait toujours que les champs secs et blancs, que le soleil rendait éblouissants comme la neige et brûlants comme une fournaise. D'eau, il n'y en avait pas trace. Le petit oiseau étouffait. Il ne pouvait presque plus respirer, tant il avait chaud et soif; il avait peine à se soutenir, et, peu à peu, ses ailes battaient plus lentement, et il retombait vers la terre.

Il allait presque la toucher, quand il aperçoit, juste au-dessous de lui, une bouteille avec un peu d'eau dedans. C'était la vie, si le petit oiseau avait pu la boire. Mais comment faire? L'eau n'arrivait pas jusqu'au goulot; le goulot était trop petit pour y enfoncer la tête; et le petit oiseau n'était pas assez fort pour renverser la bouteille, ou pour la casser avec son bec. Pauvre petit oiseau! Il regardait l'eau à travers le verre, et ça lui donnait encore plus soif, de la voir si près, et de ne pas pouvoir y tremper son bec. Il était tout triste aussi

ā pā'sū k-il nē rēvērē ply se' pōvrē pēti; kar il sū'te
 bjē k-il ete trē fē:blē mē'tnū pur rēturne zysk o ni. il n-i
 ave ply k-yn fo:z a fē:r: sē kafe suz-yn mēt dē tēr, a l-abri
 5 dy sōlēj, e atū:drē la mōr.

tu d-ē ku, lē pētīt-wazo a yn bōn ide: il i ave la, tut-
 otur dē lūi, yn kūtite dē pētīt pjēr; il ā prū yn avek sō
 bek, il la pōrt o'prē dē la butēj, e il la lēs glise dā lē gulo;
 10 la pjēr tō:b o fō dē l-o, e l-o mō:t ē pō dā la butēj. lē
 pētīt-wazo prū yn sēgō:d pjēr, il la zēt ā'kōr dā la butēj,
 e l-o mō:t ā'kōr ē pō. il ā zēt yn trwōzjēm, e pūi yn
 katrijēm, e il kō'tiny kōm sa a zōte dē pētīt pjēr dā l-o,
 15 e l-o kō'tiny a mō'te dā la butēj, zysk a sē k-ā'fē el ariv
 o gulo. alōr lē pētīt-wazo i plō:z sō bek, prū yn gut d-o,
 rēlēv la tēt, e bwa avek delis. el dēvē ē:trē bjē fo:d, sēt o,
 ki ete la, o grū sōlēj, dēpūi lē matē. mē kōm el lūi parēsē
 20 bōn! e kōm il sū'te la vi e la fōrs lūi rēvnīr a mēzy:r k-il byvē!
 s-ete prōbāblēmā ē piknik ki ave lēsē la sēt butēj; kar
 tut-otur, il i ave dē papje grā, dē kōk d-ō, dē mjēt dē pē.
 25 dē sōrt kē lē pētīt-wazo, aprē avwār by, puvē mū:ze.

mē sē n-ete pā tu dē bwār e dē mū:ze. il falē
 ā'kōr pōrte a se' pēti dē kwa bwār e mū:ze. kōmā

āpā'sū kinrēvērēply sepo:ypēti; karisū'tēbjē kilētētrōfē:blē
 mē'tnū purrēturne zysko'ni. injaveplykynfo:zafē:r:
 5 sēkafe suzynmēt dētēr, alabri dysōlēj, eatū:drēlamōr.

tudēku, lēptitwazo aynbōnide: javēla tutotur-
 dēlūi, ynkūtitedēptitpjēr: ilāprūyn aveksō'bek,
 illapōrt o'prēdlabutēj, eillalē:sglise dālgulo;
 10 lapjērtō:b ofōdlo, elo mō:tēpō dālabutēj.
 lēptitwazo prūynsēgō:dpjēr, illazētā'kōr dālabutēj,
 elo mō'tākōrēpō. ilāzēt yntrwōzjēm, epūiyn-
 katrijēm, eikō'tiny kōmsa a:zēte dēptitpjēr dā'lo,
 15 elo kō'tiny amō'te dālabutēj, zyskaskā'fē elariv
 ogulo. alōr lēptitwazo iplō:z sō'bek, prūyngūdo,
 rēlēvlatēt, ebwa avekdelis. eldēvētēbjēfo:d, sēto,
 kjētēla, ogrūsōlēj, dēpūilmatē. mēkōmellūiparēsēbōn!
 20 ekōmisū'tē lavi elafōrs lūirēvnīr amzy:rki byvē!
 sētēprōbāblēmā ēpiknik kjavē:sēla sētbutēj; kar-
 tutotur, ijavē depapjēgrā, dēkōkōd, demjētēpē.
 25 dēsōrt kēlēptitwazo, aprēavwārby, puvēmū:ze.

mesnētēpatu dēbwār edmū:ze. ifalēā'kōr
 pōrteasēpti dēkwabwār emū:ze. kōmā-

en pensant qu'il ne reverrait plus ses pauvres petits; car il sentait bien qu'il était trop faible maintenant pour retourner jusqu'au nid. Il n'y avait plus qu'une chose à faire: se cacher sous une motte de terre, à l'abri du soleil, et attendre la
5 mort.

Tout d'un coup, le petit oiseau a une bonne idée: il y avait là, tout autour de lui, une quantité de petites pierres; il en prend une avec son bec, il la porte auprès de la bouteille, et il la laisse glisser dans le goulot; la pierre tombe
10 au fond de l'eau, et l'eau monte un peu dans la bouteille. Le petit oiseau prend une seconde pierre, il la jette encore dans la bouteille, et l'eau monte encore un peu. Il en jette une troisième, et puis une quatrième, et il continue comme ça à jeter des petites pierres dans l'eau, et l'eau continue
15 à monter dans la bouteille, jusqu'à ce qu'enfin elle arrive au goulot. Alors le petit oiseau y plonge son bec, prend une goutte d'eau, relève la tête, et boit avec délice. Elle devait être bien chaude, cette eau, qui était là, au grand soleil, depuis le matin. Mais comme elle lui paraissait bonne! Et
20 comme il sentait la vie et la force lui revenir à mesure qu'il buvait!

C'était probablement un pique-nique qui avait laissé là cette bouteille; car tout autour, il y avait des papiers gras, des coques d'œufs, des miettes de pain. De sorte que le
25 petit oiseau, après avoir bu, pouvait manger.

Mais ce n'était pas tout de boire et de manger. Il fallait encore porter à ses petits de quoi boire et manger. Comment

fær? læ pøtit-wazo, — pa bæ:t, — præ dā sō bek kelkø mjet
dø pē, trā:p sō bek dā l-o, læ rā:pli o'tā kə pøsi:bl, e røvøl
bjē vit a sō ni.

5 se pøti l-atārde tu haltā, læ bek uvær, lez el ekarte, præskø
mør dø swaf. tu d-œ ku il vwa:j lær māmā ki ari:v ā
vølā, ā vølā dø tut sa førs, ki sø parf syr læ bær dy ni,
e ki lær tū sō bek plē dø pē trā:pe. kel bønær! køm il sø
10 zæt dasy! køm il sø dispyt! køm ilz-aval sø bō pē kə lær
māmā lær apørt!

mē sø n-ete rjē, yn bufe, pur katrø pøtiz-afame. e tu dø
søit la māmā røpar, pur ale færfe yn otrø beke dø pē
trā:pe. e tut la zurne, el kō'tiny a fær la navet ā:trø la
15 butej e læ ni, dø sørt kə læ swær il s-ā:dørm tu le sē:k
trākilmā, bjēn-ærø e bjē rā:pli.

læ lād:mē matē, læ pøtit-wazo røkōmā:s sez-ale e vøny, e
il kō'tiny tu le zur sū:vā; zysk a sø k-ā:fē œ grāt-øra:z
20 a eklate ki a rā:pli tut le mar e tu le pqi, e fē ku'le tu le
rūiso e tut le surs.

vvala œ pøtit-wazo ki ete zølimā ētelizā, n-ε:s pa?

fær? læpøtitwazo, — pabæt, — præ dāsō·bek kelkø-
mjet dæpē, trā:p sōbek dā·lo, lærā:pli
otākpøsi:bl, ervøl bjēvit asō·ni.

5 septi latārde tuhaltā, læbekuvær, lezel ekarte,
præskømør dæswaf. tudœku iwva:j lærmāmā
kjariv āvølā, āvølādutsaførs, kisparf syløbær
dyni, ekilertū sō·bek plēdpē trā:pe. kelbønær!
10 kōmiszæt dasy! kōmiszdispyt! kōmizaval sēbō:pē
kæløermāmā lærapørt!

mesneterjē, ynbufe, purkatpøtizafame. etutsøit
lamāmārpar, puralefærfe yno:trøbskedpētrā:pe.
etutlagurne, elkō'tiny afær:rlanavet ā:trølabutej elni,
15 dæsørt kælswær, isādørm tule:sē:k trākilmā,
bjēnærø ebjē:rā:pli.

lælād:mēmatē, læpøtitwazorkōmā:s sezaleevny,
eikō'tiny tulezurrsqivā; zyskaskū:fē œgrātøra:z
20 æklate, kjarā:pli tutle mar etulepqi, efeku'le
tulerqiso etutlesurs.

vvalaœpøtitwazo kjētezølimāētelizā, nε:spa?

faire? Le petit oiseau, — pas bête, — prend dans son bec quelques miettes de pain, trempe son bec dans l'eau, le remplit autant que possible, et revole bien vite à son nid.

Ses petits l'attendaient tout haletants, le bec ouvert, les
5 ailes écartées, presque morts de soif. Tout d'un coup ils voient leur maman qui arrive en volant, en volant de toute sa force, qui se perche sur le bord du nid, et qui leur tend son bec plein de pain trempé. Quel bonheur! Comme ils se jettent dessus! Comme ils se disputent! Comme ils avalent
10 ce bon pain que leur maman leur apporte!

Mais ce n'était rien, une bouchée, pour quatre petits affamés. Et tout de suite la maman repart, pour aller chercher une autre becquée de pain trempé. Et toute la journée, elle continue à faire la navette entre la bouteille et le nid, de
15 sorte que le soir ils s'endorment tous les cinq tranquillement, bien heureux et bien remplis.

Le lendemain matin, le petit oiseau recommence ses allées et venues, et il continue tous les jours suivants; jusqu'à ce qu'enfin un grand orage a éclaté qui a rempli toutes les
20 mares et tous les puits, et fait couler tous les ruisseaux et toutes les sources.

Voilà un petit oiseau qui était joliment intelligent, n'est-ce pas?

Jean PASSY, *Le Maître Phonétique*, 1892.

ʒɑ̃ pasi, lə mɛ:trə fɔnetik, dizqisɑ̃ katrɑ̃vɑ̃du:z.

2. yn mōvē:z fars

- trwa bērze pā'sē ã swar pā'r o'bōn, ā s-ā rēturnā a lōer
 vila:z. ilz-ētē fatigue, e ilz-avē fē, kar il vōnē dē lwē, e ilz-ētē
 5 farze dē frōma:z. ilz-ōrē bjēn-ēme s-arēte dāz-ā de' boz-ōtēl
 k-il vwajē syr la plas, pur mā'ze ã mōrso; mē il n-avē pā
 scelmā dō su a ø trwa, pur sē pēje a dine.
- 10 «vule vu parje,» di l-ā d-ø, «kø zø vē dine pur rjē a
 sēt-ōtēl la?
 «blagōer!
 «zø vu pari kø z-i vē.
 «ebjē, vaz-i.
 «kō'bjē parje vu?
- 15 «rjē dytu; il sōrē kapablē dē lō fēr!
 «ebjē, z-i vē tudmēm.»
 e lō bērze s-ā'va kōpē a la pōrt dē l-ōtēl.
 «ale mō fērse lō mētrō dē l-ōtēl, vit!»
 lō mētrō d-ōtēl ariiv.
- 20 «kēsکہ vu vule, bērze? nu n-avō pā bōzwē dē frōma:z
 pur o'zurdqi.
 «nō, mēsjo, sē n-ē pā sa. zø vudrē vu dir ā sōkrē, mē
 z-e pōer k-ō (nō) nuz-ā'tā:d isi.
- 25 «nō, nō, il n-i a pā dē dā'ze; depēse vu, zø sqi prē'se.
 «ebjē, kēsکہ vu mē dōnrije d-ā mōrso d-ō'r gro kōm mō bra?

2. ynmōvēz fars

- trwa:bērze, pā'sētā'swar pā'rō'bōn:, āsārturnā
 aloervila:z. izētēfatige, eizavēfē, karivnēdlwē,
 5 eizētēfarzedfrōma:z. izōrēbjēnēme sarēte dāzōdebo:zōtēl
 kiwajē syrlaplas, purmā'ze āmōrso; meinavēpāscelmādō'su
 aōtrwa, pursōpēje adine.
- 10 «vulevuparje,» dilā'dō, «kōzvedine purrjē astōtēlla?
 «blagōer!
 «zvuparikzive.
 «ebē, vazi.
 «kōmjē parjevu?
- 15 «rjēdytu; isrēkapab dēlfēr!
 «ebē, zivetunmēm.»
 elbērze sāvakōpē alapōrt dēlōtēl.
 «alemferfelmē:tdēlōtēl, vit!»
 lōmētdēlariiv.
- 20 «kēsivule, bērze? nunavōpābōzwēdfrōma:z purōzōrdqi.
 «nōmsjō, sepasa. zvudrēvudir ā'skrē,
 mezēpōer kōnuzā'tā:d isi.
- 25 «nōnō, japaddā'ze; depēsevu, zōsqiprē'se.
 «ebē, kēs wumdōnrije dōēmōrsōdō'r grō:kōmmō'bra?

2. Une mauvaise farce

Trois bergers passaient un soir par Eaux-Bonnes¹⁾, en s'en retournant à leur village. Ils étaient fatigués, et ils avaient faim, car ils venaient de loin, et ils étaient chargés de fromages.

5 Ils auraient bien aimé s'arrêter dans un des beaux hôtels qu'ils voyaient sur la place, pour manger un morceau; mais ils n'avaient pas seulement deux sous à eux trois, pour se payer à diner.

«Voulez-vous parier,» dit l'un d'eux, «que je vais diner
10 pour rien à cet hôtel-là?

«Blagueur!

«Je vous parie que j'y vais.

«Eh bien, vas-y.

«Combien pariez-vous?

15 «Rien du tout; il serait capable de le faire!

«Eh bien, j'y vais tout de même.»

Et le berger s'en va cogner à la porte de l'hôtel.

«Allez me chercher le maître de l'hôtel, vite!»

Le maître d'hôtel arrive.

20 «Qu'est-ce que vous voulez, berger? Nous n'avons pas besoin de fromage pour aujourd'hui.

«Non, monsieur, ce n'est pas ça. Je voudrais vous dire un secret, mais j'ai peur qu'on (ne) nous entende ici.

«Non, non, il n'y a pas de danger; dépêchez-vous, je
25 suis pressé.

«Eh bien, qu'est-ce que vous me donneriez d'un morceau d'or gros comme mon bras?

1) Eaux-Bonnes, ville d'eaux du département des Basses-Pyrénées.
o'bôn:, vil d o dy departemã de ba:spirene.

«nə parle pa si fō:r... vwajō vwar sa... nō, atā:de, vu prā:dre bjē kēkəfo:z? wi, wi, ā:tre, zə vε vu fε:r dine ō pō; aprε sa, nu kō:zrō.»

5 e lə mē:trə d-ōtəl lə fε ā:tre dāz-yn fā:br u il n-i ave pērson; e la il lqi fε sērvi:r ō bō dine: də la sup, de:fu, ō biftēk, etsētēra. syr:tu bō:ku də vē, e dy bō. s-ε k-il ēspērē lə grize e avwar lə mārso d-ō:r a bō marfe. lə bēzε nə sə zε:nε pa pur mā:zε. mε il nə byvε pa trə
10 parsə k-il vule garde tut sa tēt: pur sōrti:r də la.

də tā:z-ā tā, lə mē:trə d-ōtəl alε zōtē ō ku d-ō:ej par yn pētīt fōnē:trə k-il i ave dā lə my:r; e il etēt-ā:nqije də vwar kə le butē:j nə sə vidε pa. il alε lqi fε:r pōrtē də
15 sō mējō:r, kū lə bēzε sə lēv pur s-ā:nalē.

«dit dō, bēzε,» lqi di lə mē:trə syr lə pa də la pōrt; «vu m-ave dēmā:de sə kə zə vu dōnrē də vōtrə mārso d-ō:r. mō:tre lə mwa dabō:r, e pqi nu vērō.»

20 mε lə bēzε lə rēgard dā lez-jō ā rjā :

«a! mēsjo, s-ε kə zə nə l-e paz-ā:kō:r. zə vu dēmā:de sa sōlmā pur si z-ā truvε ō.»

25 e ā dirzā sla, il desā l-εskalje katr a katr, il prā sō bātō e sē bōzas e il fil vēr sō vila:z, ā lēsā lə pōvrə mē:trə d-ōtəl tut-abazurdi.

«parle pasifō:r... wājōwarsa... nōtā:de, vprā:drebjē kēkəfo:z? wiwiā:tre, zεvεvferdineōpō; aprεsa, nukō:zrō.»

5 elmēt:dōtəl lōfētā:tre dāzynfā:br uinjāvēspērson; ela ilqifēsērvī:r ōbō:dine: dlasup, de:fu, ōbiftēk, etsētēra. syr:tu bō:kudvē, edybō. sekilēspērēlgrize eawarlēmārsodō:r abōmarfe. ləbēzε nəsε:nεpa purmā:zε. meinbyvεpatrə
10 paskivulε gardetutsatēt pursōrti:rdēla.

tā:zā:tālmēt:dōtəl alεzōtēkudō:ej paryntitfōnē:t kījāvēdālmy:r; eiletētā:nqije dwarekōlebute:j nəsēvi-
15 dēpa. ilalēlqifērportēdsōmējō:r, kālberzeslēy pursānalē.

«ditdōbēzε,» lqidilmē:trə syrlepādlapōrt; «vumāvēdmā:deskēzvudōnrē dāvōtmārsodō:r. mō:trēlēmwadabō:r, epqinuverō.»

20 mēlberzε lōrgard dālezjō ā:rjā :

«a:msjo! sēkzōnlepādkō:r. zōvudmā:desa sōlmā, pursi zātruvεō.»

25 eādizāsa, idēsūlēskalje katakat, iprāsōbātō esebōzas, eifil vērsōvila:z, ālē:sālpō:vmēt:dōtəl tutabazurdi.

«Ne parlez pas si fort... Voyons voir ça... Non, attendez, vous prendrez bien quelque chose? Oui, oui, entrez, je vais vous faire diner un peu; après ça, nous causerons.»

Et le maître d'hôtel le fait entrer dans une chambre où
5 il n'y avait personne; et là il lui fait servir un bon diner: de la soupe, des choux, un bifteck, et cætera. Surtout beaucoup de vin, et du bon. C'est qu'il espérait le griser et avoir le morceau d'or à bon marché. Le berger ne se gênait pas pour manger. Mais il ne buvait pas trop parce qu'il voulait
10 garder toute sa tête pour sortir de là.

De temps en temps, le maître d'hôtel allait jeter un coup d'œil par une petite fenêtre qu'il y avait dans le mur; et il était ennuyé de voir que les bouteilles ne se vidaient pas. Il allait lui faire porter de son meilleur, quand le berger se
15 lève pour s'en aller.

«Dites donc, berger,» lui dit le maître sur le pas de la porte; «vous m'avez demandé ce que je vous donnerais de votre morceau d'or. Montrez-le-moi d'abord, et puis nous verrons.»

20 Mais le berger le regarde dans les yeux en riant:

«Ah! monsieur, c'est que je ne l'ai pas encore. Je vous demandais ça seulement pour si j'en trouvais un.»

Et en disant cela, il descend l'escalier quatre à quatre,
25 il prend son bâton et ses besaces et il file vers son village, en laissant le pauvre maître d'hôtel tout abasourdi.

Jean PASSY, *Le Maître Phonétique*, 1893.

ʒā pasī, lə mɛ:trə fənɛtik, dizʒisā katrɛvitrɛz.

anegdot lĕgustik

3. s̄ k ǝ krwa pr̄nō'se n ε pa s k ǝ pr̄nō's

i j a p̄ ǝ t̄ā, nuz avjō fe nu ǝ z̄oen
 portyge ki apr̄ne l fr̄ā'se. ǝ z̄ur, i dm̄ā:d a
 5 ǝ d me' bo'fr̄er :

«k̄esk̄e s ε dō k s̄e mo m̄ā:fē k̄e vu
 dit si suv̄ā?

«m̄ā:fē? z̄e n k̄one pa. z̄e n krwa pa avwar
 z̄ame di sa.

10 «me si, z̄ vuz asyr, z̄ l e bj̄n āt̄ā:dy; vu l
 dit tu l t̄ā.»

le fo:z ā rest̄e la pur l ēst̄ā. me l swar,
 mō bo'fr̄er avst ap̄en k̄om̄ā'se yn fra:z, k̄ā l
 portyge l ar̄et :

15 «vu vne d dir s̄e mo, m̄ā:fē.»

e mō bo'fr̄er s ap̄erswa k il ave k̄om̄ā'se sa
 fra:z par le mo me ā:fē, k̄e, s̄ā s ān et̄r̄e z̄ame
 ap̄ersy, i pr̄nō's suv̄ā m̄ā:fē. — s st ē'si k lez
 et̄r̄ā:z̄e nuz apr̄en k̄ekfwa a mj̄o nuz āt̄ā:dr̄.

* * *

20 nuz avjō ǝ z̄ur a tabl̄e l̄e fil̄ol̄og danwa bj̄e
 k̄ony oto j̄espers̄en:. ǝ parl̄e d la pr̄nō'sj̄a'sj̄ō dy
 fr̄ā'se, e lez ǝ di:ze k ǝ pr̄nō'se tugur i,
 e nō il, d̄ev̄āt yn k̄ō'son: (i vō, i z̄u),
 t̄ā:disk̄e lez o:tr̄e dekl̄ar̄e s̄et pr̄nō'sj̄a'sj̄ō tutaf̄et

25 inyzite parmi le z̄ā ēstr̄qi. mō p̄er syrtu s elve
 av̄ek f̄ers k̄ō'tr̄e s k il apl̄e ǝ vylgarism afr̄o.
 apr̄e l dine, m̄esj̄o j̄espers̄en:, ki n s̄es̄ z̄ame
 d ap̄erve m̄e:m k̄āt i disk̄yt, s apr̄af d̄e mō fr̄er
 e'ne e lqi di:

30 — ebj̄ē, ty se, tō p̄er, il a di: «m̄esj̄o j̄espers̄en:,
 n̄e lez ekute pa, i n say pa s k i di:z!»

z̄ā pasi.

4. l̄ā'g liter̄er e l̄ā'g dy p̄epl̄

i j a, ātr̄e la l̄ā'g k ǝn apr̄ā d̄ā le livr̄, e s̄el
 35 dy p̄epl̄, de' difer̄ā's parfwa tr̄e: gr̄ā'd dō nuz
 o:tr̄e fr̄ā'se nu n nu dutō ge:er, p̄arsk̄ el
 nu s̄ō familj̄er. pur bj̄ē f̄er se:zir se' difer̄ā's,

Anecdotes linguistiques

3. Ce qu'on croit prononcer n'est pas ce qu'on prononce

Il y a peu de temps, nous avons chez nous un jeune Portugais qui apprenait le français. Un jour, il demande à un de mes beaux-frères:

«Qu'est-ce que c'est donc que ce mot *manfin* que vous dites si souvent?

«*Manfin*? Je ne connais pas. Je ne crois pas avoir jamais dit ça.

«Mais si, je vous assure, je l'ai bien entendu; vous le dites tout le temps.»

Les choses en restent là pour l'instant. Mais le soir, mon beau-frère avait à peine commencé une phrase, quand le Portugais l'arrête:

«Vous venez de dire ce mot, *manfin*.»

Et mon beau-frère s'aperçoit qu'il avait commencé sa phrase par les mots *mais enfin*, que, sans s'en être jamais aperçu, il prononce souvent *manfin*. — C'est ainsi que les étrangers nous apprennent quelquefois à mieux nous entendre.

* * *

Nous avons un jour à table le philologue danois bien connu Otto Jespersen. On parlait de la prononciation du français, et les uns disaient qu'on prononçait toujours *i*, et non *il*, devant une consonne (*i' vont*, *i' jouent*), tandis que les autres déclaraient cette prononciation tout à fait inusitée parmi les gens instruits. Mon père surtout s'élevait avec force contre ce qu'il appelait un vulgarisme affreux.

Après le diner, M. Jespersen, qui ne cesse jamais d'observer même quand il discute, s'approche de mon frère aîné et lui dit:

— Eh bien, tu sais, ton père, il a dit: «Monsieur Jespersen, ne les écoutez pas, i' n' savent pas ce qu'i' disent!»

Jean Passy.

4. Langue littéraire et langue du peuple

Il y a, entre la langue qu'on apprend dans les livres et celle du peuple, des différences parfois très grandes dont nous autres Français nous ne nous doutons guère, parce qu'elles nous sont familières. Pour bien faire saisir ces différences,

ðe d no plyz ilystrø rømanist rakōtē dāz ðe d
 se kur lø fē sūivā :
 i s prømnē ðe zur oz āvirō d pari avēk ðen
 oit etrāze, om de ply distēge e savā lēgūist,
 5 ki parlē l frāse pyrmā e sā grāt aksā. me
 s etē l frāse de livr.
 le dō prømnøir ariiv o'pre d ðe jā u ðe
 peizā kōje de pwar. i s met a kōze avēk
 lqi, e d fil ān egūij l etrāze ā vjēt a dmāde
 10 o brāv om, a ki i mōtre ðe frqi :
 «purje vu mē dir kēl ān ē la savøir?»
 s etē dy frāse, dy frāse kōrekt, elegā mēim, si
 vu vule; me s etē dy frāse tēl k ō l ekri, e nō
 tēl k ō l parl. lø bōnom, ki n avē pa grād
 15 literaty:r, nē kōprā pa, e restø la, tu kōfy.
 alōr lø prøfæsøer frāse, ki vwaje d u vnē l mal,
 tradqi la kēstjō dā la lāg dy pøpl :
 «s mēsjo vu dmād kēl gu k sa a!»
 e tudsqit lø peizā kōprā.

20 dā nōt miljō ōn øre di: «kēl gu sa at i».

u ptētrø n øret ō pa poze la kēstjō dytu.
 si la diferā:s ātre l frāse tēl kō l parlø la
 klō:s ēstrqit e sēlqi de livr ē mwē grād, el ē
 purtā re:l. lø kōtrastø ki egzistø suvā, dā la
 25 buf dez etrāze, ātre la pōp d eksprēsjo arkaik
 e lez ørøer dē prønō'sja'sjō u d kōstryksjō, prødqi
 tuzur yn fa:šøz ē'prēsjo. mjø vo vize ðen ideal
 mwēz elve, e i atēdr.

zā pasi.

30 5. lafō e l amatøer

ðen amatøer, ki s pike d bjē dir, dēmāda ðe
 zur de lsō o selēbrø tragedjē lafō. i fērfē
 mwē de kōsēj, kō l økōzjō d s ātū:drø lwe par
 ðe grāt artist. i fwazi dō, par flatri, lø ply bo
 35 ro:l dē sō mētr: ørøzman:.

«...tōn ørgøej, isi, sē sēret il flate
 d efasē:r ørøzman ā ženerozite?
 reprā ta liberte, rāpørtø te rifēs!»

un de nos plus illustres romanistes racontait dans un de ses cours le fait suivant :

Il se promenait un jour aux environs de Paris avec un hôte étranger, homme des plus distingués et savant linguiste, qui parlait le français purement et sans grand accent. Mais c'était le français des livres.

Les deux promeneurs arrivent auprès d'un champ où un paysan cueillait des poires. Ils se mettent à causer avec lui, et de fil en aiguille l'étranger en vient à demander au brave homme, à qui il montrait un fruit :

« Pourriez-vous me dire quelle en est la saveur ? »

C'était du français, du français correct, élégant même, si vous voulez ; mais c'était du français tel qu'on l'écrit, et non tel qu'on le parle. Le bonhomme, qui n'avait pas grande littérature, ne comprend pas et reste là tout confus.

Alors le professeur français, qui voyait d'où venait le mal, traduit la question dans la langue du peuple :

« Ce monsieur vous demande quel goût qu'ça a ! »

Et tout de suite le paysan comprend.

Dans notre milieu on aurait dit : « Quel goût ça a-t-il ? » Ou peut-être n'aurait-on pas posé la question du tout.

Si la différence entre le français tel que le parle la classe instruite et celui des livres est moins grande, elle est pourtant réelle. Le contraste qui existe souvent, dans la bouche des étrangers, entre la pompe d'expressions archaïques et les erreurs de prononciation ou de construction, produit toujours une fâcheuse impression. Mieux vaut viser un idéal moins élevé, et y atteindre.

Jean PASSY.

30

5. Lafon et l'amateur

Un amateur, qui se piquait de bien dire, demanda un jour des leçons au célèbre tragédien Lafon. Il cherchait moins des conseils que l'occasion de s'entendre louer par un grand artiste. Il choisit donc, par flatterie, le plus beau rôle de son maître : Orosmane.

« . . . ton orgueil, ici, se serait-il flatté

D'effacer Orosmane en générosité ?

Reprends ta liberté, remporte *tes* richesses ! »

- «**tɛ:** rɪʃɛs!» di bryskəmũ lafõ ã l ẽtɛ-
 rõpũ. — «s ɛ s kə ʒ e di.» — «nõ! vuz ave
 di: **tɛ:** rɪʃɛs!» — l amatœr kõ'tiny :
 «a l ɔr də se rã'sõ, ʒwẽ me ʒystə larʒɛs...»
- 5 «**mɛ:** ʒystə larʒɛs,» s ekri lafõ. — «i m sã-
 blet avwar di...» — «vuz ave di: **mɛ:** ʒystə larʒɛs.» —
 l amatœr kõ'tiny :
 «o'ljø də di: kretjẽ kə ʒə dwa t akørde,
 ʒə t ã vø dønə sã; ty pø le' dãmã'de...»
- 10 «**lɛ:**!» — l amatœr kãmũ:s a s truble.
 «k ilz aʒ syr tɛ' pa....»
 «**tɛ:**!» — pur lə ku, l amatœr pike, blɛse,
 lqi rɛpõ: «me mɛsjø! ʒə parl kəm õ parlø
 dã l mõ'd.»
- 15 «lə mõ'd ɛ l mõ'd, mɛsjø», rəpri lafõ frwad-
 mũ, «mɛ l ɔr ɛ l ɔr; la lɛktyr ɛ la lɛktyr, e
 sɛ rɛglə nə sõ pa sɛl də la kõ'vɛrsã'sjõ.»¹⁾
 ɛrnɛst ləgu've, l ɔr də la lɛktyr, pãri, hɛtsɛl.

6. pa d ɛs!

- 20 ẽ ʒur, dãz yn pjɛʃ də madam də ʒirardẽ, «la
 ʒwa fɛ pœr», la ʒœn aktris ʒarʒə dy ro:l də l ẽ-
 ʒeny di, ã parlã də flœr k ɛ l ave plã'te avɛk
 sõ frɛr: «nu lez avjõ plã'tɛz ã'sã:bl», ã fəzã
 sã'tir l ɛs. madam də ʒirardẽ bõ:di syr sa ʃɛz. «pa
 25 d ɛs! pa d ɛs!» s ekriat ɛl. «plã'te ã'sã:bl. vu
 n ave pa l drwa d fɛr də parɛ:j lʒɛzõ a vøtr ɔʒ!
 ʒə m mək də la grammɛr! i n j a k yn rɛ-

1) la plypar dez ɔrtɛpistə frã'sɛ, — mɛ:trə də diksjõ u
 d eløkysjõ, — rəkãmũ:d ã'kør ozurdqi la prõnõsjãsjõ lɛ,
 30 dɛ, mɛ, tɛ, sɛ, sɛ, avɛk ɛ uvɛr, kwak õ prõnõ:s ã ʒɛnɛral,
 a pari e dã la ply grã'd parti d la frã:s, le, de, me, te,
 sɛ, sɛ, avɛk ɛn e fɛrme u mifɛrme [ɛ, ẽtɛrmedjɛ:r ã'trɛ e
 e ɛ], ɔrdinɛrmũ ẽ pø alõʒɛ. o'si bo:ku d aktœr,
 syrtu sø dy teãtrə frã'sɛ, prõnõ:s, u ʃɛrʃ a prõnõ'sɛ,
 35 dã la trãʒɛdi e la hɔ:t kɔmedi, dez ɛ uvɛr dã se' mo.
 vwar l ẽ'trɔdyksjõ, paragraf karãtɛ.

«Tais... richesses!» dit brusquement Lafon en l'interrompant. — «C'est ce que j'ai dit.» — «Non! vous avez dit: *tés richesses!*» — L'amateur continue:

«A l'or de ces rançons, joins *més justes largesses...*»

5 «*Mais...* justes largesses,» s'écrie Lafon. — «Il me semblait avoir dit...» — «Vous avez dit: *més justes largesses.*» — L'amateur continue:

«Au lieu de dix chrétiens que je dois t'accorder, Je t'en veux donner cent; tu peux *lés* demander...»

10 «*Lais!*» — L'amateur commence à se troubler.

«Qu'ils aillent sur *tés pas...*»

«*Tais!*» — Pour le coup, l'amateur piqué, blessé, lui répond: «Mais, monsieur! je parle comme on parle dans le monde.»

15 «Le monde est le monde, monsieur», reprit Lafon froidement, «mais l'art est l'art; la lecture est la lecture, et ses règles ne sont pas celles de la conversation.»¹⁾

Ernest LEGOUVÉ, *L'art de la lecture*, Paris, Hetzel.

6. Pas d's!

20 Un jour, dans une pièce de Mme de Girardin, «La joie fait peur», la jeune actrice chargée du rôle de l'ingénue dit, en parlant de fleurs qu'elle avait plantées avec son frère: «Nous les avons plantées-ensemble», en faisant sentir l's. Mme de Girardin bondit sur sa chaise. «Pas
25 d's! Pas d's!», s'écria-t-elle. «Planté ensemble. Vous n'avez pas le droit de faire de pareilles liaisons à votre âge! Je me moque de la grammaire! Il n'y a qu'une rè-

1) La plupart des orthoépistes français, — maîtres de diction ou d'élocution, — recommandent encore aujourd'hui la prononciation *lés*, 30 *dés*, *més*, *tés*, *sés*, *cés*, avec è ouvert, quoiqu'on prononce en général, à Paris et dans la plus grande partie de la France, *lès*, *dès*, *mès*, *tès*, *sès*, *cès*, avec un é fermé ou mi-fermé [(è), intermédiaire entre e) et (ε)], ordinairement un peu allongé. Aussi beaucoup d'acteurs, surtout ceux du Théâtre-Français, prononcent, ou cherchent à prononcer, 35 dans la tragédie et la haute comédie, des è ouverts dans ces mots. Voir l'Introduction, § 41.

glø pur lez ē:zēny, s e d ɛ:tr ē:zēny! sēt afrø:z ɛs
 vu vjɛjirɛ də dɪ:z ũ! ɛl fərə d vu yn armũ:d
 o:ljø d yn ũ:rjɛt! o: l afrø:z ɛs!»
 ernɛst ləgu:ve, l ar də la lɛkty:r, pari, hetsɛl:.

5 7. rymatis e egzɛrsismø

ō dmũ:dɛ a yn dam: kəmũt ɛl sə pərte.
 «o:», repõ:dɪt ɛl: «zə sufrə bo:ku d ɛ rymatis.»¹⁾
 «ũ s ka la, madam:», lqi dɪt õ, «fɛt bo:ku
 d egzɛrsism.»¹⁾

10 8. ɔ̃ kōplimā pø grasjø

ũ dizqisũ sē:kũtdø, ɔ̃ trə ho pərsona:z ave reyni
 dāz ɔ̃ bā:kɛ, ministrø, marefo, amiro, zenero,
 prefɛ, mɛ:r, etsɛtərə, ɛ:si kə tu lɛ rprezũ:tũ dɛr pqi-
 sũ:s etrũ:zɛ:r. aprɛ plyzjɔer tɔst, lə rprezũ:tũ
 15 d ɔ̃ pei kə zə n nəmre pɑ, sə lɛ:v e di:
 «mɛ:sjø, zə n sərə mjø repõ:dr a tu sɛ grasjø tɔst
 k ũ by:vũ a la sũ:te də tu lez ɛ-ro²⁾ (lɛ zɛ-ro)
 isi pre:zũ.» — bevy ki a fɛ dɪ:r lə lādmɛ
 a ɔ̃ pti zurnal kɔstik: «ɑ: məsjø ɛn a di
 20 yn grũ:d verite sũ s ũ dute.»

9. patakɛ:s

ɔ̃ ple:zũ etɛt akɔ:te d dɔr dam:; tutaku
 i truy su sa mɛ ɔ̃n evũ:ta:j. «madam:»,
 dɪt i a la prəmjɛ:r, «sɛt evũ:ta:j ɛt i a vu?» —
 25 «i n ɛ pwɛz a mwa, məsjø.» — «ɛt i a vu,
 madam:?» dɪt i ũ l prezũ:tũ a l o:tr. —
 «i n ɛ pat a mwa, məsjø.» — «pqi:sk i n ɛ pwɛz a vu,
 e k i n ɛ pat a vu, ma fwa, zə n se pat a kɛ:s!»
 l avũ:tyr fi dy brqi, e dɔna nɛsũ:s a s mo pɔpylɛ:r
 30 (patakɛ:s), ũ:kər ũn y:za:z o:zurduqi.

10. nɔdje e dypati

ɔ̃ zur kə nɔdje li:zɛ a l akademi dɛ rmark
 syr la lā:q frā:sɛ:z, i dɪ:zɛ kə l te ũ:trə dɔ:z i
 a dɔrdinɛ:r, e sof kɛlkɔz ɛksepsjø, lə sɔ d l ɛs.
 35 «vu vu trø:pe, nɔdje, la rɛgl ɛ sũz ɛksepsjø,»
 lqi krija ɛmanuɛl dypati. — «mõ fɛr kō:frɛ:r,»

1) rymatism u rymatizm; egzɛrsis. — 2) lɛ hɛ-ro.

gle pour les ingénues, c'est d'être ingénues! Cette affreuse s vous vieillirait de dix ans! Elle ferait de vous une Armande au lieu d'une Henriette! Oh! l'affreuse s!

Ernest LÉGOUVÉ, *L'art de la lecture*, Paris, Hetzel

5

7. Rhumatisme et exercice

On demandait à une dame comment elle se portait. «Oh», répondit-elle, «je souffre beaucoup d'un *rhumatisme*¹⁾». «En ce cas-là, madame», lui dit-on, «faites beaucoup d'*exercice*¹⁾».

10

8. Un compliment peu gracieux

En 1852, un très haut personnage avait réuni, dans un banquet, ministres, maréchaux, amiraux, généraux, préfets, maires, etc., ainsi que tous les représentants des puissances étrangères. Après plusieurs toasts, le représentant d'un
15 pays que je ne nommerai pas, se lève et dit: «Messieurs, je ne saurais mieux répondre à tous ces gracieux toasts qu'en buvant à la santé de tous *les-héros*²⁾ (les zéros) ici présents.» — Bévue qui a fait dire, le lendemain, à un petit journal caustique: «Ah! M. N. a dit une grande vérité sans
20 s'en douter!»

9. Pataquès

Un plaisant était à côté de deux dames; tout à coup il trouve sous sa main un éventail. «Madame», dit-il à la première, «cet éventail est-il à vous?» — «Il n'est point-
25 z-à moi, monsieur.» — «Est-il à vous, madame?» dit-il en le présentant à l'autre. — «Il n'est pas-t-à moi, monsieur.» — «Puisqu'il n'est point-z-à vous, et qu'il n'est pas-t-à vous, ma foi, je ne sais pas-t-à qu'est-ce!» L'aventure fit du bruit, et donna naissance à ce mot populaire
30 (*pataquès*), encore en usage aujourd'hui.

10. Nodier et Dupaty

Un jour que Nodier lisait à l'Académie des remarques sur la langue française, il disait que le *t* entre deux *i* a, d'ordinaire, et sauf quelques exceptions, le son de l's.
35 «Vous vous trompez, Nodier, la règle est sans exceptions,» lui cria Emmanuel Dupaty. — «Mon cher confrère,»

1) rhumatisme; exercice. — 2) les héros.

replika læ malisjō grammērjē avēk yn ymlite
 sarkastik, «præne pisje¹⁾ dē mōn ipārūs e fēt
 mwa l amisje¹⁾ dē m repēte scelmā la mwasje¹⁾
 dē s kē vu vne dē m dir.» l akademi ri, e dypati rēsta
 5 kōvēky ki i j avē dez eksēpsjō.

11. pwatrin dē kalsō

ōen āgle vāne d lwe a pari yn fābrē garni.
 ā rāzū sez afēr, i s aperswa k le tirwar dē sa
 kōmōd nē s uvrē pa bjē. avā d ale s plēdr
 10 o prāprietēr, il etydi sō diksjōnēr e fabrik sa
 frāz. i truḡ kē «tjēst» sē di «pwatrin», e «drōz»,
 «kalsō.» i desū dō, e avēk sa gravite āglōsaksōn,
 i dmād :

«mēsjo, vudrije vu fēr arūzē ma pwatrin dē
 15 kalsō?»

vu vwaje d isi la stypefaksjō dy bōnōm. i sē dmā-
 dē sā dut si lez āgle etē kōfōrme o trēmā
 k nu, e si la pwatrin lēr puse dā le zāb.

zā pasi.

20 12. sēzermē madam:!

ōe frūse dāvet ale ān āglōtēr pur sez afēr.
 il etē bjēn ābarase, kar i n savē pa ō mo
 d āgle. i va truve ōe d sez ami e lūi di :
 «mō fēr, twa ki se si bjē l āgle, aprā m ā
 25 dō kēk mo.

«avēk plezi:r. wājō; avā tu, i fo k ōe frū-
 se swa pōli. se ty kōmā ō di mērsi ?

«nō.

«ō di ōēnkjuw.
 30 «sēkju! e kōmū eskō zō m rapētre sa?
 «ebjē, pās a sēklu.²⁾
 «tjē st yn ide. zō dire sēklu. s ε ply sē:pl.»
 arive ān āglōtēr, lē mēsjo ε rsy ōe swar dāz
 yn famij pur lakel il avēt yn lētrō dē rkōmā-

35 1) pitje, amitje, mwatje.

2) vil dez āvirō d pari.

répliqua le malicieux grammairien avec une humilité sarcastique, «prenez *pitie*¹⁾ de mon ignorance et faites-moi l'*amitié*²⁾ de me répéter seulement la *moitié*¹⁾ de ce que vous venez de me dire.» L'Académie rit, et Dupaty resta
5 convaincu qu'il y avait des exceptions.

11. Poitrine de caleçon

Un Anglais venait de louer à Paris une chambre garnie. En rangeant ses affaires, il s'aperçoit que les tiroirs de sa commode ne s'ouvrent pas bien. Avant d'aller se plaindre
10 au propriétaire, il étudie son dictionnaire et fabrique sa phrase. Il trouve que *chest* se dit «poitrine» et *drawers*, «caleçon». Il descend donc, et avec sa gravité anglo-saxonne, il demande:

«Monsieur, voudriez-vous faire arranger ma poitrine de
15 caleçon?»

Vous voyez d'ici la stupéfaction du bonhomme. Il se demandait sans doute si les Anglais étaient conformés autrement que nous, et si la poitrine leur poussait dans les jambes.

Jean Passy.

20

12. Saint-Germain, Madame!

Un Français devait aller en Angleterre pour ses affaires. Il était bien embarrassé, car il ne savait pas un mot d'anglais. Il va trouver un de ses amis et lui dit:

«Mon cher, toi qui sais si bien l'anglais, apprends-m'en
25 donc quelques mots.

«Avec plaisir. Voyons; avant tout, il faut qu'un Français soit poli. Sais-tu comment on dit merci?»

«Non.

«On dit *thank you*.

30 «*Sainquiou!* Et comment est-ce que je me rappellerai ça?
«Eh bien, pense à Saint-Cloud.²⁾»

«Tiens, c'est une idée. Je dirai Saint-Cloud. C'est plus simple.» Arrivé en Angleterre, le monsieur est reçu un soir dans une famille pour laquelle il avait une lettre de recomman-

35

1) pitié, amitié, moitié.

2) ville des environs de Paris.

darsjō. ver dirz ær, ð sər lə te. zyskə la,
 ðn avē parle frūsē, də sɔrt kə l məsjo avet y bɔ: ʒø.
me i sūts bje kə pur sutnir l əncær
 də sō peji, i fals mōtre sa sjūs. ʒystēmā,
 5 sōn ami lqi avet apri si ēʒenjɔzmā a dir mersi.
 scelmā, i n sə suvnə ply tutafē: i savē bje
 kə s ete l nō d yn vil dez āvirō d pari, me ete: ʒ
 versəj, ete: s marli, ete: s sēʒermē? wi wi,
 s etet ō sē, s ete sēʒermē. e kəm la dam
 10 də la meʒō lqi tāde yn tæʒ də te, i s ēklin
grasjɔzmā, e di avək yn satisfaksjō viziblə:
 «sēʒermē madam:!»

ʒā pasi.

13. yn avūtʸr d otel:

15 ō ʒur, dɔz āgle, ki fəzet ō pti vwaja:ʒ a pje
 ā frūs, ariv dāz ōn otel, u i vulə pəse la nqi.
 i dmāid yn fābrə, fō mōte lœr sak, e alym
 dy fə. pqi l œ d ø sə mət a fær sa kərəspōdūs.
 l otrə vulst ale s prəmne.
 20 «ai sei, bən,» lqi di l prəmje, «təl ðə weitə
 nət tə lèt ðə faiə gou aut; it s sou kould hiə!»
 tu dō n parlet ākær frūsē k a ku d diksjənær.
 bən prū dō l sjē, e i fərʃ, l œ aprē l otrə, tu lē mo
 k i lqi fo: «duw nət lèt», «nə ləse pə»; «ðə faiə»,
 25 «lə fə»; «gou aut», «sərtir».
 bō. i desā, apəl lə valə d fābrə, e lqi di
 avək sa mōvəʒ prənōsjəsjō d utrēmāʃ:
 «gə:səŋ, nə leisi pə: lə fjuw sətirə.»
 lə garsō, sū trə kōprūdʒ, repō: «nō məsjo.»
 30 l āgle sər, e l garsō refleʃi:
 «lə fju? kək i vø dir, lə fju? lə fu ptəʒ?
 esk i srə fu par azær, sō kōpapō? dam:,
 sa n m etənre pə: i m a fə mōte ō grā baks
 d o frwad pur sə bəpe. i fo et fu pur prūdʒ
 35 ō bē par sə tū la! alær i vø fər də mwa
 ō gardəfu? mersi! e si i dəvjē fyrjə?
 i fōdra k ʒə l tjan:?
 dā la meʒō, si ʒ vø l āpəʃe d sətir; e d m asəme,
 pardəsy l marʃe! — o ʒ l āferm, s e ply syr.
 40 k i gard sō fu lqi mēm, st ot wazo;
 ʒ m ā lav lē mē!»

dation. Vers dix heures, on sert le thé. Jusque-là, on avait parlé français, de sorte que le monsieur avait eu beau jeu. Mais il sentait bien que, pour soutenir l'honneur de son pays, il fallait montrer sa science. Justement, son ami
 5 lui avait appris si ingénieusement à dire merci. Seulement, il ne se souvenait plus tout à fait: il savait bien que c'était le nom d'une ville des environs de Paris, mais était-ce Versailles, était-ce Marly, était-ce Saint-Germain? Oui, oui, c'était un saint, c'était Saint-Germain. Et comme la dame
 10 de la maison lui tendait une tasse de thé, il s'incline gracieusement, et dit avec une satisfaction visible: «Saint-Germain, madame!»

JEAN PASSY.

13. Une aventure d'hôtel

15 Un jour, deux Anglais, qui faisaient un petit voyage à pied en France, arrivent dans un hôtel où ils voulaient passer la nuit. Ils demandent une chambre, font monter leurs sacs et allument du feu. Puis l'un d'eux se met à faire sa correspondance. L'autre voulait aller se promener.

20 «*I say, Ben,*» lui dit le premier, «*tell the waiter not to let the fire go out: it's so cold here!*»

Tous deux ne parlaient encore français qu'à coup de dictionnaire. Ben prend donc le sien, et il cherche, l'un après l'autre, tous les mots qu'il lui faut: *Do not let,*
 25 «ne laissez pas»; *the fire,* «le feu»; *go out,* «sortir».

Bon. Il descend, appelle le valet de chambre, et lui dit avec sa mauvaise prononciation d'outre-Manche:

«Garçon, ne laissez pas le *fiou* sortir.»

Le garçon, sans trop comprendre, répond: «Non, monsieur.»

30 L'Anglais sort, et le garçon réfléchit:

«Le fiou? Qu'est-ce qu'il veut dire, le fiou? Le fou, peut-être? Est-ce qu'il serait fou, par hasard, son compagnon? Dame, ça ne m'étonnerait pas: il m'a fait monter un grand baquet d'eau froide pour se baigner. Il faut être fou pour
 35 prendre un bain par ce temps-là! Alors il veut faire de moi un garde-fou? Merci! Et s'il devient furieux? Il faudra que je le tienne? Il est capable de tout casser dans la maison, si je veux l'empêcher de sortir; et de m'assommer par-dessus le marché! Oh! je l'enferme,
 40 c'est plus sûr. Qu'il garde son fou lui-même, cet autre oiseau; je m'en lave les mains!»

- e tut ā rəzənā, i fərm la pərt a dublə tur.
 o bu d kək tū, lə fə kəmū's a s etē:dr.
 l ā:glɛ s ān apərswa, e sən lə garsō. lə gar-
 sō n buʒ pa. i rən:; tuʒur rjē. i va a la pərt;
 5 el ε fərme. il apɛl:; ɔ n repō pa. i frap a la pərt;
 pərsən: alə:r i s mət ā kələ:r, tap ply fə:r, səku,
 kri, dən de' ku d pje. me plyz i ʃ demnɛ,
 plyz i fəzɛ d brɔi, plyz i krijɛ, e ply l garsō ʃ gardɛ
 d uvrir.
- 10 «ærozmə k ʒ e y l ɛspri d l ā'fərme,» sɔ di'zɛt i.
 «ty pø tape, mō vjɔ, va, la pərt ε səlɪd,
 ε n sɛdra pa.»
 ā:fē, l otr ā:glɛ rā:tr. e l garsō:
 «məsʃɔ, ærozmə k ʒ e y la prekə'sjō d ā'fərme
 15 vət kō'papō a kle; ekute ɛ pø l vakarm k i nu fe
 laho! il ɔrɛt ete kapab dɛ nu tʃe turs. s ε plys
 k ɛ fu; s et ɛ fu fyrjɔ.»

ʒā pasi.

14. trwa minyt pur di: frā

- 20 [ā'trə lō:dr e pari, par telefɔn. ɛ negəsjā d
 lō'bar stri:t¹⁾ e ɛ negəsjā d la ry dy sātje.]
 l ā:glɛ. — həlou! həlou!
 lə frūsɛ. — alo! ʒ i sui.
 l ā:glɛ. — keiskə vuw dijt?
 25 lə frūsɛ. — ɛ?
 l ā:glɛ. — keiskə vuw dijt?
 lə frūsɛ. — ʒə di kə ʒ i sui.
 l ā:glɛ. — ʒ ij swij? keiskə sə vuwli di'ə?
 lə frūsɛ. — (bytər d ā:glɛ, va!) vu n kō-
 30 prəne pa?
 l ā:glɛ. — nou. tæfi pə:li plu distæntəmɔŋ.
 lə frūsɛ. — a: par egzā:pl! s ε vu ki ale
 m aprū:dr a parle frūsɛ, nɛspa?
 l ā:glɛ. — (hwət s ðæt idjət hijðən əv ə frənsmən
 35 dzæbəriŋ əbaut?) ʒə nə sei pə: sə kə vu ævi dijt;
 mei vwəsi sə kə ʒ ævi ə di'ər ə vuw. ʒ ævi bəzwɔŋ
 væntsæŋ miʒl lijvə dɛ treit su'ə pəri. kəmbjæŋ...

1) ləmbəd strijt. pur l ā:glɛ e pur lə frūsɛ parle par l
 ā:glɛ vvar l ɛ'trɔdyksjō.

Et tout en raisonnant, il ferme la porte à double tour.

Au bout de quelque temps, le feu commence à s'éteindre.

L'Anglais s'en aperçoit, et sonne le garçon. Le garçon ne bouge pas. Il resonance; toujours rien. Il va à la porte; elle est fermée. Il appelle; on ne répond pas. Il frappe à la porte; personne. Alors il se met en colère, tape plus fort, secoue, crie, donne des coups de pied. Mais plus il se démenait, plus il faisait de bruit, plus il criait, et plus le garçon se gardait d'ouvrir.

«Heureusement que j'ai eu l'esprit de l'enfermer,» se disait-il. «Tu peux taper, mon vieux, va, la porte est solide, elle ne cédera pas.»

Enfin, l'autre Anglais rentre. Et le garçon:

«Monsieur, heureusement que j'ai eu la précaution d'enfermer votre compagnon à clé; écoutez un peu le vacarme qu'il nous fait là-haut! Il aurait été capable de nous tuer tous. C'est plus qu'un fou; c'est un fou furieux.»

Jean Passy.

14. Trois minutes pour dix francs

[Entre Londres et Paris, par téléphone. Un négociant de Lombard Street et un négociant de la rue du Sentier¹.]

L'ANGLAIS. — *Halloa! Halloa!*

LE FRANÇAIS. — *Allo! J'y suis.*

L'ANGLAIS. — *Qu'est-ce que vous dites?*

LE FRANÇAIS. — *Hein?*

L'ANGLAIS. — *Qu'est-ce que vous dites?*

LE FRANÇAIS. — *Je dis que j'y suis.*

L'ANGLAIS. — *J'y suis? Qu'est-ce que ça voulait dire?*

LE FRANÇAIS. — *(Butor d'Anglais, va!) Vous ne com-*

prenez pas?

L'ANGLAIS. — *No. Tâchez parler plus distinctement.*

LE FRANÇAIS. — *Ah! par exemple! C'est vous qui allez m'apprendre à parler français, n'est-ce pas?*

L'ANGLAIS. — *(What is that idiot heathen of a Frenchman jabbering about?) Je ne sais pas ce que vous avez dite; mais voici ce que j'avais à dire à vous. J'avais besoin vingt-cinq mille livres de traites sur Paris. Combien...*

1) Pour l'anglais et pour le français parlé par l'Anglais, voir l'Introduction.

lə frū'sɛ. — ɛ? repete, me ʒ vuz ā pri,
 parle ǣ pø mwē vit; artikyle mjø u nu n ā sǣrtirō
 ʒamɛ.

l ā'glɛ. — keiskə vuw dijt?

5 lə frū'sɛ. — a: tne, i vo mjø kə ʒ vu parl
 vǣtr ǣriblə lā'g ā'glɛ:z. ai no dǣz ǣnderstand
 zə vǣrdz ju spik. spik mǣr klir, if ju pliz, sǣr!

l ā'glɛ. — ʒə kǣmprani pluw djə tuw. ʒə kǣni
 pǣ: lə itǣljən.

10 lə frū'sɛ. — (asa, asa! i baragwin də plyz
 ā plys, st animal la!) ā'fɛ, mǣsjø, kǣskə vu
 m vule? vu vwaje bjɛ k ʒə n se pa l rys!

parle ā'glɛ o'mwē, pǣiskə vu n kǣ'prane pǣ lə
 frū'sɛ.

15 l ā'glɛ. — mǣsjuw, ʒə nə sei pǣ: sǣ kə vuw dijt,
 mei ʒə krwǣ: vuw m ǣnsultei. ei kam vuw nə kǣmprani
 lə frǣnsi, tǣfɪ ǣli a l ǣkoul.

lə frū'sɛ. — o: ma tɛ:t! kǣsk i f:ǣ:t ā'kǣ:r,
 sǣ b:ǣ:dɛ d la tami:z! ɛsk i n ǣrɛ pǣ py byfe

20 ǣ pø nwɛl e fǣpsal, u ǣlǣndǣrf, avā d.....

l ā'plwaje dy telefɔ:n. — alō, mǣsjø!
 vo trwǣ minyt sǣt eku'le, ʒə kup la kǣmynika'sjō.

l ā'glɛ. — ǣrǣtei! ǣrǣtei! ʒə n ǣvi ǣŋkǣ:
 kǣmǣŋsei! sǣt stjuwpid ignǣrǣŋ frǣnsi ǣvi pǣ:

25 kǣmpranei!

lə frū'sɛ. — minyt, minyt, mǣsjø l ā'plwaje!
 nə kupe pǣ; sǣ triplə so d ā'glɪfman n a pa sy
 s ɛksplike. atǣ'de!

l ā'plwaje. — lə trwǣ minyt sǣt eku'le, ʒə kup.

30 lə mɛ:trǣ fǣnetik, dizʒisā kǣtrǣvǣtrɛ:z.

LE FRANÇAIS. — Hein? Répétez, mais je vous en prie, parlez un peu moins vite; articulez mieux ou nous n'en sortirons jamais.

L'ANGLAIS. — *Qu'est-ce que vous dites?*

5 LE FRANÇAIS. — Ah! Tenez, il vaut mieux que je vous parle votre horrible langue anglaise. *I no does understand ze words you speak. Speak more clear, if you please, Sir!*

L'ANGLAIS. — *Je comprenais plous diou tout. Je connais pas le italien.*

10 LE FRANÇAIS. — (Ah çà! Ah çà! Il baragouine de plus en plus, cet animal-là!) Enfin, monsieur, qu'est-ce que vous me voulez? Vous voyez bien que je ne sais pas le russe! Parlez anglais au moins, puisque vous ne comprenez pas le français.

15 L'ANGLAIS. — *Monsieur, je ne sais pas ce que vous dites, mais je crois vous m'insultez. Et comme vous ne comprenez le français, tâchez aller à l'école.*

LE FRANÇAIS. — Oh, ma tête! Qu'est-ce qu'il chante encore, ce baudet de la Tamise! Est-ce qu'il n'aurait pas pu bûcher
20 un peu Noël et Chapsal ou Ollendorff, avant de...

L'EMPLOYÉ DU TÉLÉPHONE. — Allons, messieurs! Vos trois minutes sont écoulées, je coupe la communication.

L'ANGLAIS. — *Arrêtez! Arrêtez! Je n'avais oncore com-*
25 *moncé! Cette stiouptide ignorant Français avait pas com-*
prenez!

LE FRANÇAIS. — Minute, minute, monsieur l'employé! Ne coupez pas; ce triple sot d'*Englishman* n'a pas su s'expliquer. Attendez!

L'EMPLOYÉ. — Les trois minutes sont écoulées, je coupe.

amyzet fənetik

15. məsjo sã'susi, etsɛtɛra

hɔla, məsjo sã'susi! kɔ'bjɛ sesi:sãsi:so-
 5 sissi? — si:sãsi'su, sesi:sãsi:so'sissi. — si:sãsi'su,
 sesi:sãsi:so'sissi, məsjo sã'susi, sɛtrɔ.

pwasõ sãbwasõ ɛpwa'zõ.

didõdinaditõ dezodædodody dœdodydêdõ.

10 grogragrê:dərg, kãtədegrogragrê:dərgəri:zraty?
 tõtətatiotetatu?

ləri tã'talra, ləratã'te tã'talri, tã'tolri
 tã'talra, tã'tolra tã'talri.

kalã'bur e dəvinɛt

15 16. la fõ'tɛn do'fin, etsɛtɛra

[dã sɛrtɛ ka, l idã'tite d sõ ki kɔstity l
 kalã'bur, n ɛ pa kɔ'plɛt. tɛl sõ, tɛl aksã d
 fərs, tɛl arɛ, tɛl aksã myzikal, difɛr sɟivã l sã's.
 nuz avõ note se' diferã:s kãt elz egziste;
 20 ɛl pœv dajœr nɔ paʒ egziste pur tut la frã:s.
 i va sã dir kə si, o'ljɔ d vulwar fasilite la kɔ-
 fy'zjõ, õ vule l ã'pɛ'ʃe, õ separre nɛtmã tu
 le' mo, ãn aksã'tqũ fakœ d ø.]

kɛl ɛ la fõ'tɛn də pã'ri ki dɔn la mɛjœ'r o?
 25 la fõ'tɛn do'fin:. (la fõ'tɛn d o fin:.)

kɛl ɛ la fo:ʒ k õ rʃɛrʃ kãt õ sã degut?
 (kãt õ sã de' gut?)
 œ paraplqi.

lɔ kɔmedjɛ mɔle etɛ kɔny pur sa fatqite.
 30 məsjo d bjɛ:vrɛ, ãn aprɛnã œ ʒur k il etɛ rɛtny
 o' li par yn ɛ'dispozisjõ, s ekri: «kɛl fatalite!»
 (kɛl fat alite!)

Amusettes phonétiques

15. Monsieur Sans-souci, etc.

Holà, monsieur Sans-souci! Combien ces six cent six saucisses-ci? — Six cent six sous, ces six cent six saucisses-ci. — Six cent six sous, ces six cent six saucisses-ci, monsieur Sans-souci, c'est trop.

Poisson sans boisson est poison.

Didon dina, dit-on, des os d'un dos dodu d'un dodu dindon.

10 Gros gras grain d'orge, quand te dégrogragraindorgeriseras-tu?
Ton thé t'a-t-il ôté ta toux?

Le riz tenta le rat, le rat tenté tâta le riz, tantôt le riz tenta le rat, tantôt le rat tâta le riz.

Calembours et devinettes

16. La Fontaine Dauphine, etc.

[Dans certains cas, l'identité de son qui constitue le calembour, n'est pas complète. Tel son, tel accent de force, tel arrêt, tel accent musical, diffère suivant le sens. Nous avons noté ces différences quand elles existaient: 20 elles peuvent d'ailleurs ne pas exister pour toute la France. Il va sans dire que si, au lieu de vouloir faciliter la confusion, on voulait l'empêcher, on séparerait nettement tous les mots, en accentuant chacun d'eux.]

25 Quelle est la fontaine de Paris qui donne la meilleure eau?
La fontaine Dauphine. (La fontaine d'eau fine.)

Quelle est la chose qu'on recherche quand on s'en dégoûte?
(quand on sent des gouttes?)

Un parapluie.

30 Le comédien Molé était connu pour sa fatuité. M. de Bièvre, en apprenant un jour qu'il était retenu au lit par une indisposition, s'écrie: «Quelle fatalité!»
(Quel fat alité!)

də kəl kulœr ɛ tuʒur œ kœfrœfœr kāt ɔ l vid?
il ɛ tu vœr. (il ɛt uvœr.)

œ ʒur, œn œm truʋ œ ɔ sez ami ūkœr o li
a ɔz œr pœse, e l trœt də parœsø. l ɔ:trø
5 lqi repō: «ʒœ n m atāde pa a de rprœf pur avwar ete
trø pœli.» (trøp o' li.)

ɔ dirzɛ a œ ʒwœr ki gœpɛ tuʒur:
«vu n irje pa la nqi dāz œ simtjœr; vuz ɛt trø pœrø!»
(trøp œrø!)

10 ɔ rakōt kœ pārdā la revølsjō, ā dissēsū ka-
trøvēdis, œ plezā s ɛt amyze a denōse
l kuvā d la plas mœbœr, də l ɔrdre de karm,
kœm detnā sē: kanō e vētsēk arm. ɔ dekrēt
yn pœrkizisjō, e ɔ truʋ sē:k œnō e vētsē karm.

15 kœskœ di œn œm ki tōb a l o?
i disparɛ.

kœskœ di yn pœrsœn ki s prœmœn aprɛ dine?
ɛl digœr.

kœskœ di œn œm ki n ɛ pa kōtū d
20 sa fam: ?
i divœrs.

kœskœ di l pē, kāt ɔ l mū:ʒ?
i diminy.

i j a sē kanær syr œ ta d nœ:ʒ parœ bo sœlœj.
25 kœsk i fō? (kœski fō?)
la nœ:ʒ.

i j a sē:k wazo syr œn arbr̄. ʒœ tir œ ku ɔ fyzi.
kōbjē ū rœstœt i ?
o'kœ.

30 kəl ɛ la sēt ki n a pa bœzwē d ʒartjœr?
sēt sebastjœn. (sēt «se' ba sœ tjœn».)

kōbjē ɔ fœvo j at i o paradi ?
i j ān a dis, pqiisk i j a sē' fjakr¹⁾.

1) œ fjakr ɛt yn vwaty:r də plas a dœ: fyo. ɔ
35 dœn o'si suvū sœ nō a de vwaty:r də plas a œ sœl
fœval.

De quelle couleur est toujours un coffre-fort quand on le vide?
Il est tout vert. (Il est ouvert.)

Un jour, un homme trouve un de ses amis encore au lit à onze heures passées, et le traite de paresseux. L'autre
5 lui répond: «Je ne m'attendais pas à des reproches pour avoir été trop poli.» (trop au lit.)

On disait à un joueur qui gagnait toujours: «Vous n'iriez pas la nuit dans un cimetière; vous êtes trop peureux!» (trop heureux!)

10 On raconte que pendant la Révolution, en 1790, un plaisant s'est amusé à dénoncer le couvent de la Place Maubert, de l'ordre des Carmes, comme détenant cinq canons et vingt-cinq armes. On décrète une perquisition, et on trouve cinq ânon et vingt-cinq carmes.

15 Qu'est-ce que dit un homme qui tombe à l'eau?
Il disparaît.

Qu'est-ce que dit une personne qui se promène après diner?
Elle digère.

20 Qu'est-ce que dit un homme qui n'est pas content de sa femme?

Il divorce.

Qu'est-ce que dit le pain, quand on le mange?

Il diminue.

25 Il y a cinq canards sur un tas de neige par un beau soleil. Qu'est-ce qu'ils font? (Qu'est-ce qui fond?)

La neige.

Il y a cinq oiseaux sur un arbre. Je tire un coup de fusil. Combien en reste-t-il?

Aucun.

30 Quelle est la sainte qui n'a pas besoin de jarretières?

Sainte Sébastienne. (Sainte «ses bas se tiennent».)

Combien de chevaux y a-t-il au paradis?

Il y en a dix, puisqu'il y a saint Fiacre. (cinq fiacres.)¹⁾

1) Un fiacre est une voiture de place à deux chevaux. On
35 donne aussi souvent ce nom à des voitures de place à un seul cheval.

kəl ε l animal ki kur tuʒur?
s ε l sɛrɸã, pask i va vũ:tr a tɛ:r.

kəl ε l animal ki alɛt yn vwaty:r?
la ʃɛ:vrə, pask ɛl nuri sɔ kabri o lɛ. (sɔ kabriɔlɛ.)

5 purkwa le pul nə pɔ'dt ɛl pa ã mezɔpɔtami?
pask ɛl vwa:j lə tigr, e l ø'frat. (e l øf rat.)

kəl ε l pœplə də l amerik dy syd ki a lez
artikylɔ'sjɔ le ply sɔlid?
sə sɔ le pataqɔ. (le pat a qɔ.)

10 kəlz etɛ le pɛrsona:ʒ də la mitɔləʒi dɔ la vwa
pɔrtɛ l ply lwɛ?
s etɛ le fɔ:n. (s ε telefɔ:n.)

kəl ε l ɔm lə ply pɛrɛsø e la fam la ply
bavard?

15 s ε ʒɑ'zɔ, pask i dirɛ tuʒur: «vjɛ mede
(vjɛ m e'de)»; e mede, pask ɛl dirɛ tuʒur:
«vjɛ ʒɑ'zɔ (vjɛ, ʒɑ'zɔ)».

purkwa ɛsk ɔ n rəkɔnɛ:sɛ pa napɔleɔ a pa'ri
lə lã'dmɛ d la nɛsũ:s də sɔ fis?

20 pask il avɛt œ nuvo ne. (œ nuvone.)

purkwa le kartazinwa pɔrtɛt i tuʒur de gã?
pask i krɛps l ɛ:r o mɛ. (le rɔmɛ.)

œn abe e œn ate tɔ:b dãz œ pɸi. il ã sɔ:r
dø prɔvɛ:s də la ɡrɛ:s. kəl sɔt ɛl?

25 la tɛsali e la beɔsi. (l ate sali, e l abe o'si.)

kɛski tɔ'b tuʒur, e ki n sɔ kɑ:ʒ ʒamɛ?
yn kaskad.

kɛski ε ply gro k œ bæf, e ki n pɛ:z pa la kɔk
d œn øf?

30 la fyne.

ʒə sɸi¹) s kə ʒ sɸi¹); ʒə n sɸi¹) pa s kə ʒ sɸi²).
si ʒ etɛ s kə ʒ sɸi²), ʒə n sɛrɛ pa s kə ʒ sɸi¹).
l ɔ:brə.

purkwa le mã'tɛ:r sɔt i kɸi?

35 pask i n sɔ pa kry.

1) ɛ:tr.

2) sɸi:vr.

Quel est l'animal qui court toujours?
C'est le serpent, parce qu'il va ventre à terre.

Quel est l'animal qui allaite une voiture?
La chèvre, parce qu'elle nourrit son cabri au lait. (son cabriolet.)

5 Pourquoi les poules ne pondent-elles pas en Mésopotamie?
Parce qu'elles voient le Tigre (tigre) et l'Euphrate. (et l'œuf rate.)

Quel est le peuple de l'Amérique du Sud qui a les articulations les plus solides?
Ce sont les Patagons. (les pattes à gonds.)

10 Quels étaient les personnages de la mythologie dont la voix portait le plus loin?
C'étaient les Faunes. (C'est téléphone.)

Quel est l'homme le plus paresseux et la femme la plus bavarde?

15 C'est Jason, parce qu'il disait toujours: «Viens, Médée (Viens m'aider)»; et Médée, parce qu'elle disait toujours: «Viens, Jason (Viens, jasons)».

Pourquoi est-ce qu'on ne reconnaissait pas Napoléon à Paris le lendemain de la naissance de son fils?

20 Parce qu'il avait un nouveau nez. (un nouveau-né.)

Pourquoi les Carthaginois portaient-ils toujours des gants?
Parce qu'ils craignaient l'air aux mains. (les Romains.)

Un abbé et un athée tombent dans un puits. Il en sort deux provinces de la Grèce. Quelles sont-elles?

25 La Thessalie et la Béotie. (L'athée sali, et l'abbé aussi.)

Qu'est-ce qui tombe toujours et qui ne se casse jamais?
Une cascade.

Qu'est-ce qui est plus gros qu'un bœuf et qui ne pèse pas la coque d'un œuf?

30 La fumée.

Je suis¹⁾ ce que je suis¹⁾; je ne suis¹⁾ pas ce que je suis²⁾.
Si j'étais ce que je suis²⁾, je ne serais pas ce que je suis¹⁾.
L'ombre.

Pourquoi les menteurs sont-ils cuits?

35 Parce qu'ils ne sont pas crus.

1) être.

2) suivre.

ðe mæsjo ki rã'tre fe lqi tre tar dã la nqi,
 etst arive syr la plas dẽ la burs, lørsk i ş vwa
 asaji par trwaz om dẽ mavez min:, dõ l ðe lqi met
 ðe revolve:r døvã la figyr, ã lqi dirzã: «la burs
 5 u la vi!» e l mæsjo, sã s truble: «mõ bøn ami,
 la burs, s e ş grã monymã k vu vwaje la, avøk de
 køløn. kãt a la vi (l avi), si ş ãn e ðe¹⁾ a vu dõne,
 s e d kite sel²⁾ kẽ vu mne, kar o'trãmã vu purje bjẽ
 la²⁾ pẽrdre syr l efafo.»

10

kõ't divær

17. d u vjẽ l ora:z?

yn bøn dam ki sufrẽ d rymatism dirze suvã:
 «i va j avwar dẽ l ora:z; zẽ l sã dã mez o:s.»
 ðe zur, sõ ptifis etst a l ekøl:. læ mẽ:trẽ
 15 lqi dmã:d: «pjẽ:r, se ty d u vjẽ l ora:z?»
 e pjẽ:r, avøk læ ply grã serjõ: «mæsjo, dez o:s
 dẽ ma grã:mẽ:r.»

zã pasi.

18. yn røparti ðe pø vi:v

20 dãz yn sesjõ d egzamẽ, ðe kã'dida s etz mõ'tre
 partikyljermã nyl:. a la fẽ l egzaminatø:r e:pasjã'te
 s ekri: «me s st ðen an barte kẽ st animal la!» e
 s turnã vør l aparitø:r: «aporte dõ yn bõt dẽ fwẽ
 pur læ dezøene d mæsjo!»
 25 «garsõ,» repõ l kã'dida sã s truble, «aportez ã
 dõ; mæsjo l egzaminatø:r mẽ fra l ønø:r dẽ dine
 avøk mwa.»

zã pasi.

19. l ã'prø:r zõ'zef dõ e l serzã

30 l ã'prø:r zõ'zef dõ d o'trif e:mẽ l e'køgnito.
 suvã i s amy'zẽ a kite la kur e le' kurtizã

1) ðen avi.

2) la vi.

Un monsieur qui rentrait chez lui très tard dans la nuit, était arrivé sur la place de la Bourse, lorsqu'il se voit assailli par trois hommes de mauvaise mine, dont l'un lui met un revolver devant la figure, en lui disant : « La bourse ou la vie ! » Et le monsieur, sans se troubler : « Mon bon ami, la Bourse, c'est ce grand monument que vous voyez là, avec des colonnes. Quant à la vie (l'avis), si j'en ai un¹⁾ à vous donner, c'est de quitter celle²⁾ que vous menez, car autrement vous pourriez bien la²⁾ perdre sur l'échafaud. »

10

Contes divers

17. D'où vient l'orage ?

Une bonne dame qui souffrait de rhumatisme disait souvent : « Il va y avoir de l'orage; je le sens dans mes os. »

Un jour son petit-fils était à l'école. Le maître lui demande : « Pierre, sais-tu d'où vient l'orage ? » Et Pierre, avec le plus grand sérieux : « Monsieur, des os de ma grand'mère. »

Jean PASSY.

18. Une repartie un peu vive

Dans une session d'examen, un candidat s'était montré particulièrement nul. A la fin l'examinateur impatienté s'écrie : « Mais c'est un âne bête que cet animal-là ! » Et se tournant vers l'appariteur : « Apportez donc une botte de foin pour le déjeuner de monsieur ! »

« Garçon, » répond le candidat sans se troubler, « apportez-en deux; monsieur l'examinateur me fera l'honneur de dîner avec moi. »

Jean PASSY.

19. L'empereur Joseph II et le sergent

L'empereur Joseph II d'Autriche aimait l'incognito. Souvent il s'amusait à quitter la cour et les courtisans

1) un avis.

2) la vie.

pur sə prəmne sē'pləmā, a pje u ā vvatyr, dā
vjen: u lez āvirō.

- ō zurr, il etē serti dāz yn kalēf a dō' plas
 k i kō'dqi:zē lqi mē:m. o miljō d la prəmnađ la
 5 plqi kōmā:s a tō'be. l ā'prœ:r turnō brid.
 il etēt ā'kōr lwē, kāt ō pjetō ki sqi've lō mē:m fāmē,
 lqi fē sip d arēte. zō'zef ōbei.
 «mēsjo,» lqi di l om:, ki etēt ō sēržū,
 «vudrije vu mō permētrō dō mō'te akō'te d vu?
 10 mōn ynifōrm ē tu nōef, e la plqi va l gō'te.
 vu m rādrije bjē servis.
 «ebjē mō'te, mō bray,» di zō'zef.
 «aswaje vu la, nu kō'zrō. — d u vne vu dō, si s n ē
 paz ē'diskrē?
 15 «a: mō f:ēr mēsjo, zō vjē d fez ō gardēfas
 dā mez ami, u z e fē ō f:amō degōene!
 «kēska vuz ave dō mā'zē d si bō?
 «dāvine.
 «zō n se pa mwa; yn sup a la bjēr?
 20 «a bē wi, yn sup a la bjēr, mjō k sa.
 «dā la fukrut?
 «mjō k sa.
 «ō rōti d vo?
 «mjō k sa, mjō k sa.
 25 «ma fwa, zō dōn ma lū'g o fa.
 «ō fēzū, mēsjo, ō fēzū tire dā le' fas
 dā sa magēste!» di l sēržū ā frapū syr la kuš
 dā sō kō'papō.
 «tire dā le' fas dā sa magēste? i n ā dvet et
 30 kō mējō:r.
 «zō vuz ā repō.»
 ōn etēt arive a la vil:, e kōm i plōevē
 tuzurr, zō'zef dēmā:d a sō kō'papō u i vulē
 k ō l desū:d.
 35 «mēsjo, vuz et trō bō; zō n vō pa
 abyze d vu.
 «o kō'trēr, vu m fre plezir. vōtrō ry?...»
 lō sēržū dōn sōn adres, e pqi i dmā:d a
 savwar lō nō d səlqi ki l avēt ōblizē.
 40 «dāvine,» lqi di zō'zef.
 «vuz et militēr, zō pās?

pour se promener simplement, à pied ou en voiture, dans Vienne ou les environs.

Un jour, il était sorti dans une calèche à deux places qu'il conduisait lui-même. Au milieu de la promenade la pluie commence à tomber. L'empereur tourne bride. Il était encore loin, quand un piéton qui suivait le même chemin, lui fait signe d'arrêter. Joseph obéit.

« Monsieur, » lui dit l'homme, qui était un sergent, « voudriez-vous me permettre de monter à côté de vous? Mon uniforme est tout neuf, et la pluie va le gâter. Vous me rendriez bien service.

« Eh bien, montez, mon brave, » dit Joseph. « Assoyez-vous là, nous causerons. — D'où venez-vous donc, si ce n'est pas indiscret?

« Ah, mon cher monsieur, je viens de chez un garde-chasse de mes amis, où j'ai fait un fameux déjeuner!

« Qu'est-ce que vous avez donc mangé de si bon?

« Devinez.

« Je ne sais pas, moi; une soupe à la bière?

« Ah ben (bien) oui, une soupe à la bière, mieux que ça.

« De la choucroute?

« Mieux que ça.

« Un rôti de veau?

« Mieux que ça, mieux que ça.

« Ma foi, je donne ma langue au chat.

« Un faisan, monsieur, un faisan tiré dans les chasses de sa Majesté! » dit le sergent en frappant sur la cuisse de son compagnon.

« Tiré dans les chasses de sa Majesté? Il n'en devait être que meilleur.

« Je vous en réponds. »

On était arrivé à la ville, et comme il pleuvait toujours, Joseph demande à son compagnon où il voulait qu'on le descende (descendît).

« Monsieur, vous êtes trop bon; je ne veux pas abuser de vous.

« Au contraire, vous me ferez plaisir. Votre rue? . . . »

Le sergent donne son adresse, et puis il demande à savoir le nom de celui qui l'avait obligé.

« Devinez, » lui dit Joseph.

« Vous êtes militaire, je pense?

- «wi, me kel grad?
 «ljøtnā pətə:tr?
 «a bē wi, ljøtnā; mjø k sa.
 «kapitən:?
 5 «mjø k sa.
 «bigrø, kolønɛl:?
 «mjø k sa, mjø k sa.
 «asa,» di l sɛrʒū ā s rā'kəpū dā la kalɛʃ:
 «vuz ɛt fɛldmareʃal dō?
 10 «mjø k sa, mōn ami.
 «mizerikørd, s ɛ l ā'prøer!
 «lqi mɛ:m,» di ʒo'zɛf ā debutənū sō pardøsy
 pur mō'tre sɛr dɛkøra'sjō.
 i n j avɛ pɑ mwajɛ dɑ tō'be a ʒnu dā la vwa-
 15 tyr. lə sɛrʒū n puve kə s kō'fō:dr ān ɛksky:z,
 e sypliʒe sō mɛ:trə d arətɛ pur lqi pɛrmɛtrə dɑ
 desū:dr.
 «nō pɑ,» di ʒo'zɛf; «aprɛ avwar mūʒɛ
 mō fəzū, vu sərʒɛ trəp ørø dɑ vu debarase
 20 d mwa kəm sa. vu n mə kitre k a vət pørt.»
 daprɛz ɔn anonim: .

20. tyrɛ:n e l vale

- œ ʒur d ete k i fəzɛ'fər ʃo, lə vikō:t dɑ tyrɛ:n¹⁾,
 ā ptit vɛstə blā:ʃ e ā bønɛ, ɛtɛt a la fuɛ:trə,
 25 dā sōn ā'tiʃū:br. œ d sɛ' ʒū syrɔvjɛ, e, trō:pe
 par l abijmā, lə prū pur ɔn ɛ:d dɑ kɔizɪn:, avɛk ləkɛl
 sə dømɛstik etɛ familje. i s aprøʃ dʌsmā
 par dərjɛ:r, e d yn mɛ ki n etɛ pɑ lɛ:ʒɛ:r,
 lqi aplik œ grū ku syr lə bɑ dy do. l ɔm frapɛ
 30 sɑ rturn a l ɛstū. lə vale vwat ā frɛ'misū lə vizɑ:ʒ
 dɑ sō mɛ:trɛ. i ʃ ʒɛt a sɛ' ʒnu tut ɛpɛrɔdy :
 «mōsɛjɔɛ:r, ʒ e kry kə s etɛ ʒøʒ!...»
 «e kɑ: mɛ:m s ørɛt etɛ ʒøʒ,» s ɛkri tyrɛ:n
 ā s frətā l do, «i n falɛ pɑ frapɛ si fɔ:r!»
 35 ʒā ʒɑ'k ruso, emil:, tɔm prəmje, livrə katrism:.

1) ā'ri d tyrɛ:n, mareʃal ʒɛnɛral dɛz armɛ dy rwa, nɛ
 ā sɛ'ʒ sū ō:z, mɔ:r ā sɛ'ʒ sū swasāt'kɛ:z, œ dɛ' ply grū
 kapitən frā'sɛ.

«Oui, mais quel grade?

«Lieutenant, peut être?

«Ah ben (bien) oui, lieutenant; mieux que ça.

«Capitaine?

5 «Mieux que ça.

«Bigre, colonel?

«Mieux que ça, mieux que ça.

«Ah ça,» dit le sergent en se rencognant dans la caleche,
«vous êtes feld-maréchal donc?

10 «Mieux que ça, mon ami.

«Miséricorde, c'est l'empereur!

«Lui-même,» dit Joseph en déboutonnant son pardessus
pour montrer ses décorations.

Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la voi-
15 ture. Le sergent ne pouvait que se confondre en excuses,
et supplier son maître d'arrêter pour lui permettre de
descendre.

«Non pas,» dit Joseph; «après avoir mangé mon faisau,
vous seriez trop heureux de vous débarrasser de moi comme
20 ça. Vous ne me quitterez qu'à votre porte.»

D'après un anonyme.

20. Turenne et le valet

Un jour d'été qu'il faisait fort chaud, le vicomte de
Turenne¹⁾, en petite veste blanche et en bonnet, était à la
25 fenêtre, dans son antichambre. Un de ses gens survient et,
trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine
avec lequel ce domestique était familier. Il s'approche dou-
cement par derrière, et d'une main qui n'était pas légère,
lui applique un grand coup sur le bas du dos. L'homme
30 frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le
visage de son maître. Il se jette à ses genoux tout éperdu:

«Monseigneur, j'ai cru que c'était George! . . .»

«Et quand même ç'aurait été George,» s'écrie Turenne en
se frottant le dos, «il ne fallait pas frapper si fort!»

35 Jean-Jacques ROUSSEAU, *Émile*, Tome I, Livre 4.

1) Henri de Turenne, maréchal-général des armées du roi, né en 1611, mort en 1675, un des plus grands capitaines français.

pæzi

[le' pæzi sɥivãrt sã tut, a l eksepsjõ d la dær-
njær, de' fã'sõ. nu lez avõ note purtã
kãm si elz ete ly. me il e neseseær d avertiær
5 kã lez æ:r okel ð lez a adapte fõ sybiær
o **tækstø** de' mædifikarsjõ ase nã·brøz ã s ki kõ·særn
la lõ·gær de' vwajel:, la **plæš** dæ l aksã d fõrs,
lez aræ d la fra:z, e mæ:m la færmæ plyz u mwẽ **plæn**
de' mo.]

10

21. læ pti mus

il etæt ð pti navir,
ki syr la **mær** s ãn et ale.
il etæt ð pti navir,
ki syr la **mær** s ãn et ale.

15

vwala k o bu d yn sãmæn:
læ pẽ, læ vẽ læer a mã'ke.
i tær a læ kurtø pøj
savwær ki d ø særa mã'ze.

20

læ pti mus ki fæ le' pøj,
la ply kurtø lqi a tõ'be.
i plær, i kri: «o' vjærgø mær,
sæ sra dõ mwa ki sre mã'ze!»

25

mæz o grã ma vwala k il mõt;
il næ vwa k o dæ tu kote.
i mõt ãkær zysk a la pøm:,
i vwa la tær! il e so've!

30

e turs, i fãrt: «tær, tær!
læ pti mus, i n særa pã mã'ze!»
e turs, i fãrt: «tær, tær!
læ pti mus, i n særa pã mã'ze!»

ær popylær (fã'sõ d metje).

22. læ rwa ð savwa

s ete læ rwa ða savwa,
 s e læ rwa ðe bōz āfū;
 i s ete mi ðā la tæ:t
 5 ða detrone læ syltū.
 e rātāplā, gar, gar, gar,
 e rātāplā, gar ða dvū.

i s ete mi ðā la tæ:t
 ða detrone læ syltū;
 10 i kō'poza yn arme
 ða katrøvē peizū.
 e rātāplā, etsætera.

i kō'poza yn arme
 ða katrøvē peizū;
 15 i pri pur artijri
 katrø kanō ða færbliū.
 e rātāplā, ets.

i pri pur artijri
 20 katrø kanō ða færbliū,
 e pur tut kavalri,
 lez a:n dy kuvū.
 e rātāplā, ets.

e pur tut kavalri,
 25 lez a:n dy kuvū;
 iz ete farze ða vi:vrø
 pur nuri:r læ rezimū.
 e rātāplā, ets.

iz ete farze ða vi:vrø
 30 pur nuri:r læ rezimū;
 i mō'tæ:r syr yn mō'tap :
 mō djø, kə l mō'd e grā!
 e rātāplā, ets.

i mō'tæ:r syr yn mō'tap :
 35 mō djø, kə l mō'd e grā!
 i vi:r yn pøtit rivjæ:r,
 k i pri:r pur l øseū.
 e rātāplā, ets.

22. Le roi de Savoie

C'était le roi de Savoie,
 C'est le roi des bons enfants;
 Il s'était mis dans la tête
 De détrôner le sultan.
 Et rantanplan, gare, gare, gare,
 Et rantanplan, gare de devant.

Il s'était mis dans la tête
 De détrôner le sultan;
 Il composa une armée
 De quatre-vingts paysans.
 Et rantanplan, etc.

Il composa une armée
 De quatre-vingts paysans;
 Il prit pour artillerie
 Quatre canons de fer-blanc.
 Et rantanplan, etc.

Il prit pour artillerie
 Quatre canons de fer-blanc,
 Et pour toute cavalerie,
 Les ânes du couvent.
 Et rantanplan, etc.

Et pour toute cavalerie,
 Les ânes du couvent;
 Ils étaient chargés de vivres
 Pour nourrir le régiment.
 Et rantanplan, etc.

Ils étaient chargés de vivres
 Pour nourrir le régiment;
 Ils montèrent sur une montagne:
 Mon Dieu, que le monde est grand!
 Et rantanplan, etc.

Ils montèrent sur une montagne:
 Mon Dieu, que le monde est grand!
 Ils virent une petite rivière,
 Qu'ils prirent pour l'Océan.
 Et rantanplan, etc.

i vīr yn pētīt rivjēr,
 k i priēr pur l. ošē;
 ā vwajā vniēr l enmi:
 so'v ki pø, alō nuz ā!
 e rātāplā, ets.

5

rō:d dy pūi.

23. la fāsō de matlo

fātōz e byvōz a plē vēr,
 ō n a k ō zūr pur lō plezīr;
 si l vā turn, adjø la tēr!
 dāmē nu purō rēpartīr.

10

lō sjel ē pyr, la brīz ē bōn;
 s ē pur nu kō l sōlēj lūi;
 syr lō bōr nōtrē fā rezōn:
 espwār, espwār! djø nu kō'dūi.

15

kā le flo a fak sōkus
 dy navīr ebrā:l le flā,
 laho, la vwa dy pēti mus
 fāt ākōr dā le hōbā.

20

malgre le flo, malgre l oraž,
 malgre le vā, malgre la nūi,
 espwār, espwār, brav ekipaž!
 s ē tuzur djø ki nu kō'dūi.

emil suvestr, pari, kalman levi.

25

24. ma nōrmā'di

fāsō pōpylēr

kā tu rōnēt a l esperās,
 e kō l ivēr fūi lwē dē nu;
 su lō bō sjel dē nōtrē frās,
 kā lō sōlēj rōvjē ply du;
 kā la natyr ē rōvērdi;
 kā l irō'del ē dē rōtur,
 žō vē rōvwār ma nōrmā'di,
 s ē lō pei ki m a dōne lō zūr.

30

Ils virent une petite rivière,
 Qu'ils prirent pour l'Océan.
 En voyant venir l'ennemi:
 Sauve qui peut, allons-nous-en!
 Et rantanplan, etc.

Ronde du Puy.

23. La chanson des matelots

Chantons et buvons à plein verre,
 On n'a qu'un jour pour le plaisir;
 Si le vent tourne, adieu la terre!
 Demain nous pourrons repartir.

Le ciel est pur, la brise est bonne,
 C'est pour nous que le soleil luit;
 Sur le bord notre chant résonne:
 Espoir, espoir! Dieu nous conduit.

Quand les flots à chaque secousse
 Du navire ébranlent les flancs,
 Là-haut, la voix du petit mousse
 Chante encore dans les haubans.

Malgré les flots, malgré l'orage,
 Malgré les vents, malgré la nuit,
 Espoir, espoir, brave équipage!
 C'est toujours Dieu qui nous conduit.

Émile SOUVESTRE, Paris, Calmann-Lévy.

24. Ma Normandie

Chanson populaire

Quand tout renaît à l'espérance,
 Et que l'hiver fuit loin de nous;
 Sous le beau ciel de notre France,
 Quand le soleil revient plus doux:
 Quand la nature est reverdie;
 Quand l'hirondelle est de retour,
 Je vais revoir ma Normandie,
 C'est le pays qui m'a donné le jour.

3 e vy le' fũ dæ l ɛlvesi
 e se' fɑ:lɛ¹⁾ e se' glasje;
 3 e vy læ sjeɪ dæ l itali
 e vœni:z e se' gō'dolje;
 5 ã salqũ fak patri,
 ʒə m di'zɛ: «o'kœ seʒur
 n ɛ ply bo kə ma nœrmũ'di,
 s ɛ læ pei ki m a dœne læ ʒur.»

10 il ɛt œn a:ʒ dũ la vi
 u fak rɛ:v dwa fini:r,
 œn a:ʒ u l a:m rækœji
 a bœzwẽ dæ sœ suvni:r;
 lœrskə ma my:z rœfrwadi
 œra fini se' fũ d amur,
 15 ʒ ire rœvwar ma nœrmũ'di,
 s ɛ læ pei ki m a dœne læ ʒur.

frederik bera.

25. la frũ's ɛ bɛl:

20 la frũ's ɛ bɛl,
 se' dœstẽ sō be'ni:
 vi'vō pur ɛl!
 vi'vōz yni!

25 pœ'se le' mō, pœ'se le' mœ:r,
 vizite sã klima di've:r;
 lwẽ d ɛl:, o bu d l ynivœ:r,
 vu fũ'tre fidɛl:
 la frũ's ɛ bɛl!

30 vœso, kurez a tu le' bœ:r,
 dæ no dœ mœ:r kite le' pœ:r;
 dœne sa pœ:r dæ no trezœ:r
 o mō:d ki l apɛl:
 la frũ's ɛ bɛl!

35 fot i defũ:drœ no sijō,
 sudẽ, sã ʒœn batajō
 s elũ:s, bry:lũ turbijō,
 u la fudr etœ'sɛl:
 la frũ's ɛ bɛl!

1) u fals.

J'ai vu les champs de l'Helvétie
 Et ses chalets et ses glaciers;
 J'ai vu le ciel de l'Italie
 Et Venise et ses gondoliers;
 5 En saluant chaque patrie,
 Je me disais: «Aucun séjour
 N'est plus beau que ma Normandie,
 C'est le pays qui m'a donné le jour.»

Il est un âge dans la vie
 10 Où chaque rêve doit finir,
 Un âge où l'âme recueillie
 A besoin de se souvenir;
 Lorsque ma muse refroidie
 Aura fini ses chants d'amour,
 15 J'irai revoir ma Normandie,
 C'est le pays qui m'a donné le jour.

Frédéric BÉRAT.

25. La France est belle

La France est belle,
 20 Ses destins sont bénis:
 Vivons pour elle!
 Vivons unis!

Passez les monts, passez les mers,
 Visitez cent climats divers;
 25 Loin d'elle, au bout de l'univers,
 Vous chanterez fidèle:
 La France est belle!

Vaisseaux, courez à tous les bords,
 De nos deux mers quittez les ports;
 30 Donnez sa part de nos trésors
 Au monde qui l'appelle,
 La France est belle!

Faut-il défendre nos sillons,
 Soudain cent jeunes bataillons
 35 S'élancent, brûlants tourbillons,
 Où la foudre étincelle.
 La France est belle!

o' mirtə vɛ:r, duz ɔrũ:ʒe,
 koto fe'ri dez etrũ:ʒe,
 valõ, ʒardẽ, fɔrɛ, vɛrʒe,
 mwasõ tuzur nuvel!
 5 la frã's ɛ bɛl,
 se' dɛstẽ sã beni:
 vivõ pur ɛk!
 vivõz yni!

porfa.

10 26. ãe spesimɛn dɛ reklɑ:m frã'sɛ:z

klɛ:r a dizqi prẽtũ; ʒ e karũ't ã bjẽto.
 ʒ y:z dɛpqi:z ã mwɑ dy savõ dy kõ'go.
 ʒɛ vɛz i rãnõ'se; il mɔ rã trɔ ʒã'ti:j:
 õ m a priz deʒɑ pur la sɔɛ:r dɛ ma fi:j.

O myrtes verts, doux orangers,
 Coteaux chéris des étrangers,
 Vallons, jardins, forêts, vergers,
 Moisson toujours nouvelle!

La France est belle,
 Ses destins sont bénis:
 Vivons pour elle!
 Vivons unis!

PORCHAT.

10

26. Un spécimen de réclame française

Claire a dix-huit printemps; j'ai quarante ans bientôt.
 J'use depuis un mois du savon du Congo.
 Je vais y renoncer; il me rend trop gentille:
 On m'a prise déjà pour la sœur de ma fille.

DEUXIÈME PARTIE

PROSE

dø'zjem parti

pro:z

27. la fã:sõ d rolã e la nasjonalite frũ:sɛ:z

me'sjø,

5 dã le' lsõ kə ʒ e y l ɔnœ:r də fɛ:r isi l ane dɛr-
 njɛ:r, ʒ e etydje lez ɔrigin də la literaty:r frũ:sɛ:z,
 e spesjalmã set parti də nɔtrə pœzi epik
 ki a sa rasin e sɔn ɛspirɑ:sjõ dã la perjød karolɛ:ʒjɛn:.
 la marʃ natyrɛl də s kur m amɛn ɔʒurdʒi
 10 a vuz ɑtrɛtni:r də la ʒgõd perjød də nɔtrə pœzi epik.
 sɛ k ɛl rɔprezã:t e rɛflɛt, sɔ n ɛ ply la fɔrmɑ:sjõ
 tymyltʉ:z də la nasjonalite frũ:sɛ:z, s ɛt ɛ de' mɔmã
 d arɛ, də satisfaksjõ, si lõ pɔt ɛ:si di:r, e də splã:-
 dœ:r dã le'kɛl la frũ:s, prɛnã plɛnmã kɔ:sjũ:ʃ
 15 d ɛl mɛ:m, a ʒwi d yn fɔrmə ki sã:blɛ definiti:v,
 e dõ l epanwismã avɛt ete preparɛ par d ɔpsky:r
 e sã:glã:t revɔlɛsjõ. nɔtr istwar kɔ:t plyzjœ:r
 də se' haltə grã:djo:z, a fakyn de'kɛl: la nɑ:sjõ,
 krwajũ k ɛl ɛtɛt arivɛ o tɛrmə də sa kurs, a ɑ'brɛsɛ
 20 d ɛ rgar kɔ:fjũ e ʒwajø le' pɛrspɛkti:v k ɛl dɔminɛ;
 fakyn a ete d yn dy:rɛ bjɛ limite, kwaʃ varjabl,
 e la marʃ ɑn avũ a bjɛ-to rɛkɔmã'sɛ, avɛk tu
 se' dã:ʒɛ, tut sez ɛ'sɛrtityd, e tu se' rɛ:v.
 lɛ tɛ:m kə ʒ dwa trã:te,
 25 sɛ truv, sã k ʒ ɛj a lʒi fɛ:r ɑn o'kyn fasõ vjɔlã:s,
 ɔfri:r a l epɔk aktʉɛl: de' sy:ʒɛ də meditɑ:sjõ prɛfõ:d,

Deuxième Partie

Prose

27. La Chanson de Roland et la nationalité française

Messieurs,

5 Dans les leçons que j'ai eu l'honneur de faire ici l'année dernière, j'ai étudié les origines de la littérature française, et spécialement cette partie de notre poésie épique qui a sa racine et son inspiration dans la période carolingienne. La marche naturelle de ce cours m'amène aujourd'hui à vous

10 entretenir de la seconde période de notre poésie épique. Ce qu'elle représente et reflète, ce n'est plus la formation tumultueuse de la nationalité française, c'est un des moments d'arrêt, de satisfaction, si l'on peut ainsi dire, et de splendeur dans lesquels la France, prenant pleinement conscience

15 d'elle-même, a joui d'une forme qui semblait définitive, et dont l'épanouissement avait été préparé par d'obscures et sanglantes révolutions. Notre histoire compte plusieurs de ces haltes grandioses, à chacune desquelles la nation, croyant qu'elle était arrivée au terme de sa course, a embrassé d'un

20 regard confiant et joyeux les perspectives qu'elle dominait; chacune a été d'une durée bien limitée, quoique variable, et la marche en avant a bientôt recommencé, avec tous ses dangers, toutes ses incertitudes et tous ses rêves.

Le thème que je dois traiter se

25 trouve, sans que j'aie à lui faire en aucune façon violence, offrir à l'époque actuelle des sujets de méditation profonde

- e ʒə l krwa, də grāz āsepmā. ʒə n rəpusre pa
 sət əkəzjō də mō'tre kəl ljēz etrwa ratafst a nu.
 kəl səlidarite reel: fət ā'kə:r tuʃ vi'vārt sət ā'sjən
 pæzi frūsēz kə nuz avō si kō:plətmāt ublije
- 5 e k nu krwajō si bjē mōrt.
 yn kəstjō rədutabl, k œ pti nō:brə d əspri,
 akutyne a n pa limite lœr reflɛksjō, s ete sœl:,
 e dā l silās, pəze ʒysk a prezā, ε vny bryskəmā,
 avək yn realite pwajūt, sə drɛse, il j a trwa mwa,
 10 dāvā nu turs. l ynite frūsēz, sət ynite ki sū-
 blɛ si səlɪd, si inebrūlabl, si eternel:, sət ynite
 kə nu nu plɛzjōz a əpəze a la divi'zjō ē'terjœ:r
 də plyzjœ:r də no vwazē, a pary sybitmā mənase.
 su l ku də no dezastr, il a sū'ble œn ɛstū
 15 kə la kō'sjūs nasjənal ete truble, e la frūs
 s ε dmā'de pādūt œ mōmā d afrōz ā'gwas si ɛl egzistɛt
 ā'kə:r. sət kriz n a pa dyre: la nəs'jō
 s ε vit rəkœji, e prezūtmā tut le' parti dy peji
 afirmə lœr səlidarite ā kō:sū'trā vɛr la defūs
 20 tu lez efœ:r enɛrʒik də fakœ. mɛ nu n dāvō pa
 neglize lə tɛribl avɛrtismā ki nuz a ete dāne, e si
 pur l œr prezūt nu n avō pa d o'trə dāvwar,
 e d o'trə byt kə la delivrūs dy səl ā'vai,
 il ε bō də nu prepa're tudʒuit, e serjōzmā,
 25 a s kə nuz ərōz a fœ:r o lā'dmē d sə ʒur
 tū swete. l istwar də la literatyr d œ pœpl,
 ʒ e y əkəzjō d vu l dir suvā de'ʒa, ε l istwar
 də sa vi mōral:, e partikyljermā də sa kō'sjūs
 nasjənal: s et a s pwē d vy kə ʒ vōz egzamine
 30 o'ʒurdui s kə nu puvō rkœjir ā'kə:r də sypstās'jel
 e d vital: dā l etyd də nətɾə pæzi la plyz ā'sjən.
 sə ki fət yn nəs'jō, sə ki dən veritablēmāt
 yn patri, sə n ε pa sœlmā, mɛ'sjō, la koegzistūs
 pyrmā materjel:, kree par la fœrs, e mē'tny
 35 par l abityd, d œ sertē nō:brə d ɔm dāz yn mɛ:m
 asəsjəs'jō pəlitik. la kəmyno'te dez ē'tere
 n i syfi pa davūtaz: ɛl ε, dajœ:r, trə sy'ʒɛt
 a ʃ dissudr; e sə fō'dū syr l eqoism, ɛl nə sərə rjē
 kree ki lqi syrvi:v d œn ɛstū. sə sō de' fɛ
 40 d œ tut o'tr ərdrə, bjē: ply delika e plyz elve, ki nu
 ā'trə lez ɔm se'rləs'jōz etrwat e sakre, ima:ʒ
 agrū'di de' ljē d la fami:j. yn səsjete dō le' mū:brə

et, je le crois, de grands enseignements. Je ne repousserai pas cette occasion de montrer quels liens étroits rattachent à nous, quelle solidarité réelle fait encore toute vivante cette ancienne poésie française que nous avons si complètement
5 oubliée et que nous croyons si bien morte.

Une question redoutable, qu'un petit nombre d'esprits, accoutumés à ne pas limiter leurs réflexions, s'étaient seuls, et dans le silence, posée jusqu'à présent, est venue brusquement, avec une réalité poignante, se dresser, il y a
10 trois mois, devant nous tous. L'unité française, cette unité qui semblait si solide, si inébranlable, si éternelle, cette unité que nous nous plaisions à opposer à la division intérieure de plusieurs de nos voisins, a paru subitement menacée. Sous le coup de nos désastres, il a semblé un instant que la conscience nationale était troublée, et la France
15 s'est demandé pendant un moment d'affreuse angoisse si elle existait encore. Cette crise n'a pas duré: la nation s'est vite recueillie, et présentement toutes les parties du pays affirment leur solidarité en concentrant vers la défense tous
20 les efforts énergiques de chacun. Mais nous ne devons pas négliger le terrible avertissement qui nous a été donné, et si pour l'heure présente nous n'avons pas d'autre devoir et d'autre but que la délivrance du sol envahi, il est bon de nous préparer tout de suite, et sérieusement, à ce que
25 nous aurons à faire au lendemain de ce jour tant souhaité. L'histoire de la littérature d'un peuple, j'ai eu occasion de vous le dire souvent déjà, est l'histoire de sa vie morale, et particulièrement de sa conscience nationale: c'est à ce point de vue que je veux examiner aujourd'hui ce que
30 nous pouvons recueillir encore de substantiel et de vital dans l'étude de notre poésie la plus ancienne.

Ce qui fait une nation, ce qui donne véritablement une patrie, ce n'est pas seulement, messieurs, la coexistence purement matérielle, créée par la force et maintenue par
35 l'habitude, d'un certain nombre d'hommes dans une même association politique. La communauté des intérêts n'y suffit pas davantage: elle est, d'ailleurs, trop sujette à se dissoudre; et, se fondant sur l'égoïsme, elle ne saurait rien créer qui lui survive d'un instant. Ce sont des faits d'un tout
40 autre ordre, bien plus délicat et plus élevé, qui nouent entre les hommes ces relations étroites et sacrées, image agrandie des liens de la famille. Une société dont les membres

- nā sō mē'tnyz ā:sū:blē kē par la fōrs, l abityd,
 u l ē'terē, pō sypsis'tē¹⁾ trē: lō'tū e prezū'tē mē:m
 lez aparā:s lē' ply prōspēr; mēz ēl nē rezistra pāz
 a ēē fōk vjōlū ki syprimra la fōrsō sū'tral:, derutra
 5 sudēnmā lez abityd, e afōlra lez ē'terē.
 yn sōsjete ē'si kōstrūit et ēē pyr mekanism,
 ki pōt ē:tr ē'zenjō e pūisā, mē ki n āfrira ply
 k ān ama dē pjes inert e bjēto separe si lē rsō:r
 ki fē tu muvwar ē detruqi. o kō'trēr,
 10 yn grād vi nasjōnal: et esū:sjelmāt ōrganik:
 sētadi:r k il eqzist²⁾ ā'trē lē' divēr mā:brē
 ki la kō'poz dē rapō:r armōnik, fō'dē syr la naty:r,
 la kōstitysjō ē'tim e la fōksjō dē fakōē d ō.
 yn tēl sōsjete pōt ē:trē grāvmāt atēt, mē,
 15 a mwē k la vjōlās ki lqi ē fēt nē swa trē' fōrt
 e syrtu trē: prōlō'zē, ēl sē r'fōrmra tuzūr:
 fakōē d se mā:brē kō'sērvra, ā mēm tū k sa vi prōprē,
 lē bōzwē e l ēstē d yn vi kōmyn avēk lez ōtr; ;
 tū k sēt vi nē sra pāz etēt dū fakōē d ō,
 20 la rezyrēksjō sōra pōsiblē. permēte mwa
 dē fēr kō'prā:drē mā pā'sē par kēlkōz egzū:pl.
 lez ā'pir ōrjā'tō, e ply tar l ā'pir rōmē,
 sēlqi d fārlōman, sēlqi d napōlē, etē dē' fōrm:sjō
 ki, a dīferū dāgre, mērit l epitēt d artīfisjēl:
 25 dē mekanik; il sē sō mē'tny plyz u mwē lō'tū
 par la fōrs, l abityd, u l ē'terē, mē, yn fwa brīze,
 i s sō dissu sū rtur pōsiblē, pask i n j ave pāz ān ō
 dē prēsip vital: ki py syrvi:v'r a lōer dēstryksjō.
 o kō'trēr, nuz avō vy dē' nō'sjō, kōm l alman,
 30 kōm l itali, aprē dē' dezast'rē ki parēs'st i'rē-
 parablē, sē rkōstitūē par lōer prōprē fōrs,
 e rprā:dr yn vi ply pūisāt: kō'ki:z,
 dēmā'brē, mōrsōlē dē tut fasō, sumiz
 o trē'tmā lē' ply dēzōrganizatō:r, ēlz ō kō'tinūē
 35 a vīvrē d yn vi latūt, ki s ē revele viktō-
 rjōzēmā dē' k l ōk'zjō ē vny. dēpūiz ēē sjēkl,
 nuz asistōz avēk tristēs a yn lyt u pōtē:trē
 l issy sra dīferūt, u la nō'sjō, kēlkō reēl kē swa
 sa vi ōrganik, ē, ō pō l krē:drē, kō'dā'ne
 40 a sykō'be; mē lē' kō'disjō ki s sō reyni

1) u sybziste.

2) u eqzist.

ne sont maintenus ensemble que par la force, l'habitude ou l'intérêt, peut subsister très longtemps et présenter même les apparences les plus prospères; mais elle ne résistera pas à un choc violent qui supprimera la force centrale, déroutera soudainement les habitudes et affolera les intérêts. Une société ainsi construite est un pur mécanisme, qui peut être ingénieux et puissant, mais qui n'offrira plus qu'un amas de pièces inertes et bientôt séparées si le ressort qui fait tout mouvoir est détruit. Au contraire, une grande vie nationale est essentiellement organique: c'est-à-dire qu'il existe entre les divers membres qui la composent des rapports harmoniques, fondés sur la nature, la constitution intime et la fonction de chacun d'eux. Une telle société peut être gravement atteinte, mais, à moins que la violence qui lui est faite ne soit très forte et surtout très prolongée, elle se reformera toujours: chacun de ses membres conservera, en même temps que sa vie propre, le besoin et l'instinct d'une vie commune avec les autres; tant que cette vie ne sera pas éteinte dans chacun d'eux, la résurrection sera possible. Permettez-moi de faire comprendre ma pensée par quelques exemples. Les empires orientaux, et plus tard l'empire romain, celui de Charlemagne, celui de Napoléon, étaient des formations qui, à différents degrés, méritent l'épithète d'artificielles, de mécaniques; ils se sont maintenus plus ou moins longtemps par la force, l'habitude ou l'intérêt, mais, une fois brisés, ils se sont dissous sans retour possible, parce qu'il n'y avait pas en eux de principe vital qui pût survivre à leur destruction. Au contraire, nous avons vu des nations, comme l'Allemagne, comme l'Italie, après des désastres qui paraissaient irréparables, se reconstituer par leur propre force et reprendre une vie plus puissante: conquises, démembrées, morcelées de toutes façons, soumises aux traitements les plus désorganisateur, elles ont continué à vivre d'une vie latente, qui s'est révélée victorieusement dès que l'occasion est venue. Depuis un siècle, nous assistons avec tristesse à une lutte où peut-être l'issue sera différente, où la nation, quelque réelle que soit sa vie organique, est, on peut le craindre, condamnée à succomber; mais les conditions qui se sont réunies

- pur ekræze la malæroz póløj sō bjēn eksepsjōneli,
 e kēlkə tēribl e pærstāt k elz et ete, el n ð pa
 reysi ākær a detruir fe l pœplə pólone
 la kōsjāš də sa nasjōnalite e l espwar
 5 dā sa rēsās.
 kēl ε dōk, anali-ze avēk ē-parsjalite, sēt fōrsō
 misterjōz ki sō rfy:z a vivifje le krea:sjō
 le ply pūisāt, le kōbinēzō le plyz ē:genjōz,
 e ki mē:tjē apstinemūt yni le grup kə tu kōkuar
 10 a detruir? idātik dā se manifestō:sjō, la kō-
 sjā's nasjōnal pōt avwar de sursō divers e š devlōpe
 də plyzjōer manjēr. tātō el rəpōz syr la ras,
 tātō syr la kyltyr, tātō syr la rli:zjō, suvā
 syr yn kōmynōte d vi ase lōtū prōlō:ze pur dāvni:r
 15 yn sēgō'd naty:r. sēt dērnjēr ōrigin ε mē:m,
 o fō, sēl a lakēl l analiz redqi tut lez o:tr.
 dā l istwar de pœplə kōm dā sēl dez ē:trə vivā,
 o pwē d vy d la filōzōfi fizjōlōzik, s ε l abityd
 syfizamū prōlō:ze e āmagazine, pur ē:si dir,
 20 par l eredite, ki fini par determine e devlōpe
 le fōksjō, lez ōrgan mē:m, lez espēs e le grup.
 zō n kōtrēdi pā ū s mōmū s kə z e di ply ho
 syr l ē:pūisā:š də l abityd a fō:de ōē pœpl
 o vrē sūs dy mo: pur k el i swat apt, i fo
 25 k el sō trāsform, k el pāš də la sē:pl abityd
 ēksterjōer a l ēstē ē:tim, k el dāvjen,
 pur tut o:tr ōej kə səlqi d la kritik sjūtifik,
 kēlkəfo:z də prōfōdemū diferū e d ōen o:tr ōdrā.
 kēl kə swa la sursō dirēkt də la vi nasjōnal,
 30 el sō manifest, ē: z di, d yn fasō idātik:
 el sō manifestō par l amur. s et isi k l ōrganismə
 d yn nā:sjō difēr prōfōdemū dy mekanismə
 d ōen āpir. la nā:sjō n egzistə reelmū
 kə kāt el ē:m, e k el et ē.me. wi, s ε l amur
 35 kə vu tru:vrē o fō də tut nasjōnalite re:el:
 sōla sēl sō frēr e mā:brə d ōē mēm kōr
 ki ē:m kēlkəfo:z ū kōmāē. e nōte lə bjē,
 il pœyt ē:me de fo:z bjē diferāt, e il n et ōkyn-
 mū nesēsēr kə lōer amur swa parfētmū re-
 40 zōnabl e zystifje. le rys ē:m lōer tsar
 kōm lez āgle ē:m lōer liberte; il syfi: tū k se sū-
 timū rēstrō vivā fe l ōē e l o:trə də se pœpl,

pour écraser la malheureuse Pologne sont bien exceptionnelles, et, quelque terribles et persistantes qu'elles aient été, elles n'ont pas réussi encore à détruire chez le peuple polonais la conscience de la nationalité et l'espoir de sa renaissance.

Quelle est donc, analysée avec impartialité, cette force mystérieuse qui se refuse à vivifier les créations les plus puissantes, les combinaisons les plus ingénieuses, et qui maintient obstinément unis les groupes que tout concourt à détruire? Identique dans ses manifestations, la conscience nationale peut avoir des sources diverses et se développer de plusieurs manières. Tantôt elle repose sur la race, tantôt sur la culture, tantôt sur la religion, souvent sur une communauté de vie assez longtemps prolongée pour devenir une seconde nature. Cette dernière origine est même, au fond, celle à laquelle l'analyse réduit toutes les autres. Dans l'histoire des peuples comme dans celle des êtres vivants, au point de vue de la philosophie physiologique, c'est l'habitude suffisamment prolongée et emmagasinée, pour ainsi dire, par l'hérédité, qui finit par déterminer et développer les fonctions, les organes mêmes, les espèces et les groupes. Je ne contredis pas en ce moment ce que j'ai dit plus haut sur l'impuissance de l'habitude à fonder un peuple au vrai sens du mot: pour qu'elle y soit apte, il faut qu'elle se transforme, qu'elle passe de la simple habitude extérieure à l'instinct intime, qu'elle devienne, pour tout autre œil que celui de la critique scientifique, quelque chose de profondément différent et d'un autre ordre.

Quelle que soit la source directe de la vie nationale, elle se manifeste, ai-je dit, d'une façon identique: elle se manifeste par l'amour. C'est ici que l'organisme d'une nation diffère profondément du mécanisme d'un empire. La nation n'existe réellement que quand elle aime et qu'elle est aimée. Oui, c'est l'amour que vous trouverez au fond de toute nationalité réelle. Ceux-là seuls sont frères et membres d'un même corps qui aiment quelque chose en commun. Et notez-le bien, ils peuvent aimer des choses bien différentes, et il n'est aucunement nécessaire que leur amour soit parfaitement raisonnable et justifié. Les Russes aiment leur tsar comme les Anglais aiment leur liberté; il suffit: tant que ces sentiments resteront vivants chez l'un et l'autre de ces peuples,

- i srōt yni par œ ljē reelmā nasjōnal: lə ljē na-
 sjonāl ε dō:k œn amur kōmōē, ki plan
 pur fak sitwajē o:dsy d tu se: dezi:r e ē:terē
 partikylje, e dā lkēl il ε syr davā:s
 5 də s rā:kō:tre avek n ē:pōrtə kēl o:trə sitwajē.
 i fo k la nā:sjō ε:m; il fot o:si k el swat ε:me:
 i fo k le: sitwajē sāt vi:vmā kə lœr nā:sjō sœl:
 lœr dōn la satisfaksjō də lœr bəzwē sēpatik,
 e ɣwis, avek yn rəkōnesūs tuzur nuvel:
 10 də lœr kōmyno:te avek el: vwala la veritable vi
 nasjōnal:, ki œfr asyremā yn de: ply bēl fōrm
 də la vi ymen:, e ki n prā plēnmā kō:sjūs
 d el mē:m kə par la kō:parēzō e l əpō:zisjō
 avek d o:trəz ɔrganismə d yn par, e d o:trə par
 15 par l εksprēsijō kə lqi dōn la literaty:r.
 l əpō:zisjō de: nā:sjō lez yn oz o:tr, ki kō:plet
 la kō:sjūs ē:tim də fakyn d el, a malœrō:zmā
 trə suvā pur kō:sekūs la ɣaluzi, la hē:n,
 l etrwatēs d espri. redqit a se: ɣystə limit,
 20 el nə dwa dōne o pœplə divē:r kə la ɣwisūs
 də lœr varjete dāz yn ynite ply hō:t: sēt ynite
 ply hō:t sə kō:pō:z də s kə fak pœpl a d mējœ:r;
 el fōrm sə k ōn apēl la sivilizā:sjō, e ply par-
 tikyljermā la sivilizā:sjō œrōpeen:, patri agrūdī
 25 u nu n dezēsperō pu, mē:m dā le: kryel mōmā
 kə nu traversō, də vwar sə dōne la mē
 tut le: nā:sjō ki i partisip. mē l əpō:zisjō
 de: nā:sjō lez yn oz o:tr ε nesēsē:r pur k elz aprē:n,
 nō sœlmā a apresje lez o:tr, mē a s kō:prū:dr
 30 el mē:m. elz i pū:iz œn atafmā ply vif
 a s ki fē lœr vi prōpr; el pœ:v, si el sav
 ā prōfite, i perfeksjōne lœr kalite e i kōri:ɣe
 iœr defo.
- la literaty:r ε l εksprēsijō də la vi nasjōnal: :
 35 la u i n j a pu d literaty:r nasjōnal:, i n j a k yn vi na-
 sjonāl ē:parfēt. sə sātīmā kōmōē, sēt ideal:
 sēt amur dā lkēl tu le: sitwajē d yn nā:sjō
 fraterniz, ε də sa naty:r, vag e ē:determine:
 sə n ε kə par la literaty:r k il s εksprim:, sə presi:z
 40 e s fē rəkōnē:trə də tu:s avek ā:fātūmā. i n syfi pu d a-
 vwar də grāz ekrivē pur avwar yn literaty:r
 nasjōnal: i fo kə dā sez ekrivē, sə swat εksprime

ils seront unis par un lien réellement national. Le lien national est donc un amour commun, qui plane pour chaque citoyen au-dessus de tous ses désirs et intérêts particuliers, et dans lequel il est sûr d'avance de se
 5 rencontrer avec n'importe quel autre citoyen. Il faut que la nation aime; il faut aussi qu'elle soit aimée: il faut que les citoyens sentent vivement que leur nation seule leur donne la satisfaction de leurs besoins sympathiques, et jouissent, avec une reconnaissance toujours nou-
 10 velle, de leur communauté avec elle. Voilà la véritable vie nationale, qui offre assurément une des plus belles formes de la vie humaine, et qui ne prend pleinement conscience d'elle-même que par la comparaison et l'opposition avec d'autres organismes d'une part, et d'autre part par l'expression
 15 que lui donne la littérature.

L'opposition des nations les unes aux autres, qui complète la conscience intime de chacune d'elles, a malheureusement trop souvent pour conséquence la jalousie, la haine, l'étroitesse d'esprit. Réduite à ses justes limites,
 20 elle ne doit donner aux peuples divers que la jouissance de leur variété dans une unité plus haute: cette unité plus haute se compose de ce que chaque peuple a de meilleur; elle forme ce qu'on appelle la civilisation, et plus particulièrement la civilisation européenne, patrie agrandie où nous
 25 ne désespérons pas, même dans les cruels moments que nous traversons, de voir se donner la main toutes les nations qui y participent. Mais l'opposition des nations les unes aux autres est nécessaire pour qu'elles apprennent, non seulement à apprécier les autres, mais à se comprendre
 30 elles-mêmes. Elles y puisent un attachement plus vif à ce qui fait leur vie propre; elles peuvent, si elles savent en profiter, y perfectionner leurs qualités et y corriger leurs défauts.

La littérature est l'expression de la vie nationale: là où
 35 il n'y a pas de littérature nationale, il n'y a qu'une vie nationale imparfaite. Ce sentiment commun, cet idéal, cet amour dans lequel tous les citoyens d'une nation fraternisent, est, de sa nature, vague et indéterminé: ce n'est que par la littérature qu'il s'exprime, se précise et se fait
 40 reconnaître de tous avec enchantement. Il ne suffit pas d'avoir de grands écrivains pour avoir une littérature nationale: il faut que, dans ces écrivains, se soit exprimée

avec puissance l'âme même de la nation. Il y a dans les auteurs, surtout dans les poètes véritablement nationaux, tel vers, telle tournure, telle manière de comprendre un sentiment, telle conception du monde et de la vie exprimée d'un mot qui, dans l'âme de tous les concitoyens de l'écrivain, fait vibrer une corde secrète, unison, intime, muette chez les étrangers qui le lisent. Une littérature nationale est l'élément le plus indestructible de la vie d'un peuple: elle place cette vie au dessus des hasards de l'histoire, des accidents matériels; elle la prolonge pendant des siècles après que tout le reste, et le sol même de la patrie, lui a été enlevé. La Bible n'est-elle pas, depuis deux mille ans, la seule vraie patrie des Juifs? et la nationalité grecque existerait-elle sans Homère? C'est quand un peuple a pu éprouver, par la littérature, son union de cœur et d'âme, son identité de sentiments et d'aspirations, qu'il est véritablement assuré de vivre. On a vu de nos jours des littératures créer des nations, c'est-à-dire que la conscience nationale, presque complètement éteinte, ne vivant plus que dans un petit cercle d'élite, a retrouvé, sous l'influence des efforts incessants de ce petit cercle, concentrés dans la littérature, la plénitude de sa force et de sa vie. Ces mouvements sont d'abord quelque peu factices, et déplaisent à l'observateur impartial; mais quand il les voit réussir aussi rapidement que plusieurs d'entre eux l'ont fait, il ne peut se refuser à admettre qu'ils répondaient à un fait réel, et que la littérature a seulement réveillé dans la nation une conscience qui sommeillait. C'est ainsi qu'en cinquante ans nous avons vu renaître en Bohême la nationalité tchèque qu'on croyait éteinte; et cette nationalité allemande elle-même, qui paraît actuellement si puissante et si orgueilleuse, elle ne s'est réellement développée que sous l'action assez récente de la littérature. Il n'y a pas trois quarts de siècle que Goethe adressait à ceux qui, les premiers, essayèrent cette action, un avertissement peu propre à les encourager: «Faire de vous une nation», dit-il dans un de ses distiques, «Allemands, vous l'espérez en vain; plus librement, en revanche, faites de vous des hommes.» La nation s'est pourtant faite, et Goethe lui-même, tout cosmopolite qu'il était, a puissamment contribué à la fonder: il a donné à l'âme

- almūd yn eksprēsijō kə nyl avā lūi n avē sy
 atē:dr, e il a kree ē'si, avēk lez o:trə grāz om
 də sō sjekl, ā:trə tu se' kō'patriot, sē ljē ē:tim
 e vivū ki yni mjō kə tut le' fən e rezist
- 5 a tut lez epe.
 si nuz aplikō sez o'pservā:sjō a etydje la nā:sjō
 frū:sēz, nu rkōnēsō bjē vit kə l istwar
 də sa fōrmā:sjō rəpōz syr le' prēsip ki vjən d ɛ:tr
 ekspo:ze. z e y ōkəzjō də rakō:te, l ane dārnjē:r,
 10 le' kōmā:smū d sēt istwar. nuz avō vy la go:l
 pri've par la kō'kēt rōmēn də la nāsjonalite seltik,
 adōptū eksterjērmū la sivilizā:sjō de' vē:kōē:r,
 mē n prēnāt o:kyn par a la vi nāsjonal de' rōmē.
 ver la fē d l ā'pir, sē pei etē dā l ply tristə
- 15 dezarwa mōral:; səl:, a defo d patri tē:trəstrə,
 lə kristjanism etē vny dōne oz am o'mwē ō rfy:z
 kōmō dāz yn esperā:s d utrə tō:b. l ē:vāzjō zēr-
 manik amna syr lə səl də la go:l yn zōen nā-
 sjonalite, dā la plēnityd e la zwa d sa fārsə
- 20 nuvelmūt epru've. nuz avō di kōmā le' frū
 e le' gallorōmē, raprōse par lə kristjanism,
 s etē pōapō fōdy, e kōmā də lōer yujō
 etē sōrti, lōr dy demā:brēmū d l ā'pir karolē:zjē,
 ō nuvo pōepl, anime d ō veritabl espri nāsjonal:,
- 25 e ki fō:de sa kō:sjū:s e sōn ynite syr la fy-
 zjō d la fjerte zermanik e d la fraternite kretjen:.
 lə trava:j tymyltuō də l epōk karolē:zjen: preparā
 l ōrganizā:sjō də sēt nāsjonalite frū:sēz suz yn fōrm
 ā rapō:r avēk sa naty:r: sē fy la fēodalite, sētadi:r
- 30 l ā:fēnmū jerarfik de' drwa e de' dāvwar,
 dēpu l sōmē zysk a la bāz də la nā:sjō. yn fwa
 sēt grād ɔ:vr apōpre tē:mine, ver lə miljō
 dy ō:zjem sjekl, il j y dā l devlōpmū də la frā:s,
 alōr definitivmū kōstitue, ō pwē d arē e d epa-
- 35 nwismū. s et a st epōk k apartjē la grād pōezi
 epik, dō la fāsō d rōlū e lə spesimēn
 lə ply kō:plē: ā l etydjū, nu kō'prā:drō,
 mjō k par l istwar de' fē, la sipifikā:sjō mōral e ē:tim
 də sēt epōk: nu rkōnē:trō kə nōtrə vi nāsjonal
- 40 etē dōmine, de' lō:r, par le' dō grād:z ide
 ki l l dēpu anime e ki lūi ō dōne tū d rifēs
 e d pūisū:s a diferū mōmū d nōtr istwar: la tādū:s

allemande une expression que nul avant lui n'avait su atteindre, et il a créé ainsi, avec les autres grands hommes de son siècle, entre tous ses compatriotes, ce lien intime et vivant qui unit mieux que toutes les chaînes et résiste
5 à toutes les épées.

Si nous appliquons ces observations à étudier la nation française, nous reconnaissons bien vite que l'histoire de sa formation repose sur les principes qui viennent d'être exposés. J'ai eu occasion de raconter, l'année dernière, les
10 commencements de cette histoire. Nous avons vu la Gaule privée par la conquête romaine de la nationalité celtique, adoptant extérieurement la civilisation des vainqueurs, mais ne prenant aucune part à la vie nationale des Romains. Vers la fin de l'empire, ce pays était dans le plus triste
15 désarroi moral; seul, à défaut de patrie terrestre, le christianisme était venu donner aux âmes au moins un refuge commun dans une espérance d'outre-tombe. L'invasion germanique amena sur le sol de la Gaule une jeune nationalité, dans la plénitude et la joie de sa force nou-
20 vellement éprouvée. Nous avons dit comment les Francs et les Gallo-Romains, rapprochés par le christianisme, s'étaient peu à peu fondus, et comment de leur union était sorti, lors du démembrement de l'empire carolingien, un nouveau peuple, animé d'un véritable esprit national, et
25 qui fondait sa conscience et son unité sur la fusion de la fierté germanique et de la fraternité chrétienne. Le travail tumultueux de l'époque carolingienne prépara l'organisation de cette nationalité française sous une forme en rapport avec sa nature: ce fut la féodalité, c'est-à-dire l'en-
30 chaînement hiérarchique des droits et des devoirs, depuis le sommet jusqu'à la base de la nation. Une fois cette grande œuvre à peu près terminée, vers le milieu du XI^e siècle, il y eut dans le développement de la France, alors définitivement constituée, un point d'arrêt et d'épanouisse-
35 ment. C'est à cette époque qu'appartient la grande poésie épique dont la «Chanson de Roland» est le spécimen le plus complet: en l'étudiant, nous comprendrons, mieux que par l'histoire des faits, la signification morale et intime de cette époque. Nous reconnaitrons que notre vie nationale
40 était dominée, dès lors, par les deux grandes idées qui l'ont depuis animée et qui lui ont donné tant de richesse et de puissance à différents moments de notre histoire: la tendance

- a l ynite e la tūdūs a l ekspā:sjō. ūn analizū
 la pœzi d l epōk karolē:zjen:, nuz i avō kōstate
 lō kōfli perpetuel ātrō l ide ynitē:r e l ide ē-di-
 vidualist, eksprime suz yn fōrmē kōkret
 5 par la lyt ātrō la rwajo:te e la feodalite; nuz avō rkōny
 kō set lyt n etē, ni d par ni d otr, yn gē:r
 d eksterminā:sjō, e k se dō: fōrs opoze fērfst a s li-
 mite, a s balā:se, nō a s detruir. a l epōk
 u fy kō:pozē la fūsō d rōlū, setadir dā la zgō:d mwa-
 10 tje dy ō:zjem sjekl, la kō:silja:sjō rēve s et
 opere: grā:s a l ekspylsijō dē la dinasti karolē:zjen:,
 la rwajo:te rēprezūt dezormē sū kō:stetā:sjō
 l ynite frūsē:z, e la kōstitysijō feodal pērmēt oz ēstē
 d ē:depādūs prōvē:sjal dē s afirme sū kō:prōmē:trō
 15 la kōezjō nasjōnal:. mē de: lō:r la tūdūs
 ynitē:r dōvjē prepō:derūt dā la nā:sjō; el sō dōn
 pur ideal la kō:labōra:sjō perpetuel e vōlō:te:r
 dē tut le fōrsō dy peji vēr ō byt kōmōē,
 su la dirēksijō dē la rwajo:te, e s byt, el lō plas
 20 ū dē:hō:r dē la nā:sjō mē:m, dā sōn aksijō syr le pōeplē
 ywazē. fidel a sa dubl origin:, la frūs s ūviza:z
 kōm farzē d yn misijō kretjen e bēllikō:z;
 kō:batrō su sō rwa pur defū:dr e prōpazē
 la rli:zjō, tēl ē la ply bēl fōksijō k el asip
 25 a sōn aktivite. set dispozisijō dez espri a prōdui
 dā l istwar le krwazad, ōvrō frūsē:z par ekselūs;
 dā la pœzi, el a dōne nēsūs a l epōpe karolē:zjen:.
 set epōpe, il ē vrē, avē sa sursō dāz yn epōk
 bjēn ā:terjō:r; el sō rataf, par le fē k el selebr,
 30 e ū parti par l ide ki l ēspir, a la pērsōn
 e o rēp dē farlōmap:, mēz el trāsform se: suv-
 nir e dōn a s k el ū kō:serv yn signifika:sjō
 nuvel. la frūs, dā l sūs u nu prēnō s mo,
 n egzistē paz ā:kōr kō:pletmā su farlōmap:;
 35 lqi mē:m, bjē k il ē preskē realize lō rē:v dē la gō:l
 merōvē:zjen:, n ē pa a vrē dir ō rwa frūsē;
 s ē par yn sōrt dē sypstitysjō kō la frūs rōman:, ne
 ū grād parti d yn reaksijō kō:trō sōn ōvr, s et
 atribue l erita:z dē sa glwar e a pri a sō kō:t
 40 l ideal k il avē kō:sy. set ideal etē prōfō:demā
 sēpatik o karaktē:r frūsē, dē lō:r devlōpe,
 e ki rgardē dē:za kōm sa veritablō tō:f d egzēse

à l'unité et la tendance à l'expansion. En analysant la poésie de l'époque carolingienne, nous y avons constaté le conflit perpétuel entre l'idée unitaire et l'idée individualiste, exprimée sous une forme concrète par la

5 lutte entre la royauté et la féodalité; nous avons reconnu que cette lutte n'était, ni de part ni d'autre, une guerre d'extermination, et que ces deux forces opposées cherchaient à se limiter, à se balancer, non à se détruire. A l'époque où fut composée la «Chanson de Roland», c'est-à-dire

10 dans la seconde moitié du XI^e siècle, la conciliation rêvée s'est opérée: grâce à l'expulsion de la dynastie carolingienne, la royauté représente désormais sans contestation l'unité française, et la constitution féodale permet aux instincts d'indépendance provinciale de s'affirmer sans com-

15 promettre la cohésion nationale. Mais dès lors la tendance unitaire devient prépondérante dans la nation; elle se donne pour idéal la collaboration perpétuelle et volontaire de toutes les forces du pays vers un but commun, sous la direction de la royauté, et ce but, elle le place en

20 dehors de la nation même, dans son action sur les peuples voisins. Fidèle à sa double origine, la France s'envisage comme chargée d'une mission chrétienne et belliqueuse; combattre sous son roi pour défendre et propager la religion, telle est la plus belle fonction qu'elle assigne à son

25 activité. Cette disposition des esprits a produit dans l'histoire les Croisades, œuvre française par excellence; dans la poésie, elle a donné naissance à l'épopée carolingienne. Cette épopée, il est vrai, avait sa source dans une époque bien antérieure; elle se rattache, par les faits qu'elle célèbre,

30 et en partie par l'idée qui l'inspire, à la personne et au règne de Charlemagne, mais elle transforme ces souvenirs et donne à ce qu'elle en conserve une signification nouvelle. La France, dans le sens où nous prenons ce mot, n'existait pas encore complètement sous Charlemagne; lui-

35 même, bien qu'il ait presque réalisé le rêve de la Gaule mérovingienne, n'est pas à vrai dire un roi français; c'est par une sorte de substitution que la France romane, née en grande partie d'une réaction contre son œuvre, s'est attribué l'héritage de sa gloire et a pris à son compte

40 l'idéal qu'il avait conçu. Cet idéal était profondément sympathique au caractère français, dès lors développé, et qui regardait déjà comme sa véritable tâche d'exercer

syr læ **ræst** dæ l æræp yn egemæni mærali, ã vy
 d yn grãd ævræ kãmyn: s e pur sœla kœ le tradisjō
 pœtik syr læ grãt ãprœr, dœbœnœr efase
 ãn almap:, kō'servœr je nu lœr vitalite e s trãs-
 5 fœrmœr fasilmã, o ð'zjem sjekl, ã pœzi tut na-
 sjonal: s e par œ kō'træsũ:s k ãn a fœ di:r a fœkspi:r
 kœ la frã:s e l sœlda dæ djø; mœ d tu lez elœ:ž
 kœ nœtræ nã'sjō a ã'tãdy, o'kœ n a rtã'ti
 o'si prãfō'demã dã sō kœr: kar i rezym
 10 sœ k el a tugur rœve d œ:trœ, sœ k el a parfwaž ete,
 e, dirzō lœ frã'smã o'si, sœ k el s et imagine
 trœ fasilmã k el ete. repã:drœ syr læ mō:d la verite
 e l bœnœr, tœl a ete a plyzjœr rœpri:z la nœbl
 ã'bisjō d la frã:s; mœ s e prœskœ tugur par lez arm
 15 k el s e kry aple a l fœ:r, e trœ suvã, nō kō'tã:t
 dœ žystifje læ mwajē par la fē, el a sypœze kœ la fē
 ete žyst pur avwar læ drwa d ã'plwaje l mwajē.
 la verite kœ la frã:s dy mwajenã:ž a vuly
 repã:drœ, s e la rližjō kretjen: vu vu raple
 20 kœ dœ: lœr kō'vœrsjō, le' frã sœ prœklamœr læ pœpl
 œ'me dy krist, swazi par lqi pur defã:drœ
 sōn egliz e rœlve sez o'tel: s e la mœ:m ide
 kœ la fã'sō d rœlã œksprim: si: sjœklœ ply tar.
 lez enmi ð fã'ze, il e vrœ: sœ n sō ply
 25 dez idœlã:trœ k il s aži d vē:krœ pur le kō'verti:r,
 sœ sō de' mahœmetã; mœ le' kretjē frã'se
 sœ preœkyp pœ dæ se' distœksjō: pur nœtræ pœzi,
 sœ sō tugur de' pajē. se' pajē pœsed
 l œspan: læ dœvwar dœ la frã:s e d la lœr ãlve,
 30 pœrsk ilz ðt yn rœližjō fœ:s; i n ã fo pa plys
 o pœ:t pur s ekrie avœk yn plœn kō'viksjō:

«païen ðn tœrt, e li frãntseiz ðn dreit.»¹⁾

[le' pajē ð tœ:r, e le' frã'se ð rœ:žō.]

farlœmap n ezit paz œn ēstã, kãt il a pri
 35 saragœs, a prœsede dœ la fasō la ply sē:pl,
 a yn kō'vœrsjō ã mas dez abitã, k ãn œrœ pœn
 a tru've kō'fœrm a la libœrte d kō'sjã:s:

1) nuz avōž eseje, isl e dã le' pa:ž sqivã:t, dœ rœstituc,
 dã l tœkstœ trãskri, la prœnōsjã:sjō aprœksimati:v, dy vjō
 40 frã'se. nu n markō pa la kã'tite. — vwar l uvra:ž dœ
 rã'bo syr lez «asœnã:s dœ la fã'sō d rœlã», e kō'pare avœk lez
 «œkstrœ dœ la fã'sō d rœlã», par gastō pœr:s.

sur le reste de l'Europe une hégémonie morale, en vue d'une grande œuvre commune. C'est pour cela que les traditions poétiques sur le grand empereur, de bonne heure effacées en Allemagne, conservèrent chez nous leur vitalité et se transformèrent facilement, au XI^e siècle, en poésie toute nationale. C'est par un contresens qu'on a fait dire à Shakespeare que la France est le soldat de Dieu; mais de tous les éloges que notre nation a entendus, aucun n'a retenti aussi profondément dans son cœur: car il résume ce qu'elle a toujours rêvé d'être, ce qu'elle a parfois été, et, disons-le franchement aussi, ce qu'elle s'est imaginé trop facilement qu'elle était. Répandre sur le monde la vérité et le bonheur, telle a été à plusieurs reprises la noble ambition de la France; mais c'est presque toujours par les armes qu'elle s'est crue appelée à le faire, et trop souvent, non contente de justifier le moyen par la fin, elle a supposé que la fin était juste pour avoir le droit d'employer le moyen.

La vérité que la France du moyen âge a voulu répandre, c'est la religion chrétienne. Vous vous rappelez que, dès leur conversion, les Francs se proclamèrent le peuple aimé du Christ, choisi par lui pour défendre son Église et relever ses autels. C'est la même idée que la «Chanson de Roland» exprime six siècles plus tard. Les ennemis ont changé, il est vrai: ce ne sont plus des idolâtres qu'il s'agit de vaincre pour les convertir, ce sont des mahométans; mais les chrétiens français se préoccupent peu de ces distinctions: pour notre poésie, ce sont toujours des païens. Ces païens possèdent l'Espagne: le devoir de la France est de la leur enlever, parce qu'ils ont une religion fausse; il n'en faut pas plus au poète pour s'écrier avec une pleine conviction:

«Païen ont tort, et li Franceis ont dreit.»¹⁾

[Les païens ont tort, et les Français ont raison.]

Charlemagne n'hésite pas un instant, quand il a pris Saragosse, à procéder, de la façon la plus simple, à une conversion en masse des habitants, qu'on aurait peine à trouver conforme à la liberté de conscience:

1) Nous avons essayé, ici et dans les pages suivantes, de restituer, dans le texte transcrit, la prononciation approximative du vieux français. Nous ne marquons pas la quantité. — Voir l'ouvrage de RAMBEAU sur les *Assonances de la Chanson de Roland*, et comparer avec les *Extraits de la Chanson de Roland*, par Gaston PARIS.

«**Ēn** la tsite᠑ n i est rømes païens
nø seit ɔtsiz ó dævient krestiiens.»

[dā la vil i n ε pa ræste ðe søel pajē ki n swa tye
a mwē k i n dævjen kretjē.]

- 5 nō rkøns'e vu pa, dā se' præsede nai'vmūt
atros, kēlkøzyn dez ɛrrøer ki n sō paz ākør
tutafet etēt dā nōtrø pei? n avō nu pa røtru've,
a d ɔtrøz epøk dē nōtr istwar, sē bəzwē
dē rā:drø le' pœpl øerø malgre ø, a nōtrø fasō?
- 10 e n pøt ð pa kōpare le' gerje dy ð:zjem sjeklø,
ki prøpa:ž si enerzikhmā lē kristjanism, a sertē
fo'tøer dē repybluk yniversel ki ð fē ža:diš
dē vrē repyblukē apøpre kəm lē farlømāp
dy vjō pøem fəzē dē vrē kretjē? nō kōfō:dā pa
- 15 tutfwa se' dōz ørdre dē fē dāz ðe mēm blām;
o ð:zjem sjekl, ð n kōns'e ger kē la førsø brytal,
pørsøn nō kōsøve lē mwē:drø dut syr la ležitimite
dē sū:blabløz akt. øgurdu, tut ā kō:servā sē nōblø
bəzwē d ekspā:sjō ki a fē e fra dā l mō:d
- 20 la grū:døer dē nōtrø pei, kō:prønō, ēstruqi
par l ekspersjās e la filøzøfi, kē la liberte e lē prēmje
d tu le' drwa, e k l øpresjō, sāz ɛtrø mwē kri-
minel, dævjē plyz ødjøz ākør kāt el sē døn
la fraternite pur mask e ɛ sū:se fer lē bønøer
- 25 dē sō k el ekraz.
ako'te dē sēt grū:d ide d la misjō yniversel
dē la frās, sel dē la prōfō:d ynite nasjønāl
ēspir la fāsō d rōlā. s ɛ s dō nu dvō syrtu
nu suvni:r, sē dō nuz avō drwa d ɛtrø fjær
- 30 dāvā l mō:d. wi mēsjo, il j a qi: sjekl, alø:r
k o:kyn dē nō:sjō dē l øerø n avet ākør pri
veritablēmā kō:sjās d el mēm, kā plyzjøer
d ātr el, kəm l āglatøer, atā:det ākør pur lør fōrma-
sjō dez elemāz essūsjel, la patri frās:ez etē fō:de :
- 35 lē sātīmū nasjønāl egzistē dā s k il a
dē plyz ētim, dē ply nōbl e d ply tādø.
s ɛ dā la fāsō d rōlā k apær sēt divin ekspresjō
dē «dus frās», dā lakel s et ekspriime
avøk tū: d grās e dē prōfō:døer l amur
- 40 kē sst tær emabl ātrø tut ēspire de:za a sez āfū.
dus frās! lez almā nuz ðt āvje sē mo,

« En la citet n'i est remés païens
Ne seit ocis, o devient crestiens. »

[Dans la ville il n'est pas resté un seul païen qui ne soit tué à moins qu'il ne devienne chrétien.]

5 Ne reconnaissez-vous pas, dans ces procédés naïvement atroces, quelques-unes des erreurs qui ne sont pas encore tout à fait éteintes dans notre pays? N'avons-nous pas retrouvé, à d'autres époques de notre histoire, ce besoin de rendre les peuples heureux malgré eux, à notre façon? Et
10 ne peut-on pas comparer les guerriers du XI^e siècle, qui propagent si énergiquement le christianisme, à certains fauteurs de république universelle qui ont fait jadis de « vrais républicains » à peu près comme le Charlemagne du vieux poème faisait de « vrais chrétiens »? Ne confondons pas
15 toutefois ces deux ordres de faits dans un même blâme; au IX^e siècle, on ne connaissait guère que la force brutale, personne ne concevait le moindre doute sur la légitimité de semblables actes. Aujourd'hui, tout en conservant ce noble besoin d'expansion qui a fait et fera dans le monde
20 la grandeur de notre pays, comprenons, instruits par l'expérience et la philosophie, que la liberté est le premier de tous les droits, et que l'oppression, sans être moins criminelle, devient plus odieuse encore quand elle se donne la fraternité pour masque et est censée faire le bonheur de
25 ceux qu'elle écrase.

A côté de cette grande idée de la mission universelle de la France, celle de la profonde unité nationale inspire la « Chanson de Roland ». C'est ce dont nous devons surtout nous souvenir, ce dont nous avons droit d'être fiers
30 devant le monde. Oui, messieurs, il y a huit siècles, alors qu'aucune des nations de l'Europe n'avait encore pris véritablement conscience d'elle-même, quand plusieurs d'entre elles, comme l'Angleterre, attendaient encore pour leur formation des éléments essentiels, la patrie française était fon-
35 dée: le sentiment national existait dans ce qu'il a de plus intime, de plus noble et de plus tendre. C'est dans la « Chanson de Roland » qu'apparaît cette divine expression de « douce France », dans laquelle s'est exprimé avec tant de grâce et de profondeur l'amour que cette
40 terre aimable entre toutes inspirait déjà à ses enfants. Douce France! Les Allemands nous ont envié ce mot,

e ð **venmā** sērfe a ã rtruve l pā'dū dā lœr pæzi
 nasjōnal: il **eksprim** yn de **fœrm** tut partikyljær
 kœ l patriotism a rvetý fe nu, l amur dœ
 nœtrœ sœl, dœ nœtrœ natýr tã'pære, lœ suvni:r
 5 tuzur **fej** e si amær pur l egzile, dez ærizō,
 de tærē, de **bwa** e de mō'tap kœ noz jō
 ðt **εme** dœ l ā'fūs. le **græk** avē de'za truve
 sēt **karēs** pur la **mær patri** :

«ou'toi é'gœ:ge

10 **hē:s** gā'ε:s du'namaĩ glukerō:teron **allo wide'sthai**¹)
 [ån efe, zœ n pœ **rjē** vwar dœ ply **du k** sœ pei]
 (odise, fã næf, ver vêtsæt);

e s **et ø** kœ virzil imitε, ã dirzã dœ sō gerje
 arzjē ki **mœr** :

15 «**stær**nitur, **et** du'lke:s mō'rie:s rēmini'skitur **ar'go:s.**»¹)
 [il tō:b, e ã murã, il sœ suvjē dœ la dus argō:s.]

kã rölã sœ sã'ti murir, di nœtrœ pœ:it,

«... a rēmēbrer sœ prist
 dœ dōltœ frãntœ...»

20 [... il sœ suvē dœ la dus frūs...]

yn o:trœ **fœrm** dy sã'timã nasjōnal fe nu,
 œn o:trœ **trε** karakteristik dœ sēt amur ki sœl
 fε le **pœplø**, s ε l susi egzalte dœ l œnœr dy pei.
 ð se l sy'zε dœ la fã'sō d rölã : s n ε paz
 25 yn viktwar k el selεbr, u dymwē la viktwar
 n ε k la rvū:f d œn eklatũ dezastr. rölã
 e vē: mil frūsē, tut l arjergard dœ l arme d farlœman:,
 sōt atake dã de' defile par dez enmi vē: fwa
 syperjær ã nō:br. o mōmũ u i s aperswarv
 30 dy **pjε:z** u lez a atire la traizō, il sœrε tũ ākær
 dœ prevni:r l ā'prœ:r, dœ fœr vœni:r dy skur.
 lœ sarz œlivje lœ kō'sej; rölã s i rfy:z, par fjerte per-
 sœnel dabœr e par œrgœ:j dœ fami:j, mē o'si
 par œnœr nasjōnal: :

35 1) rēstitýsjō aprōksimati:v dœ la prōnōsjæ:sjō **græk** (o
 tã d œmær) e latin: — l aksātq:sjō myzikal dœ se' dœ
 lã:g et ēdike par l aksũ egy (vwajel egy) e l aksũ
 sirkōfleks (vwajel ki kōmã:s egy e fini gra:v).

et ont vainement cherché à en retrouver le pendant dans leur poésie nationale. Il exprime une des formes toutes particulières que le patriotisme a revêtues chez nous, l'amour de notre sol, de notre nature tempérée, le souvenir toujours cher, et si amer pour l'exilé, des horizons, des terrains, des bois et des montagnes que nos yeux ont aimées dès l'enfance. Les Grecs avaient déjà trouvé cette caresse pour la mère-patrie:

οὔτοι ἔγωγε

10 ἤς γαίης δύναμαι γλυκερώτερον ἄλλο ἰδέσθαι¹⁾
[En effet, je ne peux rien voir de plus doux que ce pays]
(*Odyssée*, chant IX, vers 27);

et c'est eux que Virgile imitait, en disant de son guerrier argien qui meurt:

15 «Sternitur, et dulces moriens reminiscitur Argos.»¹⁾
[Il tombe, et en mourant, il se souvient de la douce Argos.]

Quand Roland se sentit mourir, dit notre poète,

«... a remembrer se prist

De douce France...»

20 [...il se souvint de la douce France...]

Une autre forme du sentiment national chez nous, un autre trait caractéristique de cet amour qui seul fait les peuples, c'est le souci exalté de l'honneur du pays. On sait le sujet de la «Chanson de Roland»: ce n'est pas une
25 victoire qu'elle célèbre, ou du moins la victoire n'est que la revanche d'un éclatant désastre. Roland et vingt mille Français, toute l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, sont attaqués dans des défilés par des ennemis vingt fois supérieurs en nombre. Au moment où ils s'aperçoivent du
30 piège où les a attirés la trahison, il serait temps encore de prévenir l'empereur, de faire venir du secours. Le sage Olivier le conseille; Roland s'y refuse, par fierté personnelle d'abord et par orgueil de famille, mais aussi par honneur national:

35 1) Restitution approximative de la prononciation grecque (aux temps d'Homère) et latine. — L'accentuation musicale de ces deux langues est indiquée par l'accent aigu (voyelle aiguë) et l'accent circonflexe (voyelle qui commence aiguë et finit grave).

«nə platsəð deū nə ses sājntizməz āndzələs
kə dʒa par meī pɛrdəθ sa valór frāntsəl!»

[nə plɛ:z a djø, ni a se trɛ sɛz ũ:ʒ, kə ʒamɛ
par mwa la frā:s pɛrdə sa valœr¹⁾!]

5 sɛʒ valœr də la frā:s, kə rəlū kō:prəmɛ
ā vulū la defū:drə temerɛrmā, lez enmi
s i atak də lœr kō:te :

«ɛŋkyī pɛrdraθ frāntsə tótə s ònór»

[s ɛt oʒurdui kə la frā:s va pɛrdrə tu sɔn ənœ:r],
10 dit ɛ ʃɛf sarazɛ, ā brā:disā sa lās dəvāt əlivje. —
nō, s ekri səlqisi kāt il a ʒte mœ:r l ɛ:səlū:

«yī nə pɛrdrað dóltsə frāntsə sɔn ləs!»

[la dus frā:s nə pɛrdra pɑ oʒurdui sa ɟlwar!]

la səlidarite d l ənœ:r, ki ajœ:r n eqziste ɟɛ:r
15 kə dā de: triby rɛstrɛ:t, s ɛtɛ dō, də lə ð:ʒjɛm
sjɛk], etā:dy ā frā:s a la nœ:sjō tut ā:tjɛ:r.
sə sātīmā i avɛ mɛ:m parfwa, kəm ɔ l vwa
ʃɛ rəlū, yn egzazɛrə:sjō dā:ʒɔrɔ:ʒ, mɛ k le: ɟɛrje
n ezitɛ pɑ a sutni:r par lœr mœ:r.

20 l amur dy səl:, l ənœ:r nasjɔnal:, vwala
dɔ: de: sātīmā ki kō:kur a la fœrmœ:sjō də la nasjɔ-
nalite frā:sɛ:ʒ d alœ:r; ʒwapōz i s ki fɛ lə ply fœ:r
simā de: səsjetɛz ymɛn:, l amur dez. ɛstitysjō
nasjɔnal:. l ā:prœ:r ɛ:karn pur ɛsi di:r oz jø
25 də tu se: ɟɛrje la frā:s ɛl mɛ:m; il parl də kō-
serve sɔn ənœ:r e d sɛrvir se: desɛ avɛk o:tū
d ā:tuzjasmə k il parl də prɔtsɛ:ʒe e d ənœ:re
la patri; ʃarləmɑ:n, də sō kō:te, s idā:tifi
avɛk la nœ:sjō k il ɟid:, e s ɛ dā sō kœ:r

30 kə la frā:s plœ:r lə plyz amɛ:rmā le: hɛ:ro mœ:r
a rō:ʒvo. trwɑ: fwa i s pɑ:m də dulœ:r
syr lœr kœ:r sā:ɟlū, il le vā:ʒ də lœr mœ:rtri:ʒe,
e ā:sqit, kā la frā:s ɛ d nuvo mənase, i n ezit pɑ,
dā la ɟrād batɛ:ʒ ki tɛrmin lə pœ:m,
35 a kō:batrə lqi mɛ:m lə ʃɛf də l arme enmi,
k il ty də sa mɛ. o:tur də lqi se: pɛ:r
fāt ā:tū:dr yn vwa tuzur ekute; o:dla d sɛ kō:sɛ:ʒ
əɟyst, la ful de: frā:sɛ s ɛ:klin dəvā sō ʃɛf

1) la rɔnme d sa valœr.

« Ne placet Deu ne ses saintismes angles
Que ja par mei perdet sa valor France! »

[Ne plaise à Dieu, ni à ses très saints anges, que jamais par moi la France perde sa valeur¹!]

5 Cette « valeur » de la France, que Roland compromet en voulant la défendre témérairement, les ennemis s'y attaquent de leur côté:

« Encui perdrat France tote s'onor »

[C'est aujourd'hui que la France va perdre tout son honneur],
10 dit un chef sarrasin, en brandissant sa lance devant Olivier. — Non, s'écrie celui-ci quand il a jeté mort l'insolent:

« Ui ne perdrat dolce France son los! »

[La douce France ne perdra pas aujourd'hui sa gloire!]

La solidarité de l'honneur, qui ailleurs n'existait guère
15 que dans des tribus restreintes, s'était donc, dès le XI^e siècle, étendue en France à la nation tout entière. Ce sentiment y avait même parfois, comme on le voit chez Roland, une exagération dangereuse, mais que les guerriers n'hésitaient pas à soutenir par leur mort.

20 L'amour du sol, l'honneur national, voilà deux des sentiments qui concourent à la formation de la nationalité française d'alors; joignons-y ce qui fait le plus fort ciment des sociétés humaines, l'amour des institutions nationales. L'empereur incarne pour ainsi dire aux yeux
25 de tous ses guerriers la France elle-même; ils parlent de conserver son honneur et de servir ses desseins avec autant d'enthousiasme qu'ils parlent de protéger et d'honorer la patrie; Charlemagne, de son côté, s'identifie avec la nation qu'il guide, et c'est dans son cœur
30 que la France pleure le plus amèrement les héros morts à Roncevaux. Trois fois il se pâme de douleur sur leurs corps sanglants, il les venge de leurs meurtriers, et ensuite, quand la France est de nouveau menacée, il n'hésite pas, dans la grande bataille qui termine le
35 poème, à combattre lui-même le chef de l'armée ennemie, qu'il tue de sa main. Autour de lui ses pairs font entendre une voix toujours écoutée; au delà de ce conseil auguste, la foule des Français s'incline devant son chef

1. la renommée de sa valeur.

- avək fjerte e rəspɛ. tʉs saly ā lʉi, nō pa l mɛ:tr
 ɛ'pɔ:ze par la krɛ:t, mɛ l sɛ'bəl vɪrvā
 də la nɑ:sjō, lə grā rwa ki le diriz avək sazɛs
 e pʉisā:s, səlʉi k la frās ?avu, pur ā'plwaje
 5 yn de bɛlz ɛksprɛsjō də sɛʃ vjɛj lā:q.
 tu se trɛ, mɛ'sjō, kō'ku:r a dɔne
 a la fū:sō d rōlū sō karaktɛ:r grā'djo:z, a ā fɛ:r
 ɔɛ mɔnymā ɛ'kō:parablə, nō soelmā də nɔtrə pœzi,
 mɛ d nɔtrə nasjɔnalite. s n ɛ pɑz yn fɔrmɑ:sjō
 10 faktis, sy:zɛt a s ekrule par syrpriz, k yn nɑ:sjō
 ki, il j a ʉi: sjɛkʌ, avɛt asi syr də tɛl bɑ:z
 sōn egzistā:s mɔrɑk:, pri d ɛl mɛ:m yn kō'sjā:s
 si prɔfō:d e yn ide si hɔ:t, e prɔdʉi,
 avā tut lez ɔ:tr, dez aspirɑ:sjō ɔ'si elve. ɔ:dsu
 15 de kōstryksjō tut mekanik də nɔtrə sū:tralizɑ:sjō,
 l ynite frā:sɛ:z a yn rɛ:zō d ɛ:trə dy'rablə,
 ki s manifest avək enɛrʒi dā nɔtrə pœzi ɛrɔik,
 e ki ɛ fō'dɛ syr sɛ k il j a dā l ymanite də ply prɔfō
 e də ply nɔblə, l amur, l ɔnɔ:r, e l devumā.
 20 si, par ɛ'pɔsiblə, la nɑ:sjō frā:sɛ:z pɛrdɛ
 se' titr, ɛl le rtruvrɛ dā la literaty:r dy mwajɛnɑ:z.
 d u vjɛ dō kə sɛt literaty:r ɛ mɛ'tnā si ɛtrā:zɛ:r
 a la nɑ:sjō, e k si pō d pɛrson s avi:z
 də la sɔldarite ɛ'dissɔlyblə ki nu rataʃ mɔrɑlmā
 25 a no pɛ:r de tū feodo? bjɛ de kɔ:z ɔ kō'tribʉɛ
 a amne s rezylta, kə z n ezit pa, pur ma par,
 a rgarde kəm de ply fa:ʃɔ. lə mwajɛnɑ:z
 n ariva pɑz a rā:drə syfizamā vjablə la sivilizɑ:sjō
 k il avɛ kōstrʉit ā mɛ'lā lə zɛrmanism
 30 avək lə kristjanism: tʉ s k il avɛ fɛrʃɛ, vuly, rɛ've,
 fyt ɛfase də la memwar de pœplə kā la rnesā:s
 lɛr prezā:ta l ideal rɛsplā:disū dy mō:d ā'tik:
 sɛt revɔlysjō nə fy nyl par ply radikal kə dā
 nɔtrə pei: lə mwajɛnɑ:z i avɛ truve sa fɔrm
 35 la ply karakteristik, e il i sybi la reaksjō
 la ply vjɔlāt. ān almap:, la separɑ:sjō fy mwɛ prɔ-
 fō:d; la rɛfɔrm, tut ān elwajū par sɛrtɛ kɔ'tɛ
 lez ɛspri dy mwajɛnɑ:z, le rtɛ spā'dū dā lə kris-
 tjanism, e pɛrpetʉɑ ɛ'si yn par də la tradisjō,
 40 tū'di k fɛ nu la vi vrɛmāt akti:v e ɛ'tɛ/lektʉɛl
 s apʉija, də plyz ā plyz ɛksklyzivmā, dabɔ:r
 syr l ā'tikite, ā'sʉit syr la rɛ:zō mɔdɛrn.

avec fierté et respect. Tous saluent en lui, non pas le maître imposé par la crainte, mais le symbole vivant de la nation, le grand roi qui les dirige avec sagesse et puissance, celui que la France «avoue», pour employer
5 une des belles expressions de cette vieille langue.

Tous ces traits, messieurs, concourent à donner à la «Chanson de Roland» son caractère grandiose, à en faire un monument incomparable, non seulement de notre poésie, mais de notre nationalité. Ce n'est pas une formation
10 factice, sujette à s'écrouler par surprise, qu'une nation qui, il y a huit siècles, avait assis sur de telles bases son existence morale, pris d'elle-même une conscience si profonde et une idée si haute, et produit, avant toutes les autres, des aspirations aussi élevées. Au-dessous des
15 constructions toutes mécaniques de notre centralisation, l'unité française a une raison d'être durable, qui se manifeste avec énergie dans notre poésie héroïque, et qui est fondée sur ce qu'il y a dans l'humanité de plus profond et de plus noble, l'amour, l'honneur et le dévouement.

Si, par impossible, la nation française perdait ses titres, elle les retrouverait dans la littérature du moyen âge. D'où vient donc que cette littérature est maintenant si étrangère à la nation, et que si peu de personnes s'avisent de la solidarité indissoluble qui nous rattache moralement
25 à nos pères des temps féodaux? Bien des causes ont contribué à amener ce résultat, que je n'hésite pas, pour ma part, à regarder comme des plus fâcheux. Le moyen âge n'arriva pas à rendre suffisamment viable la civilisation qu'il avait construite en mêlant le germanisme avec le
30 christianisme: tout ce qu'il avait cherché, voulu, rêvé, fut effacé de la mémoire des peuples quand la Renaissance leur présenta l'idéal resplendissant du monde antique. Cette révolution ne fut nulle part plus radicale que dans notre pays: le moyen âge y avait trouvé sa forme la
35 plus caractéristique, et il y subit la réaction la plus violente. En Allemagne, la séparation fut moins profonde; la Réforme, tout en éloignant par certains côtés les esprits du moyen âge, les retint cependant dans le christianisme, et perpétua ainsi une part de la tradition,
40 tandis que chez nous la vie vraiment active et intellectuelle s'appuya, de plus en plus exclusivement, d'abord sur l'antiquité, ensuite sur la raison moderne.

- 5 ãn itali, læ mwajenau:z n ave zame rō:py orsi kō.-
 plētumā k ā frā:s avēk le' tradisjō klassik:
 la rnesūs n i fy pa:z yn revølysjō sybit,
 mez ãe murvmā kō:tiny. ā frās, ãen abim
 5 sē fōrma ā:trō l epōk k ãn apla barbar
 e le' tū mōdern; ð kōstata bjē la kō:tinqite
 dē la vi nasjōnal:, atēste dajōer par la pēpetqite
 dē la ras rēpūt, mez ð n fērfa pa a dissērne
 s k il j ave d re:el dā set kō:tinqite aparāt
 10 dē l istwar dē frās. la mōnarfi dē lwi katōrz,
 la filōzōfi dy dizqitjem sjēkl, la revølysjō, nē fir
 k elwape d nu lē suvni:r dē sez ā:sjēz a:z,
 e s n ε k dē no' zur k ãe grup ākōr bjē: rēstrē
 a apōrte dā sez etyd, utrō la kyrjōzite sjātifik,
 15 lē sātīmā dē lōer valōer nasjōnal:. il j a lō:tū
 kē lez almā ā:viza:z otrēmā le' fo:z :
 iz ðt apūje ā parti la rezenerā:sjō dē lōer nasjōnalite
 syr lōer ā:sjēn pōezi. zō:kōb grim n ε pa sēlmā
 lē ply grā filōlōg dē l alman dā § dōmēn :
 20 i sra tuzur site kōm ãe dē veritable fō:datōer
 dē la nasjōnalite almā:d mōdern. i s efōrsa
 dē reveje la kō:sjās nasjōnal asupi, par lē sātīmā,
 a la fwa sjātifik e pa:sjōne, dē la sōlidarite
 dy prezū d l alman avēk sō pa:se. se' grūd'z œ:vrā,
 25 la «grammē:r almā:d», la «mitōlōzi almā:d»,
 lez «ā:tikite dy drwa almā», «l istwar
 dē la lū:g almā:d», lē «diksjōnē:r almā»,
 e zysk a sō rkōej dē «kō:t d ā:fū dē l alman»,
 sō tut issy dē set pā:se. nu n avō pa:z y
 30 dē zō:kōb grim: i n s ε pa tru:ve se' nu
 ãen ãm ki zwapī a § dōgre lē zēni sjātifik
 a l amur ē:tās, prōfō, ā:fātē dē la patri;
 e, dirzō lōe, si ãe zō:kōb grim n etē gēr pōsibl
 ā frās, i n i etē pa nō ply nesēsēr. nōtrō na-
 35 sjōnalite, fō:de il j a prē d mil ā, n a zame pā:se
 par lez eprōe:y tēriblē ki ðt ēbrā:le la na-
 sjōnalite almā:d, si diferāt a tuz egar
 dē la nō:tr. ēl n a ete mnase serjōzīmā
 k yn fwa, o kē:zjem sjēkl, e § zur la la kō-
 40 sjās nasjōnal:, ki s eksprim si enērzikmā
 dā la fāsō d rolā, s et ēkarne ply nai'vmāt ākōr
 dā zōrn d ark. dēpūi lōer, la kēstjō dē l ynite frāsēz

En Italie, le moyen âge n'avait jamais rompu aussi complètement qu'en France avec les traditions classiques: la Renaissance n'y fut pas une révolution subite, mais un mouvement continu. En France, un abîme se forma entre l'époque qu'on appela barbare et les temps modernes; on constata bien la continuité de la vie nationale, attestée d'ailleurs par la perpétuité de la race régnante, mais on ne chercha pas à discerner ce qu'il y avait de réel dans cette continuité apparente de l'histoire de France. La monarchie de Louis XIV, la philosophie du XVIII^e siècle, la Révolution ne firent qu'éloigner de nous le souvenir de ces anciens âges, et ce n'est que de nos jours qu'un groupe encore bien restreint a apporté dans ces études, outre la curiosité scientifique, le sentiment de leur valeur nationale. Il y a longtemps que les Allemands envisagent autrement les choses: ils ont appuyé en partie la régénération de leur nationalité sur leur ancienne poésie. Jacob Grimm n'est pas seulement le plus grand philologue de l'Allemagne dans ce domaine: il sera toujours cité comme un des véritables fondateurs de la nationalité allemande moderne. Il s'efforça de réveiller la conscience nationale assoupie par le sentiment, à la fois scientifique et passionné, de la solidarité du présent de l'Allemagne avec son passé. Ses grandes œuvres, la «Grammaire allemande», la «Mythologie allemande», les «Antiquités du droit allemand», l'«Histoire de la langue allemande», le «Dictionnaire allemand», et jusqu'à son recueil des «Contes d'enfants de l'Allemagne», sont toutes issues de cette pensée. Nous n'avons pas eu de Jacob Grimm: il ne s'est pas trouvé chez nous un homme qui joignît à ce degré le génie scientifique à l'amour intense, profond, enfantin de la patrie; et, disons-le, si un Jacob Grimm n'était guère possible en France, il n'y était pas non plus nécessaire. Notre nationalité, fondée il y a près de mille ans, n'a jamais passé par les épreuves terribles qui ont ébranlé la nationalité allemande, si différente à tous égards de la nôtre. Elle n'a été menacée sérieusement qu'une fois, au XV^e siècle, et ce jour-là la conscience nationale, qui s'exprime si énergiquement dans la «Chanson de Roland», s'est incarnée plus naïvement encore dans Jeanne d'Arc. Depuis lors, la question de l'unité française

- n a **gamēz** ete poze : ō **kō'te** syr sa sōlidite,
 dēpqi la revōlysjō syrtu, kām ō **kō't** syr la stabi-
 lite d la **tē:r**, **sūz** i sō'ze **gamē**, **sūz** ā rferje
 lez apqi. sēpā'dū kelkōz **ēspri**, **frapē d** sertē **fē**
- 5 ān aparā's sā pōrte, sē dmā'dēt avēk ē'kjetyd,
 dā se' dērnje **tā**, si sēt sekryite ete bjēn ā'tjer-
mā zystifje. i fērfē, o'dsu d l ynite materjel
si kō'plēt, — **trō kō'plēt** elās! — l ynite d ide
 e d sātīmā; i sē dmā'dē kel etē l ideal kāmōē
- 10 dē la nō'sjō, kel rapōr armōnik egzistēt
 ā'trē se' parti, kel liberte d fōksjōnmā avē se' di-
 vēr'z ōrgan:, sē k il j avē dā sez ēstitysijō
 dē kō'fōrm a sa naty:r, kel amur puvēt ynir
 tu le' kōer:, kel nōt ete kapablē dē fēr vibre
- 15 a l ynīsō tut lez **am**. i n vwajē **pa**, — e sēt avō
 syrprā'dra pōtē:trē **sō** ki m fō l ōnēr
 dē m ā'tā:dr, — i n vwajē **pa** dā nōtrē literaty:r,
 tut nasjōnal k el et a plyzjēr pwē d vy,
 ē sāt'rē syfizā dē vitalite; i truvē kō la perjōd
- 20 **dīt** klassik dē sēt literaty:r ete **definitivmā** **mōrt**,
 e k dā la perjōd nuvel: lez **ōivrō** **veritablēmā** na-
 sjōnal fōzē **prēske kō'plēt**mā **defo**. dā l dōmē:n
 dez ide e de' krwajūs:, i rmarke de' separā'sjō
tēlmā fōrt kō **tut** ynite d sātīmā dōvnē **bjē**: difisil:
- 25 ā'trē **sō** ki pōfēsē l yn u l ō'trē dez ōpinjō
 kō'fyzemāt agite. i sipalē avēk **dulōer** l apsūs
prēske tōtal, a l **az** u l **ēspri** sē fōrm,
 d ōen ā'sēpmā sypērjōer kāmōē ki dōna
 a l akōer dez **am** yn ō'trē **bāz** kō l edykā'sjō
- 30 **si** sypērfisjel dē l ā'fūs. iz ān arivē, dā lōer mōmā
 le' ply sō'br:, a sē dmā'dē **si**, par dērjēr
 l ynite gūvernēmā'tal e administrativ, i j
 avēt ā'kōer, **bjē**: vivāt, yn ynite nasjōnal:
 si sē mekanism **admirablēmā kō'sy**, ki fōksjōnē **si bjē**
- 35 o pōfi d n ē:pōrtē **ki**, n avē **pa fini** par sē **sypstitūe**
pōapō a l ōrganismē primitif. lez epuvā'tablēz
 evēnmā dē sēt ane nuz ō furni a la fwa
 dē kwa **zystifje** no **krēt** e d kwa nu rasyre
 pur l avnir.
- 40 **wi**, sā **dūt**, si le' fōz avē **lō'tū** marfe
 kām el **marf** dēpqi **swasāt'di'z ā**, la frās
 ōrē py finir a sō **tur**, par dōvni:r «yn **ēksprē-**

n'a jamais été posée: on comptait sur sa solidité, depuis la Révolution surtout, comme on compte sur la stabilité de la terre, sans y songer jamais, sans en rechercher les appuis. Cependant quelques esprits, frappés de certains faits
 5 en apparence sans portée, se demandaient avec inquiétude, dans ces derniers temps, si cette sécurité était bien entièrement justifiée. Ils cherchaient, au-dessous de l'unité matérielle si complète, — trop complète, hélas! — l'unité d'idées et de sentiments; ils se demandaient quel était l'idéal com-
 10 mun de la nation, quel rapport harmonique existait entre ses parties, quelle liberté de fonctionnement avaient ses divers organes, ce qu'il y avait dans ses institutions de conforme à sa nature, quel amour pouvait unir tous les cœurs, quelle note était capable de faire vibrer à l'unisson
 15 toutes les âmes. Ils ne voyaient pas, — et cet aveu surprendra peut-être ceux qui me font l'honneur de m'entendre, — ils ne voyaient pas dans notre littérature, toute nationale qu'elle est à plusieurs points de vue, un centre suffisant de vitalité; ils trouvaient que la période dite classique
 20 de cette littérature était définitivement morte, et que dans la période nouvelle les œuvres véritablement nationales faisaient presque complètement défaut. Dans le domaine des idées et des croyances, ils remarquaient des séparations tellement fortes que toute unité de sentiment devenait
 25 bien difficile entre ceux qui professaient l'une ou l'autre des opinions confusément agitées. Ils signalaient avec douleur l'absence presque totale, à l'âge où l'esprit se forme, d'un enseignement supérieur commun qui donnât à l'accord des âmes une autre base que l'éducation
 30 si superficielle de l'enfance. Ils en arrivaient, dans leurs moments les plus sombres, à se demander si, par derrière l'unité gouvernementale et administrative, il y avait encore, bien vivante, une unité nationale, si ce mécanisme admirablement conçu, qui fonctionnait si bien
 35 au profit de n'importe qui, n'avait pas fini par se substituer peu à peu à l'organisme primitif. Les épouvantables événements de cette année nous ont fourni à la fois de quoi justifier nos craintes et de quoi nous rassurer pour l'avenir.

40 Oui, sans doute, si les choses avaient longtemps marché comme elles marchent depuis soixante-dix ans, la France aurait pu finir, à son tour, par devenir «une expres-

- sjō** geografik:»; i n j ərə plyz y də nɑ:sjō
 frā:sɛ:z; i n j ərə plyz y, bjē'to, k yn «?admi-
 nistrə:sjō frā:sɛ:z». ā fəzā trā'ble su no pa sɔl
 kə lō krwajət inebrā'lablə, la katastrof də dizqisū swa-
 5 sāt̪dis nuz a mō'tre l dā'ze e nu pɛrmɛ d afirme
 kə nuz i efaprō. dɔ: ʃo:z nu sō rɛste,
 kə rjē, nu ll ɛspɛrō, nə pura nuz ā'lve,
 dɔ de trwəz elemā də l ide nasjənal
 dā la fā'sō d rəlū: l amur dy səl:, də la dus frā:s,
 10 e l sāt̪imā də l ɔnɔ:ɛr nasjənal: dō nu səm tɔ:s
 solidɛ:r; sɔ dɛrnje sāt̪imā ɛ bjē: vivas,
 pɔisk i nu fɛ sypɔrte dɔpɔi si lō'tā, avɛk ɔɛ kura:z
 ki n ɛ pa prɛ də fle:ʃir, yn sitqə:sjō
 ki ɔrɛt abaty tut ɔ:trə nɑ:sjō ā kɛlkə zɔr.
 15 sɔ ki nu mā:k, mɛ s k il ɛt ā nɔtrə puvwɛr
 də nu dɔne, s ɛ l amur də nɔtrə vi nasjənal,
 l atəfmā a noz ɛstitysjō, lə sāt̪imā prəfō
 də nɔtrə solidaritytɛ. i fot ɛmɛ nɔtrə vi nasjənal
 dā tut se varjete lɔkal:, dā tut se fə:z
 20 istɔrik, desū'tralize nɔtrə pɔ:se ɔ:si bjē k nɔ-
 trə prezā; i fo nu dɔne dez ɛstitysjō larz,
 fleksiblə, puwā s plije oz aptityd e o bəzwɛ diferā
 dez ɔm ki kō'pɔ:z la nɑ:sjō, ā lɔɛr ɛspɛrā
 a tu:s egalmā, bjē k d yn fasō divɛrs,
 25 la satisfaksjō d lɔɛr sɔ:r e la rkɔnɛsā:s pur lə peʃi
 ki lə lɔɛr asy:r. il fo k yn edykə:sjō mjɔ: kō'priz
 rɔdɔn oz ɑ:m sɛt ynite kə l mwajɛnɑ:z
 lɔɛr asy:rɛ dā l ɛgliz, e ki n pɔt ɔgurdɔi
 sɔ rkɔstitɔqe kə dā la sjā:s. ɛbjē mɛ:sjɔ,
 30 pur atē:drə sɔ byt mapifik, i n ɛ paz inytil:
 krwaje lə bjē, də rmō'te par la pā'se a sɛt epək
 u la nɑ:sjō frā:sɛ:z a vrɛmā z̪te dā l səl
 le' rasin vivas par le'kəl ɛl s i t̪jɛt ākɔ:r
 atəfe. s ɛ grɑ:s a se fɔrtə rasin: kə l ʃɛ:n
 35 a py si mɑʒɛstɔ'zmā grā'dir e repā:dr
 ɔtur də lɔi sōn ɔ'brɑ:z; ɔgurdɔi kə la t̪ɑ:pɛ:t
 lə sku, rasyrō nu, s il ān ɛ bəzwɛ, ā vwajā
 zysk a kəl prəfō'dɔ:ɛr e dɔpɔi kō:bjē d̪ sjɛkl
 i plō:z dā la tɛ:r nurisjɛ:r.
 40 sɛrtə, nuz avōz y, dɔpɔi la rɛsā:s, yn lite-
 raty:r ply bɛl:, ply varje, ply rif pur lə kɔɛr
 e pur l ɛspri kə la pɔɛzi ryd e sɛ:plɔ dy rəlū;

sion géographique»; il n'y aurait plus eu de nation française; il n'y aurait plus eu, bientôt, qu'une «administration française». En faisant trembler sous nos pas ce sol que l'on croyait inébranlable, la catastrophe de 1870

5 nous a montré le danger et nous permet d'affirmer que nous y échapperons. Deux choses nous sont restées, que rien, nous l'espérons, ne pourra nous enlever, deux des trois éléments de l'idée nationale dans la «Chanson de Roland»: l'amour du sol, de la douce France,

10 et le sentiment de l'honneur national dont nous sommes tous solidaires; ce dernier sentiment est bien vivace, puisqu'il nous fait supporter depuis si longtemps, avec un courage qui n'est pas près de fléchir, une situation qui aurait abattu toute autre nation en quelques jours.

15 Ce qui nous manque, mais ce qu'il est en notre pouvoir de nous donner, c'est l'amour de notre vie nationale, l'attachement à nos institutions, le sentiment profond de notre solidarité. Il faut aimer notre vie nationale dans toutes ses variétés locales, dans toutes ses phases

20 historiques, décentraliser notre passé aussi bien que notre présent; il faut nous donner des institutions larges, flexibles, pouvant se plier aux aptitudes et aux besoins différents des hommes qui composent la nation, en leur inspirant à tous également, bien que d'une façon diverse,

25 la satisfaction de leur sort et la reconnaissance pour le pays qui le leur assure. Il faut qu'une éducation mieux comprise redonne aux âmes cette unité que le moyen âge leur assurait dans l'Église, et qui ne peut aujourd'hui se reconstituer que dans la science. Eh bien! messieurs,

30 pour atteindre ce but magnifique, il n'est pas inutile, croyez-le bien, de remonter par la pensée à cette époque où la nation française a vraiment jeté dans le sol les racines vivaces par lesquelles elle s'y tient encore attachée. C'est grâce à ces fortes racines que le chêne

35 a pu si majestueusement grandir et répandre autour de lui son ombrage; aujourd'hui que la tempête le secoue, rassurons-nous, s'il en est besoin, en voyant jusqu'à quelle profondeur et depuis combien de siècles il plonge dans la terre nourricière.

40 Certes, nous avons eu, depuis la Renaissance, une littérature plus belle, plus variée, plus riche pour le cœur et pour l'esprit que la poésie rude et simple du Roland;

- e **kū** nu rəvnōz ekute sə lā:ga:z naif, ā sər̥tā
 dez arməni savā:ṭ də no grā:dz œ:vrə litteræ:r,
 il nu sā:bl ā:tā:drə lə be:gejmā d l ā:fā:s.
 mē syr̥mō:tō sət prēmje:r ē:prəsjō, prə:tōz yn ər̥e:j
 5 atū:ti:v e sē:patik, e nu rkənə:trō kə sət ā:fā
 rəbyst e sē, plē d vigœ:r, də bō:te e ḍ kura:z,
 kə sət ā:fā ki s de:za lə grā pœplə frūsə, parl
 o:si la grād lā:g frūsə:z; el əra ply tar
 dez aksū ply suplə, ply nqū:se, ply delika;
 10 el n ān əra zame də ply plē e ḍ ply zystə,
 ni ki s fas ā:tā:drə də ply lwē. kar dē lœ:r,
 kəm ply d yn fwa dəpqi lœ:r, la literaty:r də la frūs
 etē la rē:n e l inisjatriṣ de literaty:r vwazin;
 o:kyn œ:vrə də nœtr epək klassik n a ete tradqit
 15 ā ply d lā:g, n a egzərse o:tur də nu
 yn ē:flyās plyz etā:dy e ply dy:rablə kə nœtrə vje:j
 fāsō d rōlā. wi, dā sē:plə vœ:r, dō z es-
 pœ:r vu fœ:r kō:prā:drə la kadās libr e asy:re,
 vibrə de:za la vwa d la frūs, nō pa sət vwa
 20 məkō:z e le:zœ:r k el a ārplwaje də tu tā,
 avək trə ḍ sykse pətæ:trə, pur raje tu, a kōmā:se
 par el mē:m; mē sət vwa mæl e erōik
 ki a tā ḍ fwa rətā:ti dā le: bata:j de: kœ:r
 e dā sel dez a:m. lēsō la, dā sez œ:r
 25 u l abatmā mənas trə suvā d nuz ā:vair, lēsō la
 rezəne dā no kœ:r, sət grād vwa d la patri.
 fəzō nu rkənə:trə pur le: fiṣ də sō ki sō mœ:r
 a rō:ṣvo e ḍ sō ki lez ḍ vā:ze; syksedō lœ:r
 dā lœr bəl kō:kərd, dā lœr ē:vē:sibl ynjō,
 30 dā lœr fidelite nasjənal; ē:mō kəm ø
 la dus frūs, la grād tær, kəm il l apəl ā:kœ:r,
 u frūs la librə, pur prā:drə lə trwə:zjem nō,
 e lə ply bo pətæ:trə, k il lqi dən; sātō nu
 kəm ø rəspō:sablə solidsərmā də sən ənœ:r,
 35 e swētō pardəsy tut fo:z, kəm rōlā,
 k ḍ n puiṣ zame dir də nu, kœ, par nœ-
 trə fo:t, la frūs a pər̥dy ḍ sa valœ:r!
- gastō par̥ris, lēsō d uverty:r
 fet o kōl:z də frūs, pādā l sje:z də par̥ri,
 40 lə qit̥ desā:brə dizqisū swasāt̥dis.
 (la pœzi dy mwajənə:z, lēsō e ləkty:r,
 par gastō par̥ris, par̥ri, hafst.)

et quand nous revenons écouter ce langage naïf, en sortant des harmonies savantes de nos grandes œuvres littéraires, il nous semble entendre le bégaiement de l'enfance. Mais surmontons cette première impression, prêtons une oreille
 5 attentive et sympathique, et nous reconnaitrons que cet enfant robuste et sain, plein de vigueur, de bonté et de courage, que cet enfant qui est déjà le grand peuple français parle aussi la grande langue française; elle aura plus tard des accents plus souples, plus nuancés, plus délicats;
 10 elle n'en aura jamais de plus pleins et de plus justes, ni qui se fassent entendre de plus loin. Car dès lors, comme plus d'une fois depuis lors, la littérature de la France était la reine et l'initiatrice des littératures voisines; aucune œuvre de notre époque classique n'a été traduite
 15 en plus de langues, n'a exercé autour de nous une influence plus étendue et plus durable que notre vieille «Chanson de Roland». Oui, dans ces simples vers, dont j'espère vous faire comprendre la cadence libre et assurée, vibrait déjà la voix de la France, non pas cette voix mo-
 20 queuse et légère qu'elle a employée de tout temps, avec trop de succès peut-être, pour railler tout, à commencer par elle-même; mais cette voix mâle et héroïque qui a tant de fois retenti dans les batailles des corps et dans celles des âmes. Laissons-la dans ces heures où l'abat-
 25 tement menace trop souvent de nous envahir, laissons-la résonner dans nos cœurs, cette grande voix de la patrie. Faisons-nous reconnaître pour les fils de ceux qui sont morts à Roncevaux et de ceux qui les ont vengés; succé-
 30 dons-leur dans leur belle concorde, dans leur invincible union, dans leur fidélité nationale; aimons comme eux la douce France, la grande terre, comme ils l'appellent encore, ou France la libre, pour prendre le troisième nom, et le plus beau peut-être, qu'ils lui donnent; sentons-nous
 35 comme eux responsables solidairement de son honneur, et souhaitons par-dessus toutes choses, comme Roland, qu'on ne puisse jamais dire de nous que, par notre faute, la France a perdu de sa valeur!

Gaston PARIS, Leçon d'ouverture faite
 au Collège de France, pendant le siège de Paris,
 le 8 décembre 1870.

(*La poésie du moyen âge*, leçons et lectures,
 par Gaston PARIS, Paris, Hachette.)

28. lə rwa

- ã dissēsũ katrəvĕncĕf, trwɑ sɔrt də pɛrsɔn:,
 lez ɛklezjastik, le nɔbl e lə rwa, avɛ dɑ l ɛta
 la plas eminũt, avɛk tu lez avũta:ʒ k ɛl kɔpɔrt,
 5 ɔtɔrite, bjɛ, ɔncɛr, u tut ɔmwɛ, privile:ʒ,
 egzɑpsjɔ, grɑs, pɑ:sjɔ, preferɑ:s e l rɛst.
 si dɔpɥi lɔtũ iz avɛ sɛt plas, s ɛ k pɑdɑ lɔtũ
 il l avɛ merite. ʌn ɛfɛ, par ɔɛn ɛfɔ:r immɑ:s
 e sekylɛ:r, iz avɛ kɔstrɥi tur a tur le trwɑz asiz:
 10 prɛsɪpal də la sɔsjete mɔdɛrn.
 lə plyz ɛnɔrmə də tu sɛr privile:ʒ ɛ sɔlɥi dy rwa;
 kɑ:r, dɑ sɛt ɛtamɑʒɔ:r də nɔblɔz ɛreditɛ:r, il ɛ l ʒɛnɛral
 ɛreditɛ:r. a la verite sɔn ɔfis n ɛ paz yn sinekɥ:r
 kɔm lɛr rɑ; mɛʒ i kɔpɔrt dez ɛkɔvɛnjɑ
 15 ɔsi grɑv e de tɑ:tsjɔ pir.
 dɔ fo:ʒ sɔ pɛrnissjɔ:z a l ɔm:, lə mɑ:k
 d ɔkɥɑ:sjɔ e l mɑ:k də frɛ; ni l wazi:vte,
 ni la tutɥisɑ:s nɔ sɔ kɔfɔrm a sa natɥ:r,
 e l prɛ:s ɔpsɔly ki pɔ tu fɛ:r, kɔm l aristɔkrasi
 20 dezɔvɛr ki n a rjɛn a fɛ:r, fini par dɔvni:r inytil
 e malfɔzɑ. ɛ:sɑsiblɛmɑ, ʌn akɑpɑ:rɑ tu le puvwɑr,
 lə rwa s ɛ fɑrʒɛ də tut le fɔksjɔ; tɑ:f immɑ:s
 e ki syrɥɔs le fɔrs ymɛn:. kɑr sɔ n ɛ pɔwɛ
 la revɔlysjɔ, s ɛ la mɔnɑrʒi ki a ɛplɑ:te ɑ frɑ:s
 25 la sɑ:tralizɑ:sjɔ administratɥv. su la dirɛksjɔ
 dy kɔsɛ:ʒ dy rwa, trwɑ fɔksjɔnɛ:r sɥpɛrɔ:ze,
 ɔ sɑ:trɛ lə kɔ:trɔ:lɛ:r ʒɛnɛral:, dɑ fɑʒ ʒɛnɛralite
 l ɛtɑ:dɑ, dɑ fɑk ɛlɛksjɔ lə sybdeleʒ, mɛn tut lez
 afɛ:r, fiks, repartɪs e lɛ:v l ɛ:po e la milis,
 30 trɑs e fɔt ɛgzɛkɥte le rut, ʌplwɑ la mɑrɛfɔ:sɛ,
 rɛʒlɛmɑ:t la kyltɥ:r, ɛ:ɔ:z ɔ parwɑs
 lɛr tytɛl, e trɛ:t kɔm de valɛ le mɑʒɪstrɑ
 mynisipo.
 byrɔkrasi ɔ sɑ:tr, arbitɛ:r, ɛksɛpsjɔ e favɔ:r
 35 partu, tɛl ɛ l rɛzɥmɛ dy sistɛ:m. yn sɑ:tralizɑ:sjɔ
 grɔsɥɛ:r, sɑ kɔ:trɔ:l, sɑ pyblisite, sɑz ynifɔrmite,
 ɛstal syr tu l tɛritwɑr yn arme də pti pɑfɑ
 ki desid kɔm ʒy:ʒ le kɔ:stɛtɑ:sjɔ k ilz ɔ
 kɔm parti, rɛ:ʒɔ par delegɑ:sjɔ, e pur ɔtɔ-
 40 rize lɛr grɑpɥɑ:ʒ u lɛrʒ ɛ:sɔlɑ:s, ɔ tuʒu:r
 a la buf lə nɔ dy rwa, ki ɛt ɔbli:ʒɛ d le lɛ:sɛ fɛ:r.

28. Le Roi

En 1789, trois sortes de personnes, les ecclésiastiques, les nobles et le roi, avaient dans l'État la place éminente avec tous les avantages qu'elle comporte, autorité, biens, hon-
 5 neurs, ou, tout au moins, privilèges, exemptions, grâces, pensions, préférences et le reste. Si depuis longtemps ils avaient cette place, c'est que pendant longtemps ils l'avaient méritée. En effet, par un effort immense et séculaire, ils
 10 avaient construit tour à tour les trois assises principales de la société moderne.

Le plus énorme de tous ces privilèges est celui du roi; car, dans cet état-major de nobles héréditaires, il est le général héréditaire. A la vérité son office n'est pas une
 15 sinécure comme leur rang; mais il comporte des inconvénients aussi graves et des tentations pires.

Deux choses sont pernicieuses à l'homme, le manque d'occupation et le manque de frein; ni l'oisiveté ni la toute-puissance ne sont conformes à sa nature, et le prince absolu qui peut tout faire, comme l'aristocratie dés-
 20 œuvrée qui n'a rien à faire, finit par devenir inutile et malfaisant. Insensiblement, en accaparant tous les pouvoirs, le roi s'est chargé de toutes les fonctions; tâche immense et qui surpasse les forces humaines. Car ce n'est point la Révolution, c'est la monarchie qui a implanté en
 25 France la centralisation administrative. Sous la direction du conseil du roi, trois fonctionnaires superposés, au centre le contrôleur général, dans chaque généralité l'intendant, dans chaque élection le subdélégué, mènent toutes les affaires, fixent, répartissent et lèvent l'impôt et la milice,
 30 tracent et font exécuter les routes, emploient la maréchaussée, réglementent la culture, imposent aux paroisses leur tutelle, et traitent comme des valets les magistrats municipaux.

Bureaucratie au centre, arbitraire, exceptions et faveurs
 35 partout, tel est le résumé du système. Une centralisation grossière, sans contrôle, sans publicité, sans uniformité, installe sur tout le territoire une armée de petits pachas qui décident comme juges les contestations qu'ils ont comme parties, règnent par délégation, et, pour autoriser
 40 leurs grappillages ou leurs insolences, ont toujours à la bouche le nom du roi, qui est obligé de les laisser faire.

5 **ün efē,** par sa **kōplikā:sjō,** sōn **irregylarite** e sa **grā-**
dær, la **mafin** **efap** a se **priz.** **ē** frederik **dø**
 løve a **katr ær** dy **matē,** **ē** napoleō ki **dikt**
 yn **parti d la nqi** dā sō **bē** e **trava:j** **dizqit ær**
 5 par **zur,** i **syfiræt** **apen.** **ē** tēl **rezim** nē va **pwē**
 sās yn **atā:sjō** tuzur **tā:dy,** sās yn **enerzi** **ēfati-**
gablē, sās **ē** **disernēmā** **ēfajiblē,** sās yn **severite**
militær, sās **ē** **zeni** **syperjær;** a se **kō:disjō**
sœlmā **ō** pō **fā:ze** **vētse** miljō **d om** **ün** **otōmat,**
 10 e **syptitqē** sa **vōlō:te** **partu lysid;** **partu kærūt,**
partu prezūt, a **lær vōlō:te** **kē lōn abōli.**
lwi kē:z lēs **«la bōn mafin»** **marje** **tut sœl,**
 e s **kātōn** dā sōn **apati.** **«il l ō vuly** **ē:si,**
 iz **ō** **pā:se** **kē s etē** **pur lē mjō,»** **tēl ē**
 15 sa **fasō d parle** **kā** **lez** **ōpera:sjō** **dē** **ministrē**
n ō **pā** **reysi.** **il a bō** **sātir** **kē** **la mafin**
sē **dizlōk¹⁾,** i n i pō **rjē,** i n i fē **rjē.** **ā** **kā** **d malær,**
il a sa rezervē **privē,** sa **burs** **apar.** **«lē rwa,»**
dizē **madam** **dē** **pō:padur,** **«siprē** **sās** **i sō:ze**
 20 **pur** **ē** **miljō,** e **dōnrēt** **avēk pēn** **sā:** **lwi**
syr sō **pti** **trezō:r.»** **lwi sē:z** **esē:j** **pā:dāt** **ē** **tā**
dē **syprime** **plyzjær** **rwa:z,** **d ün** **ē:trōdqi:r**
dē **mējær,** **d adusi:r** **lē** **frōtmā** **dy** **rēt;**
mē **lē** **pjes** **sō** **trō** **ruje,** **trō** **pēzūt;** i n pō **lez** **azyste,**
 25 **lez** **akōrde,** **lē** **mē:tni:r** **ā** **plas;** sa **mē** **rtō:b**
ē:pqisūt e **lā:se.** i s **kō:tūt** **d** **ē:tr** **ekōnōm**
pur **lqi** **mē:m,** e **lēs** **la** **vvatyr** **pyblik,** o **mē** **d** **kalōn,**
sē **fā:ze** **d** **aby** **nuvo** **pur** **rāt:re** **dā** **l** **ā:sjēn**
ōrnjær **d** **u** **ēl** **nē** **sōrti:ra** **k** **ā** **š** **dizlōkū²⁾.**
 30 **pur** **bjē** **kō:prā:drē** **l** **istwar** **dē** **nō** **rwa,**
pō:zō **tuzur** **ā** **prē:sip** **kē** **la** **frā:s** **ē** **lær** **tær,**
yn **fērmē** **trāsmitz** **dē** **pēr** **ā** **fis,** **dabær** **pētīt,**
pqi **arō:di** **pōapō,** a **la** **fē** **prōdizjō:zmūt** **elargi,**
pā:skē **l** **prōprijetær,** **tuzur** **oz** **agē,** a **truve** **mwajē**
 35 **dē** **fēr** **dē** **bō:ku** **o** **depū** **d** **se** **vwazē;** o **bu**
dē **qit:sāz** **ā,** **ēl** **kō:prā** **vētse** **mil** **ljō** **kā:re.**
sē:rtēnmā, **ā** **plyzjær** **pwē,** **sōn** **ē:terē** e **sōn**
amurprōprē **sō** **dakō:r** **avēk** **lē** **bjē** **pyblik;**
ā **sōm,** i n a **pā** **mal** **zē:re,** e **pqi** **sk**
 40 **i** **s** **ē** **tuzur** **agrā:di,** **il** **a** **mjō** **zē:re** **kē** **bō:ku** **d** **ō:tr.**
dē **plys,** **ō:tur** **dē** **lqi,** **nō:brē** **dē** **zū** **ēkspær,**
vjō **kō:sēje** **d** **fami:j,** **rō:py** **oz** **afær** e **devwe**

1) u dislōk.

2) u dislōkū.

En effet, par sa complication, son irrégularité et sa grandeur, la machine échappe à ses prises. Un Frédéric II levé à quatre heures du matin, un Napoléon qui dicte une partie de la nuit dans son bain et travaille dix-huit heures par jour, y suffiraient à peine. Un tel régime ne va point sans une attention toujours tendue, sans une énergie infatigable, sans un discernement infaillible, sans une sévérité militaire, sans un génie supérieur; à ces conditions seulement on peut changer vingt-cinq millions d'hommes en automates, et substituer sa volonté partout lucide, partout cohérente, partout présente, à leurs volontés que l'on abolit. Louis XV laisse « la bonne machine » marcher toute seule, et se cantonne dans son apathie. « Ils l'ont voulu ainsi, ils ont pensé que c'était pour le mieux, » telle est sa façon de parler quand les opérations des ministres n'ont pas réussi. Il a beau sentir que la machine se disloque, il n'y peut rien, il n'y fait rien. En cas de malheur, il a sa réserve privée, sa bourse à part. « Le roi, » disait Mme de Pompadour, « signerait sans y songer pour un million, et donnerait avec peine cent louis sur son petit trésor. » Louis XVI essaie pendant un temps de supprimer plusieurs rouages, d'en introduire de meilleurs, d'adoucir les frottements du reste; mais les pièces sont trop rouillées, trop pesantes; il ne peut les ajuster, les accorder, les maintenir en place; sa main retombe impuissante et lassée. Il se contente d'être économe pour lui-même, et laisse la voiture publique, aux mains de Calonne, se charger d'abus nouveaux pour rentrer dans l'ancienne ornière d'où elle ne sortira qu'en se disloquant.

Pour bien comprendre l'histoire de nos rois, posons toujours en principe que la France est leur terre, une ferme transmise de père en fils, d'abord petite, puis arrondie peu à peu, à la fin prodigieusement élargie, parce que le propriétaire, toujours aux aguets, a trouvé moyen de faire de beaux coups aux dépens de ses voisins; au bout de huit cents ans, elle comprend 27,000 lieues carrées. Certainement, en plusieurs points, son intérêt et son amour-propre sont d'accord avec le bien public; en somme il n'a pas mal géré, et, puisqu'il s'est toujours agrandi, il a mieux géré que beaucoup d'autres. De plus, autour de lui, nombre de gens experts, vieux conseillers de famille, rompus aux affaires et dévoués

- o dōmē:n, bōn tē:t e barbē grī:z, lūi fō
 rēspēktuōz mū dē r mō trūs kāt i depūs trō ;
 suvū il l ārga:z dū lez œvræz ytil:, rut,
 kano, otel d ēvalid, ekəl militær, ēstity
 5 dē sjūs, atēlje d farite, limitāsjō dē la mē mōrt,
 tōlērūs dez eretik:, rēky:l dē vō mōnastik
 zysk a vē:teōn ā, asū:ble prōvēsjal:, e o:træz
 etablismū u rēform par lēkel œ dōmē:n feōdal
 sē trāsform ān œ dōmē:n mōdērn. mē, feōdal
 10 u mōdērn, lē dōmē:n ē tuzur sa prōprijetē
 dōt il pōt abyze o tū k yze ; œ:r ki yz ā tut li-
 bērtē fini par abyze avēk tut lisūs. pā dā sāt ā,
 dē sez:sā swasūtduz a dissesū swasūtkatōrz,
 tut lē fwa k lē rwa fet yn gēr, s ē par pik dē
 15 vanite, par ēterē d famij, par kalkyl d ēterē
 pri:ve, par kō:desū dūs pur yn fam:. lwi kē:z
 kō:dui lē sjēn ākōr ply mal k i n lez ā:trōprā,
 e lwi sez:, dū tut sa pōlitik ēksterjēr,
 tru:y pur ā:trav lē rē kō:zygal:.
 20 a l ē:terjēr, lē rwa vi kōm lez o:trē sēpnēr,
 mē ply grūd mū, puisk il ē lē ply grū sēpnēr
 dē frūs. markō dōz u trwa detaj. dapre dē rēlve
 otā:tik:, lwi kē:z a depū:se pur madam
 dē pōpadur trātsi: miljō, o m wē swasūt-
 25 du:z miljō d o:zurdqi. sēlō darzāsō, ā dissesū
 sēkū:teō, il a dū sez ekryi katmil sēvo, e lōn asy:r
 kē sa sēl mēzō u pērson: «a kute sēt ane
 swasūtqi miljō», prē dy kar dy rōvny pyblik:.
 kwa d etōnū, lōrsk ō kō:sidēr lē suvrē a la manjēr
 30 dy tā, sētadir kōm œ fātliē ki zwi d sō bjē
 ereditēr? i bā:ti, i rswa, i dōn dē fēt,
 i fas:, i depūs sēlō sa kō:disjō. dē plys:
 etā mē:trō dē sōn arzū, i dōn a ki lūi plē,
 e tu sē fwa sō dē grās. nekēr, ā:trāt
 35 oz afēr, tru:v vē:tqi miljō d pāsijō syr lē tre-
 zō:r rwajal:, e sito k i tō:b, s ēt yn debā:klē
 d arzū devērsē par miljō syr lē zū d kur.
 mē s ē su kalōn kē la prōdigalite dōvjē fōl:.
 ōn a fē hō:t o rwa dē sa parsimōni ; purkwa sēt i
 40 menage d sa burs? lā:se hō:r dē sa vwa,
 i dōn:, il afēt, i bā:ti, il efū:z,
 i vjēt ān ē:d o zū d sō mō:d, lē tu

au domaine, bonnes têtes et barbes grises, lui font respectueusement des remontrances quand il dépense trop; souvent ils l'engagent dans les œuvres utiles, routes, canaux, hôtels d'invalides, écoles militaires, instituts
 5 de science, ateliers de charité, limitation de la main-morte, tolérance des hérétiques, recul des vœux monastiques jusqu'à vingt et un ans, assemblées provinciales, et autres établissements ou réformes par lesquels un domaine féodal se transforme en un domaine moderne. Mais,
 10 féodal ou moderne, le domaine est toujours sa propriété dont il peut abuser autant qu'user; or qui use en toute liberté finit par abuser avec toute licence. Pendant cent ans, de 1672 à 1774, toutes les fois que le roi fait une guerre, c'est par pique de vanité,
 15 par intérêt de famille, par calcul d'intérêt privé, par condescendance pour une femme. Louis XV conduit les siennes encore plus mal qu'il ne les entreprend, et Louis XVI, dans toute sa politique extérieure, trouve pour entrave le rets conjugal.

20 A l'intérieur, le roi vit comme les autres seigneurs, mais plus grandement, puisqu'il est le plus grand seigneur de France. Marquons deux ou trois détails. D'après des relevés authentiques, Louis XV a dépensé pour Mme de Pompadour 36 millions, au moins 72
 25 millions d'aujourd'hui. Selon d'Argenson, en 1751, il a dans ses écuries 4000 chevaux, et l'on assure que sa seule maison ou personne «a coûté cette année 68 millions», près du quart du revenu public. Quoi d'étonnant, lorsqu'on considère le souverain à la manière
 30 du temps, c'est-à-dire comme un châtelain qui jouit de son bien héréditaire? Il bâtit, il reçoit, il donne des fêtes, il chasse, il dépense selon sa condition. De plus, étant maître de son argent, il donne à qui lui plaît, et tous ses choix sont des grâces. Necker, entrant
 35 aux affaires, trouve 28 millions de pensions sur le Trésor royal, et sitôt qu'il tombe, c'est une débâcle d'argent déversé par millions sur les gens de cour. Mais c'est sous Calonne que la prodigalité devient folle. On a fait honte au roi de sa parcimonie; pour-
 40 quoi serait-il ménager de sa bourse? Lancé hors de sa voie, il donne, il achète, il bâtit, il échange, il vient en aide aux gens de son monde, le tout

ã grã sæpœr, setadikr ã žtã l argã
a plen mē.

ipolit tæ:n, l ā'sjē regim:.
(lez origin dæ la frūs kō'tā'pœræn:, pari, hafæt.)

5 29. la fē d la repyblīk zakōbin:

si la repyblīk zakōbin mœr, sœ n ε pa søelmã
parsk el ε dekrepit e k ō la ty, s et ā'kœr
parsk el n ε pa ne vjabl: dæ: sōn origin:, il j avæt
ãn el œ prēsip dæ dissolysjō, œ pwa:zō ē'tim
10 e mærtel:, nō søelmã pur o'trqi, mē pur el mē:m.
sœ ki mē'tjē yn sœsjete pōlitik:, s ε l ræspe d se: mã:brœ
lez œ pur lez o'tr:, ã partikylje, læ ræspe de: guverne
pur le: guvernã e de: guvernã pur le: guverne,
par sqit, dez abityd dæ kō'fjã:s mytqel:;
15 se le: guverne, la sertiityd fō:de kœ le: guvernã
n atakrō pa le: drwa pri:ve; se le: guvernã, la serti-
ityd fō:de kœ le: guverne n asajirō pa le: pu-
vwær pyblīk; se lez œ e se lez o'tr:, la rkōnesã:s
ē'terjœr kœ se: drwa, plyz u mwē larz u ræstrē,
20 sōt ē'vjølablœ, kœ se: puvwær, plyz u mwēz ā:pl
u limite, sō legitim:; ā'fē, la persqazjō
k ā ka d kō'fli, læ prœse sœra kō'dqi sëlō le: fœrm
admi:z par la lwa u par l yzaz, kœ pã'dã le: deba,
lœ ply fœr n aby:zra pa d sa fœrs, e kœ, le: deba klo,
25 læ qa:pã n ekrãzra pa tutafē l pãrdã. a set kō-
disjō søelmã, i pœt i avwær kō'kœrd ā'trœ le: gu-
vernã e le: guverne, kō'kur dæ tu:s
a l œ:vrœ kœmyn:, pē ē'terjœr, partã, stabilite,
sekyrite, bjēn:tr e fœrs. sã set dispozisjō
30 ē'tim e persistã:t dez espri e de: kœr, læ ljē
mã:k ā'trœ lez œm: el kōstity læ sã'timã sœsjal
par ekselã:s; ō pō dir k el ε l œm dō l eta
ε l kœr.
œr, dã l eta zakōbē, s et œm a peri; el a peri,
35 nō par œn aksidã ē'prevy, mē par œn efē fœrse
dy sistēm, par yn kō'sekã:s pratik dæ la teōri
spekylativ, ki, erizã fak œm ã suvrē
apsøly, mē fak œm ã qær avæk tu lez o'tr:, e ki,
su pretæksť dæ regene:re l espes ymæn:, defē:n,
40 ō'toriz e kō'sakrœ le: pi:rz ē'stē d la natyr ymæn:,

en grand seigneur, c'est-à-dire en jetant l'argent à pleines mains.

Hippolyte TAISE, *L'ancien régime.*
(*Les origines de la France contemporaine*, Paris, Hachette.)

29. La fin de la République jacobine

Si la République jacobine meurt, ce n'est pas seulement parce qu'elle est décrépète et qu'on la tue, c'est encore parce qu'elle n'est pas née viable : dès son origine, il y avait en elle un principe de dissolution, un poison intime et mortel, non seulement pour autrui, mais pour elle-même. Ce qui maintient une société politique, c'est le respect de ses membres les uns pour les autres, en particulier, le respect des gouvernés pour les gouvernants et des gouvernants pour les gouvernés, par suite, des habitudes de confiance mutuelle ; chez les gouvernés, la certitude fondée que les gouvernants n'attaqueront pas les droits privés ; chez les gouvernants, la certitude fondée que les gouvernés n'assailliront pas les pouvoirs publics ; chez les uns et chez les autres, la reconnaissance intérieure que ces droits, plus ou moins larges ou restreints, sont inviolables, que ces pouvoirs, plus ou moins amples ou limités, sont légitimes ; enfin, la persuasion qu'en cas de conflit, le procès sera conduit selon les formes admises par la loi ou par l'usage, que, pendant les débats, le plus fort n'abusera pas de sa force, et que, les débats clos, le gagnant n'écrasera pas tout à fait le perdant. A cette condition seulement, il peut y avoir concorde entre les gouvernants et les gouvernés, concours de tous à l'œuvre commune, paix intérieure, partant, stabilité, sécurité, bien-être et force. Sans cette disposition intime et persistante des esprits et des cœurs, le lien manque entre les hommes. Elle constitue le sentiment social par excellence ; on peut dire qu'elle est l'âme dont l'État est le corps.

Or, dans l'État jacobin, cette âme a péri ; elle a péri, non par un accident imprévu, mais par un effet forcé du système, par une conséquence pratique de la théorie spéculative qui, érigeant chaque homme en souverain absolu, met chaque homme en guerre avec tous les autres, et qui, sous prétexte de régénérer l'espèce humaine, déchaîne, autorise et consacre les pires instincts de la nature humaine,

- tu lez apeti rāfule dā lisās, d arbitrē:r
 e d dāminā:sjō. — o nō dy pœpl ideal k il deklār
 suvrē e ki n egzistē pa, le zakābē ōt yzyrpe vjō-
 lamā tu le: puvwar pyblik, abōli brytalmā
 5 tu le: drwa prive, trēte l pœplē reel e vi:vū
 kām yn bē:t dā sām:, bjē pi, kām ōen o:tōmat,
 aplike a lēr o:tōmat ymē le: ply dy:r kō:trēt,
 pur lē mē:tnir mekanikmā dā la pōsty:r ā:ti-
 nōrmal e rēd:, kē daprē le: prēsip, il lūi ē:flizē.
 10 dē: lō:r, ā:tr ō e la nā:sjō, tu ljē a etē bri:ze ;
 la depuje, la sēpe e l afame, la rkō:keri:r
 kāt ēl lēr efapē, l ā:fē:ne e la bā:jōne a ply-
 zjōer rāpri:z, il l ō bjē: py ; mē la rekō:silje
 a lēr guvērnomā, zamē.
 15 ā:tr ō, e pur la mē:m rēzō, par yn o:trē
 kō:sekū:s dā la mē:m tēori, par ōen o:tr efē
 dē: mē:mz apeti, nyl ljē n a py tni:r. dā l ē:terjōer
 dy parti, fak faksjō, s etā fōrže sō pœpl ideal
 sōlō sa lōzik e sōlō sē: bōzwē, a rvūdike
 20 pur swa, avēk le: privile:z dā l ōrtōdōksi, lē mōnōpōl
 dā la suvrēnte ; pur s asy:re le: benefi:s dā l ōmni:pō-
 tūs, ēl a kō:baty sē: rival par dez elēksjō
 kō:trēt, fō:se u kō:se, par dē: kō:plo
 e dē: traizō, par dē: gētapū e dē: ku d fōrs,
 25 avēk le: pik dā la pōpylas:, avēk le: bājōnēt dē: sōlda ;
 ā:suit, ēl a masakre, gijōtine, fyzije, depōrte
 le: vē:ky kām trē:trē, tirū u rōbel:, e le: syr-
 vi:vū s ā suvjē:n. iz ōt apri sō kē dy:r
 lēr kōstitysjō dit etērnēl ; i sary sō kē val
 30 lēr prōklamā:sjō, lēr sērmā, lēr rāspe dy drwa,
 lēr zystis:, lēr ymanite ; i s kōnē:s pur sō k il sō,
 pur dē: frēr kē, tūs plyz u mwēz avili e dā:grō,
 sali e deprave par lēr ō:vr: ā:trē dā telz ōm:,
 la defjūs et ē:kyrablō. fēr dē: manifest, dē: dekrē,
 35 dē: kabal:, dē: revōlysjō, il lē pō:ev ā:kō:r,
 mē s mē:trē dakō:r e s sybōrdōne dā kō:er
 a l asūdū zystifje, a l ōtōrite rākōny dā kēl-
 kōzōē u d kēlkōē d ā:tr ō, i n lē pō:ev ply.
 aprē diz ā d atā:ta resiprōk, parmi
 40 le: trwā:mil lezislātōer ki ō sjē:ze dā lez asā:ble
 suvrēn:, i n ān ē paz ōē ki pūis kō:te syr la de-
 ferūs e syr la fidelite dā sū: frūsē. lē kō:r sōsjal

tous les appétits refoulés de licence, d'arbitraire et de domination. — Au nom du peuple idéal qu'ils déclarent souverain et qui n'existe pas, les Jacobins ont usurpé violemment tous les pouvoirs publics, aboli brutale-
 5 ment tous les droits privés, traité le peuple réel et vivant comme une bête de somme, bien pis, comme un automate, appliqué à leur automate humain les plus dures contraintes, pour le maintenir mécaniquement dans la posture anti-
 10 normale et raide que, d'après les principes, ils lui infligeaient. Dès lors, entre eux et la nation, tout lien a été brisé; la dépouiller, la saigner et l'affamer, la reconquérir quand elle leur échappait, l'enchaîner et la bâillonner à plusieurs reprises, ils l'ont bien pu; mais la réconcilier à leur gouvernement, jamais.

15 Entre eux, et pour la même raison, par une autre conséquence de la même théorie, par un autre effet des mêmes appétits, nul lien n'a pu tenir. Dans l'intérieur du parti, chaque faction, s'étant forgé son peuple idéal selon sa logique et selon ses besoins, a revendiqué pour
 20 soi, avec les privilèges de l'orthodoxie, le monopole de la souveraineté; pour s'assurer les bénéfices de l'omnipotence, elle a combattu ses rivales par des élections contraintes, faussées ou cassées, par des complots et des trahisons, par des guets-apens et des coups de force, avec
 25 les piques de la populace, avec les baïonnettes des soldats; ensuite, elle a massacré, guillotiné, fusillé, déporté les vaincus comme traîtres, tyrans ou rebelles, et les survivants s'en souviennent. Ils ont appris ce que durent leurs constitutions dites éternelles; ils savent ce que valent leurs proclamations,
 30 leurs serments, leur respect du droit, leur justice, leur humanité; ils se connaissent pour ce qu'ils sont, pour des frères Caïns, tous plus ou moins avilis et dangereux, salis et dépravés par leur œuvre: entre de tels hommes, la défiance est incurable. Faire des manifestes, des décrets, des cabales,
 35 des révolutions, ils le peuvent encore, mais se mettre d'accord et se subordonner de cœur à l'ascendant justifié, à l'autorité reconnue de quelques-uns ou de quelqu'un d'entre eux, ils ne le peuvent plus.

Après dix ans d'attentats réciproques, parmi les trois
 40 mille législateurs qui ont siégé dans les assemblées souveraines, il n'en est pas un qui puisse compter sur la déférence et sur la fidélité de cent Français. Le corps social

ε dissu ; pur se miljō d ato:m dezagrēze,
 i n rēstē plyz ōe sōel nwajo dē kōezjō spō:tane
 e d kōardina:sjō stabl. ēpōsibl a la frūs sivil
 dē s rēkōstru:ir ēl mē:m ; sla lqi et ō:si ēpōsible
 5 kē dē bāt:ir yn nōtrēdam dē pari u ōe ēpjer
 dē rēm: avēk la bu dē ry e la pusjēr dē smē.
 il ān et o'trēmā dā la frūs militēr. la, lez
 om sē sōt epruve lez ōe lez o:tr e devwe lez ōe
 oz o:tr, le sybōrdōne o fēf, le fēf o sybōrdōne,
 10 e tūs ā:sā:bl a yn grād ō:vrē. le sātīmā fō:r e
 sē ki li le vōlōte ymēn ān ōe fēso, — sē:pati
 mytqel, kō:fjūs, estim, admirā:sjō, — syra-
 bō:d, e la frū:f kamaradri ākōr sybzistāt¹⁾ dē l
 15 ēferjōer e dy syperjōer, la familjarite libr e ge, si
 fēr o frū:se, rēsēr lē fēso par ōe dērnje nō.
 dā s mō:d prezerve dē sujyr politik e ānōbli
 par l abityd dē l abnegā:sjō, il j a tūs ki kōstity
 yn sōsjete ōrganize e vjabl, yn jerarfi, nō pa
 20 ēksterjōer e plake, mē mōral e ētim; dē tīttrēz
 ēkō:steste, dē syperjōrite rākōny, yn sybōrdina:sjō
 aksepte, dē drwa e dē dāvwar ēprime dā le
 kō:sjūs, brēf, sē ki a tuzur mārke oz ēstitysjō
 revōlysjōnēr, «la disiplin dē kōer». dōne a sez
 25 om yn kō:sij, i n la diskutrō pā ; purvy
 k ēl swa legal u sā:blē l ē:tr, il l egzekytrō,
 nō: sōelmā kō:trē dez etrā:ze, mē kō:trē dē frū:se ;
 s et ē:si k de:za, lē trēz vādemjēr, iz ō mitrā:je
 le parizjē, e l dizqit fryktidōr, pyrze l kōer
 30 legīslatif. vjēn ōe zeneral illystr ; purvy
 k il gard le fōrm, il lē sqivvrō e rkēmā:srō
 l epyrā:sjō ākōr yn fwa.
 il ā vjēt ōe, ki dēpqi trwāz ā, nē pās paz a
 o'trē fōz, mē ki, sēt fwa, nē vō fēr l ōperā:sjō
 35 k a sō prōfi ; s e l plyz illystrē dē tūs, e zystēmā
 lē kō:dyktōer u prōmōtōer dē dō prēmjēr, sēlqila
 mē:m ki a fē, dē sa pēson, lē trēz vādemjēr,
 e par le mē d sō ljōtnā ōzro, lē dizqit fryktidōr. —
 k il s ōtōriz d ōe simylakrē dē dekrē, e s fas nōme,
 40 par la minōrite d ōe dē kō:sēj, kōmā:dā zeneral
 dē la fōrs arme : la fōrs arme maršera dērjēr lqi. —
 k il lūs le prōklamā:sjō ōrdinēr, k il apel a lqi

1) u sypsistāt.

est dissous; pour ses millions d'atomes désagrégés, il ne reste plus un seul noyau de cohésion spontanée et de coordination stable. Impossible à la France civile de se reconstruire elle-même; cela lui est aussi impossible que de
 5 bâtir une Notre-Dame de Paris ou un Saint-Pierre de Rome avec la boue des rues et la poussière des chemins.

Il en est autrement dans la France militaire. Là, les hommes se sont éprouvés les uns les autres et dévoués les uns aux autres, les subordonnés aux chefs, les chefs aux
 10 subordonnés, et tous ensemble à une grande œuvre. Les sentiments forts et sains qui lient les volontés humaines en un faisceau, — sympathie mutuelle, confiance, estime, admiration, — surabondent, et la franche camaraderie encore subsistante de l'inférieur et du supérieur, la fa-
 15 miliarité libre et gaie, si chère aux Français, resserrent le faisceau par un dernier nœud. Dans ce monde préservé des souillures politiques et ennobli par l'habitude de l'abnégation, il y a tout ce qui constitue une société organisée et viable, une hiérarchie, non pas extérieure et
 20 plaquée, mais morale et intime, des titres incontestés, des supériorités reconnues, une subordination acceptée, des droits et des devoirs imprimés dans les consciences, bref, ce qui a toujours manqué aux institutions révolutionnaires, *la discipline des coeurs*. Donnez à ces hommes
 25 une consigne, ils ne la discuteront pas; pourvu qu'elle soit légale ou semble l'être, ils l'exécuteront, non seulement contre des étrangers, mais contre des Français; c'est ainsi que déjà, le 13 vendémiaire, ils ont mitraillé les Parisiens, et le 18 fructidor, purgé le Corps légis-
 30 latif. Vienne un général illustre; pourvu qu'il garde les formes, ils le suivront et recommenceront l'épuration encore une fois.

Il en vient un qui, depuis trois ans, ne pense pas à autre chose, mais qui, cette fois, ne veut faire l'opération
 35 qu'à son profit; c'est le plus illustre de tous, et justement le conducteur ou promoteur des deux premières, celui-là même qui a fait, de sa personne, le 13 vendémiaire, et, par les mains de son lieutenant Augereau, le 18 fructidor. — Qu'il s'autorise d'un simulacre de décret, et se fasse nom-
 40 mer, par la minorité d'un des Conseils, commandant général de la force armée: la force armée marchera derrière lui. — Qu'il lance les proclamations ordinaires, qu'il appelle à lui

«se kamarad» pur sove la repyblík e fer evakue
 la sal de sēsū: se grēnadje ūtrērō, bajonet
 ān avā, dā la sal:, e rirō mē:m ā vwajū
 le depyte, kōstyme kōm a l ōpera, so'te presi-
 5 pitamū par le' fnētr. — k il mena:z le' trāzīsijō,
 k il evit lō nō malsōnū dē diktatē:r, k il prēn
 ē titrē mōdēst e purtū klassik, rēmē, revōlysjōnēr,
 k i swa sē:plē kō'syl avēk dō'z o'tr: le' militēr,
 ki n ō pa l lwazir d'ētrē de' pyblisist, e ki n sō
 10 repyblíkē kō d ekōrs, nō dmā'drō pa davā'ta:z;
 i truvrō trē: bō pur lō pōēplē frā'se lōer prōprē
 režim:, lō režim ōtoritēr sū lkel
 i n j a pa d arme, lō kōmā'dmū apsōly o mē
 d ē soel: — k il reprim le' zakōbē utre, k il revōk
 15 lōer resū dekrē syr lez ōta:z e l ūprōē fōrse,
 k il rā:d o pērsōn:, o prōprijete, o kō'sjās
 la syrte e la sekyrite, k il rēmēt l ōdrē,
 l ekōnōmi e l efikasite dā lez administrā'sjō,
 k il purvwaj o servis pyblík, oz ōpito,
 20 o' rut, oz ekōl: tut la frā's sivil akla'mra
 sō liberatē:r, sō prōtektē:r, sō reparatē:r.
 sōlō se' prōprē parōl:, lō režim k il apōrt
 ε «l aljās dē la filōzōfi e dy sōbr». par filōzōfi,
 sō k ōn ā'tū alōr, s ε l aplikā'sjō de' prēsip
 25 apstrē a la politik, la kōstryksjō lōzik dē l eta
 dapre kēlkō nō'sjō zeneral e sē:pl, ē plā sōsjal
 ynifōrm e rēktilip:; ō:r, kōm ō ll a vy, la tōeri
 kō'pōrtē dō d se' plū, l ē anarfik:, l ōtrē despōtik.
 30 natyrēlmū, s ε lō zqō kō l mētr adōpt, e s ε
 dapre sō plū k il bō'ti, ān ōm pratik, a sōbl e a fo,
 ōen edifis sōlid, abitablē, bjēn aprōprijē a sōn ōbzē.
 tut le' maš dy groz ōvrē, kōd sivil:, yniversite,
 kō'kōrda, administrā'sjō prefektōral e sū'tralize, tu
 35 le' deta:j dē l amenāzmū e d la distribysjō, kō'kur
 a ōen efē d ā'sā:blē, ki ε l ōmniptā:s dē l eta,
 l ōmniptēzās dy guvērnmū, l abōlisjō d l inisjati:v
 lōkal e prive. ō n a zame fē yn ply bēl kazern,
 ply simetrik e ply dekorati:v d aspe, ply satis-
 40 fēzāt pur la rē'zō sypērfisjēl:, plyz akseptablē
 pur lō bō sū¹⁾ vylgēr, ply kōmōd pur l eqōismē
 bōrne, mjō' tny e ply prōprē, mjōz arā'ze

1) u sū:s .

« ses camarades » pour sauver la République et faire évacuer la salle des Cinq-Cents: ses grenadiers entrèrent, baïonnettes en avant, dans la salle, et riront même en voyant les députés, costumés comme à l'Opéra, sauter précipitamment par les fenêtres. — Qu'il ménage les transitions, qu'il évite le nom malsonnant de dictateur, qu'il prenne un titre modeste et pourtant classique, romain, révolutionnaire, qu'il soit simple consul avec deux autres: les militaires, qui n'ont pas le loisir d'être des publicistes, et qui ne sont républicains que d'écorce, ne demanderont pas davantage; ils trouveront très bon pour le peuple français leur propre régime, le régime autoritaire sans lequel il n'y a pas d'armée, le commandement absolu aux mains d'un seul. — Qu'il réprime les Jacobins outrés, qu'il révoque leurs récents décrets sur les otages et l'emprunt forcé, qu'il rende aux personnes, aux propriétés, aux consciences la sûreté et la sécurité, qu'il remette l'ordre, l'économie et l'efficacité dans les administrations, qu'il pourvoie aux services publics, aux hôpitaux, aux routes, aux écoles: toute la France civile acclamera son libérateur, son protecteur, son réparateur.

Selon ses propres paroles, le régime qu'il apporte est « l'alliance de la philosophie et du sabre ». Par philosophie, ce qu'on entend alors, c'est l'application des principes abstraits à la politique, la construction logique de l'État d'après quelques notions générales et simples, un plan social uniforme et rectiligne; or, comme on l'a vu, la théorie comporte deux de ces plans, l'un anarchique, l'autre despotique. Naturellement, c'est le second que le maître adopte, et c'est d'après ce plan qu'il bâtit, en homme pratique, à sable et à chaux, un édifice solide, habitable, bien approprié à son objet. Toutes les masses du gros œuvre, code civil, université, concordat, administration préfectorale et centralisée, tous les détails de l'aménagement et de la distribution, concourent à un effet d'ensemble, qui est l'omnipotence de l'État, l'omniprésence du gouvernement, l'abolition de l'initiative locale et privée. On n'a jamais fait une plus belle caserne, plus symétrique et plus décorative d'aspect, plus satisfaisante pour la raison superficielle, plus acceptable pour le bon sens vulgaire, plus commode pour l'égoïsme borné, mieux tenue et plus propre, mieux arrangée

pur discipline le parti mwajen e bæs dæ la natyr ymen:, pur etjole u garte le parti ho:t dæ la natyr ymen:. — dū set kazernæ filozofik:, nu vi:võ dæpqi katrævéz ũ.

5 ipolit tæ:n, læ guvernãmũ revolysjonær.
(lez origin dæ la frūs kōtā'poren:, pari, hafæt.)

30. batæj de piramid
(dissesũ katrævē dizqit:)

- ōn apræse dy kær, e la dæve s livre la batæj
10 desiziv. murad bē i avē reyni la ply grād parti
d se mamluk, di:mil apopre. iz ete sivi
par ō nō'bræ dublæ dæ fella, o'kel ō dæne
dez arm, e k ōn obligē d sē batræ derjær le rtrāsmā.
il avē rasū'ble o'si kēlkæ mil ganisær
15 u spai, depādũ dy pafa, ki, malgre la lētræ
dæ bōnapart, s ete lēse ātræne dā l parti
d sez apresær. murad bē avē fē de preparatif
dæ defūs syr le bær dy nil. la grād kapital
dy kær sē truy syr la riv drwat dy flœv.
20 s ete syr la riv apoze, setadir syr la go:f,
kæ murad bē avē plase sō kũ, dāz yn lō:q
plen:, ki s etūdē ātræ l nil e le piramid dæ gize,
le ply ho:t dæ l egypt. vwasi kēlz ete se dis-
pozisjō. ō gro: vilaz, aple embabe, etet adose
25 o flœv. murad bē i avet ordone kēlkæ travo,
kō'sy e egzekyte avēk l ipræs tyrk.
s etet ō sēplæ bwajo ki āvirone l āsēt
dy vilaz, e de batri immobil:, dā le pjes,
n etā pu syr afy d kā'pap:, næ puvet etræ
30 deplase. tel ete l kũ rtrā'fe dæ murad:
il i avē plase se vētkatmil fella e ganisær,
pur s i batr avēk l opinjātræte akutyme de tyrk
derjær le myræj. sē vilaz, rētrā'fe e apqije
o flœv, formē sa drwat. se mamluk, o nō'bræ
35 dæ di:mil kavalje, s etūdē dā la plen:, ātræ l flœv
e le piramid. kēlkæ mil kavalje arab,
ki n ete lez oksiljær de mamluk kæ pur pije
e masakre dā l ka d yn viktwar, rāplise
l espæs ātræ le piramid e le mamluk. læ kōlleg
40 dæ murad bē, ibrain:, mwē bēlikō e mwē bray

pour discipliner les parties moyennes et basses de la nature humaine, pour étioier ou gâter les parties hautes de la nature humaine. — Dans cette caserne philosophique, nous vivons depuis quatre-vingts ans.

5 Hippolyte TAINE, *Le gouvernement révolutionnaire.*
(*Les origines de la France contemporaine*, Paris, Hachette.)

30. Bataille des Pyramides

(1798)

On approchait du Caire, et là devait se livrer la bataille
10 décisive. Mourad-Bey y avait réuni la plus grande partie
de ses Mameluks, dix mille à peu près. Ils étaient suivis
par un nombre double de fellahs, auxquels on donnait des
armes, et qu'on obligeait de se battre derrière les retran-
chements. Il avait rassemblé aussi quelques mille janissaires
15 ou spahis, dépendants du pacha, qui, malgré la lettre
de Bonaparte, s'était laissé entraîner dans le parti de
ses oppresseurs. Mourad-Bey avait fait des préparatifs
de défense sur les bords du Nil. La grande capitale
du Caire se trouve sur la rive droite du fleuve.
20 C'était sur la rive opposée, c'est-à-dire sur la gauche,
que Mourad-Bey avait placé son camp, dans une longue
plaine qui s'étendait entre le Nil et les pyramides de
Gizeh, les plus hautes de l'Égypte. Voici quelles étaient
ses dispositions. Un gros village, appelé Embabeh, était
25 adossé au fleuve. Mourad-Bey y avait ordonné quelques
travaux, conçus et exécutés avec l'ignorance turque.
C'était un simple boyau qui environnait l'enceinte du
village, et des batteries immobiles, dont les pièces,
n'étant pas sur affût de campagne, ne pouvaient être
30 déplacées. Tel était le camp retranché de Mourad. Il y
avait placé ses vingt-quatre mille fellahs et janissaires,
pour s'y battre avec l'opiniâtreté accoutumée des Turcs
derrière les murailles. Ce village, retranché et appuyé au
fleuve, formait sa droite. Ses Mameluks, au nombre de
35 dix mille cavaliers, s'étendaient dans la plaine, entre le
fleuve et les pyramides. Quelques mille cavaliers arabes,
qui n'étaient les auxiliaires des Mameluks que pour piller
et massacrer dans le cas d'une victoire, remplissaient
l'espace entre les pyramides et les Mameluks. Le collègue
40 de Mourad-Bey, Ibrahim, moins belliqueux et moins brave

- kə lqi, sə tne d l o:trə ko:te dy nil:, avək œ mi-
lje d mamluk, avək sez esklav e se' rifes, pre
a sortir dy kær, e a s refyʒje ā siri,
si le fr̄sɛ etɛ viktørjø. œ nō:brə kō:siderablə
5 də dʒerm kuvrə l nil:, e pørtɛ tut le' rifes
de' mamluk: tɛl etɛ l ørdre dā lkel le' dø' bɛ
atū:de bənapart.
- le trwɑ: termidø:r (v̄e'teœ ʒyʒɛ), l arme fr̄sɛ:ʒ
sə mit ā marʃ avā l ʒur. el save k el alet aper-
10 sɔvwar lə kær e rākō:tre l enmi.
a la pw̄ɛt dy ʒur, el dekuvrit ā'fē a sa go:f,
e o'dla dy flœ:v, le' ho minarɛ də sɛʃ grūd kapital:
e a drwat, dā l dezɛ:r, le' ʒigā:teskə piramid,
dø're par lə sɔlɛ:ʒ. a la vy d se' mənymā,
15 el s arɛta kəm sɛ:ʒi d kyrjozite e d admirəsjō.
lə vizəʒ də bənapart etɛ rɛjɔnā d ā'tuzjasm;
i s mi a galəpe dvā le' rā de' sɔlda, e lœr mō'trū
le' piramid:, «sō:ʒe,» s ekriat i, «sō:ʒe
kə dy ho d se' piramid karāt sjɛklə vu kō'tā:pl.»
20 ʃ s avā'sa d œ pa rapid:. ʃ vwajɛ, ā s aprɔʃā,
s elve le' minarɛ dy kær, ʃ vwajɛ furnije
la myltityd ki gardɛ embabe, ʃ vwajɛ etɛ:sle
lez arm də se' di:mil kavalje, brijā d ø:r
e d asje, e fərmāt yn lip immā:s. bənapartə
25 fit o:sito se' dispozisjō. l arme, kəm a febreis,
etɛ partəʒe ā sē: divi:ʒjō. le' divi:ʒjō dəse
e renje fərmɛ la drwat, vɛr lə dezɛ:r; la divi:ʒjō
dyga fərmɛ l sāt:r; le' divi:ʒjō mənʉ e bō
fərmɛ la go:f, lə lɔ dy nil:. bənapart,
30 ki dɔpqi lə kō'ba d febreis, avɛ ʒy:ʒe l tɛrē
e l enmi, fi se' dispozisjō ā kō'sekā:s. ʃak divi:ʒjō
fərmɛt œ kə're; ʃak kə're etɛ syr si: rā.
dərjɛ:r, etɛ le' kō'papi d grənadje ā plətō,
pre:t a rā'fɔrse le' pw̄ɛ d atak:. l artijri
35 etɛt oz ā:gl; le' baga:ʒ e le' ʒenero o sāt:r.
se' kə're etɛ muvā. kāt iz etɛt ā marʃ,
dø: ko:te marʃɛ syr lə flā. kāt iz etɛ
ʃarʒe, i dvɛ s arɛte pur fɛ'r fr̄ō
syr tut le' fas. pqi kāt i vulst ā'lve yn pɔ:ʒisjō,
40 le' prəmje rā dəvɛ ʃ detaʒɛ, pur fərmɛ de' kə-
lɔn d atak, e lez o:trə dəvɛ rɛste ān arjɛ:r,
fərmā tuʒur lə kə're, mɛ syr trwɑ:ʒ əm

que lui, se tenait de l'autre côté du Nil, avec un millier de Mameluks, avec ses esclaves et ses richesses, prêt à sortir du Caire, et à se réfugier en Syrie, si les Français étaient victorieux. Un nombre considérable de djerms couvraient le Nil, et portaient toutes les richesses des Mameluks. Tel était l'ordre dans lequel les deux beys attendaient Bonaparte.

Le 3 thermidor (21 juillet), l'armée française se mit en marche avant le jour. Elle savait qu'elle allait apercevoir le Caire et rencontrer l'ennemi. A la pointe du jour, elle découvrit enfin à sa gauche, et au delà du fleuve, les hauts minarets de cette grande capitale, et à droite, dans le désert, les gigantesques pyramides, dorées par le soleil. A la vue de ces monuments, elle s'arrêta comme saisie de curiosité et d'admiration. Le visage de Bonaparte était rayonnant d'enthousiasme; il se mit à galoper devant les rangs des soldats, et leur montrant les pyramides: *Songez, s'écria-t-il, songez que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplant.* On s'avança d'un pas rapide. On voyait, en s'approchant, s'élever les minarets du Caire, on voyait fourmiller la multitude qui gardait Embabeh, on voyait étinceler les armes de ces dix mille cavaliers, brillants d'or et d'acier, et formant une ligne immense. Bonaparte fit aussitôt ses dispositions. L'armée, comme à Chébreïss, était partagée en cinq divisions. Les divisions Desaix et Reynier formaient la droite, vers le désert; la division Dugua formait le centre; les divisions Menou et Bon formaient la gauche, le long du Nil. Bonaparte, qui, depuis le combat de Chébreïss, avait jugé le terrain et l'ennemi, fit ses dispositions en conséquence. Chaque division formait un carré; chaque carré était sur six rangs. Derrière étaient les compagnies de grenadiers en pelotons, prêtes à renforcer les points d'attaque. L'artillerie était aux angles; les bagages et les généraux au centre. Ces carrés étaient mouvants. Quand ils étaient en marche, deux côtés marchaient sur le flanc. Quand ils étaient chargés, ils devaient s'arrêter pour faire front sur toutes les faces. Puis quand ils voulaient enlever une position, les premiers rangs devaient se détacher, pour former des colonnes d'attaque, et les autres devaient rester en arrière, formant toujours le carré, mais sur trois hommes

- də prəfōdæ:r · scəlmā, e prē a rkœjir
 le' kələn d atak: tɛlz etɛ le' dispɔzɪsjō ɔrdəne
 par bənapart. il krɛjɛ kə sez ɛ'petqɔs sɔlda
 d itali, abitqɛ d marʃe o pa d marʃ, yʃ də la pɛn
 5 a s rezɪpe a sɛt frwad e ɛ'pasibl immɔbɪlɪte
 de' myrɑj. il avɛt y swē d lez i preparɛ. ɔrdɪ
 etɛ dɔne syr tu də n pa sɛ hɑ:te d tɪre, d atɑ:drɛ
 frwadmā l ɛnmi, e də n fɛr fō k a bu pɔrtā.
 ɔ s avū'sa prɛsk a la pɔrte dy kanō. bənapart,
 10 ki etɛ dā l kɑ:re dy sɑ:trɛ, fɔrme par la divɪzjō
 dygɑ, s asyrɑ, avɛk yn lynɛt, də l etɑ
 dy kɑ d ɛmbabe. il vi kə l artɪjri dy kɑ,
 n etā pa syr afy d kɑ:pɑr:, nɛ purɛ pa s pɔrte
 dā la plɛn:, e k l ɛnmi nɛ sɔrtɪrɛ pa de' rtrɑ:fmā.
 15 s ɛ syr sɛt prevɪzjō k il bɑ:zɑ sɛ' muvmā.
 il rezɔly d apujɛ avɛk sɛ' divɪzjō syr la drwat,
 sɛtɑdɪr syr lɛ kɑ:r de' mamluk, ā sɪrkylā
 hɔ:r də la pɔrte dy kanō d ɛmbabe. sɔn ɛ'tɑ:sjō
 etɛ d sɛpɑrɛ le' mamluk dy kɑ rtrɑ:ʃɛ,
 20 də lez ūvlɔpe, də le puse dā l nil:, e d n atɑke
 ɛmbabe k aprɛ s ɛ:trɛ dɛfɛ d θ. i n dɔvɛ pa
 lqi ɛ:trɛ dɪfɪsɪl də vnɪr a bu d la myltɪtyd ki furmɪjɛ
 dā s kɑ, aprɛz avwɑr detruqi le' mamluk:
 syr lɛfā i dɔnɑ l sɪnɑl: dɛsɛ, ki fɔrme
 25 l ɛkstrɛ'm drwat, sɛ mi l prɛmjɛ ā marʃ. aprɛ lqi
 vɔnɛ l kɑ:re d rɛnjɛ, puqi sɛlqi d dygɑ, u etɛ
 bənapart. le' dɔz ɔ:trɛ sɪrkylɛ ɔ:tur d ɛmbabe,
 hɔ:r də la pɔrte dy kanō. murɑd bɛ, ki,
 kwɑk sɑz ɛstryksjō, etɛ dwe d ɔɛ grɑ karaktɛ:r
 30 e d ɔɛ kudœ:j pɛnɛtrā, dɔvɪnɑ syr lɛfā l ɛ'tɑ:sjō
 d sɔn advɛrsɛ:r, e rezɔly d fɑ:ʒɛ pādā s muvmā
 desɪzɪf. il lɛ'sɑ dɔ:mɪl mamluk pur apujɛ
 ɛmbabe, puqi s prɛsɪpɪtɑ avɛk lɛ rɛstɔ syr le' dɔ: kɑ:re
 də drwat: sɛlqi d dɛsɛ, āgɑ:ʒɛ dā de' pɑlmjɛ,
 35 n etɛ pɑz ākɑ:r fɔrme, lɔrskɛ le' prɛmjɛ kɑvɑljɛ
 l ɑbɔrdɛ:r. mɛ i s fɔrma syr lɛfā, e fy prɛ
 a rsvwɑr la fɑ:ʒ. s ɛt yn mɑs ɛnɔrm
 kə sɛl də qi:mɪl kɑvɑljɛ gɑlɔpāt a la fwa
 dāz yn plɛn: i s prɛsɪpɪtɛ:r avɛk yn ɛ'petqɔzɪte
 40 ɛkstrɔrdɪnɛ:r syr la divɪzjō dɛsɛ. nɔ brɑ:y sɔlda,
 dɔvny ɔ'sɪ frwɑ k ɪz avɛt etɛ fugō zɑ'dɪs, lez atɑ:dɪr
 avɛk kɑlm, e le rsy:r a bu pɔrtā, avɛk ɔɛ fō

de profondeur seulement, et prêts à recueillir les colonnes d'attaque. Telles étaient les dispositions ordonnées par Bonaparte. Il craignait que ses impétueux soldats d'Italie, habitués de marcher au pas de marche, eussent de la
 5 peine à se résigner à cette froide et impassible immobilité des murailles. Il avait eu soin de les y préparer. Ordre était donné surtout de ne pas se hâter de tirer, d'attendre froidement l'ennemi, et de ne faire feu qu'à bout portant.

On s'avança presque à la portée du canon. Bonaparte, qui était dans le carré du centre, formé par la division
 10 Dugua, s'assura, avec une lunette, de l'état du camp d'Embabeï. Il vit que l'artillerie du camp, n'étant pas sur affût de campagne, ne pourrait pas se porter dans la plaine, et que l'ennemi ne sortirait pas des retranchements.
 15 C'est sur cette prévision qu'il basa ses mouvements. Il résolut d'appuyer avec ses divisions sur la droite, c'est-à-dire sur le corps des Mameluks, en circulant hors de la portée du canon d'Embabeï. Son intention était de séparer les Mameluks du camp retranché, de les
 20 envelopper, de les pousser dans le Nil, et de n'attaquer Embabeï qu'après s'être défait d'eux. Il ne devait pas lui être difficile de venir à bout de la multitude qui fourmillait dans ce camp, après avoir détruit les Mameluks.

Sur-le-champ il donna le signal. Desaix, qui formait
 25 l'extrême droite, se mit le premier en marche. Après lui venait le carré de Reynier, puis celui de Dugua, où était Bonaparte. Les deux autres circulaient autour d'Embabeï, hors de la portée du canon. Mourad-Bey, qui, quoique sans instruction, était doué d'un grand caractère et d'un
 30 coup d'œil pénétrant, devina sur-le-champ l'intention de son adversaire, et résolut de charger pendant ce mouvement décisif. Il laissa deux mille Mameluks pour appuyer Embabeï, puis se précipita avec le reste sur les deux carrés de droite. Celui de Desaix, engagé dans des pal-
 35 miers, n'était pas encore formé, lorsque les premiers cavaliers l'abordèrent. Mais il se forma sur-le-champ, et fut prêt à recevoir la charge. C'est une masse énorme que celle de huit mille cavaliers galopant à la fois dans une
 40 plaine. Ils se précipitèrent avec une impétuosité extraordinaire sur la division Desaix. Nos braves soldats, devenus aussi froids qu'ils avaient été fougueux jadis, les attendirent avec calme, et les reçurent, à bout portant, avec un feu

- terible dē muskētri e d mitrā:j. arete
 par lē fō, sez innō:brablē kavalje flātē l lō dē rā,
 e galōpē o'tur dē la sitadēl āflā:me. kēlkəzōē
 dē ply bray sē presipitē:r syr lē bajōnēt, pūi
 5 rōturnā lōer fōvo e lē rā:versā syr no fā'tasē,
 parvēr a fēr brēf, e trāt u karāt
 vēr ekspirē o pje d dēsē, o sāttrē mē:m
 dy kārē. la mas, turnā brid, sē rzēta
 dy kārē d dēsē syr sēlqi d rēnje ki vnēt aprē.
 10 akōji par lē mēm fō, el rōvē vēr lē pwē
 d u el etē parti; mēz el tru:va syr sē dərjē:r
 la divizjō dyga, kē bonapart avē pōrtē vēr lē nil;
 e fy gte dāz yn derut kō:plēt. alōr la fūit
 sē fit ā dezōrdr. yn parti dē fūijār s ēfapa
 15 vēr nōtrē drwat, dy kōtē dē piramid; yn o'trē,
 pōsā su l fō d dyga, ala š zōtē dāz embabē,
 u el pōrtā la kōfy:zjō.
 dē: st ēstū lē trublē kōmārsa a s mētrē
 dā l kū rtrā:fe. bonapart, s ān apersōvā, o'dōna
 20 a sē dō: divizjō d go:f dē s aprōfē d embabē
 pur s ān āpārē. bō e mēnu s avā:sē:r
 su l fō dē rtrā:fmā, e arivē a yn sērtēn distās,
 fir halt. lē kārē š dedublē:r; lē prēmje rā s fōr-
 mē:r ā kōlōn d atak; tādī k lez o'trē
 25 rēstē:r ā kārē, figyrā tuzūr dē veritablē sitadēl:
 mēz o mē:m ēstū, lē mamluk, tā sō k murad
 avē lē:se a embabē, kē sō ki s i etē
 refy:zje, vuly:r nu prevnir. i fō:dir
 syr no kōlōn d atak, tādī k elz etēt ā marf.
 30 mē sēlsi, s arētū syr lōfā e s fōrmāt ā kārē
 avēk yn mērvējōz rapiditē, lē rsyr avēk fērmōtē,
 e ān abatir ē grā nō:br. lez ō sō rēg'tē:r
 dāz embabē, u l dezōrdrē dōvēt ekstrēm; lez o'trē,
 fūijā dā la plēn; ā'trē lē nil e nōtrē drwat,
 35 fyr fyzije u puse dā l flōēv. lē kōlōn d atak
 abōrdē:r vi:vmā embabē, s ān āpārē:r, e g'tē:r
 dā l nil la myltityd dē fē:la e dē zanisē:r.
 bōku sō nwajē:r; mē kōm lez ezi:psjē sōt ekselā na-
 zōē:r, lē ply grā nō:brē d ā'tr ø parvē
 40 a s sōvē. la zurne etē fini. lez arab,
 ki etē prē dē piramid, e ki atā:dē la viktwar;
 s āfō:sē:r dā l dezē:r. murad, avēk lē dē-

terrible de mousqueterie et de mitraille. Arrêtés par le feu, ces innombrables cavaliers flottaient le long des rangs, et galopèrent autour de la citadelle enflammée. Quelques-uns des plus braves se précipitèrent sur les baïonnettes, puis, retournant leurs chevaux et les renversant sur nos fantassins, parvinrent à faire brèche, et trente ou quarante vinrent expirer aux pieds de Desaix, au centre même du carré. La masse, tournant bride, se rejeta du carré de Desaix sur celui de Reynier, qui venait après. Accueillie par le même feu, elle revint vers le point d'où elle était partie; mais elle trouva sur ses derrières la division Dugua, que Bonaparte avait portée vers le Nil, et fut jetée dans une déroute complète. Alors la fuite se fit en désordre. Une partie des fuyards s'échappa vers notre droite, du côté des pyramides; une autre, passant sous le feu de Dugua, alla se jeter dans Embabeh, où elle porta la confusion.

Dès cet instant le trouble commença à se mettre dans le camp retranché. Bonaparte, s'en apercevant, ordonna à ses deux divisions de gauche de s'approcher d'Embabeh pour s'en emparer. Bon et Menou s'avancèrent sous le feu des retranchements, et, arrivés à une certaine distance, firent halte. Les carrés se dédoublèrent; les premiers rangs se formèrent en colonnes d'attaque, tandis que les autres restèrent en carré, figurant toujours de véritables citadelles. Mais au même instant, les Mameluks, tant ceux que Mourad avait laissés à Embabeh, que ceux qui s'y étaient réfugiés, voulurent nous prévenir. Ils fondirent sur nos colonnes d'attaque, tandis qu'elles étaient en marche. Mais celles-ci, s'arrêtant sur-le-champ et se formant en carré avec une merveilleuse rapidité, les reçurent avec fermeté, et en abattirent un grand nombre. Les uns se rejetèrent dans Embabeh, où le désordre devint extrême; les autres, fuyant dans la plaine, entre le Nil et notre droite, furent fusillés ou poussés dans le fleuve. Les colonnes d'attaque abordèrent vivement Embabeh, s'en emparèrent, et jetèrent dans le Nil la multitude des fellahs et des janissaires. Beaucoup se noyèrent; mais comme les Egyptiens sont excellents nageurs, le plus grand nombre d'entre eux parvint à se sauver. La journée était finie. Les Arabes, qui étaient près des pyramides, et qui attendaient la victoire, s'enfoncèrent dans le désert. Mourad, avec les dé-

bri d la kavalri, e l viza:ž tu sã:glã, sø rti:ra
 ver la hoit egipt. ibraim:, ki d l o:trø ri:y
 kõtã:plø sø dezastr, s ã:fõ:sa ver bølbeis,
 pur sø rti:re ã si:ri. le' mamluk mir o:sito
 5 lø fõ o džerm ki pørtø løer rifsø. sät prwa
 nuz efapa, e no sölða vir pãrdã tut la nu'i
 de' fløm devõ:re ã rif bytẽ.
 la bata:ž nuz avët apen kute yn sã:ten
 dø mör u bløse; kar, si la defæt ø teriblø
 10 pur de' kã:re ã:fõ:se, la pørt ø nyl: pur de' kã:re
 viktørjø. le' mamluk avø pørðy løer mæjõ:er
 kavalje par lø fõ u par le' flo. løer fõ:rs
 etø dispørse, e la pøsesjõ dy kær nuz etøt asy:re.
 sät kapital etø dãz ã dezorðr økstrørdinær.
 15 el rã:førm ply d trwã:sãmil abitã, e el ø rã:pli
 d yn pøpylas ferøs¹⁾ e abryti, ki s livrø
 a tu lez økse, e vulø prøfite dy tymyltø pur pi:je
 le' rif palø de' bø. maløerøzmã la fløti:ž frã:sø:z
 n avø pãz ãkør rømõ:te l nil:, e nu n avjõ pã l mwajẽ
 20 dø l traverse pur ale prã:drø pøsesjõ
 dy kær. këlke negøsjã frã:se ki s i tru:ve
 fyr ã:vwa:je a bønãpart par le' se:žk,
 pur køvni:r dø l økypør:sjõ d la vil:. il sø prøky:ra
 këlke džerm pur ã:vwa:je ã deta:fmã ki retãbli
 25 la trã:kilite, e mi le' pørson e le' prøpri:ete
 a l abri de' fyrø:er dø la pøpylas: il ã:tra
 lø sylrã:dmẽ dã l kær, e ala prã:drø pøsesjõ
 dy palø d murãd bø.

30 istwar adolfø tje:r,
 dø la revolysjõ frã:sø:z, pari, zu:ve.

31. la gard nasjønãl

pãrdã le' prømje zu:r dy sjø:ž dø pari
 (dizqisã swasãtðis:)

pari etøt ã kã. il n etø pørson:, zøen u vjõ,
 35 ki n sø fy fæt øskri:r dã la gardø nasjønãl:. zãmø
 ž n ø mjøz apri a kønø:tr e a apresje lø karaktø:r
 dø la buržwã:zi parizjen:, kã vwa:žã fõksjønø
 sät østitysjõ d la gard nasjønãl. la ekløte a ple:zi:r
 e ø gu d ødepã:dã:s frø:dø:ž, ki tuf a l ødisi:
 40 plin:, e sät ønette d sã:timã, vwazin dø la grã:ðø:r

1) u ferøs.

bris de la cavalerie, et le visage tout sanglant, se retira vers la haute Égypte. Ibrahim, qui de l'autre rive contemplait ce désastre, s'enfonça vers Belbeïs, pour se retirer en Syrie. Les Mameluks mirent aussitôt le feu aux 5 djermes qui portaient leurs richesses. Cette proie nous échappa, et nos soldats virent pendant toute la nuit des flammes dévorer un riche butin.

La bataille nous avait à peine coûté une centaine de morts ou blessés; car si la défaite est terrible pour des 10 carrés enfoncés, la perte est nulle pour des carrés victorieux. Les Mameluks avaient perdu leurs meilleurs cavaliers par le feu ou par les flots. Leurs forces étaient dispersées, et la possession du Caire nous était assurée. Cette capitale était dans un désordre extraordinaire. Elle ren- 15 ferme plus de trois cent mille habitants, et elle est remplie d'une populace féroce et abrutie, qui se livrait à tous les excès, et voulait profiter du tumulte pour piller les riches palais des beys. Malheureusement la flottille française n'avait pas encore remonté le Nil, et nous n'avions 20 pas le moyen de le traverser pour aller prendre possession du Caire. Quelques négociants français qui s'y trouvaient furent envoyés à Bonaparte par les cheiks, pour convenir de l'occupation de la ville. Il se procura quelques djermes pour envoyer un détachement qui rétablit 25 la tranquillité, et mit les personnes et les propriétés à l'abri des fureurs de la populace. Il entra le surlendemain dans le Caire, et alla prendre possession du palais de Mourad-Bey.

Adolphe THIERS,

Histoire de la Révolution française, Paris, Jouvot.

31. La garde nationale pendant les premiers jours du siège de Paris

(1870)

Paris était un camp. Il n'était personne, jeune ou vieux, 35 qui ne se fût fait inscrire dans la garde nationale. Jamais je n'ai mieux appris à connaître et à apprécier le caractère de la bourgeoisie parisienne qu'en voyant fonctionner cette institution de la garde nationale. Là éclatait à plaisir et ce goût d'indépendance frondeuse, qui touche à l'indiscipline, 40 et cette honnêteté de sentiments, voisine de la grandeur,

- e s kura:ž tu plē d bōnōmi narkwaz, ki n ərə
 k ō: pa a fēr pur ɛtrə də l ərōism, sē melū:ž
 inwi də kalite mwajən e d defo tāp'ere,
 ki kō'poz lə buržwa. sē ki syrna:ž ɛt ū'kōr,
 5 s ɛ la bōn ymōer, la gēte sēn e fōrt, sēt gēte
 kə nuz avōz erite de' go'lwa noz ū'sē:tr̥,
 e ki ɛ la mark ɛ'delebil də nōtrə ras:
 ōn a rū'devu l matē, o ljø ərđine:r də reynjō
 də fak kō'papi. le' zele e le' nōvis ari:v
 10 a sēt ər presiz, ər militēr! kar le' vrē sōlda
 n ū kōnēs pa d o:tr̥. le' malē kōmūs
 a debuše ūtrə sēt ər e dmi e ɥit ər,
 də tut le' ry adgasūt. i s sō tus lēste
 d yn sup bjē fo:d u d ō kafe bry:lū, prezervatif
 15 rōkōmū'de par lə kōmite kō'syltatif d izjən
 kō'trə le' brujār ɛ'kjetū dy matē. a ɥit ər,
 ōn ɛ tus ū ta. i s aži d sē debruje. lez əršje
 kur e kri. ō s fōrm tā bjē k mal ū dō lip:
 fakō rūttrə sō vūttr u tū sō žabo. ō s ny-
 20 mēōt. s ɛ la k eklatē oz jø le' mwē: klervwajū
 s ki fy lō'tū lə viš də la gardə nasjōnal:
 akō'te d ō vjējār a barbə blū:f, ō žoen əm
 prask ɛ'barb; ply lwē, ō bō gro pēr
 dō la vastə bēden trōtə mōny syr dō ptiž žū:b;
 25 d ərēt vizaž də buržwa pasifik mē'le a de' figyr
 marsjal d ū'sjē sōlda; bō'ku d lynēt,
 ki temwajē də mjōpi fa'fšōz; de' ne ru:ž
 ki akyzē la kō'plezū:š de' maršū d vē; s etē
 lə plyz etrū:ž tōhybōhy d fizjōnōmi disparat
 30 k ō pyt imagine.
 ōn ari:v o bastjō ver ō'z ər. s ɛ l ər
 dy dezōene. lez ō tir de' profō'dēr d ər inepɥizable
 hōvrəsak le' prōvizjō ūtrəse par la menažer;
 d o:trə sē žet syr la kātin; d o:trə sē repūd
 35 dā lez ərž dez ūvirō. le' butej syksedē
 o butej, le' turne o turne, e le' galō
 nō defā'de pa tuzur səlɥi ki le' partē,
 de' lamūtāblə kō'sekū:š də se' stā'sjō je le' maršū
 d vē.
 40 i n j ərēt y k ō: mwajē də prezerve lez əm
 də se' hazār, s yt ete d lez astrē:drə, mē:m par kō-
 trēt, a ō travaj epɥizū. la bōžn nō mākē pa:

et ce courage tout plein de bonhomie narquoise, qui n'aurait qu'un pas à faire pour être de l'héroïsme, ce mélange inouï de qualités moyennes et de défauts tempérés, qui composent le bourgeois. Ce qui surnageait encore, c'est la
5 bonne humeur, la gaieté saine et forte, cette gaieté que nous avons héritée des Gaulois nos ancêtres, et qui est la marque indélébile de notre race.

On a rendez-vous le matin, au lieu ordinaire de réunion de chaque compagnie. Les zélés et les novices arrivent à
10 sept heures précises, heure militaire! car les vrais soldats n'en connaissent pas d'autre. Les malins commencent à déboucher entre sept heures et demie et huit heures de toutes les rues adjacentes. Ils se sont tous lestés d'une soupe bien chaude ou d'un café brûlant, préservatif
15 recommandé par le comité consultatif d'hygiène contre les brouillards inquiétants du matin. A huit heures, on est tous en tas. Il s'agit de se débrouiller. Les officiers courent et crient. On se forme tant bien que mal en deux lignes; chacun rentre son ventre ou tend son jabot. On se numérote. C'est là qu'éclatait aux yeux les moins clair-
20 voyants ce qui fut longtemps le vice de la garde nationale. A côté d'un vieillard à barbe blanche, un jeune homme presque imberbe; plus loin, un bon gros père dont la vaste bedaine trottait menu sur deux petites jambes;
25 d'honnêtes visages de bourgeois pacifiques mêlés à des figures martiales d'anciens soldats; beaucoup de lunettes, qui témoignaient de myopies fâcheuses; des nez rouges qui accusaient la complaisance des marchands de vin; c'était le plus étrange tohu-bohu de physionomies disparates qu'on
30 pût imaginer.

On arrive au bastion vers onze heures. C'est l'heure du déjeuner. Les uns tirent des profondeurs d'un inépuisable havresac les provisions entassées par la ménagère; d'autres se jettent sur la cantine; d'autres se répandent
35 dans les auberges des environs. Les bouteilles succédaient aux bouteilles, les tournées aux tournées, et les galons ne défendaient pas toujours celui qui les portait, des lamentables conséquences de ces stations chez les marchands de vin.

Il n'y aurait eu qu'un moyen de préserver les hommes de ces hasards, c'eût été de les astreindre, même par contrainte, à un travail épuisant. La besogne ne manquait pas:

rəmŋe la tær, kōstruīr de kazmat, drēse dez abri,
 kōdūir de farwa, i j ave tut a fæ:r. mē pwē. 5 s
 prēmne d œ bu a l o:træ dæ la zurne, tu l lō
 de tāt u lō dves s refyze lā swar. kælkezē 3wē
 5 o bufō; d o:tr o wist u o pikē. bo'ku flane
 ū grup, u lize l zurnal; u dørme o sölēj.
 pa d o:træ kørve kə la gard! dæ zur,
 par lə sypərbə sölēj d o:tən; le' dørz œ:r dæ faksjō
 10 etz vrēmū delisjōz. il vē ply tar de tū
 də plūi batāt e d nē:z fōdy, ki fyr
 mwēz agreabl. 5n i grælōtē, su la vastə kapōt
 dy sōlda, pri d frwa zysk a la mwal¹⁾ dez o:s.
 mē a set epək, s etət œ plezi:r.
 15 3ə m vwa ākər, syr lə tərplē dy rāpar,
 u lō m ave mi ā sātinel:. dy ho d set espes
 d əpservatwar, la vy ɛ:r syr œ peiza:z admirabl,
 e dərjɛ:r sə pudrwəjmū lyminō, ki flābwa
 syr lez ɛkstre:m limit dæ l ərizō, dāz œ lwētē
 20 əpsky:r, 5 fɛ:rf, par la pāse, lə nwar furmijmū
 de kask enmi. 5 n ɛ pwē truble dā sa rəvri
 par l 5:brə d yn krēt. lə dāze n egzistə pəz
 ākər. set iməz dæ la vi militær, sū lez efrwa
 ki ll akōpap ordinərmū, la nuvotē d la sitqəsjō,
 25 la bote sevær dy peiza:z, sə rgar vag
 dōt 5n āvləp l ərizō, le' dər mē apūje
 syr lə kanō dy fyzi; lə kiviv de sātinel:
 ki vu rapel dæ tāz a o:tr a la realite, tu sla (sa)
 emō e farm. 5 sū kəm œ misterjō plezi:r
 30 a ɛ:trə temwē d evēnmū si prədizjō k o'kōe sjeklē
 n ān ərə vy d parɛ:j, e a puvwar dir
 k 5n i a kōtribqə pur sa fə:blə par! 5 fə d l istwar,
 e d la grūd, e s et yn zwisā:s ki n ɛ pa kəmy:n.
 la faksjō d nūi etz ply dy:r. kōe d kəriza,
 35 kōe d brōfit, kōe d rymatismə nuz avō rapōrte
 dæ se' nūi o rāpar! 5 kufet ākər su le' tāt,
 le' kazmat n etā pwēt afve. la tāt ɛ pitərəsk,
 mēz el a l tər grav, pur dæ bō burzwa,
 d ɛ:trə pō kōförtabl e trə frə:f, e i n ɛ pa tuzur
 40 ɛze dæ dərmi:r syr dæ la parj!
 kekfwa 5 kit la tāt e va fæ:r œ tur.
 lə sjel ɛ plē d etwal;, e la nūi d yn serenite

1) u mwəl.

remuer la terre, construire des casemates, dresser des abris, conduire des charrois, il y avait tout à faire. Mais point. On se promenait d'un bout à l'autre de la journée, tout le long des tentes où l'on devait se réfugier le soir.

5 Quelques-uns jouaient au bouchon; d'autres au whist ou au piquet. Beaucoup flânaient en groupe, ou lisaient le journal, ou dormaient au soleil.

Pas d'autre corvée que la garde! De jour, par le superbe soleil d'automne, les deux heures de faction étaient

10 vraiment délicieuses. Il vint plus tard des temps de pluie battante et de neige fondue, qui furent moins agréables. On y grelottait, sous la vaste capote du soldat, pris de froid jusqu'à la moëlle des os. Mais à cette époque, c'était un plaisir.

15 Je me vois encore, sur le terre-plein du rempart, où l'on m'avait mis en sentinelle. Du haut de cette espèce d'observatoire, la vue erre sur un paysage admirable, et derrière ce poudroïement lumineux, qui flamboie sur les extrêmes limites de l'horizon, dans un lointain

20 obscur, on cherche, par la pensée, le noir fourmillement des casques ennemis. On n'est point troublé dans sa rêverie par l'ombre d'une crainte. Le danger n'existe pas encore. Cette image de la vie militaire, sans les effrois qui l'accompagnent ordinairement, la nouveauté de la situation,

25 la beauté sévère du paysage, ce regard vague dont on enveloppe l'horizon, les deux mains appuyées sur le canon du fusil; le qui-vive des sentinelles, qui vous rappelle de temps à autre à la réalité, tout cela émeut et charme. On sent comme un mystérieux plaisir

30 à être témoin d'événements si prodigieux qu'aucun siècle n'en aura vu de pareils, et à pouvoir dire qu'on y a contribué pour sa faible part! On fait de l'histoire, et de la grande, et c'est une jouissance qui n'est pas commune.

La faction de nuit était plus dure. Que de coryzas, que

35 de bronchites, que de rhumatismes nous avons rapportés de ces nuits aux remparts! On couchait encore sous les tentes, les casemates n'étant point achevées. La tente est pittoresque, mais elle a le tort grave, pour de bons bourgeois, d'être peu confortable et très fraîche, et il n'est pas toujours

40 aisé de dormir sur de la paille!

Quelquefois on quitte la tente et va faire un tour. Le ciel est plein d'étoiles et la nuit d'une sérénité

- admirablø. ð vva a l est l ørizð ki blā:fi
 dusmā, e fini par sē kolø:re ā roz vif. atraver
 la brym ē-distē:ktø dy matē, pæs kəm dez ð:brø,
 le' vjēj fam ki apørt dē grūd gamel:
 5 e syr de' treto ēprøvi:ze, distriby o ply zystø pri
 e la sup a l øpñ e l kafe nwar. ð bwa sō bøl
 døbu, o'tur d ðe fō d bivwak, k ð vjē d alyme
 syr la rut, tut ān efū:zā avøk le' kamarad
 kæk frø:z dē bjēvny.
- 10 la djan a sone; lø kū s evēj. tu le' gard
 nasjono sørt, lez jō farze d sōmēj, dā de' tny
 ēpøsiablø. l ðe s st āvlopē dāz yn vastø røb dē fū:br
 e s prømen gravmā, la pip a la buf,
 dā st akutrēmā pø garje; l o'trø disparē
- 15 suz yn vastø kuvertyr d u la tēt emerz
 par ðe tru rō. le' plēd d ekøs, le' pardøsy
 amerikē ā kautfu, le' po d bæt ru'le a la tøj,
 le' mātø k ð rzēt syr l epøil a l espajøl:
 tu le' køstym le' plyz ēvrēsā:blablø sē sō la
- 20 dōne rā:devu. e kēl viza:z! tuss fatigue
 par yn nqi d ēsōmni! ðn ε mōrn, afē:se,
 e le' dā klak lygybrēmā! yn dēmijøer sē pæs,
 i n i parē ply! l espri a rmō'te le' rsø:r
 dē la mafin:, e lō rā:trø gajardēmā, o sō
- 25 dy tū:bur e dy klērō mē:le, dā la grūd vil:
 ki a dørmi yn nqi pe'zibl, tādī k ð vjē syr el:
 la gete! la gete! zø n sōrē trøp ē:siste
 syr sē pwē, ki ε si karakteristik! el n a zamēz ete,
 mē:m o ply kryel zur d affliksjō, serjømā
- 30 miz ā derut. el ε la fōrm essā:sjelmā parizjēn:
 dō s āvlop isi tut le' duløer, mē:m le' ply kqi-
 zūt; tut le' bəzøpø, mē:m le' ply sevr:r.
 zamē la kō:sij nø fy ply rəspekte tut a la fwa
 e ply (pøse mwa l ekspresjō), e ply blage,
 35 kē par lø gard nasjonal parizjē. ð s ā mōkē,
 e ð la fōzet egzēkyte avøk yn bjē ply rigurøz
 egzaktityd kē n ys fē dē veritablø sōlda,
 kē l abityd a rā:dy ply kurlā.
 se' suvni:r restørð parmi le' mējøer
- 40 e le' plyz amy:zā kē nuz ejōz ā'pørtē dy sjē:z.
 la gard nasjonal y ply tar økø:zjō d ā rkøji:r
 ki fyr erøik; mē l mōmā n ete pøz ākø:r ari:ve

admirable. On voit à l'est l'horizon qui blanchit doucement, et finit par se colorer en rose vif. A travers la brume indistincte du matin, passent, comme des ombres, les vieilles femmes qui apportent de grandes gamelles, et, sur des tréteaux improvisés, distribuent au plus juste prix et la soupe à l'oignon et le café noir. On boit son bol debout, autour d'un feu de bivouac, qu'on vient d'allumer sur la route, tout en échangeant avec les camarades quelques phrases de bienvenue.

La diane a sonné; le camp s'éveille. Tous les gardes nationaux sortent, les yeux chargés de sommeil, dans des tenues impossibles. L'un s'est enveloppé dans une vaste robe de chambre et se promène gravement, la pipe à la bouche, dans cet accoutrement peu guerrier; l'autre disparaît sous une vaste couverture d'où la tête émerge par un trou rond. Les plaids d'Écosse, les pardessus américains en caoutchouc, les peaux de bêtes roulées à la taille, les manteaux qu'on rejette sur l'épaule à l'espagnole, tous les costumes les plus invraisemblables se sont là donné rendez-vous. Et quels visages! tous fatigués par une nuit d'insomnie! On est morne, affaissé, et les dents claquent lugubrement! Une demi-heure se passe, il n'y paraît plus! l'esprit a remonté les ressorts de la machine, et l'on rentre gaillardement, au son du tambour et du clairon mêlés, dans la grande ville, qui a dormi une nuit paisible, tandis qu'on veillait sur elle.

La gaieté! la gaieté! Je ne saurais trop insister sur ce point, qui est si caractéristique! Elle n'a jamais été, même aux plus cruels jours d'affliction, sérieusement mise en déroute. Elle est la forme essentiellement parisienne, dont s'enveloppent ici toutes les douleurs, même les plus cuisantes; toutes les besognes, même les plus sévères. Jamais la consigne ne fut plus respectée tout à la fois et plus (passez-moi l'expression), et plus blaguée que par le garde nationale parisien. On s'en moquait, et on la faisait exécuter avec une bien plus rigoureuse exactitude que n'eussent fait de véritables soldats, que l'habitude a rendus plus coulants.

Ces souvenirs resteront parmi les meilleurs et les plus amusants que nous ayons emportés du siège. La garde nationale eut plus tard occasion d'en recueillir qui furent héroïques; mais le moment n'était pas encore arrivé

de' bo devumã e de' sakrifis syprēm. la gard
o rūpa'r e la pōlis a l ē'terjōer fōrme
tu sō servis:

sēt pōlis sē kōplikēt alōr d yn ful dē detaĵ
5 dō la pōsterite nō sē dutra gēr. ki s imazinrē
k yn dē se' ply serjōzz ōkypā'sjō fy, pā'dā
le' prōemje zur dy sjēz, la jas oz espjō prysjē!
i fo kōnētrē pari pur kō'prūdr a kēlz ekse
pō s pōrte yn ide fiks, se sēt pāpylā'sjō bujāt.
10 il j yt yn sēmēn u dō, u tut le' tēt
fyr a la lētrē turne e rūvērse par sēt preōky-
pā'sjō dē l espjōnāz enmi, preōkypā'sjō teriblō,
ki ave fini par turne ā fōli. ō vwaje dez espjō
partu. ōn arete a tōr e a travēr le' plyz ōnēt
15 zū dy mō'd, ki ave grū pen a s sustēr
o fyrōer dē la ful amōte. ō le kō'dūize o pōst
lē ply vwazē, u i s fēze rkōnētrē, e rsōve
dez ēkskyz. malōer a ki parle avek l aksū
alzasjē! il ete syr dē sōn afēr. la plezūtri,
20 kōm il ariy tuzur ā sēt vil, s ān ete mēle.
le' mistifikatōer krijēt «o prysjē» e sō tne le' kōt,
ā vwajū la figyr ahyri dy pōivrē djābl
apreāde o kōle. ō debitōer prēse dā la ry
par ō tōjōer u par ō bōtje ē'diskre, lē dezijē
25 a hōt vwa kōm espjō, e s sōve ā rjū
dē tu sō kōer.

parfwa, lē swār, ō vwaje s fōrme lātūmā
de' grup dē ne tādū ā l ēr; lē grup nō tardē pa
a dōvnir ful. kēsē ō rgardē avek sēt atā'sjō?...
30 yn lymjēr ki brije o katrijēm etāz, e s prōmne
dē fābr ā fābr. yn lymjēr! a di'z ōer
dy swār! o hō dy twa d yn mēzō!
sē n puvēt ētrē kē de' sipo... sē sō de' sipo...
tōne! vwaje vu lē rōfle vēr?... e le' kōmū'tēr
35 alē lēr trē... «⁵ kōnē l pōrtje, sa fam
ē prysjēn, ēl kaf dez espjō, sla ē syr...;
i vōel livre pari...» la gard nasjōnal ari've,
yn eskwad s āpāre dy kō'sjērzō trā'blā e mōte
avek lūi su le' kō'bl. la, ō tru've preskō tuzur
40 yn ōnēt famij kuzū u li'zū su la lāp fidēk...
«me se' mu'vmā d la lymjēr ki pāse d yn fē-
nētr a l ōtr?»

des beaux dévouements et des sacrifices suprêmes. La garde aux remparts et la police à l'intérieur formaient tout son service.

Cette police se compliquait alors d'une foule de détails dont la postérité ne se doutera guère. Qui s'imaginerait qu'une de ses plus sérieuses occupations fût, pendant les premiers jours du siège, la chasse aux espions prussiens! Il faut connaître Paris pour comprendre à quels excès peut se porter une idée fixe, chez cette population bouillante. Il y eut une semaine ou deux où toutes les têtes furent à la lettre tournées et renversées par cette préoccupation de l'espionnage ennemi, préoccupation terrible, qui avait fini par tourner en folie. On voyait des espions partout. On arrêtait à tort et à travers les plus honnêtes gens du monde, qui avaient grand'peine à se soustraire aux fureurs de la foule ameutée. On les conduisait au poste le plus voisin, où ils se faisaient reconnaître, et recevaient des excuses. Malheur à qui parlait avec l'accent alsacien! il était sûr de son affaire. La plaisanterie, comme il arrive toujours en cette ville, s'en était mêlée. Les mystificateurs criaient *au Prussien* et se tenaient les côtes, en voyant la figure ahurie du pauvre diable, appréhendé au collet. Un débiteur, pressé dans la rue par un tailleur ou par un bottier indiscret, le désignait à haute voix comme espion, et se sauvait en riant de tout son cœur.

Parfois, le soir, on voyait se former lentement des groupes de nez tendus en l'air; le groupe ne tardait pas à devenir foule. Qu'est-ce qu'on regardait avec cette attention?... Une lumière qui brillait au quatrième étage, et se promenait de chambre en chambre. Une lumière! à dix heures du soir! au haut du toit d'une maison! ce ne pouvait être que des signaux... Ce sont des signaux... Tenez! voyez-vous le reflet vert?... Et les commentaires allaient leur train... «Je connais le portier, sa femme est Prussienne, elle cache des espions, cela est sûr...; ils veulent livrer Paris...» La garde nationale arrivait, une escouade s'emparait du concierge tremblant et montait avec lui sous les combles. Là, on trouvait presque toujours une honnête famille cousant ou lisant sous la lampe fidèle...

«Mais ces mouvements de la lumière qui passait d'une fenêtre à l'autre?

- «s ε k nuz etjōz ale fεrfe kεkfo:z
dā l o:t fā:br.
«e l rēflε vε:r?
«s ε k nōt papje d tātūr et ān efe
5 dē nūā:s vεrt.»
ē zurr, u plyto ō swarr, ēn ōbzε εkstrēr-
dinεr dō la kulōer pōsse dy ru:z o vε:r e o blō,
su la lymjε:r d yn buzi, k ō vwaje sē prēmne
avεk dez aly:r ēkjetūt, amōta tut ō kartje,
10 ki nō puvā s εksplike sē fenōmε:n, parlε d sakaze
e d bry:le sēt ōpservatwar. ō fit ēvā:zjō
dā l dōmisil, e dεrjε:r la fnε:tr ō tru:va,
syr sō pεrswarr, ō pεrōke āpaje, syr ki
sē zvε le rεjō d yn buzi ā murvmā.
15 lē grāv «zurnal dεr deba» kō:ta l lādme,
d ō tō d bōnōmi narkwarz, sēt epizōd
dē l εspjōnōmani. sē fy l ku d grās. le fōli
fε nu ō sla d bō, s ε k el sō kurt,
si el sō viv. sellā pāsa vit, e lō n sō:za ply
20 oz εspjō kē pur arēte le vrε, sē mizerablē
dē la dεrnjεr klōs, ki su pretεkst d ale ā ma-
rōd, sōrte d pāri avεk ō sak k i dvε rapōrte
plē d fu u d pōm dē tε:r, e dōnε oz εnmi
no zurno e le brē dē rā:sεpmā k il puvεt atrape
25 dē kōrte e d ō:tr.
- frā:siskō sarsε,
lē sjε:z dē pāri (ēpresjō e svvni:r), pāri, lafo.

32. l ōm ki ε «dā l murvmā»

- səlqila n ε paz ō: tip. sē sō plyzjε:r.
30 il rezym: . a sypo:ze tu le tip fōrmāt ō vōlym:,
i kōstity, lqi, la tablē dε: matjε:r. il st eminamā
sinōptik: il a pur fōksjō d ε:trē myltipl. il evōly.
il ε dā l pεrpetuēl dōvni:r dō parlō le: filōzōf.
i s syksēd a lqi mε:m avεk rapidite. i desin
35 ā sa marfō la kurbō dy sjεkl. il ε sē k ōn ε,
ō pō avā k ō l swa. il a l flε:r dē dmē,
e i kōmā:s a fε:r pwē:drō dāmē dā le dεrnjεrz ō:r
dē sē swarr.
sē kō l ōm a la mōd ε pur la kup dy vεstō,
40 dε fvō e dε: sulje, il l ε lqi, pur lez ōpinjō,

«C'est que nous étions allés chercher quelque chose dans l'autre chambre.

«Et le reflet vert?

«C'est que notre papier de tenture est en effet de
5 nuance verte.»

Un jour, ou plutôt un soir, un objet extraordinaire dont la couleur passait du rouge au vert et au bleu, sous la lumière d'une bougie, qu'on voyait se promener avec des allures inquiétantes, ameutait tout un quartier,
10 qui, ne pouvant s'expliquer ce phénomène, parlait de saccager et de brûler cet observatoire. On fit invasion dans le domicile, et derrière la fenêtre on trouva, sur son perchoir, un perroquet empaillé, sur qui se jouaient les rayons d'une bougie en mouvement.

15 Le grave *Journal des Débats* conta le lendemain, d'un ton de bonhomie narquoise, cet épisode de l'espionmanie. Ce fut le coup de grâce. Les folies chez nous ont cela de bon, c'est qu'elles sont courtes, si elles sont vives. Celle-là passa vite, et l'on ne songea plus aux espions
20 que pour arrêter les vrais, ces misérables de la dernière classe qui, sous prétexte d'aller en maraude, sortaient de Paris avec un sac qu'ils devaient rapporter plein de choux ou de pommes de terre, et donnaient aux ennemis nos journaux et les brins de renseignements qu'ils pouvaient
25 attraper de côté et d'autre.

FRANÇOISQUE SARCEY,

Le siège de Paris (Impressions et souvenirs), Paris, Lachaud.

32. L'homme qui est «dans le mouvement»

Celui-là n'est pas un type. Ce sont plusieurs. Il
30 résume. A supposer tous les types formant un volume, il constitue, lui, la table des matières. Il est éminemment synoptique. Il a pour fonction d'être multiple. Il évolue. Il est dans le perpétuel devenir dont parlent les philosophes. Il succède à lui-même avec rapidité. Il dessine en sa
35 marche la courbe du siècle. Il est ce qu'on est, un peu avant qu'on le soit. Il a le flair de demain, et il commence à faire poindre demain dans les dernières heures de ce soir.

Ce que l'homme à la mode est pour la coupe du veston,
40 des cheveux et des souliers, il l'est, lui, pour les opinions,

le' sã'timã, lez eta d espri e le' manjer d etrã.
 il ε «dã l muvãm.» kaskã s ε k lã muvãm?
 3ø n se pa trã. sa kõ'sist a n etrã pa o'zurdui
 s k õn etãt ijẽr¹⁾. mε ʔetrẽ ê'si, s et etrẽ ê-kõstã,
 5 e kãm õ ll etãt ijẽr¹⁾) par rapõr a avõtijẽr¹⁾),
 õn et ê-kõstã tu kãm õ ll etã, e par kõ'sekã
 lõ n a pwẽ fã·3ø. 3 se bjẽ, mεz õn ãn a y l ẽr;
 e s ε 3ystã s ki s apel: ʔetrẽ dã l muvãm. o fõ,
 i m parẽ k sa kõ'sist a turne syr le' talõ.
 10 s et õẽ muvãm sã deplasmã. s ε ptẽtrẽ
 trez agreabl.

l õm dã l muvãm, a l bjẽ prãdrã, n et otrẽ fo:z
 k õẽ kolleksjõner. il a kolleksjõne ã sa pãrsõn prãprã,
 tut lez evõlsjõ syksesi:v dã se' kõtã·parẽ
 15 dẽpqi k il egzist. il a ete yn põtõt ã'siklõpedi
 ã·bylãt, u õẽ d se' rzistr alpẽ u fakõẽ lẽ's yn
 ã·prẽt fyziti:v dã sõn eta d am. il a ete ê'prime
 par se' kõtã·parẽ kãm õẽ 3urnal a sã: sã'tim:.
 l epãk a pãse syr lqi kãm õẽ ru'lo tipõgrafik:.
 20 il ã rãstã tu barjõle. s et yn manjer dã «maky-
 latyr». s ε l õm lã ply kõtã d lqi kã 3 kãnes;
 e i n ε paz ê'põsiblõ k i j ε d kwa.

* * *

3ø ll e tuzur kõny. vẽr la fẽ d l ã·pir,
 il avẽt ê·vãte la mõral ê·depã·dãt, l i'rrekõ'silja-
 25 bilite, lã velõsipãd, l abõlõsjõ dez arme pãrmanãt
 e l realismõ. s etẽ bo:kũ d fo:z, mã a fakyn
 i tne't o'tã k oz otrẽ, s et a savwar, enõrmemã.
 õ l kõtãrdivzẽ syr õẽ pwẽ, u syr õen otrẽ,
 sãlõ le' kã. i n avẽ k õen argymã, mã ki etẽ bõ.
 30 oz ê'ferjõer i repõ·dẽ avẽk õẽ suri:r dã mepri:
 «vu n et dõ pa dã l muvãm?»;
 «kõẽ vule vu? mwa 3 sqi dã l muvãm»;
 o syperjõer... i n kãne pa d syperjõer.
 ply tar il ê·vãta l septisismõ trã·sã·dã·tal:;
 35 e l dilẽttãtismõ rafine. il avẽ l ẽr d avwar gã·pe
 o fã:3. o·mwẽ i n afirmẽ ply, i n trã·fẽ pa.
 i n etẽ ply trã·fã, kõtõ·dã e asõmã. i n kollek-
 sjõne ply lez agreãmã divẽr d yn haf d abõrda:3.

1) ijẽr, iẽr, u jẽr.

les sentiments, les états d'esprit et les manières d'être. Il est «dans le mouvement». Qu'est-ce que c'est que le mouvement? je ne sais pas trop. Cela consiste à n'être pas aujourd'hui ce qu'on était hier. Mais être ainsi, c'est être inconstant, et
 5 comme on l'était hier par rapport à avant-hier, on est inconstant tout comme on l'était, et par conséquent l'on n'a point changé. Je sais bien, mais on en a eu l'air; et c'est juste ce qui s'appelle être dans le mouvement. Au fond, il me paraît que cela consiste à tourner sur les talons.
 10 C'est un mouvement sans déplacement. C'est peut-être très agréable.

L'homme dans le mouvement, à le bien prendre, n'est autre chose qu'un collectionneur. Il a collectionné en sa personne propre toutes les évolutions successives de ses contemporains
 15 depuis qu'il existe. Il a été une petite encyclopédie ambulante, ou un de ces registres alpins où chacun laisse une empreinte fugitive de son état d'âme. Il a été imprimé par ses contemporains comme un journal à cinq centimes. L'époque a passé sur lui comme un rouleau typographique.
 20 Il en reste tout bariolé. C'est une manière de «maculature». C'est l'homme le plus content de lui que je connaisse; et il n'est pas impossible qu'il y ait de quoi.

* ™ *

Je l'ai toujours connu. Vers la fin de l'Empire, il avait inventé la morale indépendante, l'irréconciliabilité, le vélocipède, l'abolition des armées permanentes et le réalisme. C'étaient beaucoup de choses, mais à chacune il tenait autant qu'aux autres, c'est à savoir, énormément. On le contredisait sur un point, ou sur un autre, selon les cas. Il n'avait qu'un argument, mais qui était bon.
 30 Aux inférieurs il répondait avec un sourire de mépris: «Vous n'êtes donc pas dans le mouvement?»; aux égaux: «Que voulez-vous? Moi, je suis dans le mouvement»; aux supérieurs... il ne connaît pas de supérieurs.

Plus tard il inventa le scepticisme transcendantal et le dilettantisme raffiné. Il avait l'air d'avoir gagné au change. Au moins il n'affirmait plus, il ne tranchait pas. Il n'était plus tranchant, contondant et assommant. Il ne collectionnait plus les agréments divers d'une hache d'abordage.

ō l truve **mjø.** ōn ave ptet **tō:r.** il etet admira-
blēmāt afirmatif dē la nesēsite dē nē **rjēn** affine,
e **prōfōdemū** dōgmatik dā la sērtityd dē la va-
nite d tu dōgmō.

5 il ave de' surir rū'tre ki etē **krysfjū**
pur sō ki n etē **pa** dā l **nuvo** mu'vmā.
o: k il i etē, **lqi!** kōm ō vwajē **bjē** k il i ave
tuzur ete!

10 «**nō**, mōn ami, i fo tu kō'prū'drē, e pur tu kō-
prū'drē, nē **krwār** a **rjē**, e **zvir** dē tu ;
e pur **zvir** dē tu, nē s atafe a **kwa** k sē swa.
i n j a **rjē** d ply **klēr.** i n j a **rjē** d ply sērtē.
s ē la verite apsōly, sa, n i ejū **pwē** d verite,
sinō k i n j a **pa** d verite. yu m sā'ble arjē're.

15 vu n et **pa** dā l mu'vmā.»
 ōn etē dā l mu'vmā u lō puvet **ētr** ;
mē lqi parēst **ētrē** dā l mu'vmā turnā
d ē **sērklē** visjō.

* * *

20 il ā dve sōtir, e **bjē vit.** il ē l om
dē mōljēr, ki etē karakterize par l ē'kjetyd
dē fārje d **plas.** il ē lōkōmōbil, e i **marj**
a la **vapōr.** s ē pur **sa** k ase **su'vā** il **derōj.**
apre l septisism e l **dilettātism**, il ē'vā'ta sōpēnoēr.
il **lqi** ariv d ē'vā'te de' **foz** ē **pō** demōde.

25 **tēl** sērtē **klybmen** ki **lās** **spesjalmā**
le' vjēj **fij.** il ē'vā'ta **dō** sōpēnoēr, apōpre
ā mēm **tā** k la **fajās** **revōlysjoēr.** sō n ē **pa**
k i j et ē **rapōr.** le' **dōz** o'bzē etē dā l mu'vmā
a la mēm **dat**, vvala **tu.** s et yn rē'zō **trē:** syf'zūt.

30 i fy dō **pessimist** e **fajāsje** avek la **mēm**
kōviksjō. il s apersy kō l **mō:d** etet abōminabl
e la **vi** ē **lūr** fardo. i n y **pa** dez ēr **pāfe**,
pāskē s ē d **dizquisā** **trūt**, mez il y dez ēr **prōstre**,
pāskē s ē **mōdērn.** i n fo **pa** **fēr**

35 dē **kōfyzjō** d **filistē.**
 i m rū'kō'trē, e m **parlē** d yn vwa **surd**,
kōm etē dy **rēst** mōn **ōrēj**, kar i **fo** k l **armōni**
rēpō lē **plys** pōsible dā la **natyr**, e i m **dirzē** :
 «**kōē** vuz et **mōstryō**, mōn ami ! kēl **klōāk**
40 **fēt!** pōti **ta** d **ōrdyr** dāz yn **sāt'in** ē'fini !

On le trouvait mieux. On avait peut-être tort. Il était admirablement affirmatif de la nécessité de ne rien affirmer, et profondément dogmatique dans la certitude de la vanité de tout dogme.

5 Il avait des sourires rentrés qui étaient crucifiants pour ceux qui n'étaient pas dans le nouveau mouvement. Oh! qu'il y était, lui! Comme on voyait bien qu'il y avait toujours été!

«Non, mon ami, il faut tout comprendre, et pour
10 tout comprendre, ne croire à rien, et jouir de tout; et pour jouir de tout, ne s'attacher à quoi que ce soit. Il n'y a rien de plus clair. Il n'y a rien de plus certain. C'est la vérité absolue, cela, n'y ayant point de vérité, sinon qu'il n'y a pas de vérité. Vous me semblez arriéré.
15 Vous n'êtes pas dans le mouvement.»

On était dans le mouvement où l'on pouvait être; mais lui paraissait être dans le mouvement tournant d'un cercle vicieux.

* * *

Il en devait sortir, et bien vite. Il est l'homme de
20 Molière, qui était caractérisé par l'inquiétude de changer de place. Il est locomobile, et il marche à la vapeur. C'est pour cela qu'assez souvent il déraille. Après le scepticisme et le dilettantisme, il inventa Schopenhauer. Il lui arrive d'inventer des choses un peu démodées.
25 Tels certains clubmen qui lancent spécialement les vieilles filles. Il inventa donc Schopenhauer, à peu près en même temps que la faïence révolutionnaire. Ce n'est pas qu'il y ait un rapport. Les deux objets étaient dans le mouvement à la même date, voilà tout. C'est une raison très
30 suffisante. Il fut donc pessimiste et faïencier avec la même conviction. Il s'aperçut que le monde était abominable et la vie un lourd fardeau. Il n'eut pas des airs penchés, parce que c'est de 1830, mais il eut des airs prostrés, parce que c'est moderne. Il ne faut pas faire de confusion
35 de Philistin.

Il me rencontrait, et me parlait d'une voix sourde, comme était du reste mon oreille, car il faut que l'harmonie règne le plus possible dans la nature, et il me disait:

«Que vous êtes monstrueux, mon ami! Quel cloaque
40 vous faites! Petit tas d'ordures dans une sentine infinie!

- nə sārte vu **pa l bəzwē** də vu **pyrifje** ā vu de-
 trūzū, e d afrāfir lə **mō:d** ā l syprimū ?
 dy **rest**, ʒ e yn gijotin admirable syr yn asjet
 ki et ā **kat mərso.** vone vwar sa. s e **mervjō.**
- 5 vuz ave l **ε:r** də vuz ā susje kəm də sa.
 purtū la naty:r et yn sinistro mistifikatris
 ki nu **trō:p kryelmū** ā vy d yn **fē** syperjær
 k el nə **kəne pa.** mē vu n et **pa** dā l muvmū. »
 ply tar ākær i dōna dā l **rys,** parla
- 10 d yn vwa **trē: duʒ** d ilymine avek dez ēfleksjō
 karəsūt, fabrika yn pær də sulje k i n py
 zamē pørte, e s fit yn **am** d wazo d **mær,**
 sə ki ete **mwē** difisil. ʒə ll ētəroʒe vōlōtje
 a st epək, e ʒ lqi rādi ʒystis. il ete
- 15 dā l muvmū, kəm tuzur, mēz il ete
 plyz ēfərme k a l ordinær. il ave ly sertenmū
 o'mwē **trwəz artiklē** də ʒurno kō'sernū
 la literaty:r **rys.** il etet **ō** de ply fær syr la kestjō
 də tu le letre frāse. i savē **trē: bjē** k la «mēzō
- 20 de mær» ε d təlstəj, e «anna karenin.» də gəgəl.
 nu n ā savō pa **plys,** vu e **mwa,** n et i pa **vre?**
 il ete **dō** dā l muvmū **slav** o'tū
 k ōn ā pət **ε:trə.** il avet yn manjær də dir lə **stap,**
 ki n ete k a **lqi.** i sārblət ā **mā:ʒe.** kāt il ete
- 25 kō'tū d vu, i vuz akordē la favær
 də vu **fær ātre** dā sōn izba, ki etet o **katrijēm**
 etəʒ. il ete **rys,** ʒysk o bu dy ne, o'dla d **kwa**
 i n ε **paz** akutyme d **vwar.**
- 30 il fot **ε:trə** dā l muvmū, e s n ε pa **lqi**
 ki mā'krē a ʒ dəvwar, e a s ki ε sa vəkərsjō
 syr la **tær.**

* * *

- kar s et yn vəkərsjō, e s et yn **fōksjō.** i j a pur **lqi**
 dekrē nōminatīf də la prōvidāis etērnəl. il **sær**
 35 a kəlkoʒoz. il dən l orjā'tarsjō. ʒirwet,
 si vu vule; **mwa,** ki ll **ε:m,** ʒə prefer dir **flam**
 myltikəlær o sōmē dy **ma.** il ε solqi ki l prēmje
 sū l vā, e solqi o'si, ki s ā rāpli avēk kō'sjā:s.
 i sēr də **sip** e d egzāpl. sār **lqi** le ʒā ki n pā's pa
 40 nə **srē** k dez ē'besil, sə ki **srē** fa'ʒō.

Ne sentez-vous pas le besoin de vous purifier en vous détruisant, et d'affranchir le monde en le supprimant? Du reste, j'ai une guillotine admirable sur une assiette qui est en quatre morceaux. Venez voir cela. C'est merveilleux. Vous avez l'air de vous en soucier comme de cela. Pourtant la nature est une sinistre mystificatrice qui nous trompe cruellement en vue d'une fin supérieure qu'elle ne connaît pas. Mais vous n'êtes pas dans le mouvement.

Plus tard encore il donna dans le russe, parla d'une voix très douce d'illuminé avec des inflexions caressantes, fabriqua une paire de souliers qu'il ne put jamais porter, et se fit une âme d'oiseau de mer, ce qui était moins difficile. Je l'interrogeais volontiers à cette époque, et je lui rendis justice. Il était dans le mouvement, comme toujours, mais il était plus informé qu'à l'ordinaire. Il avait lu certainement au moins trois articles de journaux concernant la littérature russe. Il était un des plus forts sur la question de tous les lettrés français. Il savait très bien que la *Maison des Morts* est de Tolstoï et *Anna Karénine* de Gogol. Nous n'en savons pas plus, vous et moi, n'est-il pas vrai? Il était donc dans le mouvement slave autant qu'on en peut être. Il avait une manière de dire le steppe qui n'était qu'à lui. Il semblait en manger. Quand il était content de vous, il vous accordait la faveur de vous faire entrer dans son *isba*, qui était au quatrième étage. Il était Russe jusqu'au bout du nez, au delà de quoi il n'est pas accoutumé de voir.

Il faut être dans le mouvement, et ce n'est pas lui qui manquerait à ce devoir et à ce qui est sa vocation sur la terre.

* * *

Car c'est une vocation, et c'est une fonction. Il y a pour lui décret nominatif de la Providence éternelle. Il sert à quelque chose. Il donne l'orientation. Girouette, si vous voulez; moi, qui l'aime, je préfère dire flamme multicolore au sommet du mât. Il est celui qui le premier sent le vent, et celui, aussi, qui s'en remplit avec conscience. Il sert de signe et d'exemple. Sans lui les gens qui ne pensent pas ne seraient que des imbéciles, ce qui serait fâcheux.

- gra's a **lqi**, i dāvjen de' so, kar i j a yn nqū's,
 e a la bōn oēr! il et oēn ēstryumā ē·finimā sā'sibl,
 ē·dikatōer de' muvumā atmōsferik:. i rsū:bl
 a se' ptit pupe ā musliu:, vjōlet, ro:z
 5 u blō suivā la kātite d vapōer d o ā sypā'sjō
 dā l atmōsfēr. il ε meteōrolōgik, e igrōmetrik:.
 o'si et il ekselāt om:, kōm tu lez elemā.
 pwē d fjel:. l amurprōprē ki kō'vjē a oē si bēl
 egzā'plēr dē l ymanite, e vwala tu. e ā'kō:r
 10 mwē d vanite kō bjē d o:tr. oē kō'tātumā egal:,
 kō'tiny e ē'fajiblō, ki tjē a s k i n sē sū
 zame sōel:, zame separe dez om: par yn syperjōrite
 u yn ē'ferjōrite kēlkō:k. il ε kōllektif:. i s sū vlvrō
 dē la vi ynivērsēl:; i se k i pās
 15 la pū'se d tu l mō:d, pardō, kō tu l mō:d
 pū's sa pū'se; e sla ε dā la vi oē vjatik,
 oē rekō'fō:r e yn asyrūs. i va d oē pa fērm,
 dā l muvumā. i pās trā:kilmā par se' fāz
 nesēsēr. il ε kōm la lyn:.
 20 lō trē distēktif, sajū, s ε k i n s aperswa pa
 de' trā'zīsijō. il pa:š d yn manjēr d ē:tr a yn manjēr
 kō'trēr sū s avize dy fā'zumā, sū s dute
 k il ε dōvny o:trō fō:z. «i š vwa diferū
 sū s eš vy fā'ze.» o' fō, il a kēlk ide
 25 k i s ε fē ā lqi de' metamōrfō:z; mē il le ramō's tuš
 dāz yn ide general dē «devlōpmā kō'tiny»,
 dōt il ε trē: fery e prōdizjōzmā flate. i sū vagmā
 k i rprezāt l ide dy prōgrē. l ide dy prōgrē
 a ete ē'vū'te par oē fyal ki turnē
 30 oē prēsvar d qil:, dāz oē manē:z.
 i vjēji avēk dusōer dā sēt ide kō'sōlūt.
 i rapel k il a tuzur ete dā l muvumā. il o'pserv
 avēk atā'sjō le' zōen zenerā'sjō e lōer manjēr
 dē s mu'vwar, e i s mō ā'kō:r kōm ēl:, a pti brqi.
 35 i s menā:z yn aqōni a la mōd, e yn mō:r
 hō:tmā mōdērn. i n sōra pa ā'tē're; kar il ε par
 tizū d la kremō'sjō. i s et arā'ze d manjēr
 a s kō sa vi abutis a oē fur. i sra dā l muvumā
 zysk aprē sa mō:r.
 40 kōmā i s apēl: ? alō, frūsē,
 mē ptiz ō:klō, kōm ō di ā rysi,
 vu l save bjē. i s apēl kōm nu tus. i s apēl

Grâce à lui, ils deviennent des sots, car il y a une nuance, et à la bonne heure! Il est un instrument infiniment sensible, indicateur des mouvements atmosphériques. Il ressemble à ces petites poupées en mousseline, violettes, roses ou bleues
 5 suivant la quantité de vapeur d'eau en suspension dans l'atmosphère. Il est météorologique et hygrométrique.

Aussi est-il excellent homme, comme tous les éléments. Point de fiel. L'amour-propre qui convient à un si bel
 10 exemplaire de l'humanité, et voilà tout. Et encore moins de vanité que bien d'autres. Un contentement égal, continu et infaillible, qui tient à ce qu'il ne se sent jamais seul, jamais séparé des hommes par une supériorité ou une infériorité quelconque. Il est collectif. Il se sent
 15 vivre de la vie universelle; il sait qu'il pense la pensée; et cela est dans la vie un viatique, un réconfort et une assurance. Il va d'un pas ferme, dans le mouvement. Il passe tranquillement par ses phases nécessaires. Il est comme la lune.

20 Le trait distinctif, saillant, c'est *qu'il ne s'aperçoit pas des transitions*. Il passe d'une manière d'être à une manière contraire sans s'aviser du changement, sans se douter qu'il est devenu autre chose. «Il se voit différent sans
 25 s'être vu changer.» Au fond, il a quelque idée qu'il s'est fait en lui des métamorphoses; mais il les ramasse toutes dans une idée générale de «développement continu», dont il est très féru et prodigieusement flatté. Il sent vaguement qu'il représente l'idée du progrès. L'idée du progrès a été
 30 inventée par un cheval qui tournait un pressoir d'huile dans un manège.

Il vieillit avec douceur dans cette idée consolante. Il rappelle qu'il a toujours été dans le mouvement. Il observe avec attention les jeunes générations et leur manière de se mouvoir, et il se meut encore comme elles, à petit bruit.
 35 Il se ménage une agonie à la mode et une mort hautement moderne. Il ne sera pas enterré; car il est partisan de la crémation. Il s'est arrangé de manière à ce que sa vie aboutisse à un four. Il sera dans le mouvement jusqu'après sa mort.

40 Comment il s'appelle? Allons, Français, mes petits oncles, comme on dit en Russie, vous le savez bien. Il s'appelle comme nous tous. Il s'appelle

leʒjō d l alwæt:¹⁾. i sij gally:s rōmany:s ;
 e kōm i pā:s sa vi a rsā'ble a tu l mō:d,
 o'si ari'yt il kə fakō d nu tuis st ō pō lqi.

emil fage, etyd e pōrtē.
 5 (ēkstrē dy žurnal «lō figarō».)

33. le' trwa sōmma'sjō

o'si vrē kə ʒ m apēl belize:r, e k ʒ e
 mō rabo dā la mē ā s mōmā, si l pēr tje:r
 s imagin kə la bōn lēsō k i vjē d nu dāne
 10 ōra servi a kēkfo:z, s ε k i n kōnē pā l pōp
 dē pā'ri. waje vu msjō, iz ōrō bo
 nu fyzije ā grā, nu depōrte, nuz espōrte,
 mēt kajēn o bu d satōri, bure le' pō'tō
 kōm de' bari a sardin:, lō parizjē ε:m l emōt,
 15 e rjē n pura lqi ā'lye ʒ gu la! ōn a sa
 dā l sū. kēs vu vule? s ε pa tū la pōlitik
 ki nuz amy:z, s ε l trē k ε l fε : lez atēlje
 fērme, le' rasā'blēmā, la flā:n, e pqi
 ākōr kēkfo:z ā plys, kə ʒō n sōrē vu dir.
 20 pur bjē kō'prūd sa, i fo st ne, kōm mwa,
 ry d l ōrijō, dāz ēn atēlje d mēnyzje²⁾, e dpuqi qit ā
 ʒysk a kē:z k ō m a mi ān aprūtisa:z,
 awar ru'le l fo'bur avēk yn watyr a bra
 plēn dē kōpo. a: dam: ! ʒ pō dir kə ʒ m ā sqi pēje
 25 de' revōlysjō, dā s tā la. tu pti, pā ply o
 k yn bōt, dε: k j ave dy brqi dā pā'ri,
 vuz etje syr dē m i wār par ē bu. prēskē tuzur
 ʒ save sa davūs. kā ʒ waje lez uvrije s ān ale
 bratsy bratsu, dā l fo'bur, ā prēnū l trōtwār
 30 tut ā larʒ, le' fam syr le' pōrt kōzā,
 ʒestikylā, e tu se' ta d mō:d ki desā'de

1) «le'gio alauda:rum» u sēlmā «alau'da», nō
 d yn leʒjō go'lwaz dē sezar:r.

2) u dāz ēn atēlje d mēnyzje. — nuz ēdikō dāz
 35 yn sērtēn mēzy:r la prōnōsja'sjō dy pōplē
 parizjē. o'si, dā s tēkst, r vo tuzur R
 [r velē:r], u mēm u [r velē:r] graseje, sētadir
 nō ru'le].

légion de l'alouette¹). Il signe Gallus Romanus; et comme il passe sa vie à ressembler à tout le monde, aussi arrive-t-il que chacun de nous tous est un peu lui.

Emile FAGUET, *Études et portraits.*

(Extrait du journal *Le Figaro*.)

33. Les trois sommations

Aussi vrai que je m'appelle Bélisaire et que j'ai mon rabot dans la main en ce moment, si le père Thiers s'imagine que la bonne leçon qu'il vient de nous donner aura servi à quelque chose, c'est qu'il ne connaît pas le peuple de Paris. Voyez-vous, monsieur, ils auront beau nous fusiller en grand, nous déporter, nous exporter, mettre Cayenne au bout de Satory, bourrer les pontons comme des barils à sardines, le Parisien aime l'émeute, et rien ne pourra lui enlever ce goût-là! On a ça dans le sang. Qu'est-ce que vous voulez? Ce n'est pas tant la politique, qui nous amuse, c'est le train qu'elle fait: les ateliers fermés, les rassemblements, la flâne, et puis encore quelque chose en plus, que je ne saurais vous dire.

Pour bien comprendre cela, il faut être né, comme moi, rue de l'Orillon, dans un atelier de menuisier²), et depuis huit ans jusqu'à quinze qu'on m'a mis en apprentissage, avoir roulé le faubourg avec une voiture à bras pleine de copeaux. Ah! dame! je peux dire que je m'en suis payé des révolutions, dans ce temps-là. Tout petit, pas plus haut qu'une botte, dès qu'il y avait du bruit dans Paris, vous étiez sûr de m'y voir par un bout. Presque toujours je savais ça d'avance. Quand je voyais les ouvriers s'en aller bras dessus, bras dessous, dans le faubourg, en prenant le trottoir tout en large, les femmes sur les portes causant, gesticulant, et tous ces tas de monde qui descendaient

1) *Legio alaudarum* ou seulement *alauda*, nom d'une légion gauloise de César.

2) ou dans un atelier de menuisier. — Nous indiquons dans une certaine mesure la prononciation du peuple parisien. Aussi, dans ce texte, [r] vaut toujours [ʁ] [r vélaire] ou même [ʁ] [r vélaire grasseyé, c'est-à-dire non roulé].

- de barjēr, ɣə m di:zɛ ā farjā me: kəpo:
 «bən afēr! i va j awar kəkʃo:z...»
 ān efɛ, sa n mārke pa. lə swar, ā rā-
 trā fe nu, ɣ̃ tru:vɛ la butik plɛn; dez ami
 5 dy pɛr kə:zɛ pəlitik o:tur də l etabli, de: wazɛ
 lqi apərtɛ l ɣurnal; kar dā s tū la j avɛ pa d fə:ɟ
 a ɛ su kəm mɛ:tnā. sɔ ki vulɛ rsəwar
 lə ɣurnal; sɔ kətizɛ a plyzjɔ:r dā la mɛm me:zɔ,
 e sɔ l pɑ:sɛ d etɑ:ɣ ān etɑ:ɣ... papa belizɛr,
 10 ki travajɛ tuɣur malgre tu, pusɛ sɔ rabo
 avɛk kəlɛr ān ātā-dā le: nuvɛl; e ɣə m rapɛl
 kə se: ɣur la, o məmā d sɔ mɛtr a tab, la mɛr
 nə mārke ɣamɛ d nu dir:
 «tne vu trākil, lez āfā... lə pɛr
 15 n ɛ pa kō-tā, rapɔ:r oz afɛr də la pəlitik:»
 mwa, vu pɑ:sɛ, ɣ i kɔ:prənɛ pa ɣrāfo:z,
 a se: sakrez afɛr. tutmɛ:m, j avɛ de: mo
 ki m ātrɛ dā la tɛ:t, a fə:ɟ də lez ātā:d,
 kəm par egzāp:
 20 «sɛt kanɑ:ɟ də ɣizɔ, kj ɛt ale a ɣā!»
 ɣ̃ savɛ pa bjɛ s kə s etɛ k sɔ ɣizɔ, ni s kə sa vulɛ
 dir d ɛ:tr ale a ɣā; me s t egal:!
 ɣ repɛtɛ avɛk lez o:t:
 «kanɑ:ɟ də ɣizɔ... kanɑ:ɟ də ɣizɔ!...»
 25 e ɣ i ale d o:tā ply d bɔ: kɔ:r a ll aple
 kanɑ:ɟ, sɔ pɔ:v mɛsjɔ ɣizɔ, kə dā ma tɛ:t,
 ɣə l kɔ:fɔ:de avɛk ɛ ɣrā kəkɛ d sɛrɣā d vil,
 ki s tənɛ o kwɛ d la ry d l ɔ:rijɔ, e m fɛzɛ tu-
 ɣur de: mizɛr par rapɔ:r a ma fə:ɛt də kəpo...
 30 pɛrson nə ll ɛ:mɛ dā l kartje, sɔ ɣrā ru:ɣ la!
 le: ʃjɛ, lez āfā, tu l mɔ:d lqi etɛt aprɛ;
 j avɛ k lə marfā d vɛ, ki d tɑ:z ā tū,
 pur l amadwe, lqi glisɛ ɛ vɛr də vɛ dā l ātrɔ-
 bajmā d sa butik. lə ɣrā ru:ɣ s aprɔ:fɛ
 35 sūz awar l ɛ:r də rjɛ, rəɣardɛ a drwat e a ɣo:f
 si j avɛ pa d ʃɛf, e pqi, ā pɑ:sā, ɟit:!...
 ɣ n e ɣamɛ vy siflɛ ɛ vɛr də vɛ si lɛstəmā.
 lə malɛ, s etɛ d ɣɛtɛ l məmā u il avɛ l kud ā l ɛ:r,
 e d arivɛ dɛrjɛr ā krijā:
 40 «ɣar, sɛrɣo!... vla l ɔfisje.»
 ɔn ɛ kəm sa dā l pɛp də pɑ:ri, s ɛ l sɛrɣā d vil
 ki pɔrt la pɛn də tu. ɔ s abity a le ha:ɪr,

des barrières, je me disais en charriant mes copeaux :
 « Bonne affaire ! il va y avoir quelque chose... »

En effet, ça ne manquait pas. Le soir, en rentrant chez nous, je trouvais la boutique pleine ; des amis du père
 5 causaient politique autour de l'établi, des voisins lui apportaient le journal ; car dans ce temps-là il n'y avait pas de feuilles à un sou comme maintenant. Ceux qui voulaient recevoir le journal se cotisaient à plusieurs dans la même maison, et se le passaient d'étage en étage... Papa Bélisaire,
 10 qui travaillait toujours malgré tout, poussait son rabot avec colère en entendant les nouvelles ; et je me rappelle que ces jours-là, au moment de se mettre à table, la mère ne manquait jamais de nous dire :

« Tenez-vous tranquilles, les enfants... Le père n'est pas
 15 content, rapport aux affaires de la politique. »

Moi, vous pensez, je n'y comprenais pas grand'chose, à ces sacrées affaires. Tout de même, il y avait des mots qui m'entraient dans la tête à force de les entendre, comme, par exemple :

20 « Cette canaille de Guizot, qui est allé à Gand ! »

Je ne savais pas bien ce que c'était que ce Guizot ni ce que cela voulait dire d'être allé à Gand ; mais c'est égal ! je répétais avec les autres :

« Canaille de Guizot... Canaille de Guizot !... »

25 Et j'y allais d'autant plus de bon cœur à l'appeler canaille, ce pauvre M. Guizot, que, dans ma tête, je le confondais avec un grand coquin de sergent de ville qui se tenait au coin de la rue de l'Orillon et me faisait toujours des misères par rapport à ma charrette de copeaux... Personne ne l'aimait dans le quartier, ce grand rouge-là ! Les
 30 chiens, les enfants, tout le monde lui était après ; il n'y avait que le marchand de vin qui, de temps en temps, pour l'amadouer, lui glissait un verre de vin dans l'entrebâillement de sa boutique. Le grand rouge s'approchait sans avoir l'air de rien, regardait à droite et à gauche s'il
 35 n'y avait pas de chefs, puis, en passant, *uit!*... Je n'ai jamais vu siffler un verre de vin si lestement. Le malin, c'était de guetter le moment où il avait le coude en l'air, et d'arriver derrière en criant :

40 « Gare, sergo !... voilà l'officier. »

On est comme ça dans le peuple de Paris, c'est le sergent de ville qui porte la peine de tout. On s'habitue à les haïr,

le' pōv dja:bl, a le rgarde kōm de' fjē.
 le' minist fō de' bertiz, s et o sērgū d vil
 k ō le fe pēje, e kāt yn fwa il ariv
 yn bōn revōlvsjō, le' minist s ā vō a versōj,
 5 e le' sērgū d vil dā l kanal:...
 pur ā rvōnir dō, a s kō 3 vu di:zē,
 de: k j avē kekfo:z dā pari, 3 etē ē de' prēmje
 a l sawar. se' gur la, ō s dōne rādevu,
 tu le' pti dy kartje, e nu desūdjō āsū:b
 10 lō fo'bur. j avē de' zū ki krijē:
 «s ē ry mō'mart... nō!... a la pōrt sēdni.»
 d ōt ki s etē truve ā kurs dō s kōte la,
 rōvne fyrjō d n awar pa py pōse. le' fam
 kurē fe le' bulāze. ō fērmē le' pōrt kōfēr.
 15 tu sa nu mō'tē. nu fātjō, nu buskyljō
 ā pōsū le' pti marfā de' ry, ki rōlvē bjē vit
 lōerz etalaz, lōerz evātēr, kōm le' gur dō grā vā.
 kekfwa, ān arivā o kanal, le' pō
 dez ekly:z etē deza turne. de' fjak, de' kamjō
 20 s arētē la. le' kōfē 3yrē, lō mō:d s ēkjetē.
 nuz eskaladjō ā kurā sēt grād pōsrel
 tut ā marf ki separe alōr lō fo'bur dō la ry
 dy tūp, e nuz arivjō syr le' bulvar.
 s ē sa kj et amyzū l bulvar, le' mardi gra
 25 e le' gur d emōt! prēske pā d watyr;
 ō puve galōpe a sōn eiz syr sēt grād fōse.
 ā nu wajā pōse, le' butikje d se' kartje
 savē bjē s kō sa vule dir, e fērmē vit lōer magazē.
 ōn ātāde klake le' vōlē; mē tutmēm,
 30 yn fwa la butik fērmē, se' gū la s tōne
 sy l trōtwar dōvā lōer pōrtō, paskē fe le' parizjē
 la kyrjōzite ē ply fōrt kō tu.
 āfē nuz apersōvjō yn mas nwar, la ful,
 l ākōbrēmū. s etē la!... sōelmā, pur bjē war,
 35 i s azise d ētr o prēmje rā; e dam:! ōn ā rsō-
 vē d se' talōf:!... purtū, a fōrs dō puse,
 dō buskyle, dō s glise āt le' zū:b, nu finisjō
 par arive... yn fwa bjē: plase, ān avū d tu l mō:d,
 ō respirē e ōn etē fjēr. lō fet ē k lō spektakl
 40 ā valē la pen:.
 nōh, waje vu, 3ame msjō bōkaz, 3ame
 msjō melē:g nō m ō dōne ē batmū d kōer parēj

les pauvres diables, à les regarder comme des chiens. Les ministres font des bêtises, c'est aux sergents de ville qu'on les fait payer, et quand une fois il arrive une bonne révolution, les ministres s'en vont à Versailles, 5 et les sergents de ville dans le canal...

Pour en revenir donc à ce que je vous disais, dès qu'il y avait quelque chose dans Paris, j'étais un des premiers à le savoir. Ces jours-là, on se donnait rendez-vous, tous les petits du quartier, et nous descendions ensemble le 10 faubourg. Il y avait des gens qui criaient :

« C'est rue Montmartre... non!... à la porte Saint Denis. »

D'autres qui s'étaient trouvés en course de ce côté-là revenaient furieux de n'avoir pas pu passer. Les femmes couraient chez les boulangers. On fermait les portes cochères. 15 Tout cela nous montait. Nous chantions, nous bousculions en passant les petits marchands des rues, qui relevaient bien vite leurs étalages, leurs éventaires, comme les jours de grand vent. Quelquefois, en arrivant au canal, les ponts des écluses étaient déjà tournés. Des fiacres, des camions 20 s'arrêtaient là. Les cochers juraient, le monde s'inquiétait. Nous escaladions en courant cette grande passerelle toute en marches qui séparait alors le faubourg de la rue du Temple, et nous arrivions sur les boulevards.

C'est ça qui est amusant, le boulevard, les mardis gras 25 et les jours d'émeute! Presque pas de voitures; on pouvait galoper à son aise sur cette grande chaussée. En nous voyant passer, les boutiquiers de ces quartiers savaient bien ce que cela voulait dire, et fermaient vite leurs magasins. On entendait claquer les volets; mais tout de même, une 30 fois la boutique fermée, ces gens-là se tenaient sur le trottoir devant leurs portes, parce que chez les Parisiens la curiosité est plus forte que tout.

Enfin nous apercevions une masse noire, la foule, l'encombrement. C'était là!... Seulement, pour bien voir, il 35 s'agissait d'être au premier rang; et dame! on en recevait de ces taloches... Pourtant, à force de pousser, de bousculer, de se glisser entre les jambes, nous finissions par arriver... Une fois bien placés, en avant de tout le monde, on respirait et on était fier. Le fait est que le spectacle 40 en valait la peine.

Non, voyez-vous, jamais M. Bocage, jamais M. Mélingue ne m'ont donné un battement de cœur pareil

- a s̄i k̄ ʒ avɛ ǎ wajǎ laba, o bu d la ry,
dǎ l ɛspa:s rɛstɛ vid, lɛ kɔmisɛ:r s avǎ:se
avɛk sɔn ɛfarp... lez ɔ:t krijɛ :
 «lɛ kɔmisɛ:r ! lɛ kɔmisɛ:r !»
- 5 mwa ʒ dirɛ rjɛ. ʒ avɛ le' dǎ sɛrɛ d̄ pɛ:r,
dɛ ple:zir, dɛ ʒ se pa kwa; ǎ mwa mɛ:m ʒɔ pǎ:se :
 «lɛ kɔmisɛ:r ɛ la...; ɣar tutalɛ:r
le' ku d̄ trik:...»
- s etɛ pa ǎkɔr tǎ le' ku d̄ trik
- 10 ki m ɛ'prɛsjɔnɛ, mɛ ʃ djɔb d̄ ɔm:, avɛk sɔn ɛfarp
syr sɔn abi nwar, e ʃ grǎ fapo d̄ mɛsjɔ ki lɔi dɔnɛ l ɛ:r
d ɛ'tr ǎ vizit o miljɔ de' fako e de' trikɔrn,
sa m fɔzɛ ɛn ɛfɛ !... aprɛ ɛ ru'lmǎ d̄ tǎ'bur,
lɛ kɔmisɛ:r kɔmǎ:se a marmɔtɛ kɛkʃɔ:z.
- 15 kɔm il etɛ lwɛ d nu, malgrɛ l grǎ silǎ:s, sa wa
s ǎn alɛ dǎ l ɛ:r, e ɔ n ǎ'tǎ:dɛ k sa :
 «m:m... m:m... m:m...»
- me nu la kɔnɛ:sjɔ o'si bjɛ k lɔi, la lwa
- 20 syr lez atrupmǎ. nu savjɔ k nuz avjɔ drwa
a trwǎ: sɔmǎ:sjɔ avǎ d ari:ve o ku d̄ trik:.
o'si la prɛmjɛr fwa, pɛrson nɔ buzɛ. ɔ rɛstɛ la,
bjɛ trǎ:kil:, le' mɛ dǎ le' pɔf:... par egzǎ:p,
o zɣɔ ru'lmǎ, ɔ kɔmǎ:se a dɔvnir vɛ:r, e a rgarde
- 25 dɛ drwat e d go:f par u i fɔdrɛ pɔ:se...
o trwǎ:zjɛm ru'lmǎ, prt! s etɛ kɔm ɛ depɛ:r
dɛ pɛdro, e de' kri, de' mjo:lmǎ, ɛn ǎ'vɔlmǎ d̄ ta-
blije, dɛ fapo, dɛ kaskɛt, e pɔi laba dɛrjɛ:r,
le' trik ki kɔmǎ:se a tape. nɔ, vrɛ !
- 30 j a pa d̄ pjɛʃ dɛ tɛ:t kapab dɛ vu dɔnɛ d̄ sez
ɛmɔ:sjɔ la. ɔn ǎn avɛ pur ɔi: ʒur a rakɔ'tɛ sa
oz ɔ:t, e kɔm iz etɛ fjɛ:r, sɔ ki puve dir :
 «ʒ e ǎ'tǎ:dy la trwǎ:zjɛm sɔmǎ:sjɔ !...»
 i fo dir o'si, k a ʃ ʒɔ ɔ riske kɛkfwa
- 35 de' mɔrso d̄ sa po. figyrɛ vu k ɛ' ʒur,
a la pwɛ:t sɛtystaf¹⁾, ʒɔ n se kɔmǎ l kɔmisɛ:r
fi sɔ kɔ:t; me pa plyto lɛ zɣɔ ru'lmǎ,
vla le' mynisipo ki part, la trik ǎ l ɛ:r.
ʒɔ n rɛstɛ²⁾ pa la a lez atǎ:d, vu pǎ:se bjɛ.
- 40 me ʒ avɛ bo alɔ:ʒɛ me' ptit̄ ʒǎ:b, ɛ d̄ se' grǎ dja:b
s etɛ aʃarne syr mwa e m sɛrɛ d̄ si kur,
dɛ si kur, k aprɛ awar sǎ'ti dɔ u trwa fwa

1) sɛtɔstaf.

2) rɛstɛ.

à celui que j'avais en voyant là-bas, au bout de la rue, dans l'espace resté vide, le commissaire s'avancer avec son écharpe... Les autres criaient :

« Le commissaire ! le commissaire ! »

5 Moi, je ne disais rien. J'avais les dents serrées de peur, de plaisir, de je ne sais pas quoi ; en moi-même je pensais :

« Le commissaire est là... ; gare tout à l'heure les coups de trique... »

Ce n'était pas encore tant les coups de trique qui
10 m'impressionnaient, mais ce diable d'homme avec son écharpe sur son habit noir, et ce grand chapeau de monsieur qui lui donnait l'air d'être en visite au milieu des schakos et des tricornes, ça me faisait un effet !... Après un roulement de tambour, le commissaire commençait à
15 marmotter quelque chose. Comme il était loin de nous, malgré le grand silence, sa voix s'en allait dans l'air, et on n'entendait que ça :

« Mn... mn... mn... »

Mais nous la connaissions aussi bien que lui, la loi sur
20 les attroupements. Nous savions que nous avions droit à trois sommations avant d'arriver aux coups de trique. Aussi, la première fois, personne ne bougeait. On restait là, bien tranquille, les mains dans les poches... Par exemple, au second roulement, on commençait à devenir vert, et à
25 regarder de droite et de gauche par où il faudrait passer... Au troisième roulement, prrt ! c'était comme un départ de perdreaux, et des cris, des miaulements, un envollement de tabliers, de chapeaux, de casquettes, et puis, là-bas derrière, les triques qui commençaient à taper. Non, vrai ! il n'y a
30 pas de pièces de théâtre capables de vous donner de ces émotions-là. On en avait pour huit jours à raconter cela aux autres, et comme ils étaient fiers, ceux qui pouvaient dire :

« J'ai entendu la troisième sommation !... »

Il faut dire aussi qu'à ce jeu on risquait quelquefois
35 des morceaux de sa peau. Figurez-vous qu'un jour, à la pointe Saint-Eustache, je ne sais comment le commissaire fit son compte ; mais pas plus tôt le second roulement, voilà les municipaux qui partent, la trique en l'air. Je ne restai pas là à les attendre, vous pensez bien.
40 Mais j'avais beau allonger mes petites jambes, un de ces grands diables s'était acharné sur moi et me serrait de si court, de si court, qu'après avoir senti deux ou trois fois

læ vā d sa trik, zø fini par la rsøwa:r ā plē
 syr la tēt. djø də djø, kæl defarz! z e zame vy
 parēj ilyminā'sjō... ō m rapōrta fē nu la figyr
 fū:dy, e si vu krwaje k sa m avē kōri:zē...
 5 a: bē wi, tu l tū k la pov māmā belizē:r
 mæ mētē de kō:prēs, zø n sēsē pa d krije :
 «s e pa ma fō:t... s e s gø d kōmisē:r
 ki nuz a trife... i n a fē k dō: sōmā'sjō!»
 alfō:s dōdē,
 10 kō:t dy lē:di, pāri, farpā:tje.

nōt. — læ pāse defini, ā:plwaje par alfō:s dōdē
 dā la fē d sō kō:t, ēt o:zurdūi kō:plētmā mō:r
 dā l frā:sē parle d la rezjō pari:zjē:n; i n s ā:tā:drē
 zame dā la buf d ōen uvrije pari:zjē. l o:tōer
 15 a ete ē:flyā:se sā dut swa par læ lū:ga:z li:tterē:r,
 swa par læ frā:sē d sō peji natal:; la prōvā:s : ān efē,
 læ pāse defini vi tuzur dā la plypā:r de patwa
 e dā l frā:sē rezjōnal de mēm tēritwa:r.
 vwā:r bryno, presi d grammē:r istōrik dø la lū:ŋ
 20 frā:sē:z, pa:ž katsū swasātsē:k; ba:ŋer-pasi, e:lemēn-
 tā:rbux . . . , paragraf sā sē:kā:tdø; rā:bo,
 mōden længwidz nouts, nōvū:brē dizqisū katrē-
 vēttrē:z, pa:ž sū katrēvē dissēt; zū pasi, mē:trē fōne-
 tik, dizqisū katrēvēttrē:z, pa:ž vētset. — dø mēm,
 tu pari:zjē parlū natyrēlmā dirē: «zø n se pa»,
 u «ž se pa», e nō «zø n se» (pa:ž sā trā:tqit,
 25 sū trātnoef, lip trātsis:).

le vent de sa trique, je finis par la recevoir en plein sur la tête. Dieu de Dieu, quelle décharge! je n'ai jamais vu pareille illumination... On me rapporta chez nous la figure fendue, et si vous croyez que ça m'avait corrigé...
 5 Ah! ben (bien) oui, tout le temps que la pauvre maman Béli-saire me mettait des compresses, je ne cessais pas de crier:
 «Ce n'est pas ma faute... C'est ce gueux de commissaire qui nous a trichés... Il n'a fait que deux sommations!»

Alphonse DAUDET,

Contes du lundi, Paris, Charpentier.

10

Note. — Le passé défini, employé par Alphonse Daudet dans la fin de ce conte, est aujourd'hui complètement mort dans le français parlé de la région parisienne; il ne s'entendrait jamais dans la bouche d'un ouvrier parisien. L'auteur
 15 a été influencé sans doute soit par le langage littéraire, soit par le français de son pays natal, la Provence: en effet, le passé défini vit toujours dans la plupart des patois et dans le français régional des mêmes territoires. Voir: BRUNOT,
 20 *Précis de grammaire historique de la langue française*, page 465; BEYER-PASSY, *Elementarbuch...*, § 152; RAMBEAU, *Modern Language Notes*, Novembre 1893, page 197; Jean PASSY, *Maitre Phonétique*, 1893, page 27. — De même, tout Parisien parlant naturellement dirait: «Je ne sais pas», ou: «J' sais pas», et non: «Je ne sais» (page 138-139,
 25 ligne 36).

TROISIÈME PARTIE

POÉSIE ET THÉÂTRE

trwazjem parti

pæzi

34. lə kərbo e lə rnar

- 5 mɛ:trə kərbo, syr œn arbərə pərʃə,
 tənɛt ũ sō bɛk œ frəma:ʒ.
 mɛ:trə rnar, par l o'dœr allɛʃə,
 lɥi tɛt apɔprɛ sə lā:ga:ʒ:
 «e! bō:ʒur, mɛsjø dy kərbo!
 10 kœ vuz ɛt ʒəli! kə vu m sū:ble bo!
 sū mā:ti:r, si votrə rama:ʒ
 sə rapɔrt a votrə plyma:ʒ,
 vuz ɛt lə fɛniks dez o:t də se' bwa.»
 a se' mo, lə kərbo nə sə sū pa də ʒwa;
 e pur mō:tre sa bɛl vwa,
 15 il uvr œ largə bɛk, lɛ:s tō:be sa prwa.
 lə rnar s ũ sɛ:zi, e di: «mō bō mɛsjø,
 aprəne kə tu flatœ:r¹⁾
 vit o depū də səlɥi ki l' ekut;
 sɛt ləsō vo bjɛn œ frəma:ʒ sū dut:»
 20 lə kərbo, hō:tø e kō:fy,
 ʒy:ra, mɛz œ pø tar, k ɔ nə l i prā:drɛ ply.
 lafō:ten:, fa:bl.

1) dy tū d lafō:ten:, «flatø» rimɛ avɛk «mɛsjø».

Troisième Partie

Poésie

34. Le corbeau et le renard

Maitre corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.

Maitre renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :

« Eh! bonjour, monsieur du corbeau!

Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!

Sans mentir, si votre ramage

Se rapporte à votre plumage,

Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »

A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie;

Et, pour montrer sa belle voix,

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

Le renard s'en saisit, et dit: « Mon bon monsieur,

Apprenez que tout flatteur¹⁾

Vit aux dépens de celui qui l'écoute;

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »

Le corbeau, honteux et confus,

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

LA FONTAINE, *Fables*.

1) Du temps de La Fontaine, *flatteur* rimait avec *monsieur*.

35. læ kærbo e læ rnar

- læ kærbo, tugur mæ:tr ã fe d eskrækri,
 pur repa:re le: tær kæ lqi fi læ rnar,
 s e d ãn o:træ frøma:z ãpa:re kælkæ pa:r.
 5 læ rnar, tugur mæ:tr ã fe dæ furbæri,
 repæt a nøtr wazo sa færyl feri:
 «e bō:zur,» lqi dit il, «kæ vu m sã:ble bo!
 vuz et læ feniks...»
- mæs:tr læ kærbo
- 10 devø:ra læ frøma:z oz jø dy bøn apo:tr,
 e lqi kria: «ryze matwa,
 pur mæ sedu:ir ãkær, ãtøn yn o:træ gam:;
 o mæm pjæ:z syr mōn a:m,
 ty nø sære mæ prã:dr yn sægō:d fwa.»
- 15 pjæ:r lafã:bo:di.

36. læ fartje ãburbe

- læ faetō d yn vwaty:r a fwē
 vi sō fa:r ãburbe. læ pøvr ãm etæ lwē
 dæ tut ymē sækur: s etæt a la kã:paj:,
 20 præ d ã sertē kã:tō dæ la bæ:z brøtaj:,
 aple kē:pa:r kørã:tē.
 ð set ase kæ læ dæstē
- adræs la le: zã kãt il vø k ãn ãra:z.
 djø nu prezervæ dy vwaja:z!
 25 pur vøni:r o fartje ãburbe dã se: ljø,
 læ vwala ki detæt e zyr dæ sō mjø,
 pæstã ã sa fyrø:r ekstre:m,
 tã:to kō:træ le: tru, pqi kō:træ se: fovo,
 kō:træ sō fa:r, kō:træ lqi mæ:m.
- 30 il ēvæk a la fē læ djø dō le: travo
 sō si selebræ dã læ mō:d:
 «erky:l,» lqi dit il, «e:d mwa; si tō do
 a pøte la mafin rō:d,
 tō bra pø mæ tire d isi.»
- 35 sa prijæ:r etã fet, il ãtã dã la ny
 yn vwa ki lqi parl ē:si:

35. Le corbeau et le renard

Le corbeau, toujours maître en fait d'escroquerie,
 Pour réparer les torts que lui fit le renard,
 S'est d'un autre fromage emparé quelque part.
 5 Le renard, toujours maître en fait de fourberie,
 Répète à notre oiseau sa formule chérie:
 « Eh! bonjour, » lui dit-il, « que vous me semblez beau!
 Vous êtes le phénix... »

Messire le corbeau

10 Dévora le fromage aux yeux du bon apôtre,
 Et lui cria: « Rusé matois,
 Pour me séduire encore, entonne une autre gamme;
 Au même piège, sur mon âme,
 Tu ne saurais me prendre une seconde fois.

15 PIERRE LACHAMBEAUDIE.

36. Le charretier embourbé

Le Phaéton d'une voiture à foin
 Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
 De tout humain secours: c'était à la campagne,
 20 Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne,
 Appelé Quimper-Corentin.
 On sait assez qué le Destin
 Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
 Dieu nous préserve du voyage!
 25 Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
 Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
 Pestant en sa fureur extrême,
 Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
 Contre son char, contre lui-même.
 30 Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
 Sont si célèbres dans le monde:
 « Hercule, » lui dit-il, « aide-moi; si ton dos
 A porté la machine ronde,
 Ton bras peut me tirer d'ici. »
 35 Sa prière étant faite, il entend dans la nue
 Une voix qui lui parle ainsi:

«erkyl: vø k ð sæ rømy,
 puz il ɛ:d le ʒā. rəgardə d u prəvjē
 l aʃəpmā ki tə rətjē;
 5 o:t d o:tur də fak ru
 sə malæø mærtje, sət mo:diʃ bu
 ki ʒysk a l esjø lez ādqi;
 prū tō pik, e mə rō sə kaju ki tə nuqi;
 kō'blə mwa sət ərnjær. a ty fə?» — «wi,» di l əm:
 «ər bjē, ʒə vɛ t ɛ'de,» di la vwa: «prū tō fwɛ.»
 10 «ʒə ll e pri... k ɛ səsi! mō ʃær marʃ a swɛ!
 erkyl ā swa lwe!» lər la vwa: «ty vwa kəm
 tɛ ʃəvo ɛ'zəmā sə sō ti're də la.»
 ɛd twa, lə sjəl t ɛ'dra.

lafō'tɛn:, fə:bl̩.

15 37. lə saytje e l finā'sje
 œ saytje ʃā'tɛ dy matē ʒysk o swær;
 s etɛ mervɛ:j də l vwar,
 mervɛ:j də l wir; il fəzɛ de' pə'sa:ʒ,
 ply kō'tū k o'kō de' sət sa:ʒ.
 20 sō vwazē, o kō'trær, etā tu kuzy d ər,
 ʃā'tɛ pø, dərme mwēz ā'kər:
 s etɛt ən əm də finā's.
 si, syr lə pwē dy ʒur, parfwas il səmɛjɛ,
 lə saytje alær ā ʃā'tā l evɛjɛ;
 25 e lə finā'sje sə plɛpɛ
 kə le' swē də la prəvidā's
 n ys pəz o marʃe fə vā:drə lə dərmi:r,
 kəm lə mā:ʒe e lə bwær.
 ā sōn ətɛl il fə vənir
 30 lə ʃā'tær, e lqi di: «ər sa, sir gregwar,
 kə ʒəpɛ vu par ā?» — «par ā, ma fwa, mɛsjø,»
 dit avɛk œ tō də rjær¹⁾
 lə ʒajær saytje, «sə n ɛ pwē ma manjær
 də kō'te də la sɔrt, e ʒ n ā'ta:ʃ ʒær
 35 œ ʒur syr l ɔ:tr: il syfi k a la fē

1) o tū d lafō'tɛn:, «rjø» rimɛ avɛk «mɛsjø».

«Hercule veut qu'on se remue,
 Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
 L'achoppement qui te retient;
 Ote d'autour de chaque roue

5 Ce malheureux mortier, cette maudite boue

Qui jusqu'à l'essieu les enduit;

Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit:

Comble-moi cette ornière. As-tu fait?» — «Oui,» dit l'homme.

«Or bien, je vais t'aider,» dit la voix: «prends ton fouet.»

10 «Je l'ai pris... Qu'est ceci? mon char marche à souhait!

Hercule en soit loué!» Lors la voix: «Tu vois comme

Tes chevaux aisément se sont tirés de là.»

Aide-toi, le ciel t'aidera.

LA FONTAINE, *Fables*.

15

37. Le savetier et le financier

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir;

C'était merveille de le voir,

Merveille de l'ouïr; il faisait des passages,

Plus content qu'aucun des sept sages.

20

Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,

Chantait peu, dormait moins encor;

C'était un homme de finance.

Si, sur le point du jour, parfois il sommeillait,

Le savetier alors en chantant l'éveillait;

25

Et le financier se plaignait

Que les soins de la Providence

N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,

Comme le manger et le boire.

En son hôtel il fait venir

30

Le chanteur, et lui dit: «Or çà, sire Grégoire,

Que gagnez-vous par an?» — «Par an, ma foi, monsieur,»

Dit avec un ton de rieur¹⁾

Le gaillard savetier, «ce n'est point ma manière

De compter de la sorte, et je n'entasse guère

35

Un jour sur l'autre: il suffit qu'à la fin

1) Au temps de La Fontaine, *rieur* rimait avec *monsieur*.

3 atrap lə bu də l ane :

faḵ ʒur amɛn sō pē.»

«ebjē! kə ɣarpe vu, dit mwa, par ʒurne?»

«tāto plys, tāto mwē: lə mal ɛ kə tuʒur

5 (e sū sla no ɣē sərɛt asez ɔnɛ:t),

lə mal ɛ kə dā l ũ s ũtrəmɛ:l de ʒur

k il fo fo'me; ɔ nu rɥin ũ fɛ:t;

l yn fɛ tər a l ɔtr; e məsjø lə kyre

də kɛlkə nuvo sē ʒarʒə tuʒur sō prɔn.»

10 lə finā'sje, rjū də sa naiyte,

lqi di: «ʒə vu vø mɛtr ɔʒurdui syr lə trom.

prəne se sāt eky: ɣarde lə avɛk swē,

pur vuz ũ sɛrvir o bəzwē.»

lə saytje kry vwar tu l arʒū kə la tɛr

15 avɛ, dəpqi ply də sāt ũ,

prədui pur l yzav de ʒū.

il rɛturnə fe lqi: dā sa kaɪv il ũsɛr

l arʒū, e sa ʒwa a la fwa.

ply d fū: il pɛrdi la vwa

20 dy məmū k il ɣarpa sə ki kɔz no pɛn.

lə sɔməj kita sō lɔʒi;

il y pur ɔt le susi,

le supsɔ, lez alarmə ven:.

tu l ʒur il avɛ l œj o ɣɛ; e la nuqi,

25 si kɛlkə ʒa fɛzɛ dy brqi,

lə ʒa prɛnɛ l arʒū.

a la fē, lə po'vr ɔm:

s ũ kury fe səlqi k il nə revɛʒɛ ply:

«rūde mwa,» lqi dit il, «me' fū'sō e mō sɔm,

30 e rəprəne vo sāt eky.»

lafɔ'tɛn:, fə:bl.

38. l a:n verty d la po dy ljō

də la po dy ljō l a:n s etū verty

ɛtɛ krē partout a la rō:d;

35 e bjē: k animal sū verty,

il fɛzɛ trā'ble tu l mō:d.

J'attrape le bout de l'année :

Chaque jour amène son pain. »

« Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ? »

« Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours

(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),

Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours

Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes ;

L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé

De quelque nouveau saint charge toujours son prône. »

Le financier, riant de sa naïveté,

Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.

Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,

Pour vous en servir au besoin. »

Le savetier crut voir tout l'argent que la terre

Avait, depuis plus de cent ans,

Produit pour l'usage des gens.

Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre

L'argent, et sa joie à la fois.

Plus de chant : il perdit la voix

Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.

Le sommeil quitta son logis ;

Il eut pour hôtes les soucis,

Les soupçons, les alarmes vaines.

Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,

Si quelque chat faisait du bruit,

Le chat prenait l'argent.

A la fin, le pauvre homme

S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :

« Rendez-moi, » lui dit-il, « mes chansons et mon somme,

Et reprenez vos cent écus. »

LA FONTAINE, *Fables*.

38. L'âne vêtu de la peau du lion

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu

Était craint partout à la ronde ;

Et, bien qu'animal sans vertu,

Il faisait trembler tout le monde.

œ pəti bu d ɔrɛj ɛfapɛ par malœr,
 dekuvri la furb e l ɛrrœr.
 martē fit alœr sɔn ɔfis.

5 sɔ ki n savɛ pa la ry:z e la malis
 s etɔnɛ dɛ vwar kɛ martē
 fasa lɛ ljɔ o mulɛ.

fɔrsɔ ʒũ fɔ dy brɥi ã frã:s,
 par ki sɛt apɔlɔg ɛ rũdy familje.
 10 œn ekipa:ʒ kavalje
 fɛ lɛ trwɑ kar dɛ lœr vajũ:s.

lafɔ'tɛn:, fɑ:bl.

39. lɛ laburœr e sez ãfũ

travaje, prɛne dɛ la pɛn:
 s ɛ lɛ fɔ ki mũ:k lɛ mwɛ.

15 œ rif laburœr, sũtũ sa mœr prɔʃɛn:
 fi vœnir sez ãfũ, lœr parla sũ temwɛ.
 «garde vu,» lœr dit il, «dɛ vũdrɛ l ɛrita:ʒ
 kɛ nuz ɔ lɛsɛ no parũ:
 œ trezœr ɛ kafe dɛdũ.

20 ʒɔ n se pa l ãdrwa, mɛz œ pɔ dɛ kura:ʒ
 vu lɛ fɛra tru:vɛ; vuz ã vjɛ:drɛz a bu.
 rɛmɥɛ vœtrɛ fũ, dɛ: k ɔn ɔra fɛ l u;
 krɔ:zɛ, fuje, bɛʃɛ, nɛ lɛsɛ nyl plas
 u la mɛ nɔ pɑ:s e rɔpɑ:s.»

25 lɛ pɛr mœr, lɛ fis vu rɔturnɔ lɛ fũ,
 dɛsa, dɛla, partu; si bjɛ k o bu dɛ l ã
 il ã rapɔrta davũ:ta:ʒ.

d arʒũ, pwɛ d kafe. mɛ lɛ pɛr fy sa:ʒ
 30 dɛ lœr mɔ'trɛ avũ sa mœr
 kɛ lɛ trava:j ɛt œ trezœr.

lafɔ'tɛn:, fɑ:bl.

Un petit bout d'oreille, échappé par malheur,
 Découvrit la fourbe et l'erreur.
 Martin fit alors son office.

5 Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice
 S'étonnaient de voir que Martin
 Chassât les lions au moulin.

 Force gens font du bruit en France,
 Par qui cet apologue est rendu familier.
 Un équipage cavalier
 10 Fait les trois quarts de leur vaillance.

LA FONTAINE, *Fables.*

39. Le laboureur et ses enfants

Travaillez, prenez de la peine :
 C'est le fonds qui manque le moins.

15 Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
 Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
 « Gardez-vous, » leur dit-il, « de vendre l'héritage
 Que nous ont laissé nos parents :
 Un trésor est caché dedans.

20 Je ne sais pas l'endroit, mais un peu de courage
 Vous le fera trouver; vous en viendrez à bout.
 Remuez votre champ, dès qu'on aura fait l'aouût;
 Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
 Où la main ne passe et repasse. »

25 Le père mort, les fils vous retournent le champ,
 Deçà, delà, partout; si bien qu'au bout de l'an
 Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
 De leur montrer avant sa mort
 30 Que le travail est un trésor.

LA FONTAINE, *Fables.*

40. læ rwa d iyto

il etæt œ rwa d iyto
 pø kœny dā l istwar,
 sœ lœvā tar, sœ kufā to,
 5 dœrmā fœr bjē sā glwar,
 e kurœne par zantō
 d œ sē:plœ bœne dœ kœtō,
 dit ō.

oho! hoho! aha! haha!
 10 kœl bō pti rwa s ets la!
 la la.

il fœze se katrœ rœpa
 dā sō palœ dœ fœ:m,
 e syr œn œ:n, paz a pa,
 15 parkurœ sō rwajœ:m.
 zwajœ, sē:pl e krwajā l bjē,
 pur tuŷ gard i n avœ rjē
 k œ ffjē.

oho! etsœtera.

i n avœ dœ gu œnerø
 k yn swaf œ pø vi:v;
 mœz ā rā:dū sō pœpl œrø,
 i fo bjē k œ rwa vi:v.
 20 lqi mœ:m, a tabl e sā sypo,
 syr fak mqi lœvœt œ po
 d ē:po.

oho! etsœtera.

i n agrā:di pwē sez eta,
 fyt œ vwazē kœmœd:
 30 e mœdœl de: pœtā:ta,
 pri lœ plezi:r pur kœd:.
 sœ n œ kœ lœrsk il œkspi:ra
 kœ lœ pœplœ, ki l ā:te:ra,
 plœ:ra.

35 oho! etsœtera.

ō kō:serv ā:kœ:r lœ pœtrœ
 dœ ŷ dip e bō prœ:s.

40. Le roi d'Yvetot

Il était un roi d'Yvetot
 Peu connu dans l'histoire,
 Se levant tard, se couchant tôt,
 5 Dormant fort bien sans gloire,
 Et couronné par Jeanneton
 D'un simple bonnet de coton,
 Dit-on.
 Oh! Oh! Oh! Oh! Ah! Ah! Ah! Ah!
 10 Quel bon petit roi c'était là!
 La, la.

Il faisait ses quatre repas
 Dans son palais de chaume,
 Et sur un âne, pas à pas,
 15 Parcourait son royaume.
 Joyeux, simple et croyant le bien,
 Pour toute garde il n'avait rien
 Qu'un chien.
 Oh! Oh! etc.

Il n'avait de goût onéreux
 Qu'une soif un peu vive;
 Mais en rendant son peuple heureux,
 Il faut bien qu'un roi vive.
 20 Lui-même, à table et sans suppôt,
 Sur chaque muid levait un pot
 D'impôt.
 Oh! Oh! etc.

Il n'agrandit point ses États,
 Fut un voisin commode,
 30 Et, modèle des potentats,
 Prit le plaisir pour code.
 Ce n'est que lorsqu'il expira
 Que le peuple, qui l'enterra,
 Pleura.
 35 Oh! Oh! etc.

On conserve encor le portrait
 De ce digne et bon prince.

s ε l ā:sεpə d œ kabare
 famø dū la prəvēs:s.
 le ʒur də fɛ:t, bjē suvā,
 la ful s ekri ā byvā

5

dəvā:
 oho! hoho! aha! haha!
 kəl bō pti rwa s ete la!
 la la.

berāʒe, fāsō (dizqisā trəz).

10

41. lez wazo

l ivɛ:r, rədublū se: rava:ʒ,
 dezəl no twaz e no fā;
 lez wazo syr d o:trə riva:ʒ
 pərtə lœrz amu:r e lœr fā.
 mε lə kalmə d œn o:tr azil:
 nə le rā:dra paz ē:kōstū:
 lez wazo kə l ivɛ:r eqzil:
 rəvjē:drōt avɛk lə prētū.

15

a l eqzil lə sɔ:r le kō:dam,
 e plys k ø nuz ā ʒemisō!
 dy palɛ e də la kaban:
 l eko rədi:zɛ lœr fāsō.
 k ilz a:ʒ d œ bɔ:r ply trā:kil:
 farme lez œrøz abitū!
 lez wazo kə l ivɛ:r eqzil:
 rəvjē:drōt avɛk lə prētū.

20

25

wazo fikse syr sət pla:ʒ,
 nu pərtōz āvi a lœr sɔ:r.
 de:ʒa ply d œ sō:brə nɥa:ʒ
 s elɛ:v e ɡrō:d o fō dy nɔ:r.
 œrø ki syr yn ɛl azil:
 pø s elwape kəlkoz ēstū!
 lez wazo kə l ivɛ:r eqzil:
 rəvjē:drōt avɛk lə prētū.

30

C'est l'enseigne d'un cabaret
 Fameux dans la province.
 Les jours de fête, bien souvent,
 La foule s'écrie en buvant

Devant:

Oh! Oh! Oh! Oh! Ah! Ah! Ah! Ah!
 Quel bon petit roi c'était là!

La, la.

BÉRANGER, *Chansons* (1813).

10

41. Les oiseaux

L'hiver, redoublant ses ravages,
 Désole nos toits et nos champs;
 Les oiseaux sur d'autres rivages
 Portent leurs amours et leurs chants.

15

Mais le calme d'un autre asile
 Ne les rendra pas inconstants:
 Les oiseaux que l'hiver exile
 Reviendront avec le printemps.

20

A l'exil le sort les condamne,
 Et plus qu'eux nous en gémissons!
 Du palais et de la cabane
 L'écho redisait leurs chansons.

25

Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
 Charmer les heureux habitants!
 Les oiseaux que l'hiver exile
 Reviendront avec le printemps.

30

Oiseaux fixés sur cette plage,
 Nous portons envie à leur sort.
 Déjà plus d'un sombre nuage
 S'élève et gronde au fond du Nord.
 Heureux qui sur une aile agile
 Peut s'éloigner quelques instants!
 Les oiseaux que l'hiver exile
 Reviendront avec le printemps.

il pãsrõt a nõtø pøn:,
 e l ɔra:z ãfē disipe,
 il røvje·drō syr lø vjø fɛm
 kə tã də fwaz il a frape.
 5 pur predi:r o valō fertil:
 də bɔ: zui:r alɔ:r ply kōstã,
 lez wazo kə l ivɛ:r egzil:
 røvje·drōt avɛk' lø prētã.

berã:ze, fã:sō (dizqisã sɛ:r).

10

42. lø marki d̄ karaba

vwaje sə vjø marki
 nu trɛ:te ã pœplə kō'ki;
 sō kursje defarne
 də lwē fe nu lɔ a ramne.
 15 vɛr sō vjø kastɛl:
 sə nɔblə mærtɛl:
 marʃ ã brãdisã
 œ sɑ:br inɔsã.
 fapo bɑ! fapo bɑ!
 20 glwɑ:r o marki də karaba!

25

o·mønje, fãtlē,
 vaso, vavaso:z e vilē,
 s ɛ mwa, dit il, s ɛ mwa
 ki sœl e retabli mō rwa.

30

mɛ s il nə m rã
 le·drwa də mō rã,
 avɛk mwa, kørblø!
 il vɛ:ra bɔ: zø.
 fapo bɑ! fapo bɑ!
 30 glwɑ:r o marki də karaba!

pur mə kalɔmnje
 bjē k ɔn ɛ parle d œ mɔnje,
 ma fami:j y pur fɛf
 œ de fiʃ də pepē l brɛf.

Ils penseront à notre peine,
 Et, l'orage enfin dissipé,
 Ils reviendront sur le vieux chêne
 Que tant de fois il a frappé.
 Pour prédire au vallon fertile
 De beaux jours alors plus constants,
 Les oiseaux que l'hiver exile
 Reviendront avec le printemps.

BÉRANGER, *Chansons* (1816).

10 **42. Le marquis de Carabas**

Voyez ce vieux marquis
 Nous traiter en peuple conquis;
 Son coursier décharné
 De loin chez nous l'a ramené.
 15 Vers son vieux castel
 Ce noble mortel
 Marche en brandissant
 Un sabre innocent.
 20 Chapeau bas! chapeau bas!
 Gloire au marquis de Carabas!

Aumôniers, châtelains,
 Vassaux, vavassaux et vilains,
 C'est moi, dit-il, c'est moi
 Qui seul ai rétabli mon roi.
 25 Mais s'il ne me rend
 Les droits de mon rang,
 Avec moi, corbleu!
 Il verra beau jeu.
 30 Chapeau bas! chapeau bas!
 Gloire au marquis de Carabas!

Pour me calomnier
 Bien qu'on ait parlé d'un meunier,
 Ma famille eut pour chef
 Un des fils de Pépin le Bref.

daprē mō bla:zō,
 zə krwa ma mezō
 ply nōblə, ma fwa,
 kə səl dy rwa.
 5 fapo ba! fapo ba!
 glwar o marki də karaba!

ki m rezistərə?
 la marki:z a l taburē.
 pur ɛ:tr evɛ:k œ ʒur,
 10 mō dərnje fis suivra la kur.
 mō fis lə barō,
 kwak œ pø pəltrō,
 vøt avwar de krwa:
 il ān ɔra trwa.
 15 fapo ba! fapo ba!
 glwar o marki də karaba!

vivō dō:k ā rpo.
 mē lō m ɔ:ʒ parlə d ɛ:po!
 a l eta, pur sō bjē,
 20 œ ʒā:tijəm nə dwa rjē.
 gra:s a me kreno,
 a mez arsəno,
 zə puiz o prefē
 dir œ pø sō fē.
 25 fapo ba! fapo ba!
 glwar o marki də karaba!

kyre, fē tō dəvwar,
 rā:pli pur mwa tōn ā:sā:swar.
 vu, pa:ʒ e varlɛ,
 30 gɛ:r o vilē, e rōse lɛ!
 kœ də mez ajø
 se drwa glərjø
 pa:s tut ā:tje
 a mez eritje.
 35 fapo ba! fapo ba!
 glwar o marki də karaba!

berā:ʒe, fā:sō (dizqisā sɛ:z).

D'après mon blason,
 Ja crois ma maison
 Plus noble, ma foi,
 Que celle du roi.

5
 Chapeau bas! chapeau bas!
 Gloire au marquis de Carabas!

Qui me résisterait?

La marquise a le tabouret.

10
 Pour être évêque un jour,
 Mon dernier fils suivra la cour.

Mon fils le baron,
 Quoique un peu poltron,
 Veut avoir des croix:

Il en aura trois.

15
 Chapeau bas! chapeau bas!
 Gloire au marquis de Carabas!

Vivons donc en repos.

Mais l'on m'ose parler d'impôts!

20
 A l'État, pour son bien,
 Un gentilhomme ne doit rien.

Grâce à mes créneaux,
 A mes arsenaux,
 Je puis au préfet

Dire un peu son fait.

25
 Chapeau bas! chapeau bas!
 Gloire au marquis de Carabas!

Curé, fais ton devoir,
 Remplis pour moi ton encensoir.

30
 Vous, pages et varlets,
 Guerre aux vilains, et rossez-les!

Que de mes aïeux
 Ces droits glorieux
 Passent tout entiers
 A mes héritiers.

35
 Chapeau bas! chapeau bas!
 Gloire au marquis de Carabas!

BÉRANGER, *Chansons* (1816).

43. la sēt aljās de' pœpl

3 e vy la pē desā:dræ syr la tær,
 sēmā də l ɔ:r, de floer e dez epi.
 l ɛ:r etē kalm, e dy djø də la gær
 5 el etufē le fudræz asupi.

«a!» dizet el, «ego par la vajās,
 frūse, āgle, belʒə, rys u ʒermē,
 pœplə, fœrmez yn sēt aljās,
 e dōne vu la mē.

10 pœvræ mœrtel:, tū də hæn vu las;
 vu nə gute k æ peniblə sœmɛj.
 d æ gløb etrwa divize mjø l ɛspas:
 fakœ də vu ɔra plas o sœlɛj.

tus atlez o far də la pquisās,
 15 dy vrē bœncœr vu kite lə fœmē.
 pœplə, fœrmez yn sēt aljās,
 e dōne vu la mē.

Je vo vwazē vu pœrte l ɛ'sā:di;
 l akilō sufl, e vo twa sō bry:le;
 20 e kū la tær et ā'fē rœfrwadi,
 lə sœk lū:gi su de' bra mytile.
 prē də la bœrn u fak eta kœmās,
 o'kœn epi n ɛ py:r də sāk ymē.
 pœplə, fœrmez yn sēt aljās,
 25 e dōne vu la mē.

de' pœtū:ta, dū vo sitez ā flæm,
 ɔ:z, dy bu də lœr sœptr ɛ'solū,
 marke, kō:te e rækō:te lez æm
 kə lœr adʒy:ʒ æ triō:f sā:glā.
 30 fœ:blə trupo, vu pœ:se, sū defās,
 d æ ʒuŋ pœzū suz æ ʒug inymē.
 pœplə, fœrmez yn sēt aljās,
 e dōne vu la mē.

kə mars ā'vē n arēt pwē sa kurs;
 35 fō:de de' lwa dū vo pei sufrā;
 də vœtrə sū nə livre ply la surs

43. La Sainte-Alliance des peuples

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
 Semant de l'or, des fleurs et des épis.
 L'air était calme, et du dieu de la guerre
 Elle étouffait les foudres assoupis.
 5 « Ah! » disait-elle, « égaux par la vaillance,
 Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
 Peuples, formez une sainte alliance,
 Et donnez-vous la main.

10 Pauvres mortels, tant de haine vous lasse;
 Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
 D'un globe étroit divisez mieux l'espace:
 Chacun de vous aura place au soleil.
 Tous attelés au char de la puissance,
 15 Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
 Peuples, formez une sainte alliance,
 Et donnez-vous la main.

Chez vos voisins vous portez l'incendie;
 L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés;
 20 Et quand la terre est enfin refroidie,
 Le soc languit sous des bras mutilés.
 Près de la borne où chaque État commence,
 Aucun épi n'est pur de sang humain.
 Peuples, formez une sainte alliance,
 25 Et donnez-vous la main.

Des potentats, dans vos cités en flammes,
 Osent, du bout de leur sceptre insolent,
 Marquer, compter et recompter les âmes
 Que leur adjuge un triomphe sanglant.
 30 Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,
 D'un joug pesant sous un joug inhumain.
 Peuples, formez une sainte alliance,
 Et donnez-vous la main.

35 Que Mars en vain n'arrête point sa course;
 Fondez des lois dans vos pays souffrants;
 De votre sang ne livrez plus la source

o rwaz ē·gra, o vastō kō·kerā.
 dez astrō fo kō·gyre l ē·flyās;
 efrwa d œ zūr, il pa·lirō dēmē.
 pœplē, fōrmez yn sēt aljās,
 5 e dōne vu la mē.

wi, libr ā·fē, kō lō mō·d respir;
 syr lō pa·se zōtez œ vwal epē.
 sōme vo fā oz akō·r dē la lir;
 l ā·sā dez ar dwa bry·le pur la pē.
 10 l espwar rijā, o sē dē l abō·dās,
 akōjra lē du frqi dē l imē.
 pœplē, fōrmez yn sēt aljās,
 e dōne vu la mē.»

ē·si parlē sēt vjarz adō·re,
 15 e ply d œ rwa repetē se·diskurr.
 kōm o prē·tā, la tē·r etē pa·re;
 l o·tōn ā flo·er raplē lez amur.
 pur l etrā·ze ku·le, bō vē dē frās:
 dē sa frō·tjē·r il rō·prā lē fāmē.
 20 pœplē, fōrmōz yn sēt aljās,
 e dōnō nu la mē.

berā·ze, fāsō (dizqisā dizqit).

44. mōn abi

swa mwa fidēl, o po·vr abi kē z em!
 25 ā·sā·blē nu dōvnō vjō.
 dēpqi dī·z ā, zō tē brōs mwa mē·m,
 e sōkrat n y pa fē mjō.
 kū lō sō·r a ta mē·s etōf
 livrērē dē nuvo kō·ba,
 30 imit mwa, rezist ā filōzōf:
 mō vjēj ami, nē nu sepārō pa.

zō mō suvjē, kar z e bōn memwar,
 dy prēmje zūr u zō tē mi.
 s etē ma fēt, e pur kō·blē dē glwar,
 35 ty fy fā·tē par mez ami.

Aux rois ingrats, aux vastes conquérants
 Des astres faux conjurez l'influence;
 Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
 Peuples, formez une sainte alliance,
 Et donnez-vous la main.

Oui, libre enfin, que le monde respire;
 Sur le passé jetez un voile épais.
 Semez vos champs aux accords de la lyre;
 L'encens des arts doit brûler pour la paix.
 L'espoir riant, au sein de l'abondance,
 Accueillera les doux fruits de l'hymen.
 Peuples, formez une sainte alliance,
 Et donnez-vous la main.»

Ainsi parlait cette vierge adorée,
 Et plus d'un roi répétait ses discours.
 Comme au printemps, la terre était parée;
 L'automne en fleurs rappelait les amours.
 Pour l'étranger coulez, bons vins de France:
 Da sa frontière il reprend le chemin.
 Peuples, formons une sainte alliance,
 Et donnons-nous la main.

BÉRANGER, (*Chansons* 1818).

44. Mon habit

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime!
 Ensemble nous devenons vieux.
 Depuis dix ans, je te brosse moi-même,
 Et Socrate n'eût pas fait mieux.
 Quand le sort à ta mince étoffe
 Livrerait de nouveaux combats,
 Imite-moi, résiste en philosophe:
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire.
 Du premier jour où je te mis.
 C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
 Tu fus chanté par mes amis.

tōn ē·diḡā:s, ki m ənə:r,
 nə m a pwē bani də ləer bra.
turs il sō **pre** a nu fə·te ā·kə:r :
 mō vjɛj ami, nə nu sepa:rō pə.

5 a tō rəvɛ:r ʒ admɪ:r yn rəpri:r :
 s et ā·kə:r ǝ du suvnɪ:r.
fɛpāt ǝ swa:r də fɥɪ:r la tū:drə li:z,
 ʒə sū sa mē mə rətəni:r.
 ǝ tə defɪ:r, e sət utra:ʒ
 10 o·prɛ d ɛl ā·ʃɛ:n mɛr pə.
 lizɛt a mi dø: ʒur a tū d uvra:ʒ :
 mō vjɛj ami, nə nu sepa:rō pə.

t ɛʒ ɛ·prepe de flo də mysk e d ā·brə
 k ǝ fat eqzəl ā sə mirrū ?
 15 m at ǝ ʒamɛ vy dāz yn ā·tiʃā:brə
 t ɛkspo:ze o mɛpri d ǝ grā ?
 pur de rybā la frūs ā·tjɛ:r
 fyt ā prwa a də lō deba ;
 la floer de ʃā bri:j a ta butənjɛ:r :
 20 mō vjɛj ami, nə nu sepa:rō pə.

nə krē ply tū se ʒur də kursə vɛ:n,
 u nətrə dəstē fy parɛ:j ;
 se ʒur mɛ·le də ple:zɪ:r e də pɛ:n,
 mɛ·le də plɥi e də sɔlə:j.
 25 ʒə dwa bjē·to, il mə lə sū:blə,
mɛtrə pur ʒamɛ abi bə.
 atāz ǝ pø, nu fini:rōz ā·sā:blə :
 mō vjɛj ami, nə nu sepa:rō pə.

berā:ʒe, ʃā:sō (dizɥisā diznœf).

30 45. adjø də ma:ri stɥa:r

adjø, ʃarmā pei də frūs,
 kə ʒə dwa tū ʃɛ·ri:r!
 berso də mōn ɔerø:z ā·fūs,
 adjø! tə kite, s ɛ murɪ:r.

Ton indigence, qui m'honore,
 Ne m'a point banni de leurs bras.
 Tous ils sont prêts à nous fêter encore:
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

5 A ton revers j'admire une reprise:
 C'est encore un doux souvenir.
 Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
 Je sens sa main me retenir.
 On te déchire, et cet outrage
 10 Auprès d'elle enchaîne mes pas.
 Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage:
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
 Qu'un fat exhale en se mirant?
 15 M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
 T'exposer au mépris d'un grand?
 Pour des rubans la France entière
 Fut en proie à de longs débats:
 La fleur des champs brille à ta boutonnière:
 20 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
 Où notre destin fut pareil;
 Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
 Mêlés de pluie et de soleil.
 25 Je dois bientôt, il me le semble,
 Mettre pour jamais habit bas.
 Attends un peu, nous finirons ensemble:
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

BÉRANGER, *Chansons* (1819).

30 **45. Adieux de Marie Stuart**

Adieu, charmant pays de France,
 Que je dois tant chérir!
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu! te quitter, c'est mourir.

twa kə ʒ adəpte pur patri,
 e d u ʒə krwa mə vwar banir,
 ā-tū lez adjø də marri,
 frūs, e gardə sō suvnr.
 5 lə vā sufl, ɔ kit la pləʒ,
 e pø: tufe də me' sã: glo,
 djø, pur mə rū:dr a tō riva:ʒ,
 djø n a pwē sulve le' flo!

10 adjø, farmā pei də frūs,
 kə ʒə dwa tū ferir!
 berso də mōn ɔerø:z ā-fūs,
 adjø! tə kite, s ɛ murir.

15 lørsk oz jø dy pøplə kə ʒ ɛ:m,
 ʒə sɛpi le' lis eklatū,
 il aplo:dit o' rū syprɛ:m
 mwē k o' farmə də mō prētū.
 ā-vē la grū:dø:r suvrɛn
 m atū fe lə sō:br ekø:s:
 20 ʒə n e dezi:re d ɛtrə rɛ:m
 kə pur rəpe syr de' frū:sɛ.

adjø, farmā pei də frūs,
 kə ʒə dwa tū ferir!
 berso də mōn ɔerø:z ā-fūs,
 adjø! tə kite, s ɛ murir.

25 l amur, la glwar, lə ʒeni,
 ɔ trəp āni:vre me' bo' zur;
 dā l ɛ:kyltə kaledəni
 də mō sər va fā:ʒə lə kur.
 eləs! ɔ preza:ʒ tərriblə
 30 dwa livre mō kœ:r a l efrwa:
 ʒ e kry vwar dāz ɔ sō:ʒ ɔribl
 ɔen efafo drɛse pur mwa.

35 adjø, farmā pei də frūs,
 kə ʒə dwa tū ferir!
 berso də mōn ɔerø:z ā-fūs,
 adjø! tə kite, s ɛ murir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
 Et d'où je crois me voir banuir,
 Entends les adieux de Marie,
 France, et garde son souvenir.
 5 Le vent souffle, on quitte la plage,
 Et, peu touché de mes sanglots,
 Dieu, pour me rendre à ton rivage,
 Dieu n'a point soulevé les flots!

Adieu, charmant pays de France,
 10 Que je dois tant chérir!
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu! te quitter, c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,
 Je ceignis les lis éclatants,
 15 Il applaudit au rang suprême
 Moins qu'aux charmes de mon printemps.
 En vain la grandeur souveraine
 M'attend chez le sombre Écossais:
 Je n'ai désiré d'être reine
 20 Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,
 Que je dois tant chérir!
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu! te quitter, c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie,
 25 Ont trop enivré mes beaux jours;
 Dans l'inculte Calédonie
 De mon sort va changer le cours.
 Hélas! un présage terrible
 30 Doit livrer mon cœur à l'effroi:
 J'ai cru voir, dans un songe horrible,
 Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,
 35 Que je dois tant chérir!
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu! te quitter, c'est mourir.

frā:s, dy miljø dez alarmə,
 la nōblə fi:j de: stʊar,
 kəm ā sə ʒur ki vwa se: larmə,
 vər twa turnəra se: rəgar.
 5 mē djø! lə veso trə rapid
 de:ʒa vøʝ su d ɔ:trə sjø,
 e la nu:ʝi, dā sō vwal ymid,
 derəb te: bə:r a mez jø!

10 adjø, farmā pei de frā:s,
 kə ʒə dwa tū fe:rir!
 bərsə de mōn ɔ:rəʒ ā:fā:s,
 adjø! tə kite, s ɛ murir.

berā:ʒe, fāsō (dizqisā ɔ:z).

46. lə sē:k mē

15 dez espapəl m ɔ pri syr lœr navir,
 o bər lwē:tē u tristəmū ʒ ɛ:rɛ.
 ɔ:blə debri d ɔ:n erəik ā:pir,
 ʒ avɛ dā l ɛ:d egzile me: rəgrɛ.
 mē lwē dy kap, aprɛ sē:k ā d apsūs,
 20 su lə sɔlɛ:j ʒə vøʝ ply ʒwajø.
 pɔ:vɾə sɔlda, ʒə rəvɛ:re la frā:s:
 la mē d ɔ:fis mə fərməra lez jø.

djø! lə pilət a krije: «sētelen!»
 e vwala dō:k u lā:gi lə he:ro!
 25 bōz espapəl, la s etē vɔ:trə hɛ:n;
 nu mɔ:disō se: fɛ:r e se: buro.
 ʒə nə pu:ʝi rjē, rjē pur sa delivrās:
 lə tū n ɛ ply de: trepa glərjø!
 pɔ:vɾə sɔlda, ʒə rəvɛ:re la frā:s:
 30 la mē d ɔ:fis mə fərməra lez jø.

pɔ:tɛ:r il dɔ:r, sə bulɛ ɛ:vɛ:siblə
 ki frakasa vɛ: trɔ:nz a la fwa.
 nə pɔ:t il pa, sə rəlvū tərɪbl
 ale murir syr la tɛ:t de: rwa?

France, du milieu des alarmes,
 La noble fille des Stuarts,
 Comme en ce jour qui voit ses larmes,
 Vers toi tournera ses regards.
 5 Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide
 Déjà vogue sous d'autres cieux,
 Et la nuit, dans son voile humide,
 Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu, charmant pays de France,
 10 Que je dois tant chérir!
 Berceau de mon heureuse enfance,
 Adieu! te quitter, c'est mourir.

BÉRANGER. (*Chansons* (1811).

46. Le cinq Mai

15 Des Espagnols m'ont pris sur leur navire,
 Aux bords lointains où tristement j'étais.
 Humble débris d'un héroïque empire,
 J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
 Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,
 20 Sous le soleil je vogue plus joyeux.
 Pauvre soldat, je reverrai la France:
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieu! le pilote a crié: «Sainte-Hélène!»
 Et voilà donc où languit le héros!
 25 Bons Espagnols, là s'éteint votre haine;
 Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
 Je ne puis rien, rien pour sa délivrance:
 Le temps n'est plus des trépas glorieux!
 Pauvre soldat, je reverrai la France:
 30 La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort, ce boulet invincible
 Qui fracassa vingt trônes à la fois.
 Ne peut-il pas, se relevant terrible,
 Aller mourir sur la tête des rois?

a! sɔ rɔʃɛ rɔpus l ɛspɛrɑ:s :
 l ɛglɛ n ɛ ply dɑ lɔ sɛkrɛ dɛ djɔ.
 pɔvrɔ sɔlda, ʒɔ rɔvrɛrɛ la frɑ:s :
 la mɛ d œ fis mɔ fɛrmɛra lez jɔ.

5 il fatigɛ la viktwar a lɔ suivr :
 ɛl ɛtɛ lɑ:s, il nɔ l atɑ:di pa.
 trahi dɔ: fwa, sɔ grɑt ɔm a sy viivr .
 mɛ kɛl sɛrpɑ ũvɔlɔp sɛ pa!
 dɔ tu lɔrʒɛ œ pwa:ʒɔ ɛ l ɛsɑ:s ;
 10 la mɔ:r kurɛn œ frɔ viktɔrjɔ.
 pɔvrɔ sɔlda, ʒɔ rɔvrɛrɛ la frɑ:s :
 la mɛ d œ fis mɔ fɛrmɛra lez jɔ.

dɛ k ɔ sɪnal yn nɛf vagabɔ:d,
 « sɛrɛ s lɥi ? » diz lɛ pɔtɑ:ta.
 15 « vjɛt il ũkɔ:r rɔdɛmɑ:de lɔ mɔ:d ?
 armɔ sudɛ dɔ: miljɔ dɔ sɔlda. »
 e lɥi pɔtɛ:trɛ, akɑ:blɛ dɔ sufrɑ:s,
 a la patri adres sez adjɔ.
 pɔvrɔ sɔlda, ʒɔ rɔvrɛrɛ la frɑ:s :
 20 la mɛ d œ fis mɔ fɛrmɛra lez jɔ.

grɑ dɔ ʒɛni e grɑ dɔ karaktɛ:r,
 purkwa dy sɛptr armat il sɔn ɔrgɔɛj ?
 bjɛn ɔ:dɛsy dɛ trɔ:n dɔ la tɛ:r,
 il aparɛ brijɑ syr sɛt ɛkɔɛj .
 25 sa ɟlwar ɛ la kɔm lɔ far immɑ:s
 d œ nuvo mɔ:d e d œ mɔ:d trɔ vjɔ.
 pɔvrɔ sɔlda, ʒɔ rɔvrɛrɛ la frɑ:s :
 la mɛ d œ fis mɔ fɛrmɛra lez jɔ.

bɔz ɛspanɔl:, kɔ vwat ɔ o riva:ʒ ?
 30 œ drapo nwar! a! grɑ djɔ, ʒɔ frɛmi!
 kwa! lɥi murir! ɔ ɟlwar! kɛl vɛva:ʒ !
 ɔ:tu:r dɔ mwa plɛ:r sez ɛnmi.
 lwɛ dɔ sɔ rɔk nu fɥijɔz ũ silɑ:s ;
 l astrɛ dy ʒu:r abɑ:dɔn lɛ sjɔ.
 35 pɔvrɔ sɔlda, ʒɔ rɔvrɛrɛ la frɑ:s :
 la mɛ d œ fis mɔ fɛrmɛra lez jɔ.

berɑ:ʒɛ, fɑ:sɔ (disɟisɑ vɛ:teœ).

Ah! ce rocher repousse l'espérance:
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

5 Il fatiguait la Victoire à le suivre:
Elle était lasse, il ne l'attendit pas.
Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre.
Mais quels serpents enveloppent ses pas!
De tout laurier un poison est l'essence;
10 La mort couronne un front victorieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
«Serait-ce lui?» disent les potentats.
15 «Vient-il encor redemander le monde?
Armons soudain deux millions de soldats.»
Et lui peut-être, accablé de souffrance,
À la patrie adresse ses adieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
20 La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil?
Bien au-dessus des trônes de la terre,
Il apparaît brillant sur cet écueil.
25 Sa gloire est là comme le phare immense
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage?
30 Un drapeau noir! Ah! grands dieux, je frémis!
Quoi! lui mourir! ô gloire! quel veuvage!
Autour de moi pleurent ses ennemis.
Loin de ce roc nous fuyons en silence:
L'astre du jour abandonne les cieux.
35 Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

47. le' suvni:r dy pœpl̥

õ parløra dæ sa glwa:r
 su læ ʃo:m bjẽ lõtũ;
 l œ'blø twa, dũ sê'kũ't ã,
 5 nø kœn'etra ply d o'tr istwa:r.

la vjẽ'drõ le' vilazwa
 dir' albø:r a kœlkø vjɛ:j :

« par de' resi d o'trøfwa,

mɛ:r, abrɛ:ʒø notrø vɛ:j .

10 bjẽ, dit õ, k il nuz ε nqi,

lø pœpl̥ ã'kœ:r læ revɛ:r,

wi, læ revɛ:r.

— parle nu dæ lqi, grãmɛ:r,

parle nu de lqi. » (bis)

15 mez ã'fũ, dũ ʃ vilaz,

sqi'vi dæ rwa, il pa'sa.

vwala bjẽ: lõtũ dæ sa:

ʒø vne d ã'trø ã menaz.

a pje, grẽ'pũ læ kœto

u pur vwa:r ʒø m etɛ mi:z,

il avɛ pœti ʃapo

avøk rødẽ'gøt griz.

prɛ d lqi ʒø m trublɛ;

il mœ di: « bõ'ʒur, ma ʃɛ:r,

25 bõ'ʒur, ma ʃɛ:r. »

— « i vuz a parle, grãmɛ:r!

i vuz a parle! »

l ã daprɛ, mwa, pœvrø fam:,

a pari etãt œ ʒur,

30 ʒø læ vi avøk sa kur:

i s rũ'det a notrødam:.

tu le' kœ:r etɛ kõ'tũ;

õn admirɛ sõ kœrtɛ:ʒ.

ʃakœ dir:z: « kel bo' tũ!

lø sjøl tuzur læ prøtɛ:ʒ. »

35 sõ surir etɛ bjẽ' du:

d œ fiʃ djø l rũ'dɛ pɛ:r,

lø rũ'dɛ pɛ:r.

47. Les souvenirs du peuple

On parlera de sa gloire
 Sous le chaume bien longtemps;
 L'humble toit, dans cinquante ans,

5 Ne connaîtra plus d'autre histoire.

Là viendront les villageois
 Dire alors à quelque vieille:

«Par des récits d'autrefois,
 Mère, abrégez notre veille.

10 Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
 Le peuple encor le révère,

Oui, le révère.

— Parlez-nous de lui, grand'mère,
 Parlez-nous de lui.» (*Bis*)

15 Mes enfants, dans ce village,
 Suivi de rois, il passa.

Voilà bien longtemps de ça:

Je venais d'entrer en ménage.

A pied, grim pant le coteau

20 Où pour voir je m'étais mise,

Il avait petit chapeau

Avec redingote grise.

Près de lui je me troublai;

Il me dit: «Bonjour, ma chère,

25 Bonjour, ma chère.»

— «Il vous a parlé, grand'mère!

Il vous a parlé!»

L'an d'après, moi, pauvre femme,

A Paris étant un jour,

30 Je le vis avec sa cour:

Il se rendait à Notre-Dame.

Tous les cœurs étaient contents;

On admirait son cortège.

Chacun disait: «Quel beau temps!

35 Le ciel toujours le protége.»

Son sourire était bien doux:

D'un fils Dieu le rendait père,

Le rendait père.

— « kəl bo' ʒur pur vu, grāmɛ:r!
 kəl bo' ʒur pur vu! »

mɛ kã la poivrə fãpap:
 fyt ã prwa oz etrãʒe,
 5 lqi, bravã tu le dãʒe,
 sãblɛ sœl tœnir la kãpap:
 œ swar, tu kœm oʒurdqi,
 ʒ ãtã frape a la pœrt;
 ʒ uvrə. bõ: djø! s etɛ lqi,
 10 sqivi d yn fɛ:bl eskœrt.
 i s aswa u m vwala,
 s ekrijã: « o: kəl ɣɛ:r!
 o: kəl ɣɛ:r! »
 — « i s et asi la, grāmɛ:r!
 15 i s et asi la! »

« ʒ e fẽ, » dit il; e bjẽ vit
 ʒø sɛr pikɛt e pẽ bi;
 puiz i sɛʃ sez abi,
 20 mɛ:m a dœrmir lœ fœ l l ẽ vit.
 o revɛ:j, vwajã me' p'œ:r,
 il mœ di: « bœn ɛsperã:s!
 ʒø kur dœ tu sɛ malœ:r
 su pari vãʒe la frã:s. »
 i par; e kœm œ trezœ:r,
 25 ʒ e dœpqi garde sõ vɛ:r,
 garde sõ vɛ:r.
 — « vu l l avez ãkœ:r, grāmɛ:r!
 vu l l avez ãkœ:r! »

lœ vwasi. mœz a sa pœrtə
 30 lœ hœro fyt ãtrœne.
 lqi, k œ pap a kurœne,
 ɛ mœ:r dãz yn il dezertə.
 lã:tã o:kœ nœ l a kry;
 õ di:zɛ: « i va parɛ:trə.
 35 par mɛ:r il et akury;
 l etrãʒe va vwair sõ mɛ:trə. »
 kã d ɛ:rœ:r õ nu tira,

— « Quel beau jour pour vous, grand'mère!
 Quel beau jour pour vous! »

5 Mais quand la pauvre Champagne
 Fut en proie aux étrangers,
 Lui, bravant tous les dangers,
 Semblait seul tenir la campagne.
 Un soir, tout comme aujourd'hui,
 J'entends frapper à la porte;
 J'ouvre. Bon Dieu! c'était lui,
 10 Suivi d'une faible escorte.
 Il s'assoit où me voilà,
 S'écriant: « Oh! quelle guerre!
 Oh! quelle guerre! »
 — « Il s'est assis là, grand'mère!
 15 Il s'est assis là! »

« J'ai faim, » dit-il; et bien vite
 Je sers piquette et pain bis;
 Puis il sèche ses habits,
 20 Même à dormir le feu l'invite.
 Au réveil, voyant mes pleurs,
 Il me dit: « Bonne espérance!
 Je cours de tous ses malheurs
 Sous Paris venger la France. »
 Il part; et comme un trésor,
 25 J'ai depuis gardé son verre,
 Gardé son verre.
 — « Vous l'avez encor, grand'mère!
 Vous l'avez encor! »

30 Le voici. Mais à sa perte
 Le héros fut entraîné.
 Lui, qu'un pape a couronné,
 Est mort dans une île déserte.
 Longtemps aucun ne l'a cru;
 On disait: « Il va paraître.
 35 Par mer il est accouru;
 L'étranger va voir son maître. »
 Quand d'erreur on nous tira,

ma dulœ:r fy bjēn amœ:r!
 fy bjēn amœ:r!
 — «djø vu beni'ra, grāmœ:r,
 dø vu beni'ra.»

5 berā'ze, fāsō (ver dizqisā vē'tqit).

48. epigram:

5 di kə l abe rəkæt
 præ:f le' sœrmō d o'trqi;
 mwa, ki se k il lez afæt,
 10 gə sutjē k il sōt a lqi.

bwalo.

49. trwa zur də kristof kōlō

ballad

«ān œrəp! ān œrəp!» — «æspere!» — «ply d æspwar!» —
 15 «trwa zur,» loer di kōlō, «e gə vu dən œ mō:d.»
 e sō dwa lə mō'træ, e sōn œj, pur lə vwar,
 pæræ də l ørizō l immā'site præfō:d.
 il marf, e de' trwa zur lə prəmje zur a lqi;
 il marf, e l ørizō rəky:l dəvā lqi;
 20 il marf, e lə zur bæ:s. avək l azyr də l ō:d,
 l azyr d œ sjel sū bərn, a sez jø, sə kō'fō.
 il marf, il marf ā'kær, e tuzur; e la sō:d
 plō:z e rəplō:z ā'vē dāz yn mæ:r sū fō.

lə pilət ā silūs, apujje tristēmā
 25 syr la bær ki kri o miljø de' tenæbrə,
 ekut dy ruli lə sur my'gismā,
 e de' ma fatige le' krakmā fynæbrə.
 lez astrə də l œrəp ō dispary de' sjø;
 l ardūt krwa dy syd epuvūt sez jø.
 30 ā'fē l o'b atā'dy, e trə lāt a pær:trə,
 blā'fi lə pavijō də sa dus klarte.
 «kōlō! vwasi lə zur! lə zur vjē də rənæ:trə!» —
 «lə zur! e kə vwa ty?» — «gə vwa l immā'site.»

Ma douleur fut bien amère!
 Fut bien amère!
 — «Dieu vous bénira, grand'mère,
 Dieu vous bénira.»

5

BÉRANGER, *Chansons* (vers 1828).

48. Épigramme

On dit que l'abbé Roquette
 Prêche les sermons d'autrui;
 Moi, qui sais qu'il les achète,
 Je soutiens qu'ils sont à lui.

10

BOILEAU.

49. Trois jours de Christophe Colomb

Ballade

«En Europe! en Europe!» — «Espérez!» — «Plus d'espoir!» —
 15 «Trois jours,» leur dit Colomb, «et je vous donne un monde.»
 Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
 Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
 Il marche, et des trois jours le premier jour a lui;
 Il marche, et l'horizon recule devant lui;
 20 Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde,
 L'azur d'un ciel sans borne, à ses yeux, se confond.
 Il marche, il marche encore, et toujours; et la sonde
 Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote, en silence, appuyé tristement
 25 Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
 Écoute du roulis le sourd mugissement,
 Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
 Les astres de l'Europe ont disparu des cieux;
 L'ardente croix du Sud épouvante ses yeux.
 30 Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître,
 Blanchit le pavillon de sa douce clarté.
 «Colomb! voici le jour! le jour vient de renaître!» —
 «Le jour! et que vois-tu?» — «Je vois l'immensité.»

læ sǫgð **gaur** a **fqi.** kǫ fǣ kǫlð? il **dǫr**;
 læ **fatig** l **akabl,** e **dǫ** l **ǫbr** ð **kǫspir.**
 «**perirat il?** o **vwa!** læ **mǫr!** læ **mǫr!** læ **mǫr!**
 k il **triðif** **dǫmē,** u **pargʏr** il **ǣkspir.»**
 5 læ **ēgra!** **kwa!** **dǫmē** il **ǫra** **pur tǫbo**
 læ **mǫr** u **sǫn ǫdas** u **vr** **ǣ sǫmē** **nuvo!**
 e **pǫtǣtrǫ** **dǫmē** lær **floz** **ēpitwajabl,**
 læ **pusǫ** **vr** se **bǫr** kǫ **fǣrfe** **sǫ rǫgar,**
 læ **lqi fǣrð** **tufe,** **ǫ rułǫ** **syr** læ **sǫblǫ**
 10 l **avǫtyrje** **kǫlð,** **grǫt ǫm** **ǣr gaur** **ply tar!**

sudē dy **ho** de **ma** **desǫrdit** yn **vwa:**
 «**tǣr!**» s **ǣkrijet** ð, «**tǣr,** **tǣr!**» il s **evej;**
 il **kur:** «**wi,** læ **vvala,** s **st ǣk,** ty læ **vwa.»**
 læ **tǣr!** o du **spǣktak!** o **trǣspǫr!** o **mǣrvǣj!**
 15 o **gǣnerǫ** **sǫrglo** k il nǫ **pǫ** **rǣtǫnir!**
 kǫ **dira** **fǣrdinǫ,** l **ǣrǫp,** l **avniir?**
 il læ **dǫn** a **sǫ rwa,** **st tǣr** **fekðd;**
sǫ rwa va læ **pǣje** de **mo** k il a **sufǣr:**
 de **trezǫr,** de **ǫnǫer,** **ǫn ǣfǫz** d **ǣ mǫd,**
 20 **ǣ tǫrn,** **ǫ!** s **ǣtǣ pǫ!**... kǫ **rǣsytt il?** de **fǣr!**

kazimír dǫlavipǫ.

50. **suvnir** dy **pei** ð **frǫs**

rǫmǫs

kǫbjē g e **dus** **suvnǫs**
 25 dy **gǫli ljǫ** dǫ **ma nǣsǫs!**
ma sǫer, k ilz **ǣtǣ bo,** læ **gaur**
 dǫ **frǫs!**
 o **mǫ** **pei,** **swa** **mez amur**
tugaur!
 30 **tǫ** **suvjēt il** kǫ **nǫtrǫ mǣr,**
 o **fwaje** dǫ **nǫtrǫ fo mjǣr,**
nu prǣsǣ **syr** **sǫ kǫer** **gʏwajǫ,**
 læ **ma fǣr?**
 e **nu** **bǣzjǫ** se **blǫ** **fǣvǫ**
 35 **tu dǫ.**

Le second jour a fui. Que fait Colomb? Il dort;
 La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
 «Périra-t-il? Aux voix! La mort! la mort! la mort!
 Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire.»
 5 Les ingrats! Quoi! demain il aura pour tombeau
 Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau!
 Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
 Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
 Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
 10 L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard!

Soudain du haut des mâts descendit une voix:
 «Terre!» s'écriait on, «terre, terre!...» Il s'éveille:
 Il court: «Oui, la voilà, c'est elle, tu la vois.»
 La terre!... ô doux spectacle! ô transports! ô merveille!
 15 O généreux sanglots qu'il ne peut retenir!
 Que dira Ferdinand, l'Europe, l'avenir?
 Il la donne à son roi, cette terre féconde;
 Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts:
 Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
 20 Un trône, ah! c'était peu!... Que reçut-il? des fers!

CASIMIR DELAVIGNE.

50. Souvenir du pays de France

Romance

Combien j'ai douce souvenance
 25 Du joli lieu de ma naissance!
 Ma sœur, qu'ils étaient beaux, les jours
 De France!
 O mon pays, sois mes amours
 Toujours!

30 Te souvient-il que notre mère,
 Au foyer de notre chaumière,
 Nous pressait sur son cœur joyeux,
 Ma chère?
 Et nous baisions ses blancs cheveux
 35 Tous deux.

mā sœ:r, tə suvjet̃ il ũ·kœ:r
 dy farto kə bɛpɛ la dœ:r ?
 e də sət tũ vjɛj̃ tur
 dy mœ:r,
 5 u l ɛrɛ̃ sœnɛ lə rtur
 dy zur ?

tə suvjet̃ il dy lak trũ·kil:
 k eflœ:rɛ l irõ·del azil: ?
 dy vũ ki kurbɛ lə ro·zo
 10 mœbil: ,
 e dy sœlɛ:j̃ kujũ syr l o ,
 si bo ?

o: ! ki m rã·dra mõn elɛn: ,
 e ma mõ·tap , e lə grã fɛn ?
 15 lœr suvni:r fɛ tu lə zur
 ma pɛn: :
 mõ pei sœra mez amur
 tuzur !

fartobriũ.

20

51. lə lak

ẽ·si, tuzur puse vœr də nuvo riva:z̃
 dũ la nui etœrnɛl ũ·pœrte sũ rœtur,
 nœ purõ nu zamɛ syr l œsũ dez a:z̃
 zœte l ũ·kr œ sœl zur ?

25

o lak ! l ane apɛn a fini sa karjɛ:r ,
 e prɛ der flo fɛ:rɪ k ɛl dœvɛ rœvwær,
 rœgardœ ! zœ vjɛ̃ sœl m aswær syr sət pjɛ:r
 u ty la vi s aswær !

30

ty myzisez ẽ·si su se rɔf profõ:d ;
 ẽ·si ty tœ brizɛ syr lœr flũ defirɛ ;
 ẽ·si lə vũ zœtɛ l ekym dœ tez õ:d
 syr se pjɛz adœrɛ.

ã swar, t ã suvjēt il ? nu vøgjōz ã silūs ;
 ō n ātādet o lwē, syr l ō:d e su le' sjø,
 kə lə brqi de' ramœr ki frapet ã kadūs
 te' floz armønjo.

5 tutaku dez aksū ēkønyz a la tær
 dy riva:š farne frapær lez eko ;
 lə flo fyt atūtif, e la vwa ki m ε fær
 lə'sa tō'be se' mo :

10 «o tū, sypā tō vøk ! e vu, œr prøpis,
 sypā'de vøtrø kur !
 lə'se nu savure le' rapid delis
 de' ply bo də no žur !

15 «ase də malœrø isi ba vuz ēplær :
 kule, kule pur ø ;
 prønez avøk lœr žur le' swē ki le devær ;
 ublije lez œrø.

20 «mε žə dāmūd āvē kelkə məmūz ākær,
 lə tū m efap e fqi ;
 žə diz a sēt nqi : swa ply lūt ; e l œrær
 va disipe la nqi.

«εmō dō, εmō dō ! də l œr fyžitiv,
 hartō nu, žwisō !
 l œm n a pwē d pær, lə tū n a pwē d ritv ;
 il kul, e nu pæsō ! »

25 tū žalu, sə pøt il kə se' məmū d ivræs,
 u l amur a lō flo nu versə lə bønœr,
 s āvøl lwē də nu də la mēm vitēs
 kə le' žur də malœr ?

30 e' kwa ! n ā purō nu fikse o:mwē la tras ?
 kwa ! pæse pur žamε ? kwa ! tut ātje pærđy ?
 sə tū ki le dōna, sə tū ki lez efas,
 nə nu le rūdra ply ?

etærnite, neū, pæse, sō:bræz abim,
 kə fæt vu de' žur kə vuz āglutise ?

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
 On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
 Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
 Tes flots harmonieux.

5 Tout à coup des accents inconnus à la terre
 Du rivage charmé frappèrent les échos;
 Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
 Laisa tomber ces mots:

10 «O temps, suspends ton vol! et vous, heures propices,
 Suspendez votre cours!
 Laissez-nous savourer les rapides délices
 Des plus beaux de nos jours!

15 «Assez de malheureux ici-bas vous implorent:
 Coulez, coulez pour eux;
 Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
 Oubliez les heureux.

20 «Mais je demande en vain quelques moments encore,
 Le temps m'échappe et fuit;
 Je dis à cette nuit: Sois plus lente; et l'aurore
 Va dissiper la nuit.

«Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,
 Hâtons-nous, jouissons!
 L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
 Il coule, et nous passons!»

25 Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
 Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
 S'envolent loin de nous de la même vitesse
 Que les jours de malheur?

30 Eh quoi! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace?
 Quoi! passés pour jamais? quoi! tout entiers perdus?
 Ce temps qui les donna, ce temps que les efface,
 Ne nous les rendra plus?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
 Que faites-vous des jours que vous engloutissez?

parle : nu rûdre **vu** sez ekstaz syblim:
kæ vu nu ravise ?

o' lak ! ræfe **mɥɛ** ! græt ! fərə əpskyr !
vu kæ lə tū epærɲ, u k il **pø** razœnir,
5 garde dæ sət **nɥi**, garde, bəl natyr,
o'mwē lə suvnr !

k il swa dā tō rəpo, k il swa dā tez əraɜ,
bo' lak, e dā l aspɛ dæ te' rjǎ koto,
e dā se' nwar sapē, e dā se' rək so'vaɜ
10 ki pū:d syr tez o !

k il swa dā lə zefir ki fre'mi e ki pæs,
dā le' brɥi dæ te' bœr par te' bœr repete,
dā l astr o frō d arɜǎ ki blā:fi ta syrfas
dæ se' mæl klarte !

15 kæ lə vǎ ki zemi, lə rɔzo ki supir,
kæ le' parfæ le:ɜ dæ tɔn ɛr ābo'me,
kæ tu sək ɔn ātū, lō vwa u lō rəspir,
tu dir : «ilz ɔt ɛme !»

20 lamartin :
medita:sjō pœtik, pari, lœmɛr.

52. syltā, lə ʃval arab

lə sɔlɛ:j dy dezɛr nə lɥi ply syr ta lam:,
o' mō larɜ jatagū ply pɔli k œ mirwar,
u kaida mi:rɛ sō viza:ɜ dæ fam:
25 kœm œ rɛjō sɔrtū dez ɔ:brœ d œ sjel nwar !

ty pū par la pwape o pilje d yn tāt,
avɛk mō nargile, ma sɛl e mō fyzi ;
e sū:blabl a mō kœr ki s y:z dā l atāt,
la ru:j e lə rəpo tæ devœr lə fil:.

30 e twa, mō fjɛr syltā, a la krinjɛ:rœ nwar,
kursje ne dez amur dæ la fudr e dy vū,
dō kɛlkə pwal dæ ɜɛ tigrɛ la blā:ʃə mwar,
dō lə sabo mœrdɛ syr lə sɑ:blœ mu:vā,

Parlez: nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
5 Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
10 Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
15 Tout dise: «Ils ont aimé!»

LAMARTINE,
20 *Méditations poétiques*, Paris, Lemerre.

52. Sultan, le cheval arabe

Le soleil du désert ne luit plus sur ta lame,
O mon large yatagan plus poli qu'un miroir,
Où Caïda mirait son visage de femme
25 Comme un rayon sortant des ombres d'un ciel noir!

Tu pends par la poignée au pilier d'une tente,
Avec mon narghileh, ma selle et mon fusil;
Et semblable à mon cœur qui s'use dans l'attente,
La rouille et le repos te dévorent le fil.

Et toi, mon fier sultan, à la crinière noire,
30 Coursier né des amours de la foudre et du vent,
Dont quelques poils de jais tиграient la blanche moire,
Dont le sabot mordait sur le sable mouvant,

kə fə ty mētnā, fēr bərsœr də me' rɛv ?
 mōn ɔrɛj ɛmɛ tū tō pa melɔdjø,
 kū la bryjūt¹⁾ mɛr dō nu sɔrvjō le' grɛv
 nu ʒɔtɛ sa frɛfœr e sōn ekym oz jø !

5 ty rā'gɔrʒɛ si bo tō ku marbre də vɛm,
 kū sɛl: kə ma mē syr ta krup elā:sɛ,
 t aplɛ par tō nō, e rətirū te' rɛm,
 markɔtɛ də beze tō pwal ki fremisɛ !

10 ʒə la livrɛ sū pœr a tō galo sɔ'va:ʒ.
 la vag də la mɛr, dā lə gɔlfə dɔrmā,
 mwē:z amurɔzmā bərsə prɛ dy riva:ʒ
 la bark abūdɔne a sō balā'smā :

15 kær, o ply leʒe kri ki gōfle sa pwatrin,
 ty t arɛtɛ, turnā tō bɛl œj vɛr te' flū,
 e rətirū tō fə dā ta rɔ:z narin:
 də l ekym dy mœr ty lavɛ se' pje blū.

20 pūs ty kɛlkɔfwa, lə frō ba syr la tɛr,
 a sə mɛ:trə vɔny dā tō dezɛr natal:
 ki parlɛ syr ta krup yn lā:g etrā:ʒɛr,
 e ki t avɛ pɛje d œ mō:so də metal: ?

pūs ty kɛlkɔfwa a la ʒœn mɛtrɛs
 ki, pur pare ta brid, huri²⁾ d œn œtrə sjɛl:
 detaʃɛ le' rybi u le' flœr də sa trɛs,
 e dō la mē t œfrɛ le' blū kristo də mjɛl: ?

25 u sōt il ? kə fōt il ? kɛl klima le' rətjɛn: ?
 le' vesɔ dō ty vwa suvā blā:fir le' ma,
 se' grā:z wazo də mɛr ki vō e ki rɔvjan:
 syr tō sɑ:blɛ dɔ're nə le' depɔʒ pa.

30 nə le' hani ty pa də tō nazo sɔnɔr ?
 tō kœr dā tō pwatraj nə bat il pa d amur,
 kū tōn ɔrɛj ātū dā le' ʃū də l ɔrɔr
 lə nō, fēr o libū, də sə mɛ:trə d œ ʒur ?

1) u brɔijūt.

2) le' huri sō de' fam imaginɛr ki, dapre l korū,
 35 dwayt ɛ:tr o paradi lez epuz de' myzylmā fidel:.

Que fais-tu maintenant, cher berceur de mes rêves?
 Mon oreille aimait tant ton pas mélodieux,
 Quand la bruyante¹⁾ mer dont nous sédivions les grèves
 Nous jetait sa fraîcheur et son écume aux yeux!

5 Tu rengorgeais si beau ton cou marbré de veines,
 Quand celle que ma main sur ta croupe élançait,
 T'appelait par ton nom et, retirant tes rênes,
 Marquettait de baisers ton poil qui frémissait!

10 Je la livrais sans peur à ton galop sauvage,
 La vague de la mer, dans le golfe dormant,
 Moins amoureuxment berce près du rivage
 La barque abandonnée à son balancement:

15 Car, au plus léger cri qui gonflait sa poitrine,
 Tu t'arrêtais, tournant ton bel œil vers tes flancs,
 Et, retirant ton feu dans ta rose narine,
 De l'écume du mors tu lavais ses pieds blancs.

20 Penses-tu quelquefois, le front bas sur la terre,
 A ce maître venu dans ton désert natal,
 Qui parlait sur ta croupe une langue étrangère,
 Et qui t'avait payé d'un monceau de métal?

Penses-tu quelquefois à la jeune maîtresse
 Qui, pour parer ta bride, houri²⁾ d'un autre ciel,
 Détachait les rubis ou les fleurs de sa tresse,
 Et dont la main t'offrait les blancs cristaux de miel?

25 Où sont-ils? Que font-ils? Quels climats les retiennent?
 Les vaisseaux dont tu vois souvent blanchir les mâts,
 Ces grands oiseaux de mer qui vont et qui reviennent,
 Sur ton sable doré ne les déposent pas.

30 Ne les hennis-tu pas de ton naseau sonore?
 Ton cœur dans ton poitrail ne bat-il pas d'amour,
 Quand ton oreille entend dans les chants de l'aurore
 Le nom, cher au Liban, de ce maître d'un jour?

1) ou bruyante.

2) Les houris sont des femmes imaginaires qui, d'après le Coran,
 35 doivent être au paradis les épouses des musulmans fidèles.

Oh! oui! Car, de ta selle en détachant mes armes,
 Tu me jetas tout triste un regard presque humain;
 Je vis ton œil bronzé se ternir, et deux larmes
 Le long de tes naseaux glissèrent sur ma main.

LAMARTINE,

Méditations poétiques, Paris, Lemerre.

53. Le pélican

Fragment de la *Nuit de mai*

10 Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
 Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
 Ses petits, affamés, courent sur le rivage,
 En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
 15 Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
 Ils courent à leur père avec des cris de joie,
 En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.
 Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
 De son aile pendante abritant sa couvée,
 Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.

20 Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte
 En vain il a des mers sondé la profondeur;
 L'Océan était vide et la plage déserte;
 Pour toute nourriture il apporte son cœur.
 Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
 25 Partageant à ses fils ses entrailles de père,
 Dans son amour sublime il berce sa douleur,
 Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
 Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
 Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.

30 Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
 Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
 Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
 Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
 Et se frappant le cœur avec un cri sauvage,
 35 Il pousse dans la nuit un si funeste adieu,

kø lez wazo de mɛ:r dezɛrtə lə riva:ʒ,
 e kø lə vwajaʒœ:r atarde syr la pla:ʒ,
 sã:tã pa:se la mœ:r, sə rəkəmã:d a djø.

5 pœ:t, s et ɛ:si kø fõ le grã pœ:t.
 il lɛ:s s egɛje sø ki vi:vɛt œ tã;
 mɛ le fɛstɛz ymɛ k il sɛrvət a lœr fɛ:t
 rəsã:blə la plypa:r a sø de pelikã.

10 alfɛd də myse,
 pœzi nuvɛ:l, pari, farpã:tje e faskɛ:l.

54. fã:sõ də barberin:

bo: sɔvalje ki parte pur la gɛ:r,
 k ale vu fɛ:r
 si lwɛ d isi?
 15 vwaje vu pa kø la nuqi ɛ prɔfõ:d,
 e kø lə mõ:d
 n ɛ kø susi?

vu ki krwoje k yn amur delɛ:se
 də la pa:se
 20 s ã:fɔit ɛ:si,
 elɛ:s! elɛ:s! fɛrfo:r də rənɔme,
 vœtrə fyne
 s ã:vəl o:si.

bo: sɔvalje ki parte pur la gɛ:r,
 25 k ale vu fɛ:r
 si lwɛ də nu?
 ʒ ã: vɛ plœ:re, mwa ki mə lɛ:sɛ dir
 kø mõ suri:r
 etɛ si du.

30 alfɛd də myse,
 kœmedi e prœverb, pari, farpã:tje e faskɛ:l.

Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
 Et que le voyageur attardé sur la plage,
 Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.

Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
 Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;
 Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
 Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.

.....

Alfred de Musset,

Poésies nouvelles, Paris, Charpentier et Fasquelle.

54. Chanson de Barberine

Beau chevalier qui partez pour la guerre,
 Qu'allez-vous faire
 Si loin d'ici?

Voyez-vous pas que la nuit est profonde,
 Et que le monde
 N'est que souci?

Vous qui croyez qu'une amour délaissée
 De la pensée
 S'enfuit ainsi,

Hélas! hélas! chercheur de renommée,
 Votre fumée
 S'envole aussi.

Beau chevalier qui partez pour la guerre,
 Qu'allez-vous faire
 Si loin de nous?

J'en vais pleurer, moi qui me laissais dire
 Que mon sourire
 Était si doux.

Alfred de Musset,

Comédies et Proverbes, Paris, Charpentier et Fasquelle.

55. syr yn mōrt

[dā l tɛkstə sɥi:vā, nu fɛrfō a dōne yn anali:ž
 ply fin də la prɔnɔsʃjə:sjō e a nɔte l aksā myzikal:
 ō rmarkra la devɔkalizə:sjō de:vvaʃɛl e de:kōsɔn
 5 vɔkalik, kɔze par lə fʃf, u fʃfɔtmā, dā sɛrtɛn
 si/lab avūt yn pɔ:z, (v̄ȳ), (d̄ī), (vɛ:k̄ȳ), (l̄ȳ)¹⁾, e la
 frɛkū:ʃ de: deplasmā d aksā pur kɔ:z emɔ:sʃɔnɛ:l, ɛjā
 pur rezylta dɔ si/lab fɔrt kōsɛkyti:v, dō la prɛmjɛ:r
 ɛ ply fɔrt kə la zɡō:d.²⁾ — syr sɛ deplasmā d aksā,
 10 vva:r ɔn artiklɛ də žā pasi dā «fɔnɛ:tʃɛ fʃtu:dʃɔn»,
 tɔm trwa, dizʃisā katrɔvɛdis, artiklɛ rɛprɔdʃi ā
 parti par pɔl pasi, «sō dy frā:sɛ» e «fā:zmā fɔnɛtik»,
 e par jo:hān stɔrm, «ɛŋlʃɛ filɔlɔgʃi», dɔ:zʃɛm edisjō.—
 la lɔ:gɔɛr dez arɛ ɛt ɛ:dike par lə nō:brɛ de:virgyl:³⁾]

15 el etɛ bɛ:l: /,,, si la nʃi,
 ki dɔ:r dā la sō:brɛ ʃapɛ:l:
 u mikɛl ā:z a fɛ sō li /,,,
 immɔbil: /, pɔ:t ɛtrɛ bɛ:l: /⁴⁾.

20 el etɛ bɔn: /,,, s il syfi
 k ā pɔ:sā la mɛ s u:v r e dɔn: /,
 sū kə djɔ n ɛ rjɛ: v̄ȳ /, rjɛ: d̄i /,,,
 si l ɔ:r sū pitʃɛ / fɛ l ɔ:mɔn: /.

25 el pā:sɛ /,,, si l v̄ɛ brʃi
 d yn vva dʊs e kadā:sɛ
 kɔm lə rʃisɔ ki žɛmi /,
 pɔ fɛr krwa:r a la pā:sɛ /.

30 el prijɛ /,,, si dɔ bo:z jɔ,
 tū:to s atafūt a la tɛ:r,
 tū:to sɛ lvā vɛ:r le: sjɔ /,
 pɔɛy s aple la prijɛ:r /.

1) vva:r l ɛ:trɔdyksjō, paragraf v̄ɛ:tʃit, e karūtsis:

2) vva:r l ɛ:trɔdyksjō, paragraf swasūtdu:z, e s̄ɛ:kūtsis:

3) vva:r l ɛ:trɔdyksjō, paragraf v̄ɛ:tʃit.

4) i s aʒi d yn staty d mikɛl ā:z rɛprɛzā:tū la nʃi.

55. Sur une morte

[Dans le texte suivant, nous cherchons à donner une analyse plus fine de la prononciation et à noter l'accent musical. On remarquera la dévocalisation des voyelles et des consonnes vocaliques, causée par le *chuche* ou chuchotement, dans certaines syllabes avant une pause, *vu, dit, vécu, lu*¹⁾, et la fréquence des déplacements d'accent pour cause émotionnelle, ayant pour résultat deux syllabes fortes consécutives, dont la première est plus forte que la seconde.²⁾ — Sur ces déplacements d'accent, voir un article de Jean PASSY dans *Phonetische Studien*, III, 1890, article reproduit en partie par Paul PASSY, *Sous du français et Changements phonétiques*, et par Johan STORM, *Englische Philologie*, 2^e édition. — La longueur des arrêts est indiquée par le nombre des virgules.³⁾]

15 Elle était belle, si la Nuit
Qui dort dans la sombre chapelle
Où Michel-Ange a fait son lit
Immobile peut être belle.⁴⁾

20 Elle était bonne, s'il suffit
Qu'en passant la main s'ouvre et donne,
Sans que Dieu n'ait rien vu, rien dit:
Si l'or sans pitié fait l'aumône.

25 Elle pensait, si le vain bruit
D'une voix douce et cadencée,
Comme le ruisseau qui gémit,
Peut faire croire à la pensée.

30 Elle priait, si deux beaux yeux,
Tantôt s'attachant à la terre,
Tantôt se levant vers les cieux,
Peuvent s'appeler la prière.

1) Voir l'*Introduction*, §§ 28 et 46.

2) Voir l'*Introduction*, §§ 72 et 56.

3) Voir l'*Introduction*, § 28.

4) Il s'agit d'une statue de Michel-Ange représentant la nuit.

el ɔrɛ suri /,, , si la floer
 ki n s e pwē:t epanwi,
 puve s uvrir a la fræ:fœr
 dy vā ki pas /, e ki l/ ubli /.

5 el ɔrɛ plœ:re ^,, , si sa mē,
 syr sō kœr frwadmā poze /,
 y ʒame dā l arzil ymē,
 sātī la seleste roze /.

10 el ɔrɛt ɛ:me ^,, , si l ɔrgœ:j,
 parɛ:j a la lū:p inytil,
 k ðn alym prɛ d œ sɛrkœ:j /,
 n y vɛje, syr sō kœr steril:.

15 el ɛ mœrt, e n a pwē: ve'kÿ.
 el fœze sā'blā d vi:vrə /,
 dɛ sa mē ɛ tō'be lə li:vrə /,
 dā ləkəl el n a rjē: lÿ.

alfred dɛ myse, oktobrɛ dizqisū karūtūø,
 pœzi nuvel:, pari, farpātje e faskel:.

56. tristɛs

20 ʒ e pɛrɔy ma fœrs e ma vi,
 e mez ami e ma gete;
 ʒ e pɛrɔy ʒysk a la fjerte
 ki fœze krwɑ:r a mō ʒe'ni.

25 kū ʒ e kœny la verite,
 ʒ e kry kə s etɛt yn ami;
 kū ʒə l e kō'ki:z¹⁾ e sātī,
 ʒ ũn etɛ de'ʒa degute.

1) lez edisjō dɛ sɛt pœzi port «kō'pri:z». me dā lə
 manyskri dɛ l ɔ'tɛr kə ʒ e y su lez jø, i j a «kō'ki:z».
 30 ij at i y foʔ d ɛ'prɛsjō nō kori:ʒe, u o kō'trɛ:r kœrɛksjō
 syr eprœ:v? s e s kə ʒ ipœ:r. — ʒā pasi.

Elle aurait souri, si la fleur
 Qui ne s'est point épanouie,
 Pouvait s'ouvrir à la fraîcheur
 Du vent qui passe et qui l'oublie.

5 Elle aurait pleuré, si sa main,
 Sur son cœur froidement posée,
 Eût jamais dans l'argile humain
 Senti la céleste rosée.

10 Elle aurait aimé, si l'orgueil,
 Pareil à la lampe inutile
 Qu'on allume près d'un cercueil,
 N'eût veillé sur son cœur stérile.

15 Elle est morte et n'a point vécu.
 Elle faisait semblant de vivre.
 De sa main est tombé le livre
 Dans lequel elle n'a rien lu.

Alfred de Musset, Octobre 1842,
Poésies nouvelles, Paris, Charpentier et Fasquelle.

56. Tristesse

20 J'ai perdu ma force et ma vie,
 Et mes amis et ma gaité;
 J'ai perdu jusqu'à la fierté
 Qui faisait croire à mon génie.

25 Quand j'ai connu la Vérité,
 J'ai cru que c'était une amie;
 Quand je l'ai conquise¹⁾ et sentie,
 J'en étais déjà dégoûté.

1) Les éditions de cette poésie portent « comprise ». Mais dans le
 manuscrit de l'auteur que j'ai eu sous les yeux, il y a « conquise ».
 30 Y a-t-il eu faute d'impression non corrigée, ou au contraire correction
 sur épreuve? C'est ce que j'ignore. — Jean Passy.

e purtūt ēl et etærnel:,
 e sō ki sō sō paise d ēl:,
 isi bā ō tut ipære.

5 djø parl, il fo k ō lqi repō:d.
 læ sæl bjē ki mæ ræst o mō:d
 e d avwar kækæfwa plære.

alfred dæ myse, byri, katarzə ʒqē dizqisū karūt,
 pœzi nuvel:, pæri, farpātje e faskel:.

57. le' dœz il:

10 il ε dœz il dōt œ mō:d
 sepa:r le' dœz œsē,
 e ki dæ lwē dæmin I ō:d,
 kœm de' tæ:t dæ ʒē.
 ō dævin:, ā vwajū le' sim:,
 15 kœ djø le' tira dez abim,
 pur œ fœrmidablœ desē;
 lær frō dæ ku d fudræ fym:,
 syr lær flā ny la mæ:r ekym:,
 de' vœlkū grō:d dā lær sē.

20 sez il:, u læ flo sœ brwa
 ā'trœ dez ekœj defarne,
 sō kœm dœ vœso dæ prwa,
 d yn ā:kr etærnel ā:fœne.
 la mē ki d sœ nwar riva:ʒ
 25 dispo:za le' sit so:va:ʒ
 e d efrwa le' vuly kuvri:r,
 le' fi si tæriblœ, pœtæ:trœ,
 pur kœ bœnapart i py næ:tr:,
 e napœlō i muri:r!

30 « la fy sō bærso! — la sa tō:b! »
 pur le' sjæklœ, s ān et ase.
 se' mo, k œ mō'd næ:s u tō:b,
 nœ sœrō ʒamæz efase.

Et pourtant elle est éternelle,
 Et ceux qui se sont passés d'elle,
 Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
 Le seul bien qui me reste au monde
 Est d'avoir quelquefois pleuré.

Alfred de Musset. Bury, 14 juin 1840.
Poésies nouvelles, Paris, Charpentier et Fasquelle

57. Les deux îles

10 Il est deux îles dont un monde
 Sépare les deux Océans,
 Et qui de loin dominant l'onde,
 Comme des têtes de géants.
 On devine, en voyant les cimes,
 15 Que Dieu les tira des abîmes,
 Pour un formidable dessein;
 Leur front de coups de foudre fume,
 Sur leurs flancs nus la mer écume,
 Des volcans grondent dans leur sein.

20 Ces îles, où le flot se broie
 Entre des écueils décharnés,
 Sont comme deux vaisseaux de proie.
 D'une ancre éternelle enchainés.
 La main qui de ces noirs rivages
 25 Disposait les sites sauvages
 Et d'effroi les voulut couvrir,
 Les fit si terribles, peut-être,
 Pour que Bonaparte y pût naître,
 Et Napoléon y mourir!

30 «Là fut son berceau! — Là sa tombe!»
 Pour les siècles, c'en est assez.
 Ces mots, qu'un monde naisse ou tombe,
 Ne seront jamais effacés.

syr sez il:, a l aspe sō:brə,
 vjē:drō, a l apəl də sōn ō:brə,
 tu le: pœplə də l avnir;
 le fudrə ki frap lœr kræt,
 5 e lœrz ekœj, e lœr tū:pæt,
 nə sō ply kə sō suvnir!

lwē d no ri:v, ebrū:le
 par lez ōra:z də sō sœ:r,
 syr se: dœ:z ilz izələ
 10 **djə** mi sa nēsū:s e sa mœ:r;
 afē k il py vœnir o mō:d
 sū k yn sœkus prəfō:d
 anō:sa sō prēmje mœmū;
 e kœ, syr sō li militær,
 15 ūfē, sū rœmje la tær,
 il pyt ekspire dusmū!
 viktər ygo, ōd, pari, hetsəl:.

58. pur le: po:vŕ

dū vo fœ:t d ivær, rif, œrø dy mō:d,
 20 kū lə bal turnwajū də se: fœ vuz inō:d,
 kū partu a l ū:tu:r də vo pu vu vwaje
 brije e rœjone kristo, mirwar, balystrə,
 kū:delə:brœz ardū, sərkl etwale de: lystr,
 e la dū:s e la zwa o frō de: kō:vje;
 25 tū:di k œ tē:brə d œ:r sœnū dū vo dœmœ:r
 vu fū:z ū zwa:jo fū la vwa gra:v dez œ:r,
 o:! sō:ze vu parfwa kə də fē devœ:re,
 pœtœ:tr œn ē:dizū, dū le: karfu:r sō:brə,
 s arēt, e vwa dū:se vo lyminœ:zz ō:br
 30 o vitrə dy salō dœ:re?
 sō:ze vu k il ε la su lə zi:vr e la nœ:z,
 sœ pær sū travaj kə la famin asjœ:z?
 e k il sœ di tu ba: « pur œ sœl:, kə də bjē!
 a sō larzø festē kə d ami sœ rekri!
 35 sœ rif ε bjēn œrø, sez ūfū lqi suri.
 rjē kə dū lœr zwa, kə də pē pur le: mjē!»

Sur ces îles à l'aspect sombre
 Viendront, à l'appel de son ombre,
 Tous les peuples de l'avenir;
 Les foudres qui frappent leurs crêtes,
 5 Et leurs écueils, et leurs tempêtes,
 Ne sont plus que son souvenir!

Loin de nos rives, ébranlées
 Par les orages de son sort,
 Sur ces deux îles isolées
 10 Dieu mit sa naissance et sa mort;
 Afin qu'il pût venir au monde
 Sans qu'une secousse profonde
 Annonçât son premier moment;
 Et que sur son lit militaire,
 15 Enfin, sans remuer la terre,
 Il pût expirer doucement!

Victor Hugo, *Odes*, Paris, Hetzel.

58. Pour les pauvres

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
 20 Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
 Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
 Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
 Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
 Et la danse et la joie au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or sonnait dans vos demeures
 25 Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
 Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
 Peut-être un indigent, dans les carrefours sombres,
 S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
 30 Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
 Ce père sans travail que la famine assiège?
 Et qu'il se dit tout bas: « Pour un seul, que de biens!
 A son large festin que d'amis se récient!
 35 Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient.
 Rien que dans leurs jouets, que de pain pour les miens! »

e pui a vøtrə fæt il kō'pair ā sōn am
 sō fwaje u zamē nē rəjōn yn flām,
 sez ā:fūz afame, e lœr mēr ā lā'bo,
 e syr œ pø dē paj, etā'dy e mjet,
 5 l ajœl:, kē l ivēr, elæs! a de'za fæt
 ase frwad pur lē tō'bo.

kar djø mi se dēgre o fōrtynz ymēn:
 lez œ vō tu kurbe su lē fardo de' pen:
 o bā'kē dy bōncær bjē pø sō kō'vje;
 10 tuis n i sō pwēt asi egalmāt a l ez.
 yn lwa, ki d ā'ba sā'bl ē'gyst e mōvæz,
 dit oz œ: « 3wise! » oz otr: « ā'vje! »

sæt pā'se ε sō'br, amēr, inegzərabl,
 e fērmāt ā silās o kær dy mizerabl.
 15 rif, œrø dy zur, k ā'dær la vølypte,
 kē sē nē swa pā luj ki de' mē vuz araf
 tu se bjē sypærfly u sō rəgar s ataf;
 o: kē sē swa la farite!

l ardūt farite kē lē pō'vr idolatrə!
 20 mēr dē sō pur ki la fōrtyn ε maratrə!
 ki rœlæv e sutjē sō k ō ful ā pā'sā,
 ki, lōrsk il lē fōdra, sē sakrifjā tut,
 kām lē djø martir dōt el sji la rut,
 dira: « by've! mā'ze! s ε ma fær e mō. sū. »

25 kē sē swat el:, o wi, rif! kē sē swat el:
 ki, bi'zu, djamā, rybū, hōfz, dātēl,
 pærlø, safir, zwajo tuzur fo, tuzur vē,
 pur nurir l ē'dizū e pur sōve voz am,
 de' bra dē voz ā'fū e dy sē dē vo' fam:
 30 araf tut a plēn mē!

dōne, rif! l omōn ε sœr dē la prijær.
 elæs! kāt œ vjejar, syr vøtrə sœj dē pjær,
 tu rwadi¹⁾ par l ivēr, ā'vē tō'b a zōnu;
 kā le' pētiz ā'fū, le' mē dē frwa ru'zi,
 35 ramæs su vo pje le' mjet dez ærzi,
 la faş dy sēpær sē deturnø dē vu.

1) u rēdi.

Et puis à votre fête il compare en son âme
 Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
 Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau,
 Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
 5 L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite
 Assez froide pour le tombeau.

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
 Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines;
 Au banquet du bonheur bien peu sont conviés;
 10 Tous n'y sont point assis également à l'aise.
 Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
 Dit aux uns: «Jouissez!» aux autres: «Enviez!»

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
 Et fermente en silence au cœur du misérable.
 15 Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
 Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
 Tous ces biens superflus où son regard s'attache;
 Oh! que ce soit la charité!

L'ardente charité que le pauvre idolâtre!
 20 Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre!
 Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
 Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
 Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
 Dira: «Buvez! mangez! c'est ma chair et mon sang.»

Que ce soit elle, oh! oui, riches! que ce soit elle
 25 Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
 Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
 Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
 Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes
 30 Arrache tout à pleines mains!

Donnez, riches! l'aumône est sœur de la prière.
 Hélas! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
 Tout roidi¹⁾ par l'hiver, en vain tombe à genoux;
 35 Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
 Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
 La face du Seigneur se détourne de vous.

1) ou *raid*.

døne! afē kə djø, ki dət le fami:j,
 dən a vo fis la fərs, e la græs a vo fi:j;
 afē kə votrə vip ε tuʒur œ du frqi;
 afē k œ ble ply myr fas plije vo grā:ʒ;
 5 afē d ɛtrə me:jær; afē də vwar lez ā:ʒ
 pə:se dā vo rɛ:v la nqi!

døne! il vjēt œ ʒur u la tɛ:r nu lɛ:s.
 voz o:mən: laho vu fōt yn ri:fɛ:s.
 døne! afē k ō di:z: «il a pitje də nu!»
 10 afē kə l ɛ:diʒā kə glas le tū:pɛ:t,
 kə lə pɔ:vɾə ki sufr akote də vo fɛ:t,
 o sœ:j də vo palɛ fiks œn œ:j mwē ʒalu.

døne! pur ɛtr ɛme dy djø ki sə fit əm:,
 pur kə lə mefā me:m ā s ɛ:klinā vu nəm:,
 15 pur kə votrə fwaje swa kalm e fraterne:l;
 døne! afē k œ ʒur, a votr œr dərnjær,
 kō:trə tu vo peʃe vuz ɛje la pri:jær
 d œ mā:djā pʒisāt o sjɛ:l!

viktør ygo,
 20 le fœj d ətən:, pari, hetsɛ:l.

59. pʒisk isi ba tut əm

pʒisk isi ba tut əm
 dən a kɛlkœ
 sa myzik, sa flɑ:m,
 25 u sō parfœ;

pʒisk isi tut ʃo:z
 dən tuʒur
 sōn epin u sa ro:z
 a sez amur;

pʒisk avril dən o ʃɛm
 œ brqi ʃarmā;
 30 kə la nqi dən o:pɛn:
 l ubli dərmā;

Donnez! afin que Dieu, qui dote les familles,
 Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles;
 Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
 Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
 5 Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges
 Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez! Il vient un jour où la terre nous laisse.
 Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
 Donnez! afin qu'on dise: «Il a pitié de nous!»
 10 Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
 Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
 Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
 Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
 15 Pour que votre foyer soit calme et fraternel;
 Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
 Contre tous vos péchés vous ayez la prière
 D'un mendiant puissant au ciel!

Victor Hugo,

Les feuilles d'automne, Paris, Hetzel.

59. Puisqu'ici-bas toute âme

Puisqu'ici-bas toute âme
 Donne à quelqu'un
 Sa musique, sa flamme,
 25 Ou son parfum;

Puisqu'ici toute chose
 Donne toujours
 Son épine ou sa rose
 À ses amours;

30 Puisqu'avril donne aux chênes
 Un bruit charmant;
 Que la nuit donne aux peines
 L'oubli dormant;

pʉiskə l ɛ:r a la brū:f
 dən l wazə ;
 kə l o:b a la pɛrvā:f
 dən ǝ pø d o ;

5 pʉiskə, lərsk ɛl ari:v
 s i rəpə:zə,
 l ɔ'd amɛ:r a la ri:v
 dən ǝ bɛ:zə ;

10 zə tə dən:, a sɛt ɔ:r,
 pā:fɛ syr twa,
 la ʃə:z la məjɔ:r
 kə z ɛj ā mwa !

15 rəswa dō ma pā:se,
 tristə dajɔ:r,
 ki kəm yn rə:zə,
 t ari:v ā plɔ:r !

20 rəswa mɛ vø sū nō:br
 o' mez amur !
 rəswa la flum u l ɔ:brə
 də tu mɛ zʉr !

 mɛ trāspɔ:r plɛ d ivrɛs,
 py:r də supsō,
 e tut lɛ karɛʃ
 də mɛ ʃā:sō !

25 mōn ɛspri, ki sū vwal:,
 vəg o hazar,
 e ki n a pur etwal:
 kə tō rəgər !

30 ma myz, kə lez ɔ:r
 bɛrsə rɛ:vā,
 ki plɔ:rā kā ty plɔ:r,
 plɔ:r suvā !

Puisque l'air à la branche
 Donne l'oiseau;
 Que l'aube à la pervenche
 Donne un peu d'eau;

5 Puisque, lorsqu'elle arrive
 S'y reposer,
 L'onde amère à la rive
 Donne un baiser;

10 Je te donne, à cette heure,
 Penché sur toi,
 La chose la meilleure
 Que j'aie en moi!

15 Reçois donc ma pensée,
 Triste d'ailleurs,
 Qui, comme une rosée,
 T'arrive en pleurs!

20 Reçois mes vœux sans nombre,
 O mes amours!
 Reçois la flamme ou l'ombre
 De tous mes jours!

 Mes transports pleins d'ivresses,
 Purs de soupçons,
 Et toutes les caresses
 De mes chansons!

25 Mon esprit qui, sans voile,
 Vogue au hasard,
 Et qui n'a pour étoile
 Que ton regard!

30 Ma muse, que les heures
 Bercent rêvant,
 Qui, pleurant quand tu pleures,
 Pleure souvent!

rəswa, mō bjē selēst,
 o' ma bō'te,
 mō kœr, dō rjē nō rēstə,
 l amur o'te!

5 viktər ygo,
 le vwaz ēterjœr, pari, hetsel:.

60. a kwa bō ā'tā:drə

a kwa bō ā'tā:drə
 lez wazo de' bwa ?
 10 l wazo lə ply tā:drə
 fū:t dā ta vwa.

kə djø mō:tr u vwal:
 lez astrə de' sjø!
 la ply pyr etwal:
 15 bri:j dā tez jø.

k avril: rənuvel:
 lə zardē ā flœr!
 la flœr la ply bæl:
 flœri dā tō kœr.

20 sət wazo də flɑ:m,
 sət astrə dy zur,
 sət flœr də l a:m,
 s apəl l amur!

25 viktər ygo, rqi blɑ:s,
 aktə dō:zjɛm:, sɛ:n prəmjɛr, pari, hetsel:.

61. sɛ'zō de' smɑ:j; lə swɑ:r

s ɛ lə məmā krepyskylɛr.
 3 admir, asi suz œ pørtɑ:j,
 sɛ rēstə də zur dō s eklɛr
 30 la dɛrnjɛr œr dy trava:j.

Reçois, mon bien céleste,
 O ma beauté,
 Mon cœur, dont rien ne reste,
 L'amour ôté.

5

Victor Hugo,
Les Voix intérieures, Paris, Hetzel.

60. À quoi bon entendre

10

À quoi bon entendre
 Les oiseaux des bois?
 L'oiseau le plus tendre
 Chante dans ta voix.

15

Que Dieu montre ou voile
 Les astres des cieux!
 La plus pure étoile
 Brille dans tes yeux.

20

Qu'avril renouvelle
 Le jardin en fleur!
 La fleur la plus belle
 Fleurit dans ton cœur.

25

Cet oiseau de flamme,
 Cet astre du jour,
 Cette fleur de l'âme,
 S'appelle l'amour!

Victor Hugo, *Ruy Blas*,
 acte deuxième, scène première, Paris, Hetzel.

61. Saison des semailles; le soir

30

C'est le moment crépusculaire.
 J'admire, assis sous un portail,
 Ce reste de jour dont s'éclaire
 La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,
 Je contemple, ému, les haillons
 D'un vieillard qui jette à poignées
 La moisson future aux sillons.

5 Sa haute silhouette noire
 Domine les profonds labours.
 On sent à quel point il doit croire
 A la fuite utile des jours.

10 Il marche dans la plaine immense,
 Va, vient, lance la graine au loin,
 Rouvre sa main, et recommence.
 Et je médite, obscur témoin,

15 Pendant que, déployant ses voiles,
 L'ombre, où se mêle une rumeur,
 Semble élargir jusqu'aux étoiles
 Le geste auguste du semeur.

Victor Hugo,
Les Chansons des rues et des bois, Paris. Hetzel.

62. Après la bataille

20 [Ce texte est transcrit suivant les mêmes principes que le N° 55.]

Mon père, ce héros au sourire si doux,
 Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
 Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
 Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
 25 Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
 Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
 C'était un Espagnol de l'armée en déroute
 Qui se trainait, sanglant, sur le bord de la route,
 Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
 30 Et qui disait: «A boire, à boire par pitié!»
 Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
 Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
 Et dit: «Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé.»
 Tout à coup, au moment où le housard baissé
 35 Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,

sɛ:zit ẽ pistõlɛ k il etrɛpɛt ẽ:kõr/,
 e viz o frõ mõ pɛ:r, ẽ krijã «karamba^!»
 lɛ ku pãsa si prɛ kɛ lɔ sãpõ tõ'ba^»,
 e kɛ lɔ fjal fit ẽn ekar ẽn arjɛ:r\.
 5 «døn lqi tutmɛ:m a bwar»\,, di mõ pɛ:r\ .

viktør ygo, la' ležã:d de' sjɛklɔ, pari, hetsɛl: .

63. ẽn imm armønjo

ẽn imm armønjo sɔ:r de' fœj dy trã:blɔ;
 le' vwajazœ:r krɛ'tif, ki vɔ la nqi ẽ:sã:blɔ,
 10 ho's la vwa dã l ẽ:br, u lɔ dwa sɔ hã'te.
 le'se tu sɔ ki trã:blɔ
 fã'te.

le' marẽ fatige sɔmɛj syr lɔ gufrɔ.
 la mɛ:r blɔ u vezy:v epã se' flo dɔ sufrɔ,
 15 sɔ tɛ de' k il s etẽ, e sɛ:s dɔ žemir.
 le'se tu sɔ ki sufrɔ
 dørmir.

kã la vi ɛ mɔvɛ:z, ẽ la rɛ:v mɛjœ:r.
 lez jɔz ẽ plœ:r o sjel sɔ le:v a tut œ:r;
 20 l ɛspwar vɛr djɔ sɔ turn, e djɔ l ẽ'tã krije.
 le'se tu sɔ ki plœ:r
 prije.

s ɛ pur rɛnɛ:tr ajœ:r k isi bu ẽ sykõ:b.
 tu sɔ ki turbijøn, apartjẽt a la tõ:b.
 25 il fo dã lɔ grã tu tot u tar s apsørbe.
 le'se tu sɔ ki tõ:b
 tõ'be!

viktør ygo, le' katrɔ vũ d l ɛspri, pari, hetsɛl: .

64. l idøl:

30 o' kørɔ a fɔvø pla! kɛ ta frã:s etɛ bɛl:,
 o grũ solɛj dɔ mɛssidœ:r!
 s etɛt yn kaval ẽdõ'tabl e røbɛl:,
 sũ frẽ d asje ni rɛ:n d œ:r;

Saisit un pistolet qu'il étraignait encore,
 Et vise au front mon père, en criant: «Caramba!»
 Le coup passa si près que le chapeau tomba,
 Et que le cheval fit un écart en arrière.
 5 «Donne-lui tout de même à boire,» dit mon père.

Victor Hugo, *La Légende des siècles*, Paris, Hetzel.

63. Un hymne harmonieux

Un hymne harmonieux sort des feuilles du tremble;
 Les voyageurs craintifs, qui vont la nuit ensemble,
 10 Haussent la voix dans l'ombre où l'on doit se hâter.
 Laissez tout ce qui tremble
 Chanter.

Les marins fatigués sommeillent sur le gouffre.
 La mer bleue où Vésuve épand ses flots de soufre,
 15 Se tait dès qu'il s'éteint, et cesse de gémir.
 Laissez tout ce qui souffre
 Dormir.

Quand la vie est mauvaise, on la rêve meilleure.
 Les yeux en pleurs au ciel se lèvent à toute heure;
 20 L'espoir vers Dieu se tourne, et Dieu l'entend crier.
 Laissez tout ce qui pleure
 Prier.

C'est pour renaître ailleurs qu'ici-bas on succombe.
 Tout ce qui tourbillonne appartient à la tombe.
 25 Il faut dans le grand tout tôt ou tard s'absorber.
 Laissez tout ce qui tombe
 Tomber!

Victor Hugo, *Les quatre vents de l'esprit*, Paris, Hetzel.

64. L'idole

O Corse à cheveux plats! que ta France était belle,
 Au grand soleil de messidor!
 C'était une cavale indomptable et rebelle,
 Sans frein d'acier ni rênes d'or;

yn **zymā** so'va:ʒ a la **krup** rystik,
 . fymā't ākær dy sū de' rwa ;
 me **fjær**, e d æ pje fær **hærtā** lə səl ū'tik,
librə pur la **præmjær** fwa !
 5 **zamez** o'kyn **mē** n ave pærse syr **el**:
 pur la fle'tri:r e l' utraʒe ;
zame se' largə **flū** n ave pærte la **sel**:
 e lə **harne** də l etrāʒe ;
 tu sō **pwal** rəlqi:ʒe, e **bel** vagabō:d,
 10 l œj **ho**, la **krup** ā murvmā,
 syr se' **zare** dræse, el **efreje** lə mō:d
 dy **brqi** də sō hanismā.
 ty pary, e sito kə ty **vi** sōn aly:r,
 se' rē si supləz e **dispo**,
 15 **sū'tær** ē'petqø, ty **pri** sa fəvly:r,
 ty mō'ta **bæte** syr sō **do**.
alær, kəm el **ε'me** le' rymær də la **gær**,
 la **puđr** e le' tū'bur **batā**,
 pur fā də **kurs** alær, ty lqi dōna la **tær**,
 20 e de' **kō:ba** pur pærstā :
alær, ply də rəpo, ply d **nqi**, ply d səm:,
 tuzur l **ær**, tuzur lə trava:ʒ,
 tuzur kəm dy sərbl ekraʒe de' kər d əm:,
 tuzur dy **sū** ʒysk o pwa'tra:ʒ !
 25 **kē:z ā**, sō dyr sabo, dā sa kursə rapid,
 brwaja de' ʒenera:sjō ;
kē:z ā, el pærsa fymā't, a tuʒ **brid**,
 syr lə vū'trə de' nær:sjō.
āfē, la:ʒ d ale sū fini:r sa karjær,
 30 d ale sāz yze sō fəmə,
 də pe'tri:r l ynivær, e kəm yn pusjær,
 də sulve lə ʒūr ymē,
 le' **zarez** epqi:ze, **haltāt** e sū fərs,
 prə də fleʒi:r a fak **pə**,
 35 **el** dēmā'da **græs** a sō kavalje kərs ;
 me **buro**, ty n ekuta **pə** !
 ty la prə'sa ply fær də ta **kuis** nər'vø:z ;
 pur etufe se' kriʒ ardū,
 ty rə'turna lə mər də sa **buʒ** havø:z,
 40 də **fyrær** ty **briza** se' dū ;
el sə rə'va : məz æ ʒur də **batə:ʒ**,
 nə puvā ply **mərdre** se' frē,

Une jument sauvage à la croupe rustique,
 Fumante encor du sang des rois;
 Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
 Libre pour la première fois!
 5 Jamais aucune main n'avait passé sur elle
 Pour la flétrir et l'outrager;
 Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
 Et le harnais de l'étranger;
 Tout son poil reluisait et, belle vagabonde,
 10 L'œil haut, la croupe en mouvement,
 Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
 Du bruit de son hennissement.
 Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
 Ses reins si souples et dispos,
 15 Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
 Tu montas botté sur son dos.
 Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
 La poudre et les tambours battants,
 Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre,
 20 Et des combats pour passe-temps:
 Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
 Toujours l'air, toujours le travail,
 Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
 Toujours du sang jusqu'au poitrail!
 25 Quinze ans, son dur sabot, dans sa course rapide,
 Broya des générations;
 Quinze ans, elle passa fumante, à toute bride,
 Sur le ventre des nations.
 Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
 30 D'aller sans user son chemin,
 De pétrir l'univers, et, comme une poussière,
 De soulever le genre humain,
 Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
 Près de fléchir à chaque pas,
 35 Elle demanda grâce à son cavalier corse:
 Mais, bourreau, tu n'écoutes pas!
 Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse;
 Pour étouffer ses cris ardents,
 Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
 40 De fureur tu brisas ses dents;
 Elle se releva: mais un jour de bataille,
 Ne pouvant plus mordre ses freins,

murāt, el tō-ba syr ã li dā mitra:j,
e dy ku tō kusa le rē.

ogystā barbje,
jā:b, pari, dāty.

5

65. apareja:ž

kā lō navir ε prε pur sa kursō lwē:ten,
kō tu le pāsage sōt arivež a bōr,
e kō la briž ε bōn: a ki s āva dy pōr:
«lōvō l ā:kr e partō,» di lō vjō kapitēn:.

10 alōr, le matlo, o kabestū dā žēn,
avek ã fū plētif, avek ã ryd efōr,
tir, tir lō:tū la lōg e lurdō žēn
ki s ataf avek l ā:kr o sārblē k el mōr.

15 žō kōprā, matlo, purkwa sō fū ε trist,
e žō kōprāž o:si purkwa l ā:krē rezist,
a! s ε k el s akrōf a tu lō kōer ymē:

o trā:kil: riva:ž, a la vje:j dēmōer,
a l epuz, o bersō dā kēlk āfū ki plōer,
e ki la tjet ā:kōer dā sa pōetit mē!

20 pōem dā la mē:r, pari, kalman levi.

66. le' dš kortε:ž

dš kortε:ž sō sō rā:kō:trež a l egliz.
l ã ε mōrn: — il kō:dui la bjēr d ãen āfū;
25 yn fam lō sūi, prēske fāl:, etufū
dā sa pwatrin ā fō lō sūglo ki la briž.

l o:trē, s et ã batε:m. — o bra ki lō defū
ã nurisō gazuj yn nōt ē:desi:ž;
sa mē:r, lūi tādū lō du sē k il epūi:ž,
30 l ā:bras tut ā:tje d ã rōgar trīōfū!

Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins.

Auguste BARRIER,
Tambes, Paris, Dentu.

5 **65. Appareillage**

Quand le navire est prêt pour sa course lointaine,
Que tous les passagers sont arrivés à bord,
Et que la brise est bonne à qui s'en va du port:
« Levons l'ancre et partons, » dit le vieux capitaine.

10 Alors, les matelots, au cabestan de chêne,
Avec un chant plaintif, avec un rude effort,
Tirent, tirent longtemps la longue et lourde chaîne
Qui s'attache avec l'ancre au sable qu'elle mord.

15 Je comprends, matelots, pourquoi ce chant est triste,
Et je comprends aussi pourquoi l'ancre résiste,
Ah! c'est qu'elle s'accroche à tout le cœur humain:

Au tranquille rivage, à la vieille demeure,
A l'épouse, au berceau de quelque enfant qui pleure,
Et qui la tient encor dans sa petite main!

20 *Joseph ATRAS,*
Poèmes de la mer, Paris, Calmann-Lévy.

66. Les deux cortèges

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne: — il conduit la bière d'un enfant:
25 Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême. — Au bras qui le défend
Un nourrisson gazouille une note indécise:
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
30 L'embrasse tout entier d'un regard triomphant!

ð bati:z, ðn apsu, e læ tū:plø sǽ vid:.
 le' dǽ fam, alǽ:r, sǽ krwǽzǻ su l apsid,
 eǻ:z̄t ǽ kudǽ:j, o'sito deturne;

e — mǽrveǵø rǽtur k ǽspir la priǵǽ:r! —
 5 la ǵǽn mǽ:r plǽ:r ǻ rǽgardǻ la bǵǽ:r,
 la fam ki plǽ:rǽ surit o nuvo ne!

ǵozefǽ sulari, pari, læmǽ:r.

67. midi

10 midi, rwa dez ete, epǻ:dy syr la plǽn:,
 tǽ:b ǻ naǵ d arǵǻ de' ho'tǽ:r dy sjel blǽ.
 tu sǽ tǽ. l ǽ:r flǻ:bwa e bry:l sǻz alǽn;
 la tǽ:r ǽt asupi ǻ sa rǽb dǽ fǽ.

15 l etǻ:dy ǽt immǻ:s, e le' fǻ n ð pwǽ d ǽ:br
 e la surs ǽ tari u by've le' trupo;
 la lwǽ:ten: fǽrǽ, dǽ la lizǵǽ:r ǽ sǽ:brǽ,
 dǽ:r labǽ, immǽbil:, ǻn ǽ p:ǽzǻ rǽpo.

20 sǽl:, le' grǻ ble my'ri, tǽl k yn mǽ:r dǽ:re,
 sǽ deru:lt o lwǽ, dedǽpǽ dy sǽmǽ:j;
 pasifiǵz ǻ'fǻ dǽ la tǽ:r sakre,
 ilz epǻ:iz sǻ pǽ:r la kup dy sǽlǽ:j.

parfwa, kǽm ǽ supir dǽ lǽr a:m bry:lǻ:t,
 dy sǽ dez epi lur ki myrmy:rt ǻ'tr ø,
 yn ð:dylǽ:sǵǽ mǽǵǽstǵǽ:z e lǻ:t
 s evǽ:j, e va murir a l ǽrizǽ pudrǽ.

25 nǽ lwǽ, kǽlkǽ bǽ blǻ, kufe parmi lez ǽrb,
 ba:v't avǽk lǻ:tǽ:r syr lǽr fanǽz epǽ,
 e sǻiv dǽ lǽrz jǽ lǻǵisǻz e sypǽrb
 læ rǽ:v ǽ'terjǽ:r k il n aǵǽ:v ǵame.

30 ǽm:, si læ kǽr plǽ dǽ ǵwa u d amǽrtym:,
 ty pǽrǽ vǽr midi dǻ le' fǻ rǽdjǽ,
 fǵi! la natyr ǽ vid:, e læ sǽlǽ:j kǽsym:;
 rǵǽ n ǽ vivǻ isi, rǵǽ n ǽ trist u ǵwajǽ.

On baptise, on absout, et le temple se vide.
 Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
 Echangent un coup d'œil aussitôt détourné;

Et — merveilleux retour qu'inspire la prière! —
 5 La jeune mère pleure en regardant la bière,
 La femme qui pleurait sourit au nouveau-né!

Joséphin SOULARY, Paris, Lemerre

67. Midi

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
 10 Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
 Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine;
 La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense, et les champs n'ont point d'ombre.
 Et la source est tarie où buvaient les troupeaux;
 15 La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,
 Dort, là-bas, immobile, en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,
 Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil;
 Pacifiques enfants de la terre sacrée,
 20 Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
 Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,
 Une ondulation majestueuse et lente
 S'éveille, et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
 25 Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,
 Et suivent de leurs yeux languissants et superbes
 Le rêve intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Homme, si, le cœur plein de joie ou d'amertume,
 30 Tu passais vers midi dans les champs radieux,
 Fuis! La nature est vide, et le soleil consume:
 Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

mē si, dezabyzē de larməz e dy rir,
 altere dē l ubli dē sē mō:d azite,
 ty vø, nō safū ply pardone u mo'dir,
 gute yn syprēm e mōrnē vølypte,

5 vjē! lē söləj tē parl ū parəl syblim:;
 dā sa flām ēplakabl apsərbē twa sū: fē;
 e rəturn a pa' lū vēr le' sitez ēfim:;
 lē kær trāpe s:ət fwa dā lē n:ēū divē.

ləkō:t dē lil:,

10 pōs:mz ātik, parri, ləmər.

68. kō'ba d l ā'fā eraklēs

l ō:brē silā'sjō:z o' lwē sē derulē.
 alkmē:n, ejū lave se' fis, gərze dē lē,
 ān ē krø buklije a la bōrdy:rə hōt,
 15 erōik bērsō, lē kuja kōt a kōt,
 e surjū, lōer di: «dərme, mē' bjēn ēme;
 bō e plē dē sārte, mē' fēr pēti, dərme;
 kē la nqi bjēvėjūt, e lez ō:r divin:
 farmē d ē rēv d ō:r voz a:mz ā'fātin:!»

20 ēl di, karēsa d yn lē:zər mē
 l ē e l o:tr ā'lase dā lōer ku'f d ērē,
 e la fit ōssile, bēzā lōer frē viza:z,
 e kō'zyrū pur ø le' sinistra preza:z.
 alō:r, lē du sōmē:j, ān aflōerū lōerz jø,
 25 lē bērsa d ē rēpo inōsū e z'wajø.

sēt d astrē, la nqi, o miljø dē sa kurs,
 vēr l ōksidū ply nwar puse lē fār dē l urs.
 tu sē tēzē, le' mō, le' vilz e le' bwā,
 le' kri dy mizerabl e lē susi de' rwa.
 30 le' djø dōrmē, rēvū l o'dær de' sakrifis:;
 mē vejū sōel:, hēra, fekō:d ān artifis:;
 syssita dō dragōz ekarje, dō sērpū
 ōribl, o rēpli azyrēz e rūpū,
 ki dōvēt etufe, mesaze dē sa hē:n,
 35 dā sō bērsō gərje l ā'fū dē la tebē:n.

Mais si, désabusé des larmes et du rire,
 Altéré de l'oubli de ce monde agité,
 Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire,
 Goûter une suprême et morne volupté,

5 Viens! Le soleil te parle en paroles sublimes;
 Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin;
 Et retourne à pas lents vers les cités infimes,
 Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

LECONTE DE LISLE,
Poèmes antiques, Paris, Lemerre.

68. Combat de l'enfant Héraklès

L'ombre silencieuse au loin se déroulait.
 Alkmène ayant lavé ses fils, gorgés de lait,
 En un creux bouclier à la bordure haute,
 15 Héroïque berceau, les coucha côte à côte,
 Et, souriant, leur dit: «Dormez, mes bien-aimés;
 Beaux et pleins de santé, mes chers petits, dormez;
 Que la Nuit bienveillante et les Heures divines
 Charment d'un rêve d'or vos âmes enfantines!»

20 Elle dit, caressa d'une légère main
 L'un et l'autre enlacés dans leur couche d'airain,
 Et la fit osciller, baisant leurs frais visages,
 Et conjurant pour eux les sinistres présages.
 Alors, le doux Sommeil, en affleurant leurs yeux,
 25 Les berça d'un repos innocent et joyeux.

Ceinte d'astres, la Nuit, au milieu de sa course,
 Vers l'occident plus noir poussait le char de l'Ourse.
 Tout se taisait, les monts, les villes et les bois,
 Les cris du misérable et le souci des rois.
 30 Les dieux dormaient, rêvant l'odeur des sacrifices;
 Mais veillant seule, Héra, féconde en artifices,
 Suscita deux dragons écaillés, deux serpents
 Horribles, aux replis azurés et rampants,
 Qui devaient étouffer, messagers de sa haine,
 35 Dans son berceau guerrier l'enfant de la Thébaine.

il frā:ʃis lə sœ:j e sō dublə pilje,
e dardə lœr œj glo:k o fō dy buklije.

ifklœ:s, ā syrso, a l aspε de: dø bœ:t,
də la lū:ġ ki sifl, e de: dā tut præt,
5 trū:bl, e sō ʒœn kœ:r sə glas, e pɑ:lisā,
dā sa tɛ:rœ:r sudæn:, il ʒɛt œ kri pɑ:sū,
sə deba e vø fʏ:r lə dā:ʒe ki lə prɛ:s.

mɛz eraklɛ:s, dəbu, dā se: lū:ġ sə drɛs,
s ataf o dø sɛr:pā, ri:v a lœr ku viskø
10 se: dwa divē, e fɛ, ā ʒwāt avɛk ø,
ʒaj:r, kœm yn brɛ:z, o'dɔla də l ɔrbit
lœr glɔbɜ elarʒi su l etrēt sybit:
il fwɛtt ārvē l ɛ:r: mys kyløz e gō:flɛ,
l āfā sakre le: tʃɛ, le sœku etrā:gle,
15 e rit ā le vwajā, plē də rɑ:ʒ e də bɑ:v,
sə tœrdrə tut o'tur dy buklije kō'kɑ:v,
pʏz il le ʒɛt mœ:r lə lō de: mɑ:brə blā,
e krwɑ:ʒ pur dœrmir se: pœti bra sɑ:glā.

lœkō:t də ll:,
20 pœ:mz ātik, pɑ:ri, lœmɛ:r.

69. lə rā:devu

il ɛ tar, l astrœnœm o vɛ:ʒ œpstine,
syr sa tur, dā lə sjel u mœ:r lə dœrnje brʏi,
ʃɛrʃə dez il d ɔ:r, e lə frō dā la nʏi,
25 rœgard a l ɛ:fini blā:ʃir de: matine;

le: mō:d fʏi pɑ:ɛ:ʒ a de: grɛ:n vane;
l epε furmijmā de: nebylœ:z lʏi;
mɛz atā:tif a l astr ɛʃvle k il sʏi,
il lə sœm e lʏi di: «rœvjē dā mil ane.»

30 e l astre rœvjē:dra. d œ pa ni d œn ɛstā
il nə sœrɛ frɔ:de la sjūs etærnel:
dez œm pɑ:srō, l ymanite l atū;

Ils franchissent le seuil et son double pilier,
Et dardent leur œil glauque au fond du bouclier.

Iphiclos, en sursaut, à l'aspect des deux bêtes,
De la langue qui siffle et des dents toutes prêtes,
5 Tremble, et son jeune cœur se glace, et, pâlisant,
Dans sa terreur soudaine, il jette un cri perçant,
Se débat et veut fuir le danger qui le presse.

Mais Héraklès, debout, dans ses langes se dresse,
S'attache aux deux serpents, rive à leurs cous visqueux
10 Ses doigts divins, et fait, en jouant avec eux,
Jaillir, comme une braise, au delà de l'orbite
Leurs globes élargis sous l'étreinte subite.
Ils fouettent en vain l'air: musculeux et gonflés,
L'Enfant sacré les tient, les secoue étranglés,
15 Et rit en les voyant, pleins de rage et de bave,
Se tordre tout autour du bouclier concave,
Puis il les jette morts le long des marbres blancs,
Et croise pour dormir ses petits bras sanglants.

LECONTE DE LISLE,

Poèmes antiques. Paris, Lemerre.

69. Le rendez-vous

Il est tard, l'astronome aux veilles obstinées,
Sur sa tour, dans le ciel où meurt le dernier bruit,
Cherche des îles d'or, et, le front dans la nuit,
25 Regarde à l'infini blanchir des matinées;

Les mondes fuient pareils à des graines vannées;
L'épais fourmillement des nébuleuses luit;
Mais, attentif à l'astre échevelé qu'il suit,
Il le somme et lui dit: «Reviens dans mille années.»

Et l'astre reviendra. D'un pas ni d'un instant
Il ne saurait frauder la science éternelle;
Des hommes passeront, l'humanité l'attend;

d ðen œrj fã:zũ, mē syr, el fē sã'tinēl; ;
 e fyt el aboli o tũ dæ sō røtur,
 sæl, la ve:rite vejrē syr la tur.

5 sylli pryðam: ,
 lez epœv, pari, læm:r.

70. læ va:z bri:ze

læ va:z u mœ:r set vœrvæn:
 d œ ku d evã'ta:j fy fæ:le ;
 10 læ ku dy ll eflœ:re apen: :
 o:kœ brqi næ ll a revele.

mē la læzœ:r mœrtrisy:r,
 mœrdũ læ kristal jak zur,
 d yn marf ēvizibl e syr,
 ãn a fē lã:tmã læ tur.

15 sōn o fræ:f a fqi gut a gut,
 læ syk de flœ:r s et epqize ;
 pœrsøn ã:kœ:r næ s ã dut,
 n i tufe pa, il ε bri:ze.

20 suvãt o:si la mē k ðn ε:m,
 eflœ:rã læ kœ:r, læ mœrtri ;
 pqi læ kœ:r sæ fã dæ lqi mœ:m,
 la flœ:r dæ sōn amur pœ:ri ;

25 tugurr ē:takt oz jø dy mō:d,
 il sã krwa:tr e plœ:re tu ba
 sa blœsy:r fin e prœfō:d ;
 il ε bri:ze, n i tufe pa.

sylli pryðam: ,
 stã:s, pari, læm:r.

D'un œil changeant, mais sûr, elle fait sentinelle:
 Et, fût-elle abolie au temps de son retour,
 Seule, la Vérité veillerait sur la tour.

SULLY-PRUDHOMME,
Les Épreuves, Paris, Lemerre.

70. Le vase brisé

Le vase où meurt cette verveine
 D'un coup d'éventail fut fêlé;
 Le coup dut l'effleurer à peine:
 10 Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
 Mordant le cristal chaque jour,
 D'une marche invisible et sûre,
 En a fait lentement le tour.

15 Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
 Le suc des fleurs s'est épuisé;
 Personne encore ne s'en doute,
 N'y touchez pas, il est brisé.

20 Souvent aussi la main qu'on aime,
 Effleurant le cœur, le meurtrit;
 Puis le cœur se fend de lui-même,
 La fleur de son amour périt;

25 Toujours intact aux yeux du monde,
 Il sent croître et pleurer tout bas
 Sa blessure fine et profonde;
 Il est brisé, n'y touchez pas.

SULLY-PRUDHOMME,
Stances, Paris, Lemerre.

71. la mœ:r dez wazo

læ swa:r, o kwē dy fø, ʒ e sōʒe bjē de: fwa
 a la mœ:r d œn wazo, kēlkəpa:r dā le: bwa:
 pā·dū le: tristə ʒu:r də l ivē:r mənətən:,
 5 le: pœvrə ni dezē:r, le: ni k ōn abā·døn:,
 sə balū:st o vū syr læ sjel gri d̄ fē:r.
 o! kəm lez wazo dwa:r v muri:r l ivē:r!
 purtū lœrskə vjē·dra læ tū de: vjələt,
 nu nə tru·vrō pa lœr delika skələt
 10 dā le: ga·zō d avril, u nuz irō kuri:r.
 ɛskə lez wazo sə kaf pur muri:r?

frā·swa kəpe,
 pœzi, pari, lœmē:r.

72. l œ u l o:r

15 s etət ū tərmiðœ:r, a la kō·sjerʒœri.
 ilz etə la dō·sū, parke pur la ty·ri,
 pəl·mē:l, arpā·tū læ sinistra preo.
 la tər·rœ:r rədublɛ. dərnje ku dy fleo
 syr lez epi! dərnjez eklē:r də la tā·pœ:t!
 20 syr pari kō·stərne, læ sū·glā kuptɛ:t
 fōksjōnɛ sū trē:v. iz etə la dō·sū,
 kō·dā·ne u dymwē syspɛkt, tu:s inōsū!
 fak matē œn əm, a figy:r faruf,
 ā·trɛ, pqi rətirū sa pip də sa buf
 25 e li·zū bjēn u mal sez immō:d̄ papje,
 apɛ, par lœr nō suvūt estrəpje,
 sō k atū·dɛ də·hœ:r la fatal fərɛt.
 mɛ l əm də fakē a parti:r etə prɛ:t;
 læ nuvo kō·dā·ne, sū mɛ:m avwar frēmī,
 30 sə lœvɛ, ā·bræsɛ a la hæ:t œn ami
 e repō·dɛ: «prezū!» a l apəl sū·gine:r.
 muri:r etət alœ:r yn ʒo:z ordine:r;
 e tuis, le: ʒā dy pœpl e le: ʒā kəm il fo,
 dy mɛm pa trā·kil alɛt a l efafo.
 35 læ ʒirō·dē murɛ kəm læ rwajalist.

71. La mort des oiseaux

Le soir, au coin du feu, j'ai songé bien des fois
 A la mort d'un oiseau, quelque part dans les bois :
 Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,
 5 Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,
 Se balancent au vent sur le ciel gris de fer.
 Oh! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver!
 Pourtant lorsque viendra le temps des violettes,
 Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes
 10 Dans les gazons d'avril, où nous irons courir.
 Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir?

François COPPÉE,
Poésies, Paris, Lemerre.

72. L'un ou l'autre

15 C'était en Thermidor, à la Conciergerie.

Ils étaient là deux cents, parqués pour la tuerie,
 Pêle-mêle, arpentant le sinistre préau.
 La Terreur redoublait. Derniers coups du fléau
 Sur les épis! Derniers éclairs de la tempête!
 20 Sur Paris consterné, le sanglant coupe-tête
 Fonctionnait sans trêve. Ils étaient là deux cents,
 Condamnés ou du moins suspects, tous innocents!
 Chaque matin un homme, à figure farouche,
 Entrait, puis, retirant sa pipe de sa bouche
 25 Et lisant bien ou mal ses immondes papiers,
 Appelait, par leurs noms souvent estropiés,
 Ceux qu'attendait dehors la fatale charrette.
 Mais l'âme de chacun à partir était prête;
 Le nouveau condamné, sans même avoir frêmi,
 30 Se levait, embrassait à la hâte un ami
 Et répondait: «Présent!» à l'appel sanguinaire.
 Mourir était alors une chose ordinaire;
 Et tous, les gens du peuple et les gens comme il faut,
 Du même pas tranquille allaient à l'échafaud.
 35 Le girondin mourait comme le royaliste.

ər ð̃ ʒur də se tũz afrø, l əm a la list,
 ã fəzũ sɔn apɛl dũ læ trupo parke,
 vənɛ də prənõse sɔ nõ: «farlæ læge!»
 kũ parlũt a la fwa, dø: vwa lɔi repõdir;
 5 e dy rū de kaptif dø viktim sɔtir.
 l əm eklata də ri:r ã dirzũ: «ʒ e l fwa.»

l ð̃ de dø prizɔnje etət ð̃ vjø burʒwa,
 debri də kɛlk ã:sjẽ parləmũ də prɔvẽs,
 ã pudr, e ki gardɛ, su sɔn abi trɔ mɛs,
 10 l ɛr dip e frwa k avɛ le depyte dy tjɛ:r;
 l ɔ:tr, ð̃ ʒɔn ɔfisje, o frõ kalm, oz jø fjɛ:r,
 trɛ: bo su le hɑ:jõ də sɔ vjɛ:j ynifɔrm.

l əm a la list, ɛjũ puse sɔ ri:r enɔrm,
 rɔpri: «vuz ave dõ tu dø læ mɛm nõ?»
 15 «nu sɔm prɛ tu dø,» fi læ vjɛjar. «nõ nõ,»
 di læ grɛfje, «i fo s ɛsplike, kũ ʒ parl.»

tu le dø sɔ nɔmɛ læge; tu le dø, farl;
 tu le dø də la vɛ:j iz etɛ kõdane.
 alər l ɔ:trɔ, ru:lũ se groz jøz avine:
 20 «dy dʒɑ:blɔ si ʒ se ki de dø ʒɔ prefɛ:r!
 sitwajẽ, arãʒe ã:trɔ vu sɛt afɛ:r,
 mɛ sũ pɛrdrɔ də tũ, kar sũ:sõ n atũ pa.»

læ ʒɔn vɛt o vjø e lɔi parla tu ba;
 l ɛrɔik marʒe fy trɛ kur a debatrɔ:
 25 «marje, n ɛ s pa?» — «wi.» — «kõ:bjɛ d ã:fũ?» —
 [«katrɔ.»]

læ grɛfje repetɛt ã rjũ: «depɛ:fõ!»
 «s ɛ mwa ki dwa mur:r,» di l ɔfisje. «marfõ!»

frã:swa kɔpe, pœzi,
 (le resi e lez elegi), pari, læmɛ:r.

il plœ:r dũ mõ kœ:r
 kœm il plø syr la vil,
 kɛl ɛ sɛt lã:gœ:r
 ki penɛ:trɔ mõ kœ:r?

Or, un jour de ces temps affreux, l'homme à la liste,
 En faisant son appel dans le troupeau parqué,
 Venait de prononcer ce nom: «Charles Leguay!»
 Quand, parlant à la fois, deux voix lui répondirent:
 5 Et du rang des captifs deux victimes sortirent.
 L'homme éclata de rire en disant: «J'ai le choix.»

L'un des deux prisonniers était un vieux bourgeois,
 Débris de quelque ancien parlement de province,
 En poudre, et qui gardait, sous son habit trop mince,
 10 L'air digne et froid qu'avaient les députés du tiers;
 L'autre, un jeune officier, au front calme, aux yeux fiers,
 Très beau sous les haillons de son vieil uniforme.

L'homme à la liste, ayant poussé son rire énorme,
 Reprit: «Vous avez donc tous deux le même nom?»
 15 «Nous sommes prêts tous deux,» fit le vieillard. «Non, non,»
 Dit le greffier, «il faut s'expliquer, quand je parle.»

Tous les deux se nommaient Leguay; tous les deux, Charle;
 Tous les deux de la veille ils étaient condamnés.
 Alors l'autre, roulant ses gros yeux avinés:
 20 «Du diable si je sais qui des deux je préfère!
 Citoyens, arrangez entre vous cette affaire,
 Mais sans perdre de temps, car Samson n'attend pas.»

Le jeune vint au vieux et lui parla tout bas;
 L'héroïque marché fut très court à débattre:
 25 «Marié, n'est-ce pas?» — «Oui.» — «Combien d'enfants?»
 | — «Quatre.»

Le greffier répétait en riant: «Dépêchons!»
 «C'est moi qui dois mourir,» dit l'officier. «Marchons!»

François COPPÉE, *Poésies*,
 (Les récits et les élégies), Paris, Lemerre

30 **73. Il pleure dans mon cœur**

Il pleure dans mon cœur
 Comme il pleut sur la ville,
 Quelle est cette langueur
 Qui pénètre mon cœur?

O bruit doux de la pluie
 Par terre et sur les toits!
 Pour un cœur qui s'ennuie,
 O le chant de la pluie!

5 Il pleure sans raison
 Dans ce cœur qui s'écœure.
 Quoi! nulle trahison?
 Ce deuil est sans raison.

10 C'est bien la pire peine
 De ne savoir pourquoi,
 Sans amour et sans haine,
 Mon cœur a tant de peine!

Paul VERLAINE.

Romanes sans paroles, Paris, Vannier.

15

Théâtre

74. Scène du Bourgeois gentilhomme

[Dans cette charmante pièce, Molière met en scène un bon bourgeois de son temps, qui, après avoir fait sa fortune dans le commerce du drap, s'est mis dans la tête, 20 vers quarante-cinq ans, de devenir homme de qualité. La scène que nous publions représente ses efforts pour acquérir l'instruction qui lui manque. Outre ses qualités d'esprit et de gaité, elle offre, pour les lecteurs de ce livre, un intérêt spécial: Quoique la phonétique n'existât pas alors 25 comme science, Molière donne quelques descriptions de sons qui, pour être faites dans un esprit satirique, ne sont pas moins remarquables pour l'époque. Nous pensons que tous les phonétistes sont assez gens d'esprit pour prendre en bonne part cette jolie parodie qui a été faite par avance 30 de leurs leçons.

Nous n'avons pas cherché à restituer la prononciation

dy **tū.** mæz ð rmarkra ātrə le' lū:g de' dø: pər-
 sōna:ʒ, œ sertē nō:brə də diferū:ʒ djalektal:
 mæsjo ʒurdē parlə tu bōnmā, kōm sa lqi vjē.
 sō mæ:trə s et əpsərve, etydje; i parlə lū:tmā,
 5 kōm i kō'vjē a œ prəfəsə:r, uvrə le' vwajəl də «le:
de:, mæ:...» (kō'pərre pa:ʒ vē, nət), kō'servə l ə¹⁾
 feminē aprə vwajəl: su la fərm d ōn alō:ʒmā
 e d yn le'ʒə:r diftōgə:zō, kōm dā l est də la frūs.
 (mæ:trə fənetik, dizqisū katrəvėdu:z, pa:ʒ sū vė:teœ.)]

10 lə mæ:trə də filozofi, mæsjo ʒurdē

lə mæ:trə də filozofi [ki vjē d sə batr avək lez o:trə
 prəfəsə:r də mæsjo ʒurdē], rakōmōdū sō kələ. —
 vənōz a nōtrə ləsō.

mæsjo ʒurdē. — a: mæsjo, ʒə sqi fə:ʃe de' ku
 15 k i vuz ð dāne!

lə mæ:trə də filozofi. — sələ n ε rjē. œ filozof
 sɛ ršəvwar kōm il fo lə fo:z; e ʒ vɛ kō'pɔ:ʒe
 kō'tr ə yn satir dy stil də ʒyvenal:
 ki lə defirra də la bəl fəsō. lə:sō sla. kœ vule vuz
 20 aprū:dr?

m. ʒurdē. — tu s kə ʒ pure; kar ʒ e tut lez ā'vi
 dy mō:d d et savū; e ʒ ā'ra:ʒ²⁾ kə mō pɛ:r
 e ma mɛ:r nə m əj pa fe bjēn etydje
 dā tut le' sjūs, kū ʒ etə ʒœn:.

25 lə mæ:trə də filozofi. — sə sātīmū ε rə:zənbələ;
 «nam:, sine dəktri:na, vita estə kwar:zi mōrti:s
 ima:go.»³⁾ vuz ā'tā:de sla, e vu save lə latē,
 sū dut?

m. ʒurdē. — wi; me fət kōm si
 30 ʒə n lə savə pa. əsplike mwa s kə sa vø dir.

1) ə = œ. vwar l ē'trōdyksjō, paragraf karā:teœ.

2) «ʒ ā'ra:ʒ» nə ʃ di ply ʒɛ:r o:ʒurdqi dā s sūs.
 i j a natyrēlmā, dā məlje:r, bōku d fo:z
 ki n sō ply d la kō'vərsə:sjō kō'tā'pərən: nu n rəlvō
 35 kə le' ply sajūt.

3) kō'trērēmā a s kə nuz avō fɛ pa:ʒ swasātse:z, nu
 dōnō isi la prōnō'sja:sjō abitqəl dy latē ā frūs.

du temps. Mais on remarquera, entre les langues des deux personnages, un certain nombre de différences dialectales. M. Jourdain parle tout bonnement, comme ça lui vient. Son maître s'est observé, étudié; il parle lentement, comme il
5 convient à un professeur, ouvre les voyelles de *les, des, mes* ... (comparez p. 20, note), conserve l'*e*¹⁾ féminin après voyelle sous la forme d'un allongement et d'une légère diphthongaison, comme dans l'est de la France. (*Maître Phonétique*, 1892, p. 121.)]

10 **Le Maître de philosophie, M. Jourdain**

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE [*qui vient de se battre avec les autres professeurs de M. Jourdain*], *raccommodant son collet.* — Venons à notre leçon.

M. JOURDAIN. — Ah! monsieur, je suis fâché des coups
15 qu'ils vous ont donnés!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses; et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous
20 apprendre?

M. JOURDAIN. — Tout ce que je pourrai; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage²⁾ que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

25 LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Ce sentiment est raisonnable; *nam, sine doctrina, vita est quasi mortis imago.*³⁾ Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute?

M. JOURDAIN. — Oui; mais faites comme si je ne le
30 savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

1) Voir l'Introduction, § 41.

2) *J'enrage* ne se dit plus guère aujourd'hui dans ce sens. Il y a naturellement, dans Molière beaucoup de choses qui ne sont plus de la conversation contemporaine. Nous ne relevons que les plus sail-
35 lantes.

3) Contrairement à ce que nous avons fait p. 76, nous donnons ici la prononciation habituelle du latin en France.

- læ mɛ:trə də filozəfi. — sɔla vø dir, kə «sũ la sjũ:s, la vi:j ɛ prɛsk yn ima:ʒ də la mɔ:r.»
 m. ʒurdɛ. — sə latɛ la a rɛ:zʃ.
- læ mɛ:trə də filozəfi. — n ave vu pwɛ kɛlkə
 5 prɛ:sip, kɛlkə kəmã:smã də sjũ:s?
 m. ʒurdɛ. — o wi; ʒ se lir e ekri:r.
 læ mɛ:trə də filozəfi. — par u vu plɛt il
 kə nu kəmã:sjʃ ?¹⁾ vule vu kə ʒ vuz aprɛn
 la lɔʒik ?
- 10 m. ʒurdɛ. — kɛskə s e k sɛt lɔʒik ?
 læ mɛ:trə də filozəfi. — s ɛt ɛl ki ã:sɛpə
 læ trwaz ɔpɛrã:sjʃ də l ɛspri.
 m. ʒurdɛ. — ki sɔt ɛl; sɛ trwaz ɔpɛrã:sjʃ d l
 ɛspri ?
- 15 læ mɛ:trə də filozəfi. — la prɛmjɛ:r, la ʒgʃ:d
 e la trwã:ʒɛm:. la prɛmjɛ:r, ɛ də bjɛ kʃ:səvwã:r,
 par læ mwajɛ dəz ynivɛrso; la ʒgʃ:d, də bjɛ ʒy:ʒe,
 par læ mwajɛ də kɛgɔri; e la trwã:ʒɛm:, də bjɛ tirɛr
 yn kʃ:sɛkũ:s, par læ mwajɛ də figy:r: «barbara,
 20 sɛlarɛ:t, dariji, ferijo, baraliptɔn:», ɛtsɛtɛrã.²⁾
 m. ʒurdɛ. — wala de mo ki sɔ trɔ rebarbatif!
 sɛt lɔʒik la n mɛ rvjɛ pwɛ. aprɛnũ ɔtrɔ fo:ʒ
 ki swaj ply ʒɔɛli.
 læ mɛ:trə də filozəfi. — vule vuz aprũ:drɔ
- 25 la mɔral: ?
 m. ʒurdɛ. — la mɔral: ?
 læ mɛ:trə də filozəfi. — wi.
 m. ʒurdɛ. — kɛsk ɛl di, sɛt mɔral: ?
 læ mɛ:trə də filozəfi. — ɛl trɛ:t də la felisite,
 30 ã:sɛp oz ɔm a mɔdɛrɛ lɔɛr parsjʃ, e...
 m. ʒurdɛ. — nũ, læsɔ sa. ʒɔ sɔʒi biljɔ
 kəm tu lɛ djã:bl, e i n j a mɔral ki tjɛn:
 ʒɔ m vø mɛ:tr ã kɔlɛ:r tu mɔ su, kãt i m ã prũt ã:vi.
 læ mɛ:trə də filozəfi. — ɛ s la fizik kə vu
 35 vulez aprũ:drɔ ?
 m. ʒurdɛ. — kɛsk ɛl fã:t, sɛt fizik: ?

1) ʃ di:rɛ plyto ɔʒurdɔʒi: «par u vule vu k nu kəmã:sjʃ ? »

2) tu sa ɛt ã stil də skɔlɛstik: sɛ dɛrnjɛ mo dɛʒip
 40 divɛr ʒã:r də sil/lɔʒismɔ.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. JOURDAIN. — Ce latin-là a raison.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — N'avez-vous point quelques
5 principes, quelques commencements des sciences?

M. JOURDAIN. — Oh! oui; je sais lire et écrire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Par où vous plaît-il que
nous commençons?¹⁾ Voulez-vous que je vous apprenne la
logique?

10 M. JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est que cette logique?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — C'est elle qui enseigne les
trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN. — Qui sont-elles, ces trois opérations de
l'esprit?

15 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La première, la seconde et
la troisième. La première est de bien concevoir, par le
moyen des universaux; la seconde, de bien juger, par le
moyen des catégories; et la troisième, de bien tirer une con-
séquence, par le moyen des figures: *Barbara, Celarent, Darii,*
20 *Ferio, Baralipon, etc.*²⁾

M. JOURDAIN. — Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs!
Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose
qui soit plus joli.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Voulez-vous apprendre la
25 morale?

M. JOURDAIN. — La morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Oui.

M. JOURDAIN. — Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Elle traite de la félicité,
30 enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et . . .

M. JOURDAIN. — Non, laissons cela. Je suis bilieux comme
tous les diables, et il n'y a morale qui tienne: je me veux
mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Est-ce la physique que
35 vous voulez apprendre?

M. JOURDAIN. — Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

1) On dirait plutôt aujourd'hui: *Par où voulez-vous que nous commençons?*

2) Tout cela est en style de scolastique. Ces derniers mots dé-
40 signent divers genres de syllogismes.

lò mɛ:trə də filozəfi. — la fizik ɛ sɛl ki eks-
 plik lɛ prɛ:sip də ʃo:z natyrɛl:, e lɛ prɔprijete
 də kɔ:r; ki diskur də la natyr dɛz elemũ,
 də meto, də minero, də pjɛ:r, də plũ:tɔ
 5 e dɛz animo, e nuz ɑ:sɛpə lɛ kɔ:z də tu lɛ
 meteər, l arkũ:sjel:, lɛ fɔ vɔlũ¹⁾, lɛ kɔmɛt,
 lɛz eklɛ:r, lɛ tɔnɛ:r, la fudrə, la plɔi:j, la nɛ:ʒ,
 la grɛ:l, lɛ vũz e lɛ turbijɔ.

m. zurdɛ. — i j a trə d tɛ:tamar laddũ,
 10 trə d brujamini.

lò mɛ:trə də filozəfi. — kə vule vu dɔ
 kə ʒ vuz aprɛ:n?

m. zurdɛ. — aprəne mwa l ɔrtɔgraf.

lò mɛ:trə də filozəfi. — trɛ: vɔlɔtje.

15 m. zurdɛ. — aprɛ, vu m aprũ:drɛ l almana,
 pur sawar kãt i j a d la lyn:, e kãt i n j ɑn a pwɛ.

lò mɛ:trə də filozəfi. — swat. pur bjɛ suivrə
 vɔtrə pãseĩ, e trɛte sɛt matjɛ:r ɑ filozɔf,
 il fɔ kɔmãse, sɛlɔ l ɔrdrə də ʃo:z, par yn egzaktə
 20 kɔnɛsã:s də la natyr də lɛtr e d la difɛrũ:t
 manjɛ:r də lɛ:prɔnɔ:se tut. e lɔʒsy,
 ʒ e a vu dir kə lɛ lɛtrə sɔ divizeĩz ɑ vwajɛl:
 ɛ:si diʒ vwajɛl:, parsə k elz ɛksprim lɛ vwa; e ɑ
 kɔ:sɔn:, ɛ:si aplɛĩ kɔ:sɔn:, parsə k el sɔn: avɛk lɛ
 25 vwajɛl:, e nɔ fɔ kə marke lɛ divɛrsɛz arti-
 kylɔ:sjɔ də vwa.²⁾ il j a sɛ: vwajɛlz u vwa:
 a, e, i, o, y.

m. zurdɛ. — ʒ ɑtũ tu sa.

lò mɛ:trə də filozəfi. — la vwa a sɔ fɔrm
 30 ɑn uvrũ fɔ:r la buf: a.

m. zurdɛ. — a, a: wi.

lò mɛ:trə də filozəfi. — la vwa e sɔ fɔrm

1) u fɔ fɔlɛ.

2) sɛr definisjɔ nɔ sɔ paz irreprɛsablə. lɛ vwajɛl: sɔt
 35 ɛ:si aplɛ pask el nɔ sɔ kə də mɔdifikã:sjɔ də la vwa, u
 vibrã:sjɔ də kɔrd vɔkal: (vwar l ɛ:trɔdyksjɔ, para-
 graf karãtkatj). kãt o kɔ:sɔn:, lɔɛr nɔ mɛ:m ɛ mɔvɛ;
 kar il ɛ pɔsiblə də lɛ prɔnɔ:se sã vwajɛl:, e s ɛ s kə nu fɔzɔ
 kã nu di:ʒ «pst», «ft», etsɛtɛra.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La physique et celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants¹⁾, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. JOURDAIN. — Il y a trop de tintamarre là dedans, trop de brouillamini.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN. — Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Très volontiers.

M. JOURDAIN. — Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres et de la différente manière de les prononcer toutes. Et, là-dessus, j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix.²⁾ Il y a cinq voyelles ou voix: A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN. — J'entends tout cela.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix A se forme en ouvrant fort la bouche: A.

M. JOURDAIN. — A, A. Oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix E se forme

1) ou feux follets.

2) Ces définitions ne sont pas irréprochables. Les voyelles sont ainsi appelées parce qu'elles ne sont que des modifications de la voix, ou vibration des cordes vocales voir l'Introduction, § 44. Quant aux consonnes, leur nom même est mauvais: car il est possible de les prononcer sans voyelle, et c'est ce que nous faisons quand nous disons *pst*, *chut*, etc.

ũ raprəʃũ la mɑ:ʃwɑ:r d ɑ̃bu də sɛl d ɑ̃ho :
ɑ, e.

m. zurdē. — a, e; a, e. ma fwa, wi.
ɑ: kə sla e bo !¹⁾)

5 lə mɛ:trə də filɔzɔfi. — e la vwa i, ỹ raprəʃũt
ɑ̃kɑ̃r davɑ̃tɑ:z lɛ mɑ:ʃwɑ:r l ɣn də l ɔ:trɛ,
e ekartũ lɛ dø kwē də la buf vɛr lɛz ɔrɛ:j :
ɑ, e, i.

m. zurdē. — a, e, i, i, i, i: . sla e vrɛ.

10 viv la sjũ:s !

lə mɛ:trə də filɔzɔfi. — la vwa o sɛ fɔrm
ũ ruvrũ lɛ mɑ:ʃwɑ:r, e raprəʃũ lɛ lɛ:vrɛ
par lɛ dø kwē, lə ho e lə bu : o.

m. zurdē. — o, o: . i n j a rjē d ply zyst.

15 a, e, i, o, i, o. sla et admirable ! i, o, i, o:

lə mɛ:trə də filɔzɔfi. — l uvertyr də la buf
fɛ zystəmũ kɑm ɔ̃ pti rɔ̃ ki rɛprezɑ̃t ɔ̃n o.

m. zurdē. — o, o, o: . vuz ave rɛ:zɔ̃, o. a:
la bel fo:z kə d sawɑ:r kɛkfo:z !

20 lə mɛ:trə də filɔzɔfi. — la vwa y sɛ fɔrm
ỹ raprəʃũ lɛ dũ, sũ lɛ zvwɛ:dr ɑ̃tjɛrmũ, e alɔ:zũ
lɛ dø lɛ:vrɛz ỹ dɛhɔ:r, lɛz aprəʃũt ɔ̃si
l ɣn də l ɔ:trɛ, sũ lɛ zvwɛ:drɛ tutafɛ : y.

m. zurdē. — y, y: . i n j a rjē d ply veritablɛ : y.

25 lə mɛ:trə də filɔzɔfi. — vo dø lɛ:vrɛ s alɔ:zũ
kɑm si vu fɔzje la mu:w : d u vjē kə si vu la vule fɛ:r
a kɛlkɔ̃, e vu mɑke də lqi, vu nɔ sɔrje lqi dɛr
kə y:.

m. zurdē. — y, y: . sla e vrɛ. a: kə n ɛ:z

30 etydje ply to pur sawar tu sa !

lə mɛ:trə də filɔzɔfi. — dɛmɛ, nu vɛ:rɔ̃
lɛz ɔ:trɛ lɛtrɛ, ki sɔ̃ lɛ kɔ̃:sɔn:.

m. zurdē. — esk i j a dɛ fo:z ɔ̃si kyrjɔ:z
k a sɛlsi ?

35 lə mɛ:trə də filɔzɔfi. — sũ dut. la kɔ̃:sɔn dɛ,
par eqzũplɛ, sɛ prɛnɔ̃:s ỹ dɛnũ dy bu d la lɑ:ɣ
ɔ̃dɛsy dɛ dũ d ɑ̃ho : da.

m. zurdē. — da, da. wi. a: lɛ bel fo:z !
lɛ bel fo:z !

en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut:
A, E.

M. JOURDAIN. — A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!¹⁾

5 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles:
A, E, I:

M. JOURDAIN. — A, E, I, I, I, I. Cela est vrai.
10 Vive la science!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix O se forme en ouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas: O.

M. JOURDAIN. — O, O. Il n'y a rien de plus juste.
15 A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN. — O, O, O. Vous avez raison, O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

20 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix U se forme en rapprochant les dents, sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait: U.

M. JOURDAIN. — U, U. Il n'y a rien de plus véritable: U.

25 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue: d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. JOURDAIN. — U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai je
30 étudié plus tôt pour savoir tout cela!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN. — Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

35 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut: DA.

M. JOURDAIN. — DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

40 1) On dirait plutôt aujourd'hui: *Ah! que c'est beau!*

læ mɛ:trə də filəzəfi. — l ɛf, ũn apɔjijũ læ dũ
d ũ'ho syr la lævrə də d̥su: fa.

m. ɟurdē. — fa, fa. s e la verite! a:
mõ pɛ:r e ma mɛ:r, kə ɟ vu vø d mal:!

5 læ mɛ:trə də filəzəfi. — e l ɛ:r, ã pørtũ
læ bu d la lã:ɟ ɟysk o ho dy palɛ; də sørtə
k etũ fro'leĩ par l ɛ:r ki sɔ:r avɛk fɔ:rs,
ɛl lɔj sɛd:, e rəvjē tuɟu:rz o mɛm ũ'drwa,
fəzãt yn manjɛ:r də trũ'bləmũ: r, ra.¹⁾

10 m. ɟurdē. — r, r, ra; r, r, r, r, r,
ra. sla e vrɛ. a: l abil ɔm kə vuz ɛt,
e k ɟ e pɛrɔy d tũ! r, r, r, ra.

læ mɛ:trə də filəzəfi. — ɟə vuz ɛksplikre a fũ
tut sɛ kyrjəzite.

15 m. ɟurdē. — ɟ vuz ã pri. o rɛst, i fo kə ɟ vu fas
yn kũ'fidũ:s. ɟə sɔjz amurø d yn pɛrsøn
də grũ:d kalite, e ɟ swɛtrɛ k vu m ɛ'dasjɛ²⁾
a lɔj ɛkrɪ:r kɛkfo:z dãz ɔ pti bijɛ kə ɟ vø læsɛ
tõ'be a sɛ pjɛ.

20 læ mɛ:trə də filəzəfi. — fɔ:r bjē!
m. ɟurdē. — sa sra galũ, wi?
læ mɛ:trə də filəzəfi. — sã: dut. sõ: ɟ dɛ: vɛ:r³⁾
kə vu lɔj vulez ɛkrɪ:r?

m. ɟurdē. — nõ nõ; pwē d vɛ:r.

25 læ mɛ:trə də filəzəfi. — vu n vule kə d la pro:z?
m. ɟurdē. — nõ, ɟə n vø ni pro:z ni vɛ:r.
læ mɛ:trə də filəzəfi. — il fo bjē kə sɛ swa
l ɔɛn u l ɔ:trə.

m. ɟurdē. — purkwa?

30 læ mɛ:trə də filəzəfi. — par la rɛ:zõ, mɛsjø,
k il n i a, pur s ɛksprime, kə la pro:z u læ vɛ:r.

m. ɟurdē. — i n j a k la pro:z u læ vɛ:r?

1) s ɛt yn trɛ: bøn dɛskripsjõ dɛ l ɛ:r læ'ɟwal rɛ'le,
apøprɛ yniversɛl ã'kɔ:r ã frũ:ɟ dy tũ d mɔljɛ:r.
35 (vwar: l ɛ'trɔdyksjõ, paragraf vɛ'tsis, sɛ'kã:t.)

2) si mɛsjø ɟurdē vi:vɛt o'ɟurdɔj, i n mã'krɛ pa d di:r:
«ɟə vudrɛ k vu m ɛ'djɛ.»

3) nu di:rjõ plyto o'ɟurdɔj: «ɛ:ɟ dɛ: vɛ:r?»

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la levre de dessous: FA.

M. JOURDAIN. — FA, FA. C'est la vérité! Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

5 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Et PR, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais: de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement: R, RA¹⁾.

10 M. JOURDAIN. — R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps! R, R, R, RA.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

15 M. JOURDAIN. — Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez²⁾ à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

20 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Fort bien!

M. JOURDAIN. — Cela sera galant, oui?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Sans doute. Sont-ce des vers³⁾ que vous lui voulez écrire?

M. JOURDAIN. — Non, non; point de vers.

25 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.—Vous ne voulez que de la prose?

M. JOURDAIN. — Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN. — Pourquoi?

30 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Par la raison, monsieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

M. JOURDAIN. — Il n'y a que la prose ou les vers?

1) C'est une très bonne description de l' (r) lingual roulé, à peu près universel encore en France du temps de Molière. (Voir l'Introduction, §§ 26, 50.)

2) Si M. Jourdain vivait aujourd'hui, il ne manquerait pas de dire *Je voudrais que vous m'aidiez*.

3) Nous dirions plutôt aujourd'hui: *Est-ce des vers?*

lə mə:trə də filəzəfi. — nō məsjø¹⁾. tu sə ki
 n ε pwē proz ε vɛ:r, e tu sə ki n ε pwē vɛ:r
 ε proz.

m. zurdē. — e kəm lō parl, keske
 5 s e dō k sa ?

lə mə:trə də filəzəfi. — də la proz.

m. zurdē. — kwa! kã ʒ di: «nikəl:,
 apørte mwa me' pã'tufl, e m dōne mō bōns d nqi»,
 s e d la proz ?

10 lə mə:trə də filəzəfi. — wi məsjø.

m. zurdē. — par ma fwa, i j a ply d karāt ā
 kə ʒ di d la proz, sã k ʒ ā sysə rjē²⁾; e ʒ vu sqi
 lə plyz əbliʒə dy mō:d də m awar apri sa.
 ʒ vudre dō lqi mət dāz ə bije: «bəl markiz,
 15 vo boz jø mə fō murir d amur»; mə ʒ vu-
 dre k sa fy mi d yn manjɛr galāt, kə sa fy turne
 ʒã'timā.

lə mə:trə də filəzəfi. — mətrə kə lɛ fə də sez jø
 redqi:z vøtrə kœ:r ā sã:drə; kə vu sufre
 20 nqi:t e ʒur pur el lɛ vjølã:ʒ d ə...

m. zurdē. — nō nō nō; ʒə n vø pwē tu sa.
 ʒə n vø kə s kə ʒ vuz e di: «bəl markiz,
 vo boz jø mə fō murir d amur.»

lə mə:trə də filəzəfi. — il fo bjēn etã:dr ə pø
 25 la fo:z.

m. zurdē. — nō, vu di: ʒ³⁾. ʒə n vø kə se' sœl
 parəl la dā l bije, me turne a la məd,
 bjēn arã:ʒə kəm i fo. ʒ vu pri də m dir ə pø,
 pur war, lɛ diversə manjɛr dõt ẽ le pø mətr.

30 lə mə:trə də filəzəfi. — ẽ pø lɛ mətrə prēmjermā
 kəm vuz ave di: «bəl markiz, vo boz jø
 mə fō murir d amur.» u bjē: «d amur murir

1) nu dirjō o kō:trɛ:r: «wi məsjø», par
 aprəbã:sjō də s k a di məsjø zurdē. lə «nō» s akörd
 35 avøk l ide negativ də la fra:ʒ presedã:t.

2) məsjø zurdē dirət o:zurdqi: «i j a ply d karāt ā kə ʒ di
 d la proz sã k ʒ ā safə rjē», «sã l sawar», u «sãz ā rjē
 sawar». «sys» fərə pã'se o vɛrɔ «syse».

3) «vu di: ʒ» nə ʒ di ply.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Non, monsieur¹). Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. JOURDAIN. — Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est
5 donc que cela?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — De la prose.

M. JOURDAIN. — Quoi! Quand je dis: «Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit», c'est de la prose?

10 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. — Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien²); et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet: *Belle marquise,*
15 *vos beaux yeux me font mourir d'amour*; mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit
20 et jour pour elle les violences d'un...

M. JOURDAIN. — Non, non, non; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit: *Belle marquise,*
vos beaux yeux me font mourir d'amour.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien étendre un peu
25 la chose.

M. JOURDAIN. — Non, vous dis-je³). Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

30 LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — On peut les mettre premièrement comme vous avez dit: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien: *D'amour mourir*

1) Nous dirions au contraire: *Oui, monsieur*, par approbation de ce qu'a dit M. Jourdain. Le *Non* s'accorde avec l'idée négative de la
35 phrase précédente.

2) M. Jourdain dirait aujourd'hui: *Il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en sache rien, sans le savoir, ou sans en rien savoir.* Susse ferait penser au verbe *sucer*.

3) *Vous dis-je* ne se dit plus.

me font, belle marquise, vos beaux yeux. Ou bien: Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir. Ou bien: Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font. Ou bien: Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise,
5 *d'amour.*

M. JOURDAIN. — Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

10 M. JOURDAIN. — Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Je n'y manquerai pas.

MOLIÈRE.

15

Le Bourgeois gentilhomme, Acte II, Scène 6.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	page
Préface	VII
INTRODUCTION	
	IX
Coup d'œil sur nos principes	XI
Notions de phonétique française	XIX
<i>Liste alphabétique des signes employés</i>	XXII
<i>Voyelles</i>	XXVIII
Tableau des voyelles	XXIX
Voyelles orales d'avant	XXXI
Voyelles orales d'arrière	XXXII
Voyelles orales d'avant arrondies	XXXIII
Voyelles nasales	XXXIV
Voyelles faibles	XXXVI
<i>Consonnes</i>	XXXVII
Voix et souffle	XXXVIII
Détail des consonnes	XL
Tableau des consonnes	XLII
<i>Assimilation</i>	XLV
<i>Syllabes</i>	XLVII
<i>Accent de force et accent musical</i>	XLVIII
<i>Caractères généraux du système phonétique français, anglais et allemand</i>	XLIX
Observations spéciales au présent ouvrage	LII
OUVRAGES PHONÉTIQUES RECOMMANDÉS	LV

PREMIÈRE PARTIE

Exercices Préliminaires**Prose**

Textes en double transcription	2
1. Un oiseau intelligent, Jean PASSY, 1866—1898	4
2. Une mauvaise farce, Jean PASSY	12

Anecdotes linguistiques

3. Ce qu'on croit prononcer n'est pas ce qu'on pro- nonce, Jean PASSY	16
4. Langue littéraire et langue du peuple, Jean PASSY	16
5. Lafon et l'amateur, Ernest LEGOUVÉ, 1807—1903	18
6. Pas d' s! Ernest LEGOUVÉ	20
7. Rhumatisme et exercice	22
8. Un compliment peu gracieux	22

	page
9. Pataqués	22
10. Nodier et Dupaty	22
11. Poitrine de caleçon, Jean PASSY	24
12. Saint-Germain, Madame! Jean PASSY	24
13. Une aventure d'hôtel, Jean PASSY	26
14. Trois minutes pour dix francs	28
Amusettes phonétiques	
15. Monsieur Sans-souci, etc.	32
Calembours et devinettes	
16. La Fontaine Dauphine, etc.	32
Contes divers	
17. D'où vient l'orage? Jean PASSY	38
18. Une repartie un peu vive, Jean PASSY	38
19. L'empereur Joseph II et le sergent, <i>d'après un anonyme</i>	38
20. Turenne et le valet, J.-J. ROUSSEAU, 1712—1778	42
Poésie	
21. Le petit mousse, <i>air populaire (chanson de métier)</i>	44
22. Le roi de Savoie, <i>ronde du Puy</i>	46
23. La chanson des matelots, É. SOUVESTRE, 1806—1854	48
24. Ma Normandie, Frédéric BÉRAT, 1800—1855	48
25. La France est belle, PORCHAT, 1800—1864	50
26. Un spécimen de réclame française	52

DEUXIÈME PARTIE

Prose

27. La Chanson de Roland et la nationalité française, Gaston PARIS, 1839—1903	56
28. Le Roi, Hippolyte TAINÉ, 1828—1893	90
29. La fin de la République jacobine, H. TAINÉ	96
30. Bataille des Pyramides, Adolphe THIERS, 1797—1877	104
31. La garde nationale pendant les premiers jours du siège de Paris, Francisque SARCEY, 1828—1899	112
32. L'homme qui est « dans le mouvement », Émile FAGUET, né en 1847	122
33. Les trois sommations, Alphonse DAUDET, 1840—1897	132

TROISIÈME PARTIE

Poésie

34. Le corbeau et le renard, Jean de LA FONTAINE, 1621—1695	144
35. Le corbeau et le renard, Pierre LACHAMBEAUDIE, 1806—1872	146

	page
36. Le charretier embourbé, LA FONTAINE	146
37. Le savetier et le financier, LA FONTAINE	148
38. L'âne vêtu de la peau du lion, LA FONTAINE	150
39. Le laboureur et ses enfants, LA FONTAINE	152
40. Le roi d'Yvetot, Pierre-Jean de BÉRANGER, 1780—1857	154
41. Les oiseaux, BÉRANGER	156
42. Le marquis de Carabas, BÉRANGER	158
43. La Sainte-Alliance des peuples, BÉRANGER	162
44. Mon habit, BÉRANGER	164
45. Adieux de Marie Stuart, BÉRANGER	166
46. Le cinq Mai, BÉRANGER	170
47. Les souvenirs du peuple, BÉRANGER	174
48. Épigramme, Nicolas BOILEAU-DESPRÉAUX, 1636—1711	178
49. Trois jours de Christophe Colomb, Casimir DELAVIGNE, 1793—1843	178
50. Souvenir du pays de France, François-René de CHATEAUBRIAND, 1768—1848	180
51. Le lac, Alphonse de LAMARTINE, 1790—1869	182
52. Sultan, le cheval arabe, LAMARTINE	186
53. Le pélican, Alfred de MUSSET, 1810—1857	190
54. Chanson de Barberine, MUSSET	192
55. Sur une morte, MUSSET (<i>Intonation marquée</i>)	194
56. Tristesse, MUSSET	196
57. Les deux îles, Victor HUGO, 1802—1885	198
58. Pour les pauvres, Victor HUGO	200
59. Puisqu'ici-bas toute âme, Victor HUGO	204
60. À quoi bon entendre, Victor HUGO	208
61. Saison des semailles; le soir, Victor HUGO	208
62. Après la bataille, Victor HUGO (<i>Intonation marquée</i>)	210
63. Un hymne harmonieux, Victor HUGO	212
64. L'idole, Auguste BARBIER, 1805—1882	212
65. Appareillage, Joseph AUTRAN, 1813—1877	216
66. Les deux cortèges, Joséphin SOULARY, 1815—1891	216
67. Midi, LECONTE DE LISLE, 1820—1894	218
68. Combat de l'enfant Héraklès, LECONTE DE LISLE	220
69. Le rendez-vous, SULLY-PRUDHOMME, 1839—1907	222
70. Le vase brisé, SULLY-PRUDHOMME	224
71. La mort des oiseaux, François COPPÉE, né en 1842	226
72. L'un ou l'autre, COPPÉE	226
73. Il pleure dans mon cœur, Paul VERLAINE, 1844—1896	228

Théâtre

74. Scène du <i>Bourgeois gentilhomme</i> , MOLIÈRE, 1622—1673	230
TABLE DES MATIÈRES	246
CORRECTIONS et ADDITIONS	250

Association Phonétique Internationale.

Le but que poursuit l'Association est le développement de l'étude scientifique et pratique des langues parlées, en se servant des derniers résultats des recherches phonétiques et de l'expérience pédagogique.

Ses principes d'enseignement, en ce qui concerne les langues étrangères, sont résumés dans le programme suivant :

1. Ce qu'il faut étudier d'abord dans une langue étrangère, ce n'est pas le langage plus ou moins archaïque de la littérature, mais le langage parlé de tous les jours.

2. Le premier soin du maître doit être de rendre parfaitement familiers aux élèves les *sons* de la langue étrangère. Dans ce but il se servira d'une transcription phonétique, qui sera employée à l'exclusion de l'orthographe traditionnelle pendant la première partie du cours.

3. En second lieu, le maître fera étudier les *phrases* et les tournures idiomatiques les plus usuelles de la langue étrangère. Pour cela il fera étudier des textes suivis, dialogues, descriptions et récits, aussi faciles, aussi naturels et aussi intéressants que possible.

4. Il enseignera d'abord la grammaire inductivement, comme corollaire et généralisation des faits observés pendant la lecture; une étude plus systématique sera réservée pour la fin.

5. Autant que possible, il rattachera les expressions de la langue étrangère directement aux idées ou à d'autres expressions de la même langue, non à celles de la langue maternelle. Toutes les fois qu'il le pourra, il remplacera donc la traduction par des leçons de choses, des leçons sur des images, et des explications données dans la langue étrangère.

6. Quand plus tard il donnera aux élèves des devoirs écrits à faire, ce seront d'abord des reproductions de textes déjà lus et expliqués, puis de récits faits par lui-même de vive voix; ensuite viendront les rédactions libres; les versions et les thèmes seront gardés pour la fin.

N. B. — Ce programme indique les *tendances générales* de l'Association, non l'opinion individuelle de *chaque membre*.

En ce qui concerne la langue maternelle, l'Association préconise l'emploi d'un alphabet phonétique pour l'enseignement de la lecture aux enfants et aux illettrés, comme moyen d'arriver rapidement à lire d'abord la littérature en transcription phonétique, puis la littérature en orthographe usuelle.

Le siège de la Société est à Bourg-la-Reine, Seine, 20 rue de la Madeleine.

CURY-BOERNER:

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

A L'USAGE DES ÉTUDIANTS

[XII u. 378 S.] gr. 8. 1908. In Leinwand geb. M 5.—

Vorliegende Geschichte der französischen Literatur füllt eine wirkliche Lücke aus, insofern sie die erste, in leicht verständlichem, flüssigem Französisch geschriebene aber vornehmlich für deutsche Lehrer und Lehrerinnen sowie für Studierende bestimmte französische Literaturgeschichte ist, die zudem den Vorteil hat, daß sie sowohl die älteste Zeit wie auch das 19. Jahrhundert eingehend berücksichtigt. Von den wichtigsten Werken des 17. Jahrhunderts wird eine kurze Inhaltsanalyse und eine ausführliche Kritik gegeben und ein Bild von der politischen, sozialen und literarischen Bedeutung der großen Schriftsteller des 18. Jahrhunderts entworfen. Die den einzelnen Kapiteln vorausgesetzten Dispositionen sind geeignet, den Überblick zu erleichtern. Zahlreiche bibliographische Angaben am Schluß des Bandes locken die Aufmerksamkeit des Lesers auf die wichtigsten Werke, die dem Weiterstudium zu dienen vermögen. Durch seine klare übersichtliche Anlage und den lebhaftesten Stil ist das Buch wohl geeignet, in den Kreisen nicht nur der Studierenden und der Lehrer und Lehrerinnen, sondern aller, die sich für das französische Volkstum interessieren, Verbreitung zu finden.

WILHELM VIËTOR:

SKIZZEN LEBENDER SPRACHEN.

Die „Skizzen lebender Sprachen“, denen Sweets klassisches Elementarbuch des gesprochenen Englisch, d. h. Londonisch, im großen und ganzen als Muster dient, bringen knappe übersichtliche Darstellungen der Lautlehre und Grammatik, die durch möglichst mannigfaltig gewählte Texte erläutert und belebt werden.

I. Nordenglisch. Phonetics. Grammar. Texts.

By **Richd. J. Lloyd**, M. A., D. Lit., F. R. S. E., Hon. Reader in Phonetics at the University College, Liverpool. Second edition. [VI u. 127 S.] 8. 1908. In Leinw. geb. M 3.20.

II. Portugiesisch. Phonétique et Phonologie. Morphologie. Textes.

Par **Arciceto dos Reis Gonçalves Vianna**, Membre Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Lisbonne. [VI u. 148 S.] 8. 1903. In Leinw. geb. M 4.—

III. Holländisch. Phonetik. Grammatik. Texte.

Von **R. Dijkstra**, Lehrer der niederländischen und deutschen Sprache in Amsterdam. [VI u. 105 S.] 8. 1903. In Leinwand geb. M 3.60.

Otto Jespersen:

Lehrbuch der Phonetik. Phonetische Grundfragen.

Autorisierte Übersetzung v. Herm. Davidsen.
Mit 2 Tafeln. [VI u. 255 S.] gr. 8. 1904.
geh. M. 5.—, in Leinwand geb. M. 5.60.

Die Darstellung zeigt die von der Kritik anerkannten Vorzüge des ursprünglichen Werkes. Sie verbindet wissenschaftliche Gründlichkeit und Originalität mit anziehender Form und pädagogisch geschicktem Aufbau. Die Lautlehre der drei europäischen Hauptsprachen, Deutsch, Englisch und Französisch, ist ausführlich dargestellt, so daß das Buch den Anforderungen der neu Sprachlichen Lehrer in jeder Hinsicht gerecht wird.

Mit 2 Figuren im Text.
[IV u. 185 S.] gr. 8. 1904. geh. M. 3.60,
in Leinwand geb. M. 4.20

„O. Jespersen zählt zu den allerhervorragendsten Vertretern der phonetischen Wissenschaft und seine Werke sind für den Neu Sprachlehrer aus dem Grunde von besonderer Wichtigkeit, weil er, selbst früherer Lehrer, sich ununterbrochen in Fühlung mit den Bedürfnissen des neu Sprachlichen Unterrichts gehalten hat, was wir sonst nur noch von Viëtor und Paul Passy kennen. Soweit ich sehe, sind alle seine Schriften von direktem und zumeist sehr hohem Werte für den Neu Sprachlehrer.“

Prof. Dr. H. Klinkhardt in Neuere Spr.

**Growth and
Structure of the English Language**

[IV u. 260 S.] gr. 8. 1905. In Leinw. geb. M. 3.—

„Dem Fachmann unentbehrlich, überall aus Eigenem hinzufügend und den Stoff mit eigener Gedankenarbeit durchdringend. Solche Bücher dürfen in der Hand keines Lehrers dieser Fächer an höheren Unterrichtsanstalten fehlen: sie geben ihm hunderterteil Winke, den Sprachunterricht wissenschaftlich zu beleben und als geistiges Bildungsmittel zu gestalten.“ (Bausteine. Ztschr. f. neuengl. Wortf.)

Daniel Jones:

**Poésies Infantines (avec maximes et proverbes).
Recueillies et mises en transcription phonétique.**

Illustrations par Elinor M. Pugh. [VII u. 106 S.] 8. 1907. geh.
M. 1.80, in Leinwand geb. M. 2.20.

Ce petit livre est une collection de poésies infantines bien connues, la plupart très faciles, destinées à être apprises par cœur par des enfants étrangers qui étudient le français. Chaque poésie est suivie d'un proverbe ou d'une maxime qui convient au sujet de cette poésie. Il est essentiel pour une bonne prononciation que les morceaux soient appris d'après une écriture phonétique. Aussi le tout a été transcrit dans l'alphabet de l'Association Phonétique Internationale. D'ailleurs il y a de nombreuses illustrations pour aider à fixer dans la mémoire des enfants ce qu'ils auront appris. L'orthographe usuelle est ajoutée à la fin de livre, pour la consulter au besoin.

Paul Passy:

Petite Phonétique Comparée

des principales langues européennes

[IV u. 132 S.] 8. 1906. Geh. M. 1.80, geb. M. 2.20.

Ce petit livre est destiné aux professeurs de langues vivantes qui veulent faire profiter leurs élèves des principaux résultats de la phonétique. L'auteur étudie en détail les sons de l'Allemand et de l'Anglais, un peu plus rapidement ceux de l'Italien et de l'Espagnol; souvent même il décrit ceux des autres langues. Il fait d'ailleurs constamment la comparaison avec les sons français et montre, chaque fois qu'il est question d'un son difficile, quels sont les moyens les plus sûrs pour l'acquérir. Ce livre sera donc également utile pour les Français, pour les Anglais ou les Allemands.

PC
2117
P3
1908

Passy, Jean Bénigne
Chrestomathie française

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
